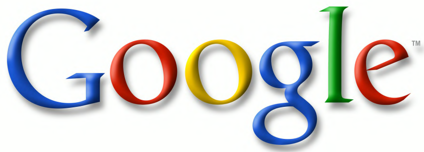
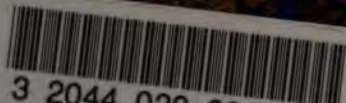



3 2044 020 600 961

# CAMPAGNES

DE LA

# RÉVOLUTION FRANÇAISE

## DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES

IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

# CAMPAGNES

DE LA

# RÉVOLUTION FRANÇAISE

DANS LES

# PYRÉNÉES ORIENTALES

## 1793-1794-1795

Par J.-N. FERVEL

Capitaine du génie, Inspecteur des études à l'École Polytechnique.

Publié avec l'autorisation du Ministre de la Guerre.

TOME SECOND

PARIS

CHEZ PILLET FILS AINÉ, LIBRAIRE ÉDITEUR

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

ET AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS, QUAI MALAQUAIS, 15

1853

# CAMPAGNE DE 1794

## PREMIÈRE PARTIE

## L'INVASION REPOUSSÉE.

### CHAPITRE I.

#### RÉORGANISATION DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

**Situation déplorable de l'armée des Pyrénées orientales. — Dugommier est appelé à la commander. — Avant de quitter l'armée victorieuse de Toulon, il propose au Comité de la jeter en masse sur les Espagnols. — Cette belle combinaison est repoussée. — Antécédents et portrait du nouveau général en chef. — Son arrivée à Perpignan. — Il réorganise successivement l'état-major, les troupes, les services administratifs. — Notre armée partagée en trois divisions : Augereau, Pérignon, Sauret. — La cavalerie commandée par le général Labarre, l'artillerie par Lamartillière.**

SITUATION. — L'hiver avait suspendu les hostilités. Pendant cette courte halte, quand, en face de l'Europe qui reprenait son élan, nos quatorze armées, que le combat n'échauffait plus, sentaient enfin tout le poids de la terrible responsabilité qui pesait sur leurs têtes ; quand, malgré les éclaircies qui les avaient ranimées à la fin de la dernière campagne, de toutes parts encore autour d'elles l'horizon était si gros et si sombre, qu'on se figure quelle devait être la situation de la seule de ces armées qui, depuis quatre mois, n'avait pas entrevu la

moindre lueur d'espérance; qui seule, entre toutes, restait ensevelie sous un entassement d'affronts continus et officiellement dénoncés à toute la France: la situation si exceptionnelle de l'armée des Pyrénées orientales. (Voir aux états de situation celle du 15 nivôse.) Ce nom même d'armée, pouvait-on le donner encore à des débris de bataillons sans armes, à des bandes d'hommes demi-nus, en proie à la famine (1) et au typhus, qui erraient en quête d'un asile, entre le camp à demi dissous de l'Union et les murs encombrés de Perpignan? A ces maux trop réels, conséquences inévitables de la rigueur des temps, la désorganisation des services administratifs ajoutait encore des misères factices. Enfin, ce qu'avait épargné l'anarchie, les dégoûts moraux étaient venus l'achever. *Ces bons Jacobins* qu'on mandait *itérativement* (2) pour *évangéliser* les Pyrénées orientales, qui, fidèles à leur mission, remplissaient ou assiégeaient tous les emplois et encombraient l'état-major, *ces apôtres civiques* s'en allaient propageant partout le découragement dont leurs âmes non moins pusillanimes que corrompues étaient infectées, et cette autre peste causait plus de ravages encore que l'épidémie. Tous les regards étaient tournés vers Toulon, d'où l'on attendait le vainqueur des Anglais, que l'Espagne aussi connaissait déjà par les fugitifs de son escadre, l'illustre et vertueux Dugommier.

Une partie des malheurs de cette frontière pouvait être imputée à ceux qui y avaient exercé le commandement. Les uns, tout à fait incapables ou étourdis par leur brusque élévation, n'avaient produit, dans leurs courtes apparitions au

(1) La récolte de 1793 avait été anéantie presque partout, mais dans le Midi principalement. Pour soulager ces malheureuses provinces, le gouvernement avait eu recours à la régence d'Alger, qui s'était engagée à envoyer du blé à Marseille. Mais le marché avait été rompu par les intrigues d'un agent anglais; intrigues auxquelles, ajouterons-nous, remonte l'origine de la fameuse querelle qui nous vaut aujourd'hui la possession de l'Algérie.

(2) On lit dans une lettre adressée aux Jacobins le 21 pluviôse, et signée Milhaud et Soubrany: « On demande *itérativement* un secours *d'apôtres civiques qui évangélisent* les habitants du pays et les remettent dans la voie du salut de la patrie. » Gaston, on se le rappelle, avait déjà fait, vers la fin de 1793, à la fameuse société, la demande de *cent bons Jacobins*.

premier rang, que le triste témoignage de leur impéritie; les autres, hommes de savoir et d'expérience, mais par cela même d'autant plus préoccupés de ce qu'avait d'anormal leur étrange situation, n'avaient ni assez vite ni assez largement compris quelles ressources ils pouvaient improviser avec les éléments que jetait dans leurs mains la tourmente révolutionnaire. Ainsi, l'explosion tumultueuse dans nos camps d'un enthousiasme qu'ils ne partageaient pas, avait effarouché leurs sévères habitudes de discipline, et à des élans qui pourtant renfermaient le germe de notre salut, ils n'avaient répondu que par la froideur ou le dédain. Tous, par suite, avaient laissé le champ libre à la présomptueuse ignorance de chefs étrangers au métier des armes, mais revêtus du seul titre alors respecté, du titre de représentant.

LE GÉNÉRAL DUGOMMIER. — Dugommier réunissait tout ce qui avait manqué à ses prédécesseurs : l'expérience du métier, les passions ardentes qu'il faut pour dominer dans ces temps d'orage, l'autorité d'un beau caractère, enfin sa part de souveraineté, car il était membre de la Convention.

Ni son élévation, du reste, ni ses éminentes qualités n'étaient les fruits prématurés de la brûlante atmosphère des révolutions, et avant de s'illustrer comme général, il avait depuis longtemps conquis et dans les grades inférieurs de la hiérarchie militaire, et dans l'accomplissement de ses devoirs de citoyen, une honorable célébrité.

Ainsi que Dagobert, son compagnon de gloire aux Pyrénées orientales, Jean-François Coquille Dugommier était né en 1736 et avait fait, quoique à une autre extrémité du monde, la guerre de Sept ans. Lorsqu'en 1759, en effet, la Guadeloupe, sa terre natale, était tombée au pouvoir des Anglais, il avait pris à sa défense une part active et distinguée Il avait alors vingt-trois ans d'âge et déjà dix années de service. La croix de Saint-Louis et le grade de lieutenant-colonel ne tardèrent pas à récompenser la précoce bravoure du jeune officier créole. Néanmoins, à la paix de 1763, le ressentiment d'un passe-droit lui fit demander sa mise à la réforme. Rendu ainsi à la vie privée, il se retira dans une

magnifique habitation qu'il possédait à la Basse-Terre; et il y vivait dans l'opulence et le repos, jouissant en paix de la haute considération que lui eurent bientôt conciliée ses vertus, ses bienfaits, et principalement sa touchante humanité envers les esclaves, quand les cris de guerre et de liberté qui retentissaient d'une rive à l'autre de l'Atlantique, vinrent l'arracher aux douceurs de la vie des champs et le précipiter de nouveau dans la carrière des armes.

Les troubles qui devaient désoler nos Antilles commençaient avec l'année 1790, et avaient éclaté à Saint-Pierre de la Martinique; le parti oligarchique et le peuple s'y égorgeaient. Cette malheureuse cité implora le secours de la Guadeloupe. Dugommier, déjà membre du conseil colonial, fut alors acclamé chef des gardes nationales du pays, et courut délivrer Saint-Pierre. Mais son brusque départ de cette ville y ayant donné le signal de nouveaux excès, une nouvelle intervention fut bientôt sollicitée. Immédiatement résolue et confiée encore au digne colonel, elle eut le succès de la première, grâce à la fermeté, à la modération, et aussi à l'éloquence du négociateur. Cependant, comme celui-ci, pour ne faire ombrage à personne, ne passa encore une fois dans la turbulente colonie que le temps d'y rétablir l'ordre matériel, il n'était pas plutôt de retour à la Basse-Terre que le gouverneur de la Martinique, s'associant aux projets des ennemis de la révolution, envahit Saint-Pierre et en opprima de nouveau la population patriote. Dugommier y est rappelé pour la troisième fois; il y vole, et, avec moins de 400 soldats ou gardes nationaux, il reprend la ville sur 6,000 baïonnettes qui l'occupaient militairement. Mais il y est bientôt cerné par une armée de nègres et de mulâtres que l'indigne gouverneur ne rougit pas de commander en personne. La place, investie à l'improviste, est sans approvisionnements; n'importe, son intrépide commandant saura braver les horreurs d'une famine qui va dévorer une partie de sa garnison, et il attendra six mois qu'une escadre française vienne e délivrer.

Sa mission accomplie, Dugommier retourna à la Guadeloupe, le 26 mars 1791. D'ardentes sympathies, des haines

plus passionnées encore et surtout plus puissantes, l'y suivirent; en sorte qu'aux ovations de ses partisans succédèrent bientôt des persécutions qui le contraignirent à quitter sa demeure, et à errer quelque temps sans asile sur une terre où il venait d'être porté en triomphe. Enfin il réussit à s'embarquer pour Marseille, et il arriva à Paris au commencement de 1792.

Trois mois après, le 4 avril, l'Assemblée législative ayant décrété l'envoi aux Antilles d'une nouvelle expédition, Dugommier brigua la périlleuse faveur de l'accompagner; mais il ne recueillit de ses sollicitations que refus et dégoûts. Néanmoins, il rassemblait ses dernières ressources pour aller isolément prendre sa part des nouveaux malheurs qui menaçaient la Guadeloupe, quand la guerre maritime vint lui fermer l'Atlantique.

Ne pouvant plus servir au delà des mers *la cause pour laquelle il aurait volé au bout de l'univers* (1), Dugommier eut toutefois la consolation de voir l'estime de ses compatriotes rouvrir à son dévouement une voie nouvelle: il fut nommé représentant des Antilles à la Convention nationale. Mais, à l'ingrate mission de veiller au gouvernail de la France préférant un poste de combat pour la défendre, il obtint, en septembre 1793, mais non sans beaucoup de démarches et de peines, et sans que le hasard lui vînt en aide, d'être envoyé comme général de brigade à l'état-major de l'armée d'Italie. Ce riche colon, deux fois millionnaire, se trouvait alors dans un dénûment tel, qu'il fut obligé de demander à la Convention mille écus pour faire ses équipages. Il essuya un refus brutal; mais, sans se décourager, il vendit les restes de sa vaisselle, et, à ce qu'on assure, se rendit à pied à sa destination.

A peine avait-il passé quelques jours à l'armée du Var, qu'il en commandait l'aile gauche, et que deux affaires brillantes,

(1) Paroles de Dugommier, extraites d'un écrit qu'il venait de publier sous le titre de: *Ma profession de foi*, où il disait: « Oui, j'approuve l'égalité, j'idolâtre la liberté et je déteste l'oppression. Appelé pour y résister (à l'oppression), *je volerais au bout de l'univers*... Partout où je la verrai, je me mêlerai aux braves qui voudront y résister. Si quelqu'un me prête d'autres vues, il me calomnie, et je le plains, car il est injuste. »

les combats de la Gilette et d'Uteille, lui méritaient l'honneur de diriger l'entreprise qui dominait alors toutes les préoccupations de la république, le siége de Toulon.

Les souvenirs si populaires qui entourent cette page de la vie du général, nous dispensent d'en entretenir nos lecteurs. Rappelons seulement, ce qui caractérisera l'homme, la courageuse attitude, si rare alors, qu'il sut prendre vis-à-vis des commissaires de la Convention chargés de le surveiller, et du gouvernement même, dont il ne craignit pas de tempérer parfois les ordres impitoyables. Non moins jaloux, en effet, des nobles traditions de la France que du succès de ses armes, chaque fois que l'honneur national fut en jeu, qu'il fut question, soit de lui épargner quelque atteinte dans nos camps, son dernier asile, soit même de le relever aux yeux d'un ennemi dont l'exemple pourtant autorisait nos violences officielles, le chevaleresque député des Antilles engagea sans hésitation sa responsabilité. C'est ainsi qu'il encourut le blâme du Comité de salut public pour avoir traité avec les égards dus au malheur le général anglais O-Hara, fait prisonnier dans une sortie où lui-même avait été blessé. Trente-quatre ans auparavant, Dugommier était tombé au pouvoir d'O-Hara, et *il pensait,* écrivait-il à ses accusateurs, *que ceux qui sont exposés aux représailles ont quelque intérêt à les rendre le moins dures possible. Le Comité*, lui fut-il répondu, *prend ta victoire et ta blessure en compensation.* Néanmoins, profondément offensé de ces étranges reproches, et non moins sensible à ceux qu'il encourut bientôt, lorsque après la prise de Toulon il essaya de faire entendre la voix de l'humanité, le fier et bon général, ne voulant pas assister plus longtemps aux affreuses exécutions qui déshonoraient sa victoire, demanda, le 24 décembre, à aller se rasseoir à son poste de législateur. Il reçut pour réponse l'ordre d'aller prendre par intérim, pendant la maladie de Doppet, le commandement en chef de l'armée des Pyrénées orientales (1).

(1) Dugommier écrivait encore, en janvier, à la Convention : « Je seconde-

Tels étaient les antécédents de l'homme à qui l'on avait si longtemps marchandé l'épée de général que l'on prodiguait alors à tant de mains inconnues et inexpérimentées, cette épée que Dugommier devait porter avec tant d'honneur et d'éclat.

Il avait, disent les *Mémoires de Sainte-Hélène*, toutes les qualités de l'homme vieilli dans le métier des armes, un courage à toute épreuve, l'amour des braves, le sang-froid et l'opiniâtreté dans le combat. Ajoutons que, par un privilége bien rare, il savait allier à un sens droit, à un grand amour de l'ordre et de la justice une véhémence extrême, qu'il puisait dans l'ardeur de son sang créole, surexcité encore par les passions contagieuses de l'époque. Cette véhémence lui avait attiré les recommandations de Marat; mais elle était si bien tempérée par la franchise, par l'effusion de ses prompts retours, que, loin d'entacher aucun des actes de sa carrière publique, elle servit, au contraire, à les parer de ce charme qui procède toujours du contraste entre des inclinations douces, la sévérité d'austères devoirs, et les emportements éphémères d'un naturel affectueux. Cette heureuse opposition de qualités si diverses, la vivacité, une bonhomie ferme, l'intelligence, rayonnaient à la fois dans ses yeux pénétrants et sur son large front que relevait encore une épaisse chevelure blanche; car il avait déjà, à cinquante-sept ans, avec la verdeur de l'âge mûr, l'imposant aspect d'un vieillard. Enfin, jusqu'à une taille élevée, il possédait tous les dons extérieurs qui commandent la vénération, et que l'on admire si volontiers dans les portraits des illustrations d'un autre âge.

L'armée de Toulon, dans l'enivrement de son triomphe, était capable des plus grandes choses. Son chef proposa de la diriger à marches forcées et en masse sur Perpignan, pour assaillir à l'improviste les Espagnols, à peine établis dans leurs quartiers d'hiver. Cette brillante combinaison réunissait toutes les chances possibles de succès; néanmoins elle fut repoussée,

rai de toutes mes facultés le général Doppet, et lorsqu'il aura pris assez de santé et de forces pour se passer de son frère d'armes, j'espère que vous voudrez bien me recevoir parmi vous. »

et le gouvernement commit la faute de partager son armée victorieuse entre les Pyrénées et les Alpes, sans vouloir comprendre que le mois de janvier, dans les Alpes, opposait à toute opération militaire des obstacles dont on n'eût pas alors rencontré la moindre trace dans la plaine si tempérée du Roussillon. Il en résulta que Dugommier ne put emmener avec lui que 10,500 hommes, qui encore furent triés au profit de la frontière italienne. « J'avais mis en mouvement, écrivait-il au « Comité en quittant Toulon, les troupes destinées à renforcer « l'armée des Pyrénées orientales. J'avais jugé qu'il convenait « d'y apporter en qualité plus qu'en nombre, et je me flattais « d'y arriver avec des moyens efficaces; mais les représen- « tants ont subitement arrêté le mouvement pour choisir « parmi les bataillons qui composaient le renfort. Cependant, « il me semble que rien n'était plus simple que de réunir « nos efforts pour chasser l'ennemi du territoire. Je crois « pouvoir assurer que j'en aurais eu bon compte, si j'étais « arrivé à eux avec les bataillons que j'avais choisis. » C'est ainsi que Dugommier se vit, à son très-grand regret, privé du jeune commandant d'artillerie qui avait été l'âme du siége de Toulon, sur lequel il se reposait déjà pour l'attaque de Collioure, et dont il avait entrevu, sinon prédit, la destinée immortelle.

RÉORGANISATION. — Le nouveau général en chef arriva à Perpignan le 27 nivôse (16 janvier), et se mit aussitôt en devoir de réorganiser la malheureuse armée des Pyrénées orientales.

Il commença par la tête. Déjà, depuis la retraite sous Perpignan, dans l'espace de vingt jours, seize généraux avaient été mis en état d'arrestation; six autres furent suspendus, révoqués ou changés. Le dernier chef d'état-major, le général Lamer, qui avait fait preuve de capacité, fut maintenu à son poste (1); mais on renvoya impitoyablement à leurs corps tous les officiers en sous-ordre qui ne purent justifier d'une instruction suffisante.

(1) Nous devons au fils du général Lamer la communication de précieux documents, tels que registres d'ordres et de correspondance, cartes, plans, etc., sur les campagnes de 1793 à 1794.

On avait ordonné partout *l'amalgame* des volontaires avec la ligne. Dugommier pensa qu'il fallait apporter, dans l'exécution de cette mesure, une prudence extrême; car, selon lui, *c'était pour avoir mêlé le bon et le mauvais qu'on avait tout perdu aux Pyrénées orientales*. En conséquence, il partagea ses troupes en trois catégories : 1° les compagnies de grenadiers et les bataillons de chasseurs; 2° la ligne; 3° *la force d'inertie*. Sous cette dernière dénomination, le général comprenait les hommes *qui ne connaissaient encore ni rang ni file, ni droite ni gauche, qui, sachant à peine charger leurs armes, détournaient la tête en tirant*. Il les destinait, en attendant leur instruction, à garder en arrière quelques postes retranchés qu'il allait établir, moins pour assurer sa base d'opération que pour donner à ces recrues, impatientes de servir, le sentiment de leur utilité immédiate, et les relever ainsi à leurs propres yeux.

Cette division en catégories était du reste le stimulant le plus propre à hâter l'instruction générale, comme l'expérience vint bientôt le démontrer. Il fallait voir, en effet, l'ardeur de nos jeunes volontaires à briguer *l'honneur d'un fusil à baïonnette*. C'était aussi la première fois qu'on tentait en grand l'organisation des chasseurs, si admirablement propre à utiliser et à régler à la fois les puissantes mais dangereuses saillies de l'enthousiasme révolutionnaire. De plus, pour le terrain sur lequel on allait combattre, devant une puissante cavalerie à laquelle nous devions rester constamment si inférieurs, les bataillons de chasseurs étaient une nécessité et valaient des escadrons.

L'artillerie volante était un nouveau moyen de suppléer à l'irremédiable faiblesse de notre cavalerie; on ne cessa plus d'exercer les batteries légères et l'on en créa de nouvelles.

Dans la confusion de la dernière campagne, fusils de chasse et de munition, on avait tout accepté, tout confondu, et rien changé depuis; en sorte que le même bataillon présentait souvent une incroyable variété d'armes. On commença par grouper celles du même calibre. Au surplus, comme, à l'exception de 5 à 6,000 fusils, tout l'armement était à renou-

veler, on remplit d'ouvriers, travaillant nuit et jour, les fonderies d'Alby, les manufactures de Bergerac, les fabriques de baïonnettes d'Alais et d'Anduze. Enfin, de Toulouse à Perpignan, chaque ville, chaque bourg, transforma ses édifices publics, ses places mêmes, en ateliers de réparation.

Les services administratifs sortirent de l'horrible confusion où ils étaient plongés. Narbonne devint le dépôt central des vivres et des fourrages ; soixante lieues de route furent réparées ; les transports reçurent une organisation nouvelle. On créa des ambulances, on assura la tenue des hôpitaux, si négligée jusqu'alors, et l'on poussa la sévérité jusqu'à rendre les officiers de santé personnellement responsables du progrès des maladies, jusqu'à punir de mort les erreurs des infirmiers (1). Les tribunaux militaires venaient d'être affranchis de toute formalité ; la discipline fut resserrée dans des liens de fer. Parfois même, malheureusement, aux salutaires rigueurs de la loi se mêlèrent, en dépit du général en chef, les sanglantes exécutions de la Terreur. C'est ainsi que 22 grenadiers des Bouches-du-Rhône, échappés de Toulon où ils avaient un moment servi sous les drapeaux anglais, étant venus chercher aux Pyrénées un asile contre la fureur des discordes politiques, ces infortunés, qui allaient expier devant l'ennemi leur égarement de quelques jours, furent reconnus et livrés tous, le même soir, à la hache du bourreau, aux yeux de nos soldats glacés d'effroi.

Mais ce qui, mieux que le sang versé sur les échafauds, allait retremper la discipline et ramener dans nos rangs toutes les vertus guerrières, ce fut la persistance des efforts de Dugommier, sa sollicitude constante pour l'instruction et l'entretien du soldat, le soin des armes, la précision des manœuvres. Déjà l'armée avait un aspect imposant. L'arrivée de sept bataillons détachés des Pyrénées occidentales venait de la porter à 28,800 combattants. Elle comptait en outre 9,000 recrues composant *la force d'inertie*, et 25,000 hommes disséminés dans les places fortes et autres, dans les camps d'ins-

(1) Des infirmiers furent guillotinés pour avoir transporté dans la *salle des morts* des agonisants qui n'avaient pas encore rendu le dernier soupir.

truction de Carcassonne et de Montpellier, et dans les postes épars sur les côtes dont l'armée des Pyrénées orientales avait la surveillance, laquelle s'étendait jusqu'aux Bouches-du-Rhône. (Voir l'état de situation du 15 germinal.)

Les troupes en état de combattre furent partagées en trois divisions. Celle de droite avait pour chef Augereau, déjà connu aux Pyrénées orientales; Augereau, ancien maître d'armes, qu'une grande bravoure, un coup d'œil sûr et prompt, mais par-dessus tout l'art d'animer le soldat, avaient rapidement élevé aux premiers rangs (1). Sa division, forte de 6,300 hommes, était la plus belle, la mieux disciplinée, la plus ardente. L'ancien colonel de la légion des Pyrénées orientales, Pérignon, commandait au centre 12,500 combattants. La république n'avait pas de plus digne serviteur que ce vaillant et modeste officier, que la voix d'un ami avait naguère reconquis à nos drapeaux, alors qu'il s'acheminait vers l'exil (2). La division de gauche, de 5,000 hommes, était

(1) Augereau était né à Paris en 1757, d'une famille d'ouvriers du faubourg Saint-Marceau. Son père était maçon et sa mère marchande de fruits. Encore enfant, il s'était engagé dans Bourgogne-cavalerie, mais il en avait été promptement expulsé pour une faute qui, sans son âge, lui aurait attiré une punition plus sévère. Toutefois, ce fâcheux antécédent ne l'empêcha pas de rentrer au service. Car, grâce à sa belle tournure, un colonel de carabiniers le prit des mains d'un raccoleur, pour l'enrôler dans son régiment. Le jeune Augereau ne sut point justifier cette nouvelle faveur, et déserta en Suisse, où il se fit maître d'armes. Plus tard, il passa au service de Naples et devint sergent-instructeur. Les troubles de 1792 purgèrent sa contumace, et au commencement de 1793, il partait pour la Vendée, comme volontaire, avec un bataillon de Parisiens qu'il ne tarda pas à commander. A quelques mois de là, il était adjudant-général, et il suivait Turreau aux Pyrénées. C'est là qu'il allait commencer la période de sa carrière qui en aurait fait oublier le commencement, si elle avait pu en racheter la fin.

(2) Issu d'une famille noble et ancienne, Dominique-Catherine Pérignon était né à Grenade près de Toulouse, le 31 mai 1754. Il se voua de bonne heure et par goût au métier des armes, et devint promptement capitaine-aide-major du régiment des Grenadiers-Royaux de Guienne. A la réforme qui suivit la paix de 1783, il fut nommé aide de camp du comte de Pressac. Cette position était une sinécure qui rendait en quelque sorte son titulaire à la vie privée. En conséquence, Pérignon se retira au milieu de ses compatriotes, dont les suffrages, après l'avoir élu juge de paix, l'envoyèrent ensuite à l'Assemblée législative. Le capitaine de grenadiers y siégea à côté des monarchistes les plus avancés. Aussi, après le 10 août, se crut-il obligé d'émigrer. Mais comme il allait franchir la frontière d'Espagne, il eut le bonheur de rencontrer un ami dont les conseils le sauvèrent. Il resta donc au service de son pays, et grâce à la

aux ordres de l'infatigable Sauret, qui, depuis le combat où son bataillon sauvait des précipices du Tech notre armée naissante, jusqu'à la périlleuse retraite sur Perpignan, où sa brigade ralliait les derniers lambeaux de cette armée presque anéantie, avait partout et toujours combattu avec autant d'intelligence que d'acharnement. Six mille chasseurs, partagés en six bataillons de même force, étaient également répartis dans nos trois divisions. La réserve, de 3,000 baïonnettes, avait à sa tête le jeune général de brigade Victor Perrin, qui venait de faire ses preuves à Toulon (1). Le premier des généraux de l'armée d'Italie qui avait marché sur cette cité rebelle, qui commandait une colonne à l'attaque du Pharon et avait été proclamé à la Convention l'un des vainqueurs de la nuit mémorable du 27 au 28 brumaire, le jeune et brillant Labarre, commandait les 2,000 chevaux qu'à force d'activité et de peines nous étions parvenus à réunir et à équiper. Enfin notre artillerie, qui, même au milieu des désastres de la dernière campagne, n'avait pas tout à fait perdu son ascendant, allait le reprendre avec éclat sous la direction mieux secondée du même chef, du savant général Lamartillière, une des sommités de l'arme dont il avait étudié les progrès sur les champs de bataille du grand Frédéric, et qui, à soixante-deux ans, rivalisait d'ardeur avec les plus jeunes.

Quarante jours avaient suffi pour opérer toutes ces heureuses transformations.

réputation qu'il s'était faite par ses connaissances en administration militaire, il fut bientôt chargé d'organiser à Auch la légion des Pyrénées orientales, à la tête de laquelle il devait commencer sa belle carrière.

(1) Claude-Victor Perrin était né le 6 décembre 1763, à Lamarche, petite ville de l'ancienne Lorraine. Enrôlé volontaire à l'âge de 17 ans, dans le régiment de Grenoble-artillerie, il y fit un congé. Plus tard, en 1792, il fut appelé au 3e bataillon de la Drôme en qualité d'adjudant-sous-officier; mais, avant la fin de l'année, il était élu lieutenant-colonel en second du 5e bataillon des Bouches-du-Rhône. Il venait de gagner fort honorablement deux nouveaux grades au siége de Toulon.

# CHAPITRE II.

## DISPOSITIONS DES DEUX PARTIS.

**L'armée française reprend confiance. — Dugommier assure ses ailes et ses derrières. — Sa sollicitude extrême pour la défense de nos côtes. — Attitude de l'Espagne. — Elle penche vers la paix. — Le vieux ministre Aranda, rappelé au conseil, veut, comme l'année précédente, traiter avec la République. — Le ministre favori, Godoy, l'emporte. — Le gouvernement espagnol laisse néanmoins son armée du Roussillon dépérir dans ses quartiers d'hiver. — Cette armée s'entoure de nouveaux retranchements dans son camp du Boulou. — Extension donnée à ce camp. — Morts subites de Ricardos et de son successeur désigné, O-Reilly. — Las Amarillas chargé de l'intérim, en attendant une nomination définitive.**

L'armée française réorganisée, son chef ordonna des travaux de campagne afin d'endurcir ses troupes, puis des reconnaissances fréquentes et des surprises nocturnes, pour les aguerrir peu à peu. Déjà nos soldats manifestaient du dédain pour un ennemi qui restait encore engourdi dans ses quartiers d'hiver.

Ces progrès intérieurs permirent bientôt à Dugommier de porter ses regards autour de lui. Il s'occupa d'abord d'assurer ses ailes et ses derrières.

Les Espagnols, maîtres de la tour de Batère, sur le flanc oriental du Canigou, pouvaient de là inquiéter notre droite, ou tout au moins les communications de Villefranche à Mont-Louis. Pour les contenir sur ce point, le général fit élever deux redoutes au col Ternère, sur les hauteurs qui plongent la route, en avant et à gauche de la chapelle Sainte-Anne.

La mer menaçait son aile gauche et ses derrières : il apporta un soin tout particulier à la défense des côtes. Cette défense avait été complétement abandonnée dans la dernière campagne. Quelques épaulements de batterie commen-

cés entre les embouchures de l'Aude et de la Tet, des plates-formes et des affûts transportés sur place, c'est tout ce qui avait été préparé avant l'invasion, et l'ennemi avait à peine abordé notre territoire, qu'on se hâtait de faire disparaître ces premières ébauches, dans la crainte qu'elles ne tournassent contre nous; car, à cette époque, nos escadres maîtrisaient encore la Méditerranée. Le désastre de Toulon, il est vrai, avait bien changé les choses. Néanmoins, ce n'était point les Anglais que nous avions à craindre dans ces parages : en mésintelligence avec les Espagnols depuis leur commun échec, rien ne les appelait dans ces parages. Mais on venait de signaler, dans les eaux de Port-Vendres, l'amiral Langara; Langara qui, après avoir noblement protesté contre l'odieuse conduite de ses alliés d'un jour, venait de déposer en Catalogne leurs complices de Toulon, ces Français égarés dont les mains suppliantes s'étaient vainement étendues vers l'escadre anglaise. La marine espagnole pouvait donc nous donner quelques inquiétudes. Toutefois le général créole, l'enfant des Antilles, qui s'était trouvé toute sa vie mêlé à des guerres maritimes, se préoccupait peut-être un peu trop vivement des dangers de la mer : personne, pour le moment du moins, ne songeait à nous attaquer sérieusement sur la côte du Roussillon.

La pointe de Leucate attira la première l'attention de Dugommier. « Elle coupe, disait-il, la route de l'intérieur. Les « deux longues plages de sable qui la terminent sont faciles « à aborder, et il est facile de s'y maintenir. Quelques bat- « teries à barbette, quelques mauvais retranchements sur « des hauteurs, tels que la redoute de la Matte, sont insuf- « fisants pour empêcher un débarquement. L'artillerie de « côte, isolée, n'est bonne qu'à protéger le cabotage. L'ex- « périence prouve qu'on aborde devant cette artillerie aux « endroits les plus inabordables, qu'on prend les batteries à « dos, et qu'on bat les troupes éparpillées. (Exemples. « Cherbourg, Belle-Isle, la guerre du Canada.) C'est en croi- « sant les feux sur les points de débarquement, en faisant « de la plage une courtine bien flanquée, qu'on peut se pro-

« mettre de la sécurité. Des troupes échelonnées garderont « le reste. » C'est sur ces principes que le prudent général rédigea ses ordres pour la défense du littoral ; les recrues furent désignées pour ce service.

Ainsi, rien n'échappait à sa vigilance. C'était donc une ère nouvelle qui s'ouvrait pour les Pyrénées orientales, et tout présageait que la seconde campagne laverait les affronts de la première.

Le temps que Dugommier mettait à organiser ses moyens d'agir, l'Espagne l'employait à délibérer. Les généraux en chef de ses trois armées pyrénéennes avaient été appelés à Madrid. Le parti opposé à la guerre s'était singulièrement accrû depuis une année, par suite de nos succès dans le Nord. Son organe au conseil, le sage Aranda, crut l'occasion favorable de reprendre la question de la paix. Il s'efforça donc de démontrer une fois de plus : que cette guerre était aussi injuste qu'impolitique; que le démembrement de la France menaçait la monarchie espagnole; que l'Autriche ne manquerait pas de faire revivre d'anciennes prétentions, et l'Anglais de tomber sur les colonies espagnoles. « Notre « dette est énorme, ajouta-t-il avec chaleur (on assurait que « la campagne de 1793 avait coûté 225 millions), l'enthou- « siasme de la nation est factice : c'est un feu catholique qui « va en s'éteignant. Qu'une grande puissance du Nord vienne « à se détacher de la coalition, alors l'Espagne n'aura plus « qu'à demander des miracles à son apôtre saint Jacques. » C'était au jeune favori de la cour de répondre. Godoy balbutia quelques banalités sur l'insolence, l'impiété du gouvernement français, sur *sa croisade d'athéisme*. Mais au fond, ces arguments pitoyables laissaient entrevoir l'espérance de ce démembrement qu'Aranda venait d'évoquer comme une menace, et dont l'aîné des Bourbons régnants ne pouvait guère abandonner si promptement sa part, en désertant un des premiers la cause des rois qui conservait encore tant de chances. Le parti de la guerre l'emporta donc encore, et un exil en province paya ce que le monarque appelait l'insolence de son ancien ministre. Charles IV eut toutefois le cou-

rage de refuser au Saint-Office, qui le réclamait, le vénérable conseiller de son père.

Il fallait soutenir ces allures guerrières : on promit pour sa part à l'armée de Ricardos 40,000 hommes, et pour leur faire place, on envoya au Boulou l'ordre d'élargir cette base d'opération. Mais l'armée qui occupait le Boulou n'avait pas attendu cet ordre, car elle avait passé l'hiver à étendre et à fortifier son camp. Les hauteurs qui en dominaient le centre et que nous occupions naguère, le puig Scingli, le pla del Rey, Saint-Luc, avaient été envahis le jour même de notre retraite. Saint-Luc était devenu une redoute presque inabordable, le pla del Rey un fort complet. A l'ouest, l'ermitage de Saint-Ferréol, retranché avec le plus grand soin, servait de réduit à une chaîne d'avant-postes qui barraient la descente des Aspres et couvraient ainsi les avenues du pont de Céret, auquel s'appuyait la gauche du camp. Tous les chemins avaient été coupés dans cette partie. A l'extrémité opposée, les Trompettes-Basses (de Baix), qui touchaient au Tech, étaient reliées par un retranchement continu aux Trompettes-Hautes, lesquelles se rattachaient, par une série de redoutes, à Montesquiou. Ce village, qui occupe un palier des Albères, élevé de 90 mètres environ au-dessus des bords correspondants du Tech, planait sur l'ensemble et formait comme la citadelle du système. (Voir, pour une description plus complète des lieux, vol. I[er], p. 169.) Enfin ces lignes, hérissées de palissades, d'abatis, de toutes les défenses accessoires possibles, étaient armées d'une artillerie formidable. Mais il leur manquait l'essentiel, un nombre de défenseurs proportionné à leur nouvelle extension. En effet, la mauvaise administration qui achevait de mettre en péril les intérêts, déjà si compromis par sa politique, du gouvernement espagnol, loin de faire honneur aux présomptueuses promesses de la Cour, avait même cessé de pourvoir aux plus indispensables besoins de son armée des Pyrénées orientales ; en sorte que cette brillante armée de Ricardos se trouvait pour le moment réduite à 27,300 combattants, savoir : 2,000 Portugais dans le Vallspire ; 3,200 Espagnols à Céret ; 6,400 en avant du Boulou ;

5,700 sur la rive opposée du Tech, entre les Trompettes et Montesquiou ; 5,000, d'Argelès à Port-Vendres ; enfin, 5,000 chevaux, dont la plus grande partie cantonnait encore en Catalogne.

Ainsi, grâce à l'apathie de l'Espagne plus encore qu'à l'activité de Dugommier, nos forces égalaient à peu près celles de nos adversaires. Il est vrai qu'ils nous étaient de beaucoup supérieurs en cavalerie, mais, comme ils manquaient de fourrages de ce côté-ci des monts, ils n'avaient pas réellement en ligne 1,500 chevaux. Ils nous surpassaient encore par le nombre de leurs bouches à feu, car, au Boulou seulement, ils n'avaient pas moins de 900 canonniers pour le service des pièces de position ; mais leur artillerie était pesante, presque immobile, et la nôtre avait des ailes. Enfin, nous étions les plus forts en infanterie, et c'était l'arme décisive sur le terrain où la lutte allait s'engager.

Ricardos se disposait à quitter Madrid pour aller reprendre son poste, quand, le 13 mars, il mourut subitement (1). Il n'eut que le temps de désigner, comme le plus digne d'hériter de sa place, O-Reilly, son vieux compagnon d'armes. Ce vœu d'un mourant fut exaucé ; mais, par une fatalité étrange, O-Reilly était à peine en route, qu'une mort soudaine vint aussi l'emporter. En attendant une nouvelle nomination, le général de las Amarillas, le plus ancien des lieutenants-généraux présents à l'armée du Boulou, fut, sous ces tristes auspices, investi du commandement suprême.

(1) Le bruit courut qu'il mourait empoisonné pour avoir pris par mégarde, chez le ministre Godoy, une tasse de chocolat qui était destinée au maître de la maison.

# CHAPITRE III.

## MOUVEMENTS PRÉPARATOIRES.

L'armée française quitte ses quartiers d'hiver et va prendre position entre le Rear et le Boulou. — Camps d'instruction établis pour recevoir les recrues et constituer une première base d'opération. — Affaire de Tressères. — Réoccupation de Banyuls-les-Aspres. — Nos escarmouches incessantes. — Les Espagnols replient tous leurs postes avancés.

L'armée que Dugommier venait de relever de ses ruines était cantonnée en avant de Perpignan, sa gauche à Toulouge, son centre au camp de l'Union, et sa droite appuyée à l'étang de Saint-Nazaire. Cette droite fit, la première, au commencement de ventôse, un pas vers l'ennemi : elle détacha sur la petite ville d'Elne, poste essentiel pour commander la plaine du Tech inférieur et la route de Collioure, 1,200 hommes de vieilles troupes, 60 hussards et 4 pièces de canon. Par suite, la tour d'Elne, Saint-Cyprien, Montescot, furent occupés, et le général Sauret, pour se conformer au déplacement de sa division, vint s'établir au mas Lazerme. Enfin, le 7 germinal (27 mars), l'armée quitta ses quartiers d'hiver et fit un mouvement général en avant. Augereau se porta de Toulouge au mas Deu, appuya sa droite à Fourques, au pied des Aspres, et couvrit son front par une ligne d'avant-postes qui avait pour points d'appui Passa, Monestier et Villemolaque. Pérignon s'avança du camp de l'Union, par la grande route, jusqu'au delà de Bagès, puis se développa à gauche, entre les hauteurs du Rear et le plateau de Brouilla, en passant un peu en arrière du moulin de la Seille. Sauret vint embrasser le village d'Ortaffa. Son camp, qu'il adossa aux hauteurs, fut bientôt défendu par deux batteries : l'une qui balayait la plaine d'Elne, l'autre qui rasait les abords

d'Ortaffa; une troisième, qui fut placée en avant de la division du centre croisa ses feux avec la précédente. La plus grande partie de la cavalerie s'arrêta en arrière de la droite, autour de Ponteilla; la réserve, en arrière du centre, vers Bagès; enfin le quartier-général, en retraite sur la réserve, au village de Nils (prononcez *Gnils*).

Avant d'aller plus loin, il fallait cantonner les bataillons *d'inertie* qui ne pouvaient suivre les progrès de l'armée. Dugommier les installa dans trois camps d'instruction qu'il établit : celui de droite, entre Fourques et le mas Deu ; celui de gauche, en arrière d'Ortaffa, sur une éminence qui domine le Tech ; le troisième enfin, dans l'intervalle des deux premiers. Ces camps, où nos recrues pouvaient déjà rendre quelques services, constituaient une sorte de première base d'opération. Ils furent confiés, ainsi que la garde du quartier-général, à un jeune et brave officier qui achevait de se guérir d'une blessure reçue devant Toulon, au général Despinoy.

Le 9, l'ennemi établit au bord du Tech, pour battre le gué d'Ortaffa, trois pièces de gros calibre.

Le 15, il se porta du pla del Rey sur Tressères, dépassa ce village et s'avança jusqu'à portée de canon de la brigade Guieux qui occupait Villemolaque, Monestier et Passa. Il fut ramené avec perte, brûla, en se repliant, le village de Tressères, et abandonna tous les avant-postes qu'il entretenait de ce côté.

Le lendemain, Dugommier, escorté de tout son état-major et suivi d'une partie de la division du centre, poussa une reconnaissance sur Banyuls-les-Aspres, cet ancien quartier-général si plein de douloureux souvenirs, si tristement abandonné trois mois auparavant. Le général en chef s'empressa d'y relever le drapeau tricolore, que nos soldats, remplis d'espérances, saluèrent par des acclamations de bon augure ; puis il se retira en laissant dans le village deux bataillons qui s'entourèrent à la hâte de quelques ouvrages défensifs.

Inquiet de ce voisinage, las Amarillas se présenta immédiatement devant Banyuls, mais voyant ce nouveau poste bien appuyé, il revint sur ses pas sans avoir tiré un coup de fusil.

La nuit suivante, celle du 16 au 17, ce furent nos chasseurs de Banyuls qui, à leur tour, allèrent provoquer l'ennemi au mas de la Paille. La nuit d'après, ce dernier point, insulté par nous une seconde fois, fut évacué. Sur ces entrefaites, les hussards de Berchini (1er régiment de l'arme) passaient et repassaient le Tech en face d'Elne et se signalaient, comme d'habitude, par mille traits de bravoure et d'audace.

C'est ainsi que chaque corps rivalisait de zèle, se disputait l'honneur d'entamer l'ennemi, et se préparait à des entreprises plus éclatantes. Dugommier, au reste, cherchait à étourdir les Espagnols par des escarmouches de tous les moments et sur tous les points, afin de mieux dissimuler ses projets. Il y réussit à merveille; car ses adversaires, harcelés nuit et jour, *ne pouvant plus contenir ces maudits Français qui ne leur laissaient plus de repos,* abandonnèrent définitivement tous leurs postes avancés, se concentrèrent dans leurs retranchements du Boulou, et se privèrent ainsi de tous les moyens d'éventer nos démarches.

Il ne manquait plus dès lors au chef de l'armée républicaine, pour aborder les grandes opérations qu'il méditait, que l'arrivée d'une flottille qu'il avait demandée à Toulon, pour concourir à ses desseins encore secrets. Mais les courriers de la Provence n'annonçaient que des retards. Au surplus, Dagobert était de retour en Cerdagne, et, malgré les neiges qui ensevelissaient encore ces hautes régions, c'était sur le théâtre où venait de reparaître l'impatient général, que les premières hostilités sérieuses devaient commencer.

---

# CHAPITRE IV.

## EXPÉDITION DE LA SEU D'URGEL.

---

**Dagobert, suspendu de ses fonctions, est allé à Paris dénoncer à la Convention la dictature de ses représentants aux armées. — Succès imprévu de son audace. — Il est rétabli dans son commandement. — Son retour aux Pyrénées. — Il apporte à Dugommier un projet approuvé du gouvernement, mais qu'il ajourne. — Il va se remettre à la tête de sa division de Cerdagne. — Position des deux partis dans ces montagnes. — Incident malheureux qui y précipite l'ouverture des hostilités. — Combat de Monteilla, qui épuise les forces du vieux général. — Combat de la Llosa. — Les Espagnols des deux rives de la Sègre sont refoulés sur la Seu d'Urgel. — Dagobert les poursuit jusque-là, malgré son état de souffrance. — Description de la conque, de la ville et des forts d'Urgel. — Les forts résistent. — La ville est prise et livrée au pillage. — Dagobert, sentant son mal empirer, ordonne la retraite. — Il meurt à Puigcerda. — Son éloge.**

DAGOBERT A PARIS. — Nous avons laissé le général Dagobert sous le poids d'une suspension flétrissante, en butte à des accusations mortelles, et allant en appeler, de ces calomnies odieuses, à la redoutable justice du Comité de salut public. C'était en novembre 1793, à la suite de la triste expédition de Roses. Se justifier, se défendre, n'eût été ni digne d'une *telle* cause, ni conforme au caractère d'un tel accusé. Dagobert fit comme au feu : il prit l'offensive, et sans détour, avec sa rude franchise et son audace habituelle, il attaqua de front la dictature des représentants aux armées : « Eh quoi ! tandis « que toujours le premier au feu, je fais plutôt le caporal de « grenadiers que le métier de général, les représentants me « déclarent une guerre implacable ! Je n'ai point approuvé le « plan de l'expédition de Roses ! Mais les plans des représen- « tants sont-ils donc comme l'arche du Seigneur, qu'on ne « puisse les toucher du doigt sans être frappé de mort? J'ai « souri en lisant dans un bulletin : *Fabre s'est conduit en* « *héros. Signé, Fabre.* Et je suis un traître ! »

C'était le moment où le sang de nos généraux coulait à flots sur la funèbre place de la Révolution. Mais, par un bonheur jusqu'alors inouï, loin de précipiter, comme tout le donnait à craindre, la vengeance des proscripteurs, l'héroïque imprudence du noble persécuté eut un succès aussi prompt qu'inattendu. La cause du gentilhomme dénoncé pour trahison devint tout à coup celle des plus fougueux montagnards, et, pour la première fois, la tribune de la Convention retentit de plaintes amères contre la tyrannie de ses proconsuls, plaintes à l'appui desquelles le nom, l'exemple, les témoignages sans cesse invoqués, étaient ceux de Dagobert. A la suite de ces étranges débats, l'assemblée, sur le rapport de Collot d'Herbois, apporta de sérieuses restrictions aux pouvoirs de ses commissaires, et toutes nos armées ne tardèrent pas à se ressentir des bienfaits de cette heureuse concession, la plus belle, sans aucun doute, des victoires de son glorieux auteur. Les restes d'une si noble vie, si généreusement offerte en holocauste à l'implacable génie des révolutions, ces restes précieux qui échappaient à l'échafaud, étaient réclamés par les champs de bataille, et c'était sur le théâtre même de ses exploits que la Providence ménageait à ce vieux soldat une fin digne de lui.

Dagobert avait profité de sa rentrée en grâce pour présenter à Carnot et lui faire approuver un projet hardi, aventureux même, qui consistait à tenter, par la vallée du Ter, un coup de main sur Girone, pour forcer les Espagnols du Boulou à repasser les Pyrénées. Le commandant de la division de Cerdagne était naturellement chargé de cette expédition, et devait d'abord, à son passage dans le Roussillon, emprunter à Dugommier ce qui lui manquait pour atteindre l'effectif assigné à sa colonne d'invasion : 12,000 fantassins et 600 chevaux. Mais à son arrivée à Perpignan, le 28 ventôse (18 mars), Dagobert ayant trouvé le général en chef à la veille de frapper sur le Boulou même un coup plus direct et plus sûr, ajourna son projet, se contenta d'un renfort de deux bataillons, et courut à Puigcerda reprendre son commandement. Avant de se séparer, toutefois, les deux généraux con-

vinrent que la division de Cerdagne attendrait le grand mouvement projeté sur le Boulou ; qu'elle irait alors, par le pla Guillem, occuper les cols qui versent du Tech dans le Ter, afin d'enlever à l'ennemi la ligne de retraite que le Vallspire lui offrait en cas d'échec ; qu'enfin cette tâche, essentiellement liée à la combinaison générale, une fois accomplie, Dagobert recevrait des renforts convenables et n'aurait plus qu'à descendre dans la vallée du Ter, sinon pour hasarder une pointe jusqu'à Girone, du moins pour manœuvrer sur les flancs et les derrières de l'ennemi.

RETOUR DE DAGOBERT EN CERDAGNE.— Dagobert arriva à Puigcerda, son quartier-général, le 12 germinal (1er avril). La division qu'il avait quittée depuis cinq mois comptait 8,500 hommes, y compris les garnisons, et les deux bataillons de renfort qui accompagnaient le général. Cette petite armée était cantonnée perpendiculairement à la Sègre et à la hauteur de Belver, son centre sous cette place, sa droite à Marange et à Tailletendre, sa gauche à Ollia et à Pi, enfin ses avant-postes répandus de la Bastide à Nas, par Prullans (prononcez *Prouillans*).

Les Espagnols attendaient le vainqueur de la Perche et d'Olette ; aussi étaient-ils sur leurs gardes. Ils avaient replié leurs magasins et leurs hôpitaux en aval d'Urgel, et même au delà du fameux pas d'Organya ; puis, remontant la Sègre jusqu'au point où cette rivière quitte la Cerdagne pour s'engager dans le long défilé qui la sépare de la Seu et qu'ils venaient de parcourir, ils s'étaient déployés en travers de la vallée, leur gauche courant derrière la Llosa par Vilella et Lles, leur centre dans le fond de la gorge, au Martinet, et leur droite concentrée à Monteilla. Cette droite était couverte par une ligne de petits postes échelonnés le long du torrent qui descend, presque symétriquement à la Llosa, du col de Tanca-la-Puerta. Ces grand'-gardes allaient ensuite se rattacher à un gros rassemblement de Soumatens retranchés dans une vaste forêt, aux abords du passage de Pendix. Ce dernier col, plus oriental que le précédent, et qui verse en amont de Belver, prenait ainsi en flanc et plongeait la gauche de nos

positions. Enfin, les défenseurs de la Sègre avaient à leur tête un Français d'origine, le comte de Saint-Hilaire, qu'on n'avait pas, à ce qu'il paraît, opposé sans intention à un général dont on ne comprenait point la fidélité républicaine (1).

Plus ardent que jamais, Dagobert, les yeux tournés vers la plaine du Boulou, était depuis huit jours à épier le signal qui devait lui donner carrière dans les montagnes du Vallspire, quand un incident malheureux vint l'entraîner tout à coup dans une autre direction.

Les Soumatens postés au-dessus de Belver se livraient, sur tous ceux de nos malheureux soldats qui tombaient dans leurs nombreuses embuscades, à des actes d'une férocité qui révèle l'incroyable état de barbarie où étaient encore plongées ces sauvages montagnes. Secondés, dans leurs monstrueux excès, par des bandes de gens sans aveu, qu'au début de la guerre, les grandes villes de la Péninsule n'avaient pas rougi d'enrôler, ces misérables prenaient plaisir à étaler la nuit, sur les sentiers fréquentés le jour par nos troupes, les dépouilles de leurs victimes, tantôt des tronçons de cadavres, tantôt des lambeaux de chairs à demi consumées, ou bien le corps éventré d'une jeune femme, dont les entrailles arrachées avaient fait place aux restes mutilés de son enfant. Une de ces horribles rencontres venait de jeter l'exaspération dans nos cantonnements. Dagobert, qui partageait toutes les colères de ses soldats, ne put résister à leurs cris de vengeance : il sortit de Puigcerda sur-le-champ, et le lendemain, 18 germinal (7 avril), il entrait à Belver à la tombée de la nuit, qu'il avait attendue pour mieux dérober sa marche.

COMBATS DE MONTEILLA ET DE LA LLOSA. — Chemin faisant, il avait expédié au général Charlet l'ordre de concentrer à Taillendre-le-Haut les 2,000 chasseurs qui campaient sur la rive droite de la Sègre, de se mettre à leur tête et de partir à

(1) Il paraît que Saint-Hilaire fit près de Dagobert une tentative de séduction. On assure même qu'une lettre du général espagnol fut retrouvée dans les papiers de Dagobert, qui sans doute n'aura pas eu le temps ou aura dédaigné de transmettre à son gouvernement ce nouveau témoignage de sa fidélité.

7 heures du soir, pour gagner la Bastide, remonter les gorges de la Llosa jusqu'en face de Coborriu, se jeter à Vilella sur la gauche des Espagnols, et balayer toute cette gauche en descendant jusqu'à Lles. Charlet devait ensuite fondre par Aristot sur le pont de Bar, y intercepter le chemin de la Seu d'Urgel et attendre là son chef. Quant à celui-ci, sans s'arrêter à Belver, il se porte en avant et à gauche de cette place, au point où la colonne dont il va prendre le commandement achèvera de se rassembler, à Ollia, d'où il gagne un de nos avant-postes, le hameau de Nas. Là commence un plateau qui se prolonge jusqu'au bord du torrent derrière lequel s'étaient développées les grand'gardes ennemies. Dagobert observe leurs feux, revient sur ses pas jusqu'à Ollia, et en repart vers une heure et demie du matin avec 2,300 combattants. Il prend, par Sainte-Eugénie, le fond de la vallée, évite le Martinet, et arrive en silence au pied de la montagne sur laquelle s'élève le bourg de Monteilla.

La division de Cerdagne en connaissait le chemin. Cependant, comme depuis six mois ce poste, renforcé d'une grande redoute, avait été converti en une sorte de camp retranché, et que, par suite, des obstacles imprévus pouvaient surgir, le vieux général, avec un emportement tout juvénile, s'élance en tête de colonne, met pied à terre, et dans la neige, au milieu des ténèbres, il escalade la montagne. Le jour allait paraître, et la diane battait comme à l'ordinaire au camp des Espagnols. Leur réveil fut douloureux. Surpris, enlevés, ils nous abandonnèrent la redoute, le bourg, 4 pièces de canon, 300 fusils, et s'enfuirent par le pont de Bar, que Charlet, malheureusement, n'avait pas encore atteint.

Charlet avait été retardé par diverses causes : d'abord, faute de pain et de pierres à feu, il n'avait pu se mettre en marche qu'à minuit ; ensuite il n'avait trouvé personne pour le guider dans le long et pénible détour qu'il lui fallait décrire pour remonter les précipices de la Llosa ; enfin, par surcroît, tous les chemins étaient ensevelis sous les neiges non encore fondues de l'hiver. Toutefois, il remplit exactement la première partie de sa tâche, car il enleva Viella et Lles ; mais il n'ar-

riva au pont de Bar que dans la soirée, vers 6 heures.

Il y trouva Dagobert arrêté par de cruelles souffrances, par une fièvre aux symptômes les plus alarmants, qui venait de saisir ce corps de fer, dompté enfin par tant de glorieuses fatigues. Néanmoins, le courageux malade ordonna de pousser en avant. Le lendemain donc, 20 germinal (10 avril), à 7 heures du matin, les deux colonnes se remirent en marche. Dagobert suivit le fond de la vallée; Charlet prit le chemin frayé jadis par le duc de Noailles, sur le penchant de la berge droite de la Sègre; et, vers midi, les deux généraux opérèrent leur jonction sur les hauteurs de Calvinya, au débouché de la conque d'Urgel.

PRISE D'URGEL. — Située au centre d'un de ces bassins appelés *conques* à cause de leurs formes arrondies, et au confluent de la Sègre avec la Balire, rivière de l'Andorre, la petite ville d'Urgel était autrefois une place forte qui fut prise et rasée en 1691. Sa chute découvrit Lerida et entraîna la soumission de 25 lieues de pays dans le Haut-Aragon. Comprenant alors l'importance militaire de ce poste, les Espagnols, sans songer à relever les murs de la ville qui étaient plongés de toutes les hauteurs environnantes, occupèrent, par trois petits forts, trois ressauts successifs d'une bande étroite de rochers qui, à 900 mètres des anciens remparts, surgit brusquement du fond de la conque et accompagne, en s'allongeant l'espace d'une demi-lieue environ, la rive droite de la Balire. Ces nouvelles fortifications furent emportées en 1719 par le maréchal de Berwick, et, pour la seconde fois, une partie du Haut-Aragon suivit le sort de la Seu d'Urgel.

Ainsi, en se portant sur cette place, dont au surplus il caressait depuis longtemps la conquête et qu'il eût déjà abordée dans la dernière campagne s'il n'en avait été empêché par le représentant Cassanyes, c'était une diversion sérieuse, sinon opportune, que Dagobert allait tenter.

Les forts étaient en bon état et armés, assurait-on, de 16 pièces et de 6 mortiers de gros calibre, sans compter un approvisionnement d'artillerie de campagne; à leur garnison

habituelle se joignait, pour le moment, le gros des troupes battues en Cerdagne, qui venaient de se replier sous ces murs; enfin, d'importants préparatifs de défense, comme la rupture du pont qui mettait ces forts en communication avec la ville, annonçaient qu'ils étaient bien commandés. Le général de Saint-Hilaire pouvait donc, sans grand risque, braver un assaillant qui n'avait ni artillerie de siége, ni équipage de pont. Mais le général républicain, qui se rappelait sans doute la reprise de Villefranche après la bataille de Peyrestortes, comptait sur sa victoire de Monteilla. Quoi qu'il en soit, il essaya d'intimider Saint-Hilaire et lui adressa une sommation en ces termes : « Le général français demande au comman- « dant espagnol s'il veut se rendre ou s'il préfère exposer sa « troupe aux suites d'un assaut. » — « Le général espagnol, « répliqua Saint-Hilaire, répond au général français qu'il ne « craint pas plus ses ennemis qu'il n'est intimidé par leurs « menaces. » Alors Dagobert fit ses dispositions pour attaquer la ville et comme pour couper les communications entre la citadelle et les dépôts d'Organya, espérant sans doute que ces simulacres d'investissement inspireraient au gouverneur de nouvelles réflexions. Mais ces tentatives n'eurent qu'un demi-succès; car, dans la matinée du 21, le détachement chargé de se porter sur le chemin d'Organya, ayant traversé la Balire en face de Calvinya, réussit à peine à surprendre la queue d'un convoi de mulets qui pénétrait dans les forts, et fut repoussé, après un engagement assez vif, livré sur les hauteurs dites d'en Vinyes. La ville, cependant, ayant été évacuée par les troupes espagnoles dans la nuit suivante, fut aussitôt occupée par les nôtres et paya les frais de l'expédition. En effet, le peu d'habitants qui ne s'étaient pas enfuis, n'ayant pu acquitter, dans le délai prescrit de vingt-quatre heures, une contribution de 100,000 livres à laquelle ils avaient été taxés, Dagobert fit enlever pour les besoins de sa division 400 charges de blé et une grande quantité de bestiaux, et abandonna le reste à ses soldats; puis, sentant son mal empirer, il ordonna la retraite.

RETRAITE. — Elle commença dans l'après-midi du 23, et ne

fut point inquiétée. Néanmoins, nous crûmes devoir rompre, en les repassant, les ponts d'Arsègre et de Bar. Ce dernier était simplement formé d'une arche en maçonnerie, et cependant nos mineurs ne mirent pas moins d'un jour entier à le faire sauter; en sorte que la division, qui se trouvait réunie le soir même de sa première étape autour du village de Bar, n'en put repartir que vers la fin de la journée du lendemain 24. Ce retard, toutefois, n'arrêta pas notre avant-garde, qui, sans perdre un moment, se porta sur les anciennes lignes espagnoles, pour achever de dissiper les rassemblements des montagnes et s'emparer du butin que nous n'avions pas eu le loisir de ramasser dans les combats du 19. La division, qui suivit bientôt, voulut glaner après l'arrière-garde, et, par suite, tout le pays, depuis le pont de Bar jusqu'aux portes de Belver, fut livré au pillage et aux flammes.

Ainsi, ce fut au bruit des armes, à la lueur des incendies qui attestaient partout sur son passage la vengeance de ses soldats, que, porté par eux dans une litière, entouré des plus touchants témoignages de regrets et d'amour, le glorieux agonisant remonta cette Cerdagne qu'il avait tant de fois parcourue en vainqueur; et ses yeux, avant de se fermer pour toujours, purent contempler le mâle spectacle de ces sortes de funérailles anticipées, que déroulaient à l'envi, sur le théâtre même de leurs communs exploits, ses rudes compagnons d'armes, comme pour adoucir l'amertume de leur éternelle séparation.

Ce fut de Belver, où il arriva le 24, que Dagobert data son dernier bulletin, *ce chant du cygne*, comme l'appela Barère, lorsqu'il le lut à la Convention. Après avoir rendu un compte sommaire de son expédition où, « malgré une fièvre inexprimable qui ne l'avait plus quitté depuis qu'il s'était tant harassé en montant la montagne de Monteilla, *je vais*, ajoutait le mourant, *me faire transporter à Puigcerda*, *où des soins et du repos me mettront à même de prouver combien je désire contribuer par mes efforts au triomphe de la liberté.* » Mais cet espoir ne se réalisa point, et, transporté à Puigcerda

le surlendemain, Dagobert y expira trois jours après, le 29 germinal (18 avril) (1).

Ainsi disparut de nos champs de bataille une des plus étranges figures de ces temps de prodigieuse mémoire. Beaucoup d'autres généraux de cette époque, jetés par le hasard sur un plus vaste théâtre, ont accompli de plus grandes choses; même on peut convenir, sans altérer en rien le lustre de cette belle renommée, que, mieux servi par l'instinct que par la réflexion, Dagobert manqua de quelques-unes des qualités du commandant en chef. Aussi, lorsqu'il parut, soit à la tête de l'armée, soit dans les fonctions de divisionnaire en sous-ordre, fut-il rarement heureux. Hâtons-nous cependant de rappeler qu'alors il n'était pas lui-même; car on a vu avec quelle précision toujours, dans les circonstances décisives, il signalait ce qu'il y avait de mieux à faire, et avec quelle tyrannie incessante on le forçait à exécuter ce qu'il avait proscrit. Pour apprécier tout ce qu'il valait, ce sont donc ses avis plutôt que ses actes qu'il faudrait peser. Mais c'est quand, affranchi du despotisme des représentants, il respirait l'air libre des montagnes, que sa fortune égalait ses talents; c'est alors qu'il était admirable, et que, ses défauts mêmes lui venant en aide, *le caporal de grenadiers*, réveillé au bruit de la fusillade, excité par l'odeur de la poudre, improvisait, à force d'audace, ce qu'avait dédaigné de prévoir l'indolent général de la veille.

L'amour qu'il avait inspiré à ses soldats était sans exemple: c'était un culte de superstition. Ainsi, à les entendre, *les balles ne les touchaient pas* quand ils combattaient autour *de ce démon des Espagnols* (1). Il y avait en effet, pour

(1) On a raconté que le général de Saint-Hilaire, ne pouvant corrompre Dagobert, l'avait fait empoisonner par son cuisinier dont la disparition subite, quelques jours avant la mort du général républicain, donna seule quelque crédit à cette fable odieuse; fable à laquelle il suffirait d'ailleurs d'opposer le témoignage même de Dagobert, c'est-à-dire la lettre que nous venons de citer.

(2) Nous avons aussi entendu un ancien volontaire de la division de Cerdagne, lequel certainement ignorait la légende mythologiqne du héros d'Homère, raconter que Dagobert n'était vulnérable qu'aux talons. *Aussi ne les*

l'imagination naïve des jeunes et ignorants montagnards qui recrutaient cette division, quelque chose de saisissant dans l'aspect de ce vieux guerrier au front de patriarche, au costume antique, marchant tête nue, appuyé sur son bourdon de pèlerin, au milieu de ceux qu'il aimait à appeler ses enfants, et pour lesquels il était aussi prodigue de familières tendresses en marche ou au bivouac, que de véhémentes excitations de paroles et d'exemple au milieu du feu.

Tel était l'homme de guerre. Mais l'histoire doit encore à cette ombre héroïque un autre hommage; hommage tout individuel, à l'adresse de l'homme privé, de ce noble représentant des vertus patriotiques d'un autre âge, qui, par sa franche et chaleureuse participation à nos premières luttes révolutionnaires, protesta si dignement contre la déplorable hérésie de la plupart des compagnons de sa vie passée, avec lesquels, cependant, ses intérêts personnels comme ses sympathies politiques paraissaient confondus.

Mais alors quel charme pouvait donc retenir au milieu de fatigues et de périls dont il avait épuisé les mâles jouissances, ce membre découragé d'une classe proscrite? Et quand on rejetait si brutalement ses services, qui le poussait à profiter de cette trêve insidieuse des champs de bataille, pour courir plaider en face de l'échafaud de Custine, en face de la seule mort qui faisait pâlir nos généraux, plaider une cause qui avait jusque-là dévoré tous ses défenseurs? Etait-ce ce mirage d'espérances glorieuses, qui alors, en se déroulant dans la profondeur d'un horizon sans bornes, fascinait tant d'hommes nouveaux, redoublait si naturellement l'essor de tant de jeunes courages? A l'extrémité d'une longue carrière où il avait prématurément usé sa vie, vieil officier de la guerre de Sept ans, voué au culte de la monarchie par sa naissance, par ses liens de famille, par trente-six ans de loyaux services (1), Dagobert avait vu passer dans les rangs

*montrait-il jamais aux Espagnols*, ajoutait-il. Les exploits du général républicain sont restés populaires dans ces montagnes.

(1) Dagobert s'était d'abord destiné au génie qu'il avait quitté pour prendre du service dans le régiment de Tournaisis. Il fit, comme officier, toutes les campagnes de la guerre de *Sept ans*, et y reçut quatre blessures. Nommé maré-

de l'émigration, ou tomber sous la hache du bourreau, tout ce qu'il avait aimé. Aussi, sans foi dans l'avenir, sans plus d'espoir, son cœur était-il profondément abreuvé d'amertume. Mais il servait avec candeur, sans la discuter, une religion qui, elle aussi, ne promet de salut qu'à ceux qui ne cherchent point à interpréter ses mystères, la religion du drapeau, et il mourut sans regret pour la république, parce qu'il combattait l'étranger.

chal de camp le 20 septembre 1792, à l'armée du Var, il battit successivement l'ennemi : au col de Broans, le 20 novembre ; à Sospello, le 14 février 1793 ; au col de Negro, le 28 du même mois et le 1er mars ; enfin le lendemain, sur les hauteurs de la Vesubia. Cinq jours après, il fut nommé général de division, puis, à deux mois de là, envoyé à l'armée des Pyrénées orientales à titre provisoire. Sa commission ne devait durer qu'un temps limité et fort court, et il fallut, pour la rendre définitive, beaucoup de démarches et d'instances.

On a de Dagobert un ouvrage intitulé : *Nouvelle méthode d'ordonner l'infanterie, combinée d'après les ordonnances grecques et romaines, pour être particulièrement l'ordonnance des Français.* (In-8. 1793.)

# CHAPITRE V.

## OUVERTURE DE LA CAMPAGNE.

**Beau plan de campagne de Dugommier. — Le retard d'une flottille, qui doit lui amener l'artillerie de siége nécessaire pour reprendre Collioure, le détermine à intervertir l'ordre dans lequel les opérations qu'il va entamer lui ont été prescrites. — Il veut gagner encore quelques jours et reprend sa petite guerre d'avant-postes.— Combat de Palau, qui nous ouvre inopinément un chemin pour tourner le camp du Boulou. — Le comte de la Union, le plus jeune des lieutenants-généraux de l'armée espagnole, nommé chef de cette armée. — Comment cette nomination vient servir les desseins de Dugommier, qui cherche à donner le change à son adversaire.**

Nous avons laissé, le 17 germinal (6 avril), Dugommier devant le Boulou, attendant l'arrivée d'une flottille qui devait charger à Toulon et transporter sur un point désigné de la côte roussillonnaise, un équipage d'artillerie de siége. Le Comité, en effet, avait prescrit au général de débuter par la reprise de Collioure. Mais comme l'arsenal de Toulon manquait d'affûts, la flottille elle-même attendait son chargement. Cependant Dugommier mettait ce retard à profit pour mûrir et communiquer à ses lieutenants le beau plan d'attaque qu'il avait conçu, et que nous allons exposer.

PLAN DE CAMPAGNE. — Il débutait ainsi : « Le succès d'une « attaque dépend des moyens qu'on emploie et surtout de la « manière de les diriger. Après avoir comparé nos forces « avec celles de l'ennemi, j'ai trouvé qu'en infanterie nous « sommes à peu près égaux, mais qu'il est supérieur en ca- « valerie. Il convient de paralyser cette arme, en prenant des « positions qui la rendent nulle. L'ennemi est aussi très-fort « en artillerie, et la plupart des issues qui conduisent à lui « sont fermées par des amas de canons et d'obusiers qui en « rendent l'accès également difficile et meurtrier. Il faut en-

« core éviter cet appareil formidable, en tombant sur l'en-
« nemi par des détours qu'il ne soupçonne pas, et qui nous
« mettront à couvert dans notre marche, jusqu'aux points es-
« sentiels que nous devons occuper (1). »

Venaient ensuite les détails.

« Le centre s'emparera de Villalongue et des Albères, puis il formera, du Tech à la crête des montagnes, une ligne ré-

(1) Voici textuellement la suite de ce bel ordre du jour de Dugommier :

« Après avoir considéré notre situation respective, tant matérielle qu'indi-
« viduelle, il a été reconnu que nos moyens suffiront à deux attaques réelles
« et à une troisième simulée. Les divisions du centre et de la gauche sont des-
« tinées aux attaques vraies, et la division de droite à l'attaque simulée.

MOUVEMENT DU CENTRE.

« La division du centre fournira 3,000 hommes qui défileront, à l'heure in-
« diquée, par le passage inférieur de Bruilla, et se porteront rapidement sur la
« montagne des Albères où ils stationneront dans la meilleure position possi-
« ble, jusqu'à nouvel ordre. Au même instant, 7,000 hommes défileront par le
« grand passage de Bruilla pour se porter sur Villalongue, s'en emparer, et
« former, de Villalongue-sur-le-Tech à la crête des Albères, une ligne répres-
« sive des secours que le centre de l'ennemi pourrait jeter à Collioure. L'artil-
« lerie volante et la moitié de notre cavalerie soutiendront cette ligne, dont la
« majeure partie se placera dans le camp sous Villalongue. A l'extrémité infé-
« rieure de ce camp, on dressera une batterie qui correspondra avec une autre
« établie à l'opposé sur la rive gauche du Tech, et dont les feux se croiseront
« dans l'espace entre le camp et la rivière. L'artillerie volante et la cavalerie
« se tiendront derrière la montagne du camp, hors la portée du canon de
« l'ennemi, et toujours prêtes à s'opposer au débouché de ses troupes. Le
« général qui commande cette division se bornera à exécuter ces dispositions,
« à moins que les circonstances ne lui facilitent l'enlèvement de Montesquiou,
« ce qui assurerait la gauche de sa division et rendrait sa position plus avan-
« tageuse.

MOUVEMENT DE LA GAUCHE.

« Le commandant de cette division fera défiler toute la force qui doit atta-
« quer Collioure et Port-Vendres, par le passage le plus près de la mer. Mais
« avant de se mettre en marche, il fera simuler, par l'apparition de quelques
« bandes de Miquelets et par quelques coups de canon tirés par intervalle, le
« passage du Tech vis-à-vis d'Elne, pour y attirer les forces et l'attention de
« l'ennemi. Peu de temps après, la première colonne, composée de 1,500
« hommes d'élite, se portera avec la plus grande activité sur le puig de las
« Daines, en suivant la route qui lui sera tracée et qui la met à l'abri de
« toutes les batteries de l'ennemi. Arrivé au mas Vergès, le commandant de la
« colonne fera défiler vers la tour de la Massane 500 hommes, pour s'en em-
« parer, y stationner jusqu'à nouvel ordre, et s'y opposer à la marche de
« l'ennemi. Cette première colonne sera immédiatement suivie de la deuxième
« colonne composée aussi de 1,500 hommes qui passeront par la même route
« que la première. Du puig de las Daines, elle continuera sa marche pour

pressive des secours que le camp du Boulou pourrait jeter à Collioure. La gauche investira les places de la côte, et dès qu'elle aura reçu l'artillerie de siége que lui apportera la mer, elle attaquera Saint-Elme, clef de Port-Vendres et de Collioure. La droite se bornera à menacer l'ennemi et à lui persuader, par ses manœuvres, que notre impulsion va se diriger sur Céret et sur le Boulou. « Aussitôt après la réduc-
« tion de Collioure et de Port-Vendres, l'excédent de nos
« forces dans ces parages sera réparti entre le centre et la
« droite, pour presser l'ennemi jusqu'à l'extrémité de sa ligne
« et achever de l'anéantir. Parmi les mesures les plus pro-
« pres à ce grand dessein, celles qui nous épargneraient la
« peine de le combattre dans ses redoutes, doivent être pré-

« descendre brusquement sur les hauteurs de Bearn, prendre à revers les bat-
« teries correspondantes de Port-Vendres, surtout, si c'est possible, celle de
« la Liberté, afin de fermer la sortie du port et balayer les anses où doit dé-
« barquer notre artillerie. Les barques qui la portent seront averties de notre
« arrivée sur la hauteur de Bearn, par des signaux convenus. En attendant
« le placement des canons et des mortiers, qui s'exécutera le plus vivement
« possible à la tête du puig Japone, on tentera l'enlèvement du fort Saint-
« Elme par l'escalade. Si elle réussit, nous sommes maîtres de Collioure et de
« Port-Vendres dans la même nuit; sinon, il faut les attendre de nos canons
« et de nos mortiers. Cependant pour favoriser leurs effets, 5,000 hommes,
« avec un détachement de hussards et l'artillerie convenable, après avoir défilé
« par le même passage que les deux premières colonnes, auront stationné à
« la tête de l'étang d'Argelès, et développé une ligne qui s'étendra sur le puig
« Val-Marie par le mas Jordi et au delà, afin de fermer toute issue à la garni-
« son d'Argelès et la forcer de mettre bas les armes. Si ces mesures peuvent
« être couronnées par l'arrivée de nos chaloupes canonnières et de nos bom-
« bardes vis-à-vis de Collioure et de Port-Vendres, il est vraisemblable que
« l'Espagnol, bloqué par terre et par mer, n'aura aucune ressource pour
« échapper à une défaite complète.

MOUVEMENT DE LA DROITE.

« Tandis que le centre et la gauche de notre armée exécuteront leurs mou-
« vements, la droite doit se borner à menacer l'ennemi et à lui persuader par
« ses manœuvres, que notre impulsion va se diriger sur Céret et sur le Boulou.
« En conséquence, le commandant de cette division prendra les positions
« les plus propres à tromper l'ennemi. Il portera à Banyuls-les-Aspres un corps
« de 3,000 hommes qui embrassera le double avantage de surveiller ses entre-
« prises sur nos camps et d'inquiéter par leurs flancs les colonnes qui tente-
« raient de descendre au secours de Collioure. Il évitera cependant de se mettre
« trop en évidence du côté de Fourques, afin d'éloigner de l'ennemi tout
« soupçon sur nos desseins ultérieurs : il se contentera de distribuer les dé-
« tachements nécessaires pour l'empêcher de pénétrer vers cette partie.
« Pendant que la première ligne exécutera la moitié de notre plan d'attaque,

« férées. » En conséquence, la droite se jètera derrière Céret et ira s'emparer des hauteurs au-dessus de Maureillas, afin d'intercepter le col Portell, pendant que le centre descendra de la crête des Albères sur la grande route, en arrière du Boulou. « Alors l'Espagnol sera à notre merci; Bellegarde ne « tardera pas à se rendre, et l'armée des Pyrénées orientales « aura bien mérité de la patrie. »

CONTRE-TEMPS. — Fort de ces belles dispositions, Dugommier avait hâte de les mettre à exécution avant l'arrivée des renforts qui, de tous les dépôts de la péninsule, disait-on, étaient en marche vers les Pyrénées. Mais la flottille de Toulon, retenue par mille contrariétés, ne paraissait pas, et le temps pressait. Triste, inquiet, agité, le général expédiait courrier

« tous les bataillons qui composent la deuxième s'avanceront à la garde des « camps, et se déploieront sur les éminences d'où ils peuvent être le mieux « aperçus de l'ennemi, afin de lui inspirer le découragement par le prestige « imposant d'une force supérieure.

« Aussitôt après la réduction de Collioure et de Port-Vendres, les différents « postes suffisamment garnis, l'excédant de nos forces sera porté sur le centre « et la droite de l'armée, afin de poursuivre l'ennemi jusqu'à l'extrémité de sa « ligne, le presser et achever de l'anéantir. Parmi les mesures les plus propres « à ce grand dessein, celles qui rendraient sa position toujours plus critique, « et qui nous épargneraient la peine de le combattre dans ses redoutes, doi« vent être préférées.

« D'après cette conséquence, toute la partie maritime étant rendue à la « République, la force déjà placée aux Albères sera portée par la division du « centre à 5,000 hommes qui descendront de cette montagne pour s'emparer « du puig Castell. La division de droite, de son côté, fournira deux colonnes « dont l'une de 2,000 hommes et l'autre de 5,000. Ces derniers se mettront « d'abord en mouvement, et passant par Oms, prendront par Taillet la route « de Palauda, pour arriver brusquement au poste des Capucins, derrière Cé« ret et gagner les hauteurs de Maureillas, en correspondant avec les 5,000 « hommes du centre postés au puig Castell. La colonne de 2,000 hommes, de « la division de droite, aura suivi parallèlement celle de 5,000 hommes, en « laissant sur la montagne d'en Françou et sur la Butte Verte, de forts déta« chements pour assurer les derrières des deux colonnes; et le reste, au nombre « de 1,200 au moins, se portera sur le Vilar pour occuper la butte Saint-Paul, « y rester en observation et inquiéter l'ennemi vers le pont de Céret, tandis « que les 5,000 hommes auront passé à Palauda pour remplir leur mission.

« Par ces mouvements, nous cernons l'ennemi; nous avons évité toutes ses « batteries et rendu sa cavalerie de nul effet, puisqu'il ne peut nous atteindre « dans nos positions. Les troupes restées derrière nos camps formeront une « force mobile toujours prête à se porter où l'exigera la sûreté de nos commu« nications. Pour peu que réussisse cette dernière partie du plan d'attaque, « l'Espagnol est à notre merci; Bellegarde ne tardera pas à se rendre, et l'ar« mée des Pyrénées orientales aura bien mérité de la patrie. »

sur courrier à Toulon, à Paris, et dans toutes ces dépêches il se répandait en plaintes amères contre un retard qui compromettait la campagne. Enfin perdant patience, malgré les injonctions les plus positives qui prescrivaient de commencer par le siége des places de la côte, il prit sur lui d'intervertir l'ordre des opérations et de débuter par l'attaque du Boulou. Immédiatement, il rendit compte au Comité des changements que lui imposaient les accidents de la mer. Sa lettre, en date du 22 germinal (11 avril), se terminait par ces nobles paroles : « Je vais me battre malgré ces oppositions. « Vive la République! Sauvez-nous des factieux, des intri- « gants, des athées, enfin de tous les faux patriotes qui se pré- « fèrent à la patrie (1). Du courage! Fondez sur la vertu le « triomphe de la République ; c'est ainsi que je verserai pour « elle jusqu'à la dernière goutte de mon sang. »

Cette résolution de Dugommier, au reste, ne faisait que réparer une faute du Comité ; car le meilleur, et même ici le seul moyen de hâter la chute des places que l'on voulait reconquérir, c'était de commencer par battre l'armée, qui aurait pu en troubler le siége. D'ailleurs, traverser le Tech inférieur et marcher sur Collioure, devant cette armée intacte qui alors pouvait impunément faire irruption dans la plaine qu'on lui abandonnait, n'était-ce point découvrir notre flanc gauche et livrer nos communications? Mais telle était la soumission aveugle qu'imposait à ses généraux l'impérieux Comité, que Dugommier crut devoir attendre encore quelques jours, pendant lesquels il espérait recevoir, ou sa flottille, ou une réponse approbative à sa lettre du 22. Cependant, pour dévorer ce nouveau retard et tenir ses troupes en haleine, il reprit avec plus d'ardeur que jamais la guerre d'avant-postes qu'il avait entamée le 15. Dès lors, les Espagnols n'eurent plus de repos. C'étaient, le jour, des démonstrations sur tous les points, et la nuit, des surprises continuelles qui, de la retraite à la diane, les tenaient tous éveillés et debout. *On*

(1) La faction Hébert avait déjà été écrasée, et l'on venait d'apprendre aux Pyrénées orientales le supplice de Danton (5 avril).

*n'entendait plus dans leur camp que la générale*, et leurs signaux, leurs feux d'alarme remplissaient les Albères.

Pour ralentir ces perpétuelles provocations, qui ruinaient le moral en même temps que la santé déjà si compromise de ses soldats, las Amarillas, dans la nuit du 26 au 27 germinal, fit placer 1,500 hommes en embuscade au mas de la Paille, que nos patrouilles abordaient fréquemment. En effet, 300 de nos fantassins et 40 chasseurs à cheval vinrent bientôt tomber dans le piége et furent de suite enveloppés ; mais ils s'en tirèrent sans grande perte, avec leur audace habituelle et un bonheur qui ne les quittait plus. En même temps, sur notre gauche, le chef du 1er régiment de hussards, Bougon, à la tête de 50 chevaux et de quelques grenadiers, passait le Tech à diverses reprises, et réduisait presque à néant les postes qui faisaient face à Elne et à Ortaffa.

COMBAT DE PALAU. — La batterie espagnole, de trois pièces de gros calibre, qui depuis le 9, ainsi que nous l'avons rapporté, enfilait le gué d'Ortaffa, se trouva ainsi n'avoir plus d'autre soutien que le poste de Palau-del-Vidre, un des points du mince cordon sous la protection duquel l'ennemi circulait du Boulou à Collioure. Dugommier, que cette batterie gênait, voulut s'en débarrasser, et il chargea le général Sauret de cette expédition. C'était le 28 germinal. Sauret donc, après avoir établi sur la rive gauche du Tech, en amont du gué qu'il allait franchir, deux bataillons de réserve, se fait précéder par 200 hussards, et, suivi de douze pelotons de grenadiers, il débouche d'Ortaffa et passe le torrent. Pour se mettre en garde contre le camp de Villalongue, il commence par détacher sur sa droite ses trois plus solides compagnies ; puis avec le reste, ses cavaliers toujours en tête, il marche droit sur Palau qu'il a bientôt envahi ; car les défenseurs, déconcertés par notre brusque attaque, n'ont pas attendu le choc, et ils se retirent dans la direction de Saint-André, poursuivis par nos hussards.

Le camp de Villalongue avait été réoccupé par les Espagnols, précisément dans le but de diminuer la distance et de protéger les communications entre leur centre et leur divi-

sion droite. Ce camp ne pouvait donc rester spectateur immobile d'un coup de main qui rompait cette importante communication ; aussi se hâta-t-il d'expédier sur Palau 150 chevaux commandés par un jeune colonel, le marquis de las Torres. Mais notre détachement de droite, qui barrait le chemin à cette cavalerie, l'attend résolument à trente pas, et d'une première décharge, renverse le colonel et dix cavaliers ; les autres prennent la fuite. Cependant une masse imposante d'infanterie, qui, sous la conduite du brigadier Donadio, a suivi les traces de las Torres, aborde le terrain occupé par nos trois compagnies victorieuses et entame contre elles un feu terrible. Le chef de notre petite troupe, le capitaine Bréda, du 35me régiment, oppose une résistance vigoureuse; mais accablé par le nombre et en butte aux projectiles de la batterie du gué, il recule vers Palau et repasse le Tech. De son côté, Donadio, blessé grièvement, n'ayant plus de munitions, ne se sentant pas soutenu, craignant d'ailleurs que notre réserve, en observation sur la rive gauche, n'inquiète ses derrières, Donadio regagne Villalongue où sa retraite jette une alarme telle, qu'à la nuit tombante, ce camp lui-même est évacué.

Ainsi, toute la rive gauche, depuis les Trompettes jusqu'à Argelès, était libre, et nos adversaires venaient de nous abandonner, à la suite d'un engagement douteux, ce qu'ils auraient dû défendre à outrance : le chemin des Albères.

Dugommier vit avec une joie indicible les Espagnols du Boulou s'isoler définitivement de Collioure, et lui ouvrir d'eux-mêmes la trouée par laquelle il méditait de leur porter un coup mortel. Toutefois, pour ne pas éveiller leurs soupçons, il ordonna à Sauret d'évacuer Palau et de rentrer à Ortaffa.

On venait de trouver sur le cadavre du colonel las Torres deux lettres où cet officier supérieur, que sa haute naissance mettait en position d'être bien informé, peignait sous les couleurs les plus sombres l'état déplorable de l'armée d'invasion, les misères, la faim, les maladies et nos attaques continuelles qui la décimaient. A en juger par l'une de ces lettres, l'espérance même semblait prête à abandonner les

vainqueurs de la dernière campagne; car, après avoir laissé échapper cet aveu : « *Il nous est impossible, avec le peu de monde que nous avons, de défendre l'étendue de notre ligne, laquelle nous ne soutenons que par miracle,* » le jeune marquis, pour endormir la tendre sollicitude de la personne aimée à laquelle il s'adressait, n'invoquait plus que leur commune protectrice au ciel, la sainte Vierge de l'Etoile, dont il portait l'effigie sur son cœur.

Au surplus, tout annonçait que les Espagnols, loin de songer à rétablir leurs communications le long des Albères, ne comprenaient que le besoin de se concentrer. Chaque nuit, en effet, nos patrouilles croisaient librement de Palau à Saint-Genis, et poussaient des découvertes jusque sous Montesquiou, sans rencontrer personne.

Cette évacuation partielle de la rive droite du Tech par les Espagnols, était difficile à motiver; pourtant, on pouvait se l'expliquer jusqu'à un certain point, par cette circonstance, que las Amarillas, n'étant qu'intérimaire et attendant de jour en jour son successeur, tenait à remettre à celui-ci, dans une position définie et bien concentrée, l'armée dont il quittait le commandement. Quoi qu'il en soit, si cet état transitoire avait profité à notre cause, nous ne devions pas tirer un moindre avantage de l'événement même qui y mettait un terme, c'est-à-dire du choix qui appelait définitivement à la tête de l'armée espagnole des Pyrénées orientales, le comte de la Union.

LA UNION, GÉNÉRAL EN CHEF.—C'était en effet un choix peu judicieux; car l'élu de la Cour se trouvait être le plus jeune, par le grade, de tous les lieutenants-généraux de l'armée, et les formes hautaines de cet illustre descendant des rois de Léon (1) ne pouvaient qu'ajouter à l'irritation causée à d'anciens collègues par une faveur si brusque et dont on cherchait en vain les

(1) Le comte de la Union (D. Louis Firman de Carvajal y Vargas), descendait par son père, le duc de San Carlos, de l'antique famille des rois de Léon. Il était né à Lima en 1752, et avait reçu à Madrid, au collége des Nobles, une éducation toute militaire. Entré au service en 1765, comme cadet, il était déjà colonel au siége de Gibraltar (1782), où il avait eu occasion de se distinguer. Plus tard, en 1791, à l'expédition d'Oran, employé comme maréchal de

titres sérieux. La Union, en outre, succédait à Ricardos, qui, par système autant que par raison d'âge et de santé, laissait presque toujours à ses lieutenants la libre exécution de ses projets; et l'on se demandait s'il en serait de même sous un chef nouveau, jeune encore, plein d'ardeur, et renommé surtout par sa confiance en lui-même, confiance qu il affectait de manifester en accueillant tout conseil avec le plus profond et le plus insurmontable dédain.

Ces germes de dissensions intestines, jetés tout à coup au sein de l'état-major ennemi, ne pouvaient manquer de tourner à notre avantage; mais ce qui mieux encore et plus immédiatement allait servir nos intérêts, c'était un singulier à-propos de cette nomination malencontreuse. Céret avait été, dans la campagne de 1793, le théâtre des succès de la Union; c'était là qu'il s'était signalé par la prise de Saint-Ferréol, la défaite de notre droite et la conquête des Hautes-Aspres. D'autre part, une opinion accréditée et presque générale chez les Espagnols, leur faisait considérer Céret comme le point capital, le point d'attaque, le point menacé de leurs lignes. Ce fut donc non-seulement sans scrupule ni hésitation, mais avec un emportement et une ténacité sans exemple, que le nouveau commandant en chef embrassa une erreur qui caressait si bien sa passion dominante, sa vanité.

Pour entretenir cette précieuse illusion, Augereau fut chargé d'une diversion dans les Aspres, Augereau, dont l'impatiente ardeur aurait donné le change à un adversaire moins prévenu.

camp sous les ordres d'un chef qui devait lui obéir plus tard (le général Curten), la Union s'était fait une réputation de bravoure et de présence d'esprit à laquelle il avait dû, au commencement de 1793, le commandement de la forteresse de Figuères d'abord, puis bientôt celui d'une division à l'armée de Ricardos.

# CHAPITRE VI.

## DIVERSION DANS LES ASPRES.

Revers méridional des Aspres. — Augereau, chargé d'attirer la Union dans ces montagnes, prend position à Oms. — Il simule des travaux de route et de retranchement. — La Union, se croyant menacé par le Tech supérieur, cherche à couvrir cette gorge en amont de Céret. — Affaire de la Palméra. — Combat du Riucerda. — Les Espagnols entraînés jusqu'à Oms. — La Union cruellement désabusé.

THÉATRE DE LA DIVERSION. — Oms, qu'Augereau allait prendre pour pivot de ses manœuvres, signale la position militaire la plus importante des Aspres. C'est, en effet, d'un massif au pied oriental duquel est situé ce village, que se détachent les deux branches qui interceptent le bassin du Rear, dégorgeoir et principale artère de ce pâté de montagnes. Ces deux branches vont longer, l'une la rive droite de la Tet, l'autre la rive gauche du Tech. La dernière est la seule que nous ayons à considérer.

Cette branche, qui couronne la berge gauche du Tech et court ainsi de l'ouest à l'est, est jalonnée par trois pitons principaux, les trois montagnes : d'en Françou, au sud d'Oms; du Mouscaillou, à la hauteur de Saint-Ferréol; et de la Calcine, au-dessus de Llauro. Ce tronçon formait la crête du revers méridional des Aspres où Augereau allait s'engager. La charpente de ce revers est dessinée par quatre rameaux qui descendent vers le Tech. Le premier a son nœud d'articulation à l'ouest d'Oms, et passe par Taillet et Notre-Dame-de-Roure. Les deux suivants, qui saillissent de la montagne d'en Françou, ou plutôt de la Butte Verte, aux sources du Riucerda, encaissent ce torrent et prennent les noms de hauteurs de Roirol et de Palméra. Enfin, le qua-

trième rameau part du Mouscaillou et descend sur le Tech par Saint-Ferréol. L'ensemble présente un plan incliné dont la ligne de plus grande pente forme un angle aigu avec le cours supérieur de la vallée.

Ce théâtre se prêtait admirablement au rôle qu'on voulait y jouer. D'abord, les accidents superposés de ce sol en amphithéâtre permettaient d'éluder tout engagement sérieux. Ensuite, la ligne d'Oms à Llauro avait réellement, eu égard à la situation respective des deux partis, un double avantage qui, dans la défense comme dans l'attaque, en motivait la prise de possession par l'armée française : d'abord l'avantage de couvrir le Rear, qui coulait sur les derrières de cette armée; l'avantage ensuite de se présenter comme la meilleure base pour opérer sur Céret.

OPÉRATIONS. — Augereau donc, après avoir établi son centre à Oms, envoya sur sa droite, à Taillet, la légion des Allobroges, et prolongea sa gauche jusqu'à Llauro, comme pour se maintenir en communication avec Trouillas. Puis, dans le but de faire croire à des projets sérieux, il fit remuer de la terre de tous côtés : au sommet et sur les flancs du Mouscaillou qui se couvrit ainsi d'ébauches de redoutes, et au pied de cette montagne où se dessina bientôt le tracé d'un chemin à canons, lequel semblait destiné à relier Oms à nos camps du Rear.

Cette poussière acheva d'aveugler la Union. De plus en plus convaincu que l'armée républicaine se disposait à envelopper sa gauche, il s'empressa de donner à cette aile une nouvelle extension. Déjà, dans ce but, il venait d'occuper par une redoute les hauteurs de Palméra, au sud-ouest de Saint-Ferréol. Continuant donc de prolonger sa gauche, il fit descendre de Palméra 300 hommes d'élite, qui traversèrent le ravin du Riucerda et allèrent s'établir sur le mont Roirol. Cette montagne commande la rive gauche du grand torrent de Polinère, par laquelle rive, de Taillet, nous pouvions nous précipiter sur le Tech, en face du pont de Reynes.

Augereau avait son avant-garde en tête du Riucerda, sur la Butte Verte. Il fut prévenu, dans la nuit, du mouvement

des Espagnols, et, au point du jour, il engagea sur les deux rives du Riucerda deux colonnes qui devaient, celle de droite, tenter une fausse attaque sur le Roirol, et celle de gauche, forcer la redoute de la Palméra. Cette redoute gardait l'étroit et unique passage qui, à cette hauteur, mettait en communication les deux rives du torrent, en sorte que sa chute entraînait forcément celle du poste avancé de Roirol. Attaqués avec une vigueur remarquable par les nôtres, les défenseurs de la Palméra allaient succomber, quand accoururent à leur secours deux bataillons de gardes vallones et 6 pièces d'artillerie, qui nous arrêtèrent. Nous nous retirâmes. Néanmoins, dès l'entrée de la nuit, les Espagnols se hâtèrent d'évacuer les hauteurs de Roirol, et renforcèrent de deux bataillons la redoute de Palméra.

Le lendemain, Augereau revint à la charge, enleva la Palméra et poursuivit les Espagnols jusqu'au bord du Tech. L'alarme se répandit dans la vallée jusqu'au pont de Reynes, qu'on désarma précipitamment de l'artillerie qui le défendait. Nous restâmes ainsi maîtres des hauteurs de Palméra et de Roirol, et notre poste de Taillet, augmenté de trois bataillons, en envoya un occuper Notre-Dame-de-Roure, pour se relier au Roirol.

Nous touchions au Tech. La Union alors, croyant le moment décisif arrivé, rassemble tous les Espagnols qui stationnaient à Céret et les Portugais répandus entre Arles et Palauda, donne au général Mendinetta le commandement de ces troupes, et, après avoir mandé en toute hâte 2,900 hommes du camp des Trompettes, lesquels s'empressèrent d'accourir sous les ordres du chef même de ce camp, du prince de Monforte; le 10, à l'aube du jour, il lance, des retranchements du pont de Céret sur nos postes avancés, une colonne de 3,000 baïonnettes. Nos soldats, qui ne s'attendaient pas à cette brusque attaque, sont surpris et se divisent : les uns se replient sur la Butte Verte, les autres, entraînés en sens contraire, se réfugient momentanément sur la butte Saint-Paul, au bord du Tech, au milieu des positions ennemies. Ces derniers semblaient perdus ; déjà une colonne de gardes vallones mena-

çait sur leurs derrières l'ermitage de Roure et leur coupait le chemin de Taillet; mais leur audace les sauva. Sous le feu de la colonne d'attaque, sous le canon de Saint-Ferréol, ils remontent le Riucerda et regagnent la Butte Verte. Cependant les Espagnols les repoussent jusqu'à Oms, envahissent le village, et ne s'arrêtent qu'après avoir fait une reconnaissance sur la position que nous venions de prendre en arrière. Alors, abandonnant Oms, ils s'en furent bivouaquer sur les hauteurs de Taillet, dont les défenseurs avaient suivi le mouvement rétrograde d'Augereau.

Huit mille Espagnols se trouvaient ainsi engagés ou prêts à s'engager dans les Aspres. Augéreau avait donc atteint son but (1). Aussi, le lendemain 11, se borna-t-il à réoccuper Oms, et à tenir l'ennemi en haleine par un feu continu. De son côté, la Union se disposait à reprendre ce même village, quand une nouvelle, aussi accablante qu'inattendue, vint tout à coup déchirer le voile qui couvrait ses yeux.

(1) Ce but était si bien atteint, que Dugommier écrivait à la Convention, le 12 floréal : « Le comte de la Union a parfaitement donné dans le panneau : il a cru que le chemin que j'avais fait tracer à droite de l'armée était celui dont je voulais me servir pour aller à lui; il s'est empressé d'en interrompre la communication. Il a eu la sottise de perdre son temps dans la montagne où je l'avais attiré, et j'ai profité de son erreur pour l'attaquer vivement par notre centre... » (*Moniteur*, séance du 16 floréal.)

# CHAPITRE VII.

## BATAILLE DU BOULOU.

Forces et dispositions des deux armées autour du Boulou. — Champ de bataille. — Journée du 11 floréal (30 avril). — Notre division du centre tourne le camp du Boulou par les Albères. — Surprise et immobilité de l'ennemi. — Forte position de Montesquiou. — Célèbre attaque et enlèvement de ce poste capital. — Pérignon se concentre dans les Albères, et achève d'intercepter la chaussée de Bellegarde. — Conseil de guerre réuni à Céret, où les Espagnols décident qu'ils repasseront les Pyrénées par le col Portell. — Journée du 12 floréal (1er mai). — Le camp du Boulou entièrement évacué.— Ses défenseurs se retirent vers le Portell, que nous ne réussissons pas à intercepter. — Mouvement décisif de la cavalerie française. — L'armée espagnole acculée aux montagnes. — Son affreuse déroute. — — Beaux résultats de cette grande bataille.

SITUATION DES DEUX ARMÉES. — L'armée espagnole était réduite à 23,276 combattants disponibles, dont 1,400 cavaliers seulement; car c'était tout ce que, des 5,183 chevaux renvoyés en Catalogne pour y faire leur hivernage, la Union avait rappelé à lui, tant il s'obstinait à croire que les hostilités allaient se concentrer dans les Aspres, où il n'aurait eu que faire d'une cavalerie plus nombreuse. Voici, au surplus, comment ses forces actives étaient distribuées.

Son aile droite, général Navarro, de 6,944 hommes, que l'affaire de Palau avait entièrement séparée du Boulou, occupait Port-Vendres et Collioure, et ses avant-postes ne dépassaient pas Argelès. L'aile gauche, composée des divisions réunies de Curten et du général portugais Forbes, auxquelles le lieutenant-général de Monforte venait de joindre 2,900 baïonnettes, l'élite du camp des Trompettes ; la gauche comptait 8,018 combattants, avec lesquels le général en chef opérait dans les Aspres. Enfin, au centre, le camp du Boulou renfermait 8,314 soldats, dont 5,514 garnissaient les retran-

chements de la rive gauche du Tech. Sur la rive droite, c'est-à-dire à Montesquiou et au camp des Trompettes, il ne restait donc que 2,800 défenseurs, dont 800 dragons à cheval. C'est sur cette poignée d'Espagnols qu'allait tomber la masse de l'armée française.

Cette armée comptait en première ligne 30,900 hommes. Ils étaient répartis avec toute la sagacité qu'on pouvait attendre d'un chef qui avait si habilement donné le change à ses adversaires. A gauche, 7,364 soldats de ligne ou volontaires et 100 hussards, sous les ordres du général Sauret, avaient pour tâche de contenir la division de Collioure. A droite, Augereau, qui, avec 6,401 combattants et 80 cavaliers, avait entraîné la Union au fond des Aspres, était chargé de faire face à tous les retranchements de la rive gauche. Enfin, au centre, le général Pérignon, à la tête de 8,573 baïonnettes, de 1,357 chevaux et de 150 artilleurs, qu'une réserve de 6,325 fantassins et de 550 cavaliers s'apprêtait à seconder; à la tête de 16,955 hommes en un mot, Pérignon devait porter le coup décisif. (Voir la situation de l'armée en ligne le 11 floréal.)

La qualité des troupes qui allaient s'entre-choquer modifiait encore à notre avantage la disproportion numérique des forces en opposition. Ainsi, les trois premières brigades assaillantes, Martin, Chabert et Point, formaient l'élite de l'armée républicaine, et la réserve était choisie dans ce qu'il y avait ensuite de plus solide; tandis que les 2,800 Espagnols, menacés par nos 17,000 meilleurs soldats, n'avaient jusque-là montré que l'ordinaire valeur des troupes qu'on laisse à la garde des retranchements.

A d'aussi belles dispositions il ne manquait plus que l'admirable manœuvre qui allait les couronner.

LES ALBÈRES. — Toutefois, pour bien comprendre cette manœuvre célèbre, il faut se rappeler que les Albères, à leur centre, c'est-à-dire au pic Nioulous, se bifurquent en deux branches qui vont tomber dans la grande dépression du Pertus, l'une immédiatement au-dessus du Boulou, l'autre en face de Bellegarde; que la grande route d'Espagne forme, avec ces deux branches, le troisième côté d'un triangle, dit

pla de l'Arc, sur lequel le canon de Bellegarde est sans action. En sorte que pour tourner le camp de l'ennemi et prendre en flanc sa ligne d'opération, dont le Boulou ne couvrait que le débouché en plaine, il nous suffisait de franchir, par quelque dépression de sa crête, la branche septentrionale des Albères, celle que termine le pic isolé de Saint-Christophe. Or, comme ce piton garde ou surveille toutes les rampes par lesquelles on peut, en évitant la grande route, gagner le pla de l'Arc, c'était un point essentiel à occuper. Néanmoins les Espagnols l'avaient abandonné; car, depuis que la possession de nos places de la côte les avait rendus maîtres des deux rives du Tech, ils ne voyaient plus, dans ce pic isolé, qu'une sentinelle perdue, propre tout au plus à éclairer le chemin longitudinal des Albères, lequel d'ailleurs n'était alors pour personne d'aucune utilité. Ils pensaient avoir assez fait pour leur droite en surchargeant d'ouvrages défensifs le village de Montesquiou, situé sur le penchant inférieur du Saint-Christophe, à 847 mètres au-dessous de la chapelle qui en signale le sommet. Cette faute allait être cruellement expiée.

---

## JOURNÉE DU 11 FLORÉAL (30 AVRIL).

LE BOULOU TOURNÉ. — Le 10 floréal (29 avril), avant minuit, par un temps sombre, pendant que la division Sauret (4,095 hommes), maîtresse des deux rives du Tech à la hauteur d'Elne, se déployait des bords du torrent aux montagnes, en avant de Saint-André et face à Argelès; que derrière elle, en seconde ligne et en réserve, la brigade Victor Perrin (2,689 h.) barrait la plaine jusqu'à Saint-Genis; le général Martin, à la tête de 3,091 chasseurs, éclairé par 300 chevaux, soutenu à gauche par 500 autres qui passaient le Tech à Ortaffa, enfin suivi d'un convoi de 14 pièces d'artillerie légère que couvrait une arrière-garde de 150 cavaliers, Martin franchit le gué de Brouilla, traverse rapidement la petite plaine d'Agouillouse, et, laissant Saint-Genis à droite, monte à La

Roque, qu'il trouve évacuée; puis il gagne, un peu à l'ouest de ce village, un sentier ardu qui gravit le pic de Saint-Christophe. Là, quittant son escorte, conduit par des guides sûrs, protégé par d'épaisses ténèbres, il fait défiler sa brigade homme par homme. Des mulets portent à dos 6 pièces de 2 et 12 autres dites *républicaines*. Dans cette périlleuse ascension, le moindre petit poste peut tout perdre : on ne rencontre personne, et bientôt la tête de la file atteint la chapelle Saint-Christophe, autour de laquelle vient se former l'heureuse brigade. Martin l'installe à la hâte ; puis il détache 800 chasseurs qui descendent au pas de course le revers méridional de la montagne, et vont intercepter, par le pla de l'Arc, au pont Maillols, près des Ecluses-Hautes, la rampe du Boulou au Pertus.

Cependant la brigade Chabert (2,648 h.) avait passé le Tech sur les traces du général Martin, et, précédée aussi par 300 chevaux, s'était avancée sans résistance jusqu'au pied de la butte de Villalongue, derrière laquelle, après avoir fouillé le village sans y trouver un seul Espagnol, elle s'était déployée perpendiculairement au Tech, sur une ligne que la brigade Point (2,774 h.) était venue ensuite prolonger jusqu'au torrent. Enfin, en arrière et *en potence,* la cavalerie, concentrée sous les ordres du général Labarre, et les 14 pièces d'artillerie volante qui avaient escorté le général Martin, surveillaient la plaine, hors de toute portée de canon.

La rive gauche suivait le mouvement : un fort parti allait garder le passage d'Ortaffa, qui avait été désigné comme point de retraite en cas d'échec ; Despinoy, avec 1,074 hommes récemment extraits des bataillons stationnaires, prenait position à Banyuls-les-Aspres ; en arrière de ce village se concentraient deux brigades de réserve et 550 chevaux ; puis, en dernière ligne, sur les éminences de Tressères, se développaient 8,000 réquisitionnaires, destinés « *à ajouter à l'ensemble de ces dispositions le prestige imposant de la supériorité dunombre.* »

Un beau soleil de printemps vient bientôt découvrir aux Espagnols un spectacle aussi terrible qu'inattendu : en arrière

et au-dessus de leurs têtes, les Albères hérissées d'armes ; leur droite enveloppée ; devant eux, toute la plaine étincelante de baïonnettes. L'absence du chef qui est responsable de la rive la plus menacée, l'aspect désert du camp des Trompettes, auquel ce chef a, la veille même, enlevé plus de la moitié de ses défenseurs, cet abandon, cet isolement, achèvent de les confondre : ils restent atterrés.

Cependant le général Martin descendait du Saint-Christophe, coupait à la Croix-des-Signaux, sur la croupe occidentale du pic, le chemin de traverse de Bellegarde, et manœuvrait comme s'il allait fondre sur Montesquiou ; le général Point abordait l'entrée du petit vallon dont ce village occupe la *tête* ; Labarre, avec sa cavalerie, remontait le Tech pour couvrir le mouvement de Point ; enfin, Chabert, qui conduisait du côté de l'est l'attaque principale, s'avançait de Villalongue. Inutiles provocations : les Espagnols persistent dans leur immobilité, et deux heures se passent ainsi dans l'attente.

PRISE DE MONTESQUIOU. — Montesquiou occupe le sommet d'un rocher en saillie sur le flanc septentrional du Saint-Christophe, c'est-à-dire la plate-forme d'une sorte de gradin dont la contre-marche présente vers le nord un escarpement presque à pic, et dont les faces latérales vont, en talus rapides, se perdre à droite et à gauche dans deux larges et profonds ravins. Une butte, qui ressaute sur le profil de la montagne et s'en détache par une légère échancrure, couvre le *village* au midi. Ainsi donc, ce site présentait déjà par lui-même toutes les conditions requises pour une excellente défense. Néanmoins, il avait été, par surcroît, hérissé de retranchements : une vaste et forte redoute couronnait la butte du sud ; des parapets, qu'on avait mis quatre mois à consolider, bordaient les escarpements ; un vieux château-fort, relevé de ses ruines, servait de réduit ; des abattis encombraient les ravins d'alentour ; enfin 20 obusiers et 3 canons de gros calibre fouillaient les replis et battaient au loin les abords de cette redoutable position.

Vers huit heures, Pérignon qui commandait l'attaque en personne, après avoir pris ses dernières dispositions et s'être

bien assuré que rien ne bougeait du côté de Céret, voyant les Espagnols toujours plongés dans leur assoupissement et *comme enchaînés par un sommeil magique*, se décide à rompre le charme. Il déploie ses chasseurs et ses fusiliers, forme ses grenadiers en colonnes d'attaque, et donne l'ordre à deux pièces en batterie sur les crêtes au-dessus de Villalongue, d'ouvrir le feu. A ce signal, Montesquiou est soudain assailli de trois côtés à la fois : au sud par Martin, à l'est par Chabert, et au nord par l'adjudant Frère, qui formait l'avant-garde du général Point, avec trois compagnies d'élite de la 147e demi-brigade. L'ennemi alors se réveille, le combat s'anime, et bientôt les éclats du canon et de la fusillade roulent confondus dans les échos des Albères.

C'était pour nos soldats régénérés et amenés en face de ce poste de douloureuse mémoire, devant lequel ils avaient naguère subi tant d'humiliations, c'était le moment de prendre leur revanche. Ils dépassèrent tout ce qu'on pouvait attendre de leur récente métamorphose, tout ce que l'aiguillon de la vengeance peut ajouter au courage d'ardeur et d'emportement. Aussi, ce que cette fameuse attaque de Montesquiou enfanta de saillies d'audace et de traits d'héroïsme, ce que furent les premiers élans de nos chasseurs, l'entraînement et l'ensemble de nos colonnes de grenadiers, les prouesses de nos hussards et de notre artillerie à cheval, que les précipices n'arrêtaient plus : nous n'essayerons pas de le décrire ; car ce serait vouloir peindre un des plus violents accès de l'indescriptible fanatisme de nos premières légions républicaines, que la fumée des combats exaltait parfois jusqu'au délire. Ils trouvèrent, au surplus, des adversaires dignes d'eux. Car le colonel Vénégas, qui défendait Montesquiou avec son régiment, sentant que le poste confié à sa valeur était l'ancre de salut de l'armée espagnole, se montra à la hauteur de sa position et sut y élever les siens. Cependant les efforts désespérés de la défense n'égalaient pas encore la frénésie de l'attaque.

La Union n'était pas encore entièrement désabusé, et toujours immobile à Céret, il se bornait à renvoyer au camp des Tompettes les troupes qu'il en avait distraites et le prince de

Monforte qui les lui avait amenées. Mais le prince, effrayé des masses qui couvraient la plaine, et n'osant dépasser le Boulou, se contentait à son tour de détacher au secours de Vénégas deux bataillons de ligne soutenus par un régiment de dragons. Encore enjoignait-il à ce faible détachement de s'arrêter en deçà du champ de bataille, la cavalerie au pied des hauteurs et l'infanterie sur un plateau que sa situation entre les Signaux et une petite redoute inférieure, désignait comme devant servir de refuge aux défenseurs de Montesquiou.

Ainsi ces braves, au lieu du renfort dont l'approche ranimait déjà leur espoir, n'eurent plus bientôt sous les yeux que ces apprêts sinistres. Néanmoins leur courage tint à cette rude épreuve. C'est qu'aussi brillait à leur tête un noble exemple : partout en effet où la mort leur enlevait un chef, partout où sévissait le danger, ils voyaient accourir leur intrépide colonel. Tous ses postes étaient mutilés, la plupart de ses officiers mordaient la poussière, et son sang coulait par deux larges blessures ; mais, ni les tortures qui déchiraient ses entrailles, ni le navrant spectacle qui l'entourait, ne purent ébranler ce cœur héroïque, et il fallut que l'indomptable Espagnol sentît venir sa dernière heure, pour qu'il songeât à se retirer sur la troupe qui l'attendait.

Pérignon, en voyant l'ennemi s'affaisser, devina ses dispositions, et, avare du sang de ses soldats, il voulait leur épargner un cruel et inutile assaut, c'est-à-dire attendre, pour envahir Montesquiou, la retraite imminente de ses défenseurs. « *Ce poste a été attaqué vingt fois dans la dernière campagne,* « *et vingt fois nous en avons été repoussés ; dans une heure* « *cependant je t'y ferai entrer*, » disait-il au jeune représentant Milhaud qui s'impatientait à ses côtés. Mais l'impétueux conventionnel, sans plus écouter le général, court se jeter à la tête de 80 hussards qui, eux aussi, brûlent d'impatience. Alors Pérignon, craignant d'être débordé, donne le signal de l'assaut. La charge donc retentit sur toute la ligne française, et soudain les troupes légères à la débandade, les grenadiers en colonne et la baïonnette croisée, les hussards mêmes

le sabre au poing, en un mot nos trois brigades se ruent sur Montesquiou et y pénètrent de toutes parts (1), fantassins, cavaliers, pêle-mêle, à travers les ravins, les abattis, les balles, la mitraille. En un clin d'œil, ils inondent le village et font main basse sur 23 bouches à feu qu'ils s'empressent de tourner contre le camp des Trompettes. Les Espagnols qui sont encore debout, s'échappent, emportant leur glorieux chef que la mort allait consoler.

PRÉPARATIFS D'UNE SECONDE BATAILLE. — Il n'était que deux heures; mais, à des troupes qui avaient passé la nuit à escalader les Pyrénées et la moitié du jour à emporter d'assaut un de leurs rochers converti en citadelle, que demander encore? Pérignon se borna donc à laisser jusqu'au soir, tirailler contre les Signaux et les Trompettes-Hautes, les corps qui avaient le moins souffert, et il employa les autres à relever les retranchements de Montesquiou.

Dugommier, de son côté, prenait également toutes ses mesures pour assurer la conservation de cette précieuse conquête. D'abord, pendant l'action, afin de mieux juger de son ensemble et parer avec plus de sang-froid à toute éventualité, il s'était tenu en seconde ligne, à Banyuls-les-Aspres, y avait transporté son quartier général et fait dresser en avant du village une batterie de trois pièces de 24, destinée à tourmenter le camp des Trompettes; puis, le combat terminé, il avait appelé à lui sa réserve qui, depuis le matin, se tenait concentrée en arrière de Banyuls. Elle se composait : de 3,257 soldats d'élite aux ordres du général Lemoine, d'une autre brigade de 1,914 baïon-

(1) Le premier qui entra à Montesquiou fut le sous-lieutenant Chamorin, du 6e bataillon de l'Hérault, que Pérignon nomma capitaine-provisoire sur le champ de bataille même, et qui plus tard, après avoir assisté à 142 siéges ou combats et conquis le grade de général, devait périr d'une mort héroïque au delà de ces Pyrénées où il venait de recevoir sa première blessure. On cita aussi comme s'étant particulièrement distingués à cette mémorable affaire : Cassan, qui est mort de nos jours, général aussi, et quatre anciens volontaires du 2e bataillon du Gers, que leur bravoure avait déjà portés à divers échelons de l'hiérarchie militaire et qui étaient destinés à monter jusqu'au sommet : Lannes, Banel, Lagrange et Boyer. Cette prise de Montesquiou eut du reste une longue célébrité et fit, jusqu'à la fin de leur carrière, l'orgueil de tous ceux qui eurent le bonheur d'y prendre part.

nettes, et des 550 chevaux que commandait le général Quesnel. Ces 5,801 hommes, dès que la nuit fut tombée, franchirent le gué de Brouilla et allèrent : la brigade Lemoine, renforcer Martin sur la crête des Albères ; le reste de l'infanterie, remplacer, entre le gué de Brouilla et Montesquiou, les colonnes d'attaque qui achevaient d'appuyer à ce dernier point ; enfin le général Quesnel, joindre ses chevaux à la masse de notre cavalerie que Labarre tenait groupée sous sa main, en aval des Trompettes-Basses. En même temps, la brigade Victor était mise à la disposition du centre ; en sorte que Pérignon finit par réunir sous son commandement les deux tiers de l'armée assaillante.

Cependant les feux qui, de la Roque aux Signaux, envahissaient peu à peu et illuminèrent bientôt tout le versant des Albères, le bruit des troupes en marche qui se croisaient dans la montagne, les cris des patrouilles et des sentinelles, les chants tumultueux de nos bivouacs, annoncèrent aux Espagnols que l'armée victorieuse achevait de se concentrer au-dessus de leurs têtes. Ce spectacle, en opposition avec les ténèbres, l'immobilité, le silence où ils étaient plongés, formait un contraste désespérant ; ils le supportèrent néanmoins toute la nuit, sans proférer une plainte, attendant avec une sombre résignation le parti qu'allait prendre le conseil de guerre réuni à Céret par le malheureux général qui les avait jetés dans cette affreuse situation.

Dans ce conseil, le chef d'état-major de la Union, Tomas Morla, officier distingué, proposait d'abandonner tous les retranchements et de fondre en masse sur Montesquiou, de concert avec la division de Collioure, qui, de son côté, tenterait de se faire jour à travers notre droite. C'était un parti extrême, mais le seul qui offrît à l'armée que nous tournions quelque chance de se rouvrir l'unique voie par où elle pouvait encore sauver sa cavalerie, ses équipages et ses canons : la grande route de Bellegarde. Mais la majorité se prononçait pour une retraite par le col Portell. En vain le général Morla, voyant ses conseils repoussés, insistait-il pour qu'au moins cette périlleuse retraite se fît par le Vallspire, dont il répon-

dait de nous tenir momentanément écartés : c'était le parti le plus funeste qui devait prévaloir. Il fut donc arrêté : que les troupes campées sur la rive droite remonteraient jusqu'à Maureillas ; que de là au pont de Céret, elles se déploieraient le long du Tech, de manière à former *une chaîne* derrière laquelle viendrait, par le pont, s'écouler la division de la rive gauche, qui gagnerait ainsi le Portell ; qu'enfin cette ligne protectrice, devenue arrière-garde, suivrait et clôrait le mouvement de retraite. Quant aux Portugais qui gardaient le Vallspire, ils devaient s'échapper par les issues qui s'ouvrent entre cette gorge et le bassin du Ter.

---

## JOURNÉE DU 12 FLORÉAL (1er mai).

LE CAMP DU BOULOU ÉVACUÉ. — Mais pendant que les Espagnols délibéraient encore, les Français agissaient, et mettaient tout en œuvre pour rendre impossible cette retraite en discussion. Dès quatre heures du matin, en effet, les généraux Martin et Lemoine commencent par se débarrasser du poste des Signaux, qui cède d'emblée, puis des Trompettes-Hautes, qui n'opposent qu'une faible résistance ; après quoi, contournant la croupe occidentale du Saint-Christophe, ils gagnent la rampe du Pertus, Martin aux Ecluses-Hautes, où il barrera la route d'Espagne, Lemoine aux Ecluses-Basses, d'où il doit aller intercepter le col Portell.

D'autre part, sur notre droite, Augereau, qui avait passé la journée de la veille autour d'Oms, à épier la retraite désormais inévitable du général Mendinetta, lequel s'obstinait à garder les hauteurs au nord de Taillet, Augereau s'étant aperçu, au point du jour, que son adversaire avait profité des ténèbres pour se replier sur Céret, commençait le mouvement d'en-avant-à-gauche qui lui était prescrit, c'est-à-dire qu'il rabattait sur les retranchements de la rive gauche du Tech ses deux brigades, Guieux sur Saint-Ferréol, Mirabel sur Saint-Luc et le pla del Rey.

Les Trompettes-Basses tenaient encore, malgré la chute de tous les retranchements de la montagne qui les plongeait. Bientôt cependant le prince de Monforte, qui ne voulait pas attendre que les masses accumulées autour de Montesquiou vinssent l'écraser, jugea qu'il était temps de mettre à exécution le plan de retraite qui avait été convenu à Céret pendant la nuit. Il évacue donc le camp des Trompettes, et donne ordre à toute sa division de remonter la rive droite du Tech jusqu'à Maureillas. En même temps, il rassemble les 800 chevaux dont il dispose, en prend, pour former son arrière-garde, la moitié, et jette l'autre par le pont du Boulou, sur la rive gauche, pour couvrir la division las Amarillas, qui doit défiler par la route du Vallspire jusqu'au pont de Céret.

En se hâtant, ces deux divisions eussent peut-être échappé à nos fantassins, sans une heureuse inspiration du général Labarre. Il tenait, avons-nous dit, toute notre cavalerie groupée en arrière des Trompettes-Basses. Avide d'entrer en action, il en guettait le moment, les yeux fixés sur les escadrons espagnols. Il voit leur mouvement, et soudain il lance son lieutenant Quesnel, avec 800 chevaux, à la poursuite de Monforte, tandis que lui-même, enlevant le 22e chasseurs et le 1er hussards, ses deux régiments d'élite, qu'escorte une demi-batterie volante, il saute dans le Tech et se précipite sur la route de Céret, pour tomber sur las Amarillas et le prévenir au gué de Saint-Jean ; car ce passage, qui débouche sur Maureillas, ouvre à nos ennemis de la rive gauche l'entrée du col Portell.

Ce beau mouvement fixa le sort des Espagnols.

DÉROUTE. — Resserré dans un étroit couloir, entre la grande chaîne et la berge escarpée d'un torrent, Monforte ne peut résister à la pression des chevaux de Quesnel ; ses rangs comprimés se rompent, se confondent, et sa division tout entière n'offre plus bientôt qu'une masse inerte, roulant d'un mouvement machinal vers l'entrée du col où elle s'engage invinciblement, sans même accuser par un ralentissement, par une hésitation quelconque, le point où elle devait faire halte et se déployer. Les cavaliers de l'arrière-garde n'ont pas honte

même de se disperser; mais c'est en vain qu'ils vont braver les plus formidables accidents de terrain pour gagner la route de Bellegarde : cette route les conduira aux Ecluses, où nos soldats les attendent.

Ce désarroi n'était rien cependant à côté de l'affreuse confusion de la rive gauche. Là, en effet, pendant que, coup sur coup, les explosions des immenses amas de poudre entassés du Boulou à Saint-Luc ébranlaient la plaine, 5,500 hommes, qui n'avaient pas brûlé une amorce, se précipitaient pêle-mêle de leurs retranchements sur le chemin de Céret, refoulés par les brigades Mirabel et Guieux, et par la nouvelle armée qui débouchait de tous les points de l'horizon; car le mouvement de victoire s'était communiqué aux bataillons *d'inertie* de notre seconde ligne et venait d'en faire des soldats. La route de Céret, comme un torrent, emportait vers le pont tout ce que lui versaient les hauteurs.

Labarre serrait sur cette route les 400 chevaux qui couvraient la cohue des fuyards, et il allait les charger, quand l'apparition soudaine d'une colonne ennemie qui débouchait sur sa droite à pas précipités, l'arrête. C'étaient les postes avancés de las Amarillas qui, poussés la baïonnette dans les reins, éperdus, se jetaient au hasard dans la direction du Boulou. Labarre envoie à cette troupe égarée quelques coups de canon et reçoit immédiatement à merci 800 prisonniers.

Cependant ce répit avait profité au reste de la division las Amarillas : d'abord aux escadrons de l'arrière-garde qui, eux aussi, s'étaient lâchement échappés par le gué de Saint-Jean, ensuite au gros des fuyards, qui avaient eu le temps d'atteindre le pont de Céret, par où ils commençaient à s'écouler.

Ce poste, confié à la brigade Vives, résistait encore à la débâcle; mais Augereau venait de l'aborder. L'impétueux général se rue aussitôt sur ces retranchements, d'où 6 pièces de gros calibre vomissent boulets et mitraille. De toutes parts, les colonnes victorieuses viennent s'amonceler autour de ce dernier obstacle. Enfin il est surmonté, le pont est libre, et Labarre le traverse au galop.

C'en était fait de cette armée en déroute, et, suivant une énergique expression de l'époque, *le sol qu'elle avait profané l'eût engloutie tout entière*, si nous avions pu la prévenir au col Portell. Malheureusement, l'âpreté des lieux et l'extrême fatigue de ses soldats avaient empêché le général Lemoine d'arriver jusqu'à ce passage, pour le fermer. L'infanterie espagnole put donc se sauver par là. Mais il restait l'immense file des équipages, qui, au milieu du plus horrible encombrement, s'efforçait d'atteindre Maureillas. Or, la fortune voulut que Labarre et Quesnel tombassent en même temps sur les deux extrémités de cette colonne ainsi engagée dans un détroit sans issue. C'était une de ces situations étranges, dont les péripéties de la guerre n'offrent que de bien rares exemples; aussi se dénoua-t-elle par une de ces scènes émouvantes, comme se plaît à nous en retracer l'imagination des peintres de batailles. Qu'on se figure, en effet, tout le matériel d'une armée, ses canons, ses chevaux, ses mulets, ses voitures, entassés sur l'étroite berge d'un torrent, au pied de la grande chaîne pyrénéenne; le feu mis aux poudres, le ravage des caissons volant en éclats, les pièces roulant dans les ravins, le bouleversement des attelages abandonnés, le désespoir des vaincus, la fureur des assaillants; et sur les abrupts revers des montagnes qui déployaient leurs ombres gigantesques sur ce chaos, aux abords du sillon obstrué où serpentait une longue traînée de vingt-cinq bataillons en fuite, les brillants cavaliers espagnols se précipitant à corps perdu à travers les rochers et les abîmes, traqués, mis en pièces par nos agiles et inévitables chasseurs, qui ne laissèrent échapper que les malheureux enfoncés déjà dans le perfide couloir du Pertus, d'où ils ne devaient plus sortir.

RÉSULTATS. — Quinze cents Espagnols tués et autant de prisonniers, dont 1 général, 3 colonels et 75 officiers de tous grades; 150 bouches à feu et leurs voitures, 800 chevaux ou mulets, les tentes, les bagages de 20,000 hommes et les somptueux équipages de leur état-major : tels furent les trophées recueillis sur place. Mais la plus belle palme de cette grande victoire, c'était la délivrance de notre frontière des

Pyrénées orientales; car, sauf Collioure et Bellegarde, nos envahisseurs venaient de perdre toutes leurs conquêtes, y compris deux places de guerre, Fort-les-Bains et Pratz de Mollo, que les Portugais évacuèrent en toute hâte et sans combat. Et que nous avait coûté ce magnifique succès? Demandons-le à Dugommier : « *Nos mesures avaient été si bien prises*, écrivait-il le soir même à la Convention, *qu'il ne nous en a pas coûté dix frères d'armes et que nous n'avons eu que très-peu de blessés.* »

Il faut en vérité, pour ajouter foi à une assertion si étonnante, le témoignage de Dugommier (1). Mais tout fut exceptionnel dans ces deux mémorables journées ; au point qu'on a comparé la bataille du Boulou à une de ces batailles de parade dont toutes les phases, réglées à l'avance, se succèdent à point nommé. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais jusque-là, dans aucune de nos armées républicaines, jamais ensemble plus parfait, jamais entraînement plus général, ne s'était manifesté. Mais l'étonnement cesse quand on remonte à la cause : c'est que là, du général au dernier volontaire, il n'y avait pas, dans nos rangs, un seul homme qui ne comprît qu'une victoire sur les marches des Pyrénées, c'était l'invasion expulsée sans retour et l'affranchissement du pays, c'était une longue année de désastres effacée, c'était la réhabilitation enfin de cette armée naguère si cruellement dénoncée à la France et par elle accusée, la veille encore, de prolonger, *au pied de ces remparts inaccessibles* qu'elle avait laissé envahir, des douleurs déjà vengées sur toutes nos autres frontières. L'honneur militaire, le patriotisme, les plus entraînantes et en même temps les plus nobles incitations qui puissent aiguillonner une armée, transportaient celle-ci. Aussi fut-elle admirable et de bravoure et d'intelligence. Ses mouvements étaient comme

(1) Cette perte ne concerne évidemment que la journée du 12 où la résistance des Espagnols fut presque nulle. Il est probable, néanmoins, que toutes nos pertes n'étaient pas encore constatées dans la soirée du 12 ; car des rapports postérieurs à la lettre de Dugommier avouent 20 hommes tués. C'est encore un chiffre qui est à peine croyable.

spontanés : l'inspiration du chef circulait dans tous les rangs ; et cet heureux chef n'eut pour ainsi dire qu'à mettre à l'œuvre ses ardents travailleurs, pour recueillir la glorieuse moisson qu'il avait si habilement préparée. Rien ne manqua à la grandeur de la scène : on fit grâce aux émigrés prisonniers. Il fallait, pour les rendre à l'ennemi, éluder la loi ; cette tâche délicate et périlleuse fut confiée au jeune capitaine Lannes, du 2me bataillon du Gers ; et c'est ainsi que débutait dans sa carrière sanglante, par une mission d'humanité, l'héroïque soldat de Montebello.

Ce fut le plus beau jour des Pyrénées orientales et l'un des plus beaux de cette immortelle compagne de 1794, où tant d'armées devaient se couvrir de tant de gloire. Ce fut aussi un jour de solennelle inauguration, car le canon victorieux de Boulou rompait le silence de nos frontières encore muettes. Aussi ce coup de foudre, d'heureux présage, fut-il salué par la France entière avec d'autant plus d'enthousiasme et de confiance, que le point où il venait de retentir était, de tous les points de l'horizon, le seul qui n'avait jusque-là signalé à cette chère et désolée patrie que des alarmes et des malheurs.

# CHAPITRE VIII.

## SUITE DE LA BATAILLE DU BOULOU.

Faute commise par Dugommier en préparant la bataille du Boulou. — Comment cette faute pouvait encore être réparée. — Le général en chef abandonne la poursuite des Espagnols pour le siége de Collioure. — La Union se retire sous Figuères. — Pérignon reste immobile au pied du col Portell. — Augereau se met tardivement à la poursuite des Portugais dans le Vallspire. — Sa pointe sur la fonderie de Saint-Laurent de la Muga où il reste isolé. — Pérignon investit enfin Bellegarde.

En préparant les deux grandes journées que nous venons de parcourir, Dugommier avait commis la faute de ne point appeler à lui toutes les forces dont il pouvait disposer. Et d'abord la division de Cerdagne, pourquoi, au lieu de l'abandonner à elle-même après la mort de Dagobert, ne lui avoir point renouvelé l'ordre de se rabattre dans le Vallspire, pour barrer à l'ennemi en déroute l'accès des gorges du Ter? Cette belle division, qui le 11 floréal, pendant que nous usions nos forces à l'assaut de Montesquiou, perdait les siennes à pousser une pointe sans but dans la vallée de la Sègre (1),

(1) Voici la relation de cette affaire, trop peu importante pour trouver place dans notre récit, mais bonne à citer à l'appui de l'assertion qui nous a amené à la signaler. Nous copions textuellement une relation officielle :

« L'adjudant Porte avait reçu l'ordre de faire une incursion sur le pays ennemi, du côté de Monteilla. Son détachement se composait de 2,010 hommes.

« Par méfiance de lui-même et par la confiance que l'adjudant général Porte avait dans les talents du chef de brigade Brouss, il engagea cet officier supérieur à venir l'aider de ses lumières. Modestie rare et louable!

« Cette colonne se mit en mouvement le soir du 7 floréal et se porta sur Monteilla où elle passa la nuit du 7 au 8. Le lendemain, elle marcha sur Alqueu et côtoya le ruisseau qui passe tout près de ce village. Elle découvrit l'ennemi. Il occupait les hauteurs de l'autre côté du même ruisseau. Le détachement forma trois colonnes. Elles se dirigèrent sur l'ennemi et sur les habitants qui s'étaient réunis à eux. Ceux-ci n'attendirent pas les colonnes et se portèrent avec promptitude au village de Caves éloigné d'une lieue d'Alqueu.

eût alors enveloppé dans le désastre du Boulou les 2,000 Portugais qui occupaient le haut Tech. En second lieu, quel parti avait-on tiré des 12 ou 15,000 hommes qui gardaient, depuis les bouches du Rhône jusqu'à la Tet, nos côtes que personne ne songeait à menacer? Il était cependant si facile d'en extraire 3 ou 4,000 soldats, qui, jetés dans les Albères, le 12 floréal, auraient permis à la brigade Lemoine, dont l'épuisement seul avait fait manquer notre mouvement sur le col de Portell, de fermer aux Espagnols cette dernière porte de salut. Pas un Espagnol alors, pas un Portugais n'échappait, et la bataille du Boulou eût probablement terminé la guerre.

Mais il était temps encore de compléter cette belle victoire : il fallait franchir les Pyrénées, déboucher en masse du col Portell, poursuivre sans relâche les débris de la Union, l'enfermer dans Figuères ou le pousser la baïonnette dans les reins jusqu'à la Fluvia, jusque sous les murs délabrés de Girone même, pendant que, par la vallée tournante du Ter dont elle maîtrisait les sources, la division de Cerdagne, reprenant le plan de Dagobert, se fût jetée sur le flanc ou les derrières de ces 12 ou 14,000 Espagnols qui n'avaient plus ni artillerie ni matériel. Leur moral aussi semblait avoir reçu une atteinte mortelle : le soldat était abattu, consterné; les officiers, exaspérés, laissaient hautement éclater leur indignation contre ce chef aveugle dont l'impéritie avait encore dépassé leurs trop justes appréhensions, contre la honteuse mollesse d'un gouvernement abandonné à des mains énervées, auquel, pendant quatre mois de repos, ses immenses

« A mesure que les colonnes atteignaient les Espagnols, ils faisaient leur décharge sur les Français et prenaient la fuite. Cependant 500 hommes des ennemis tinrent ferme à Villanova contre 60 hommes et s'enfuirent quand ils virent arriver du renfort.

« Les habitants de Villanova, n'ayant fait aucune résistance, furent épargnés. Mais ceux d'Alqueu et de Caves, ayant fait cause commune avec les Espagnols, ces deux derniers villages furent incendiés, l'un le 10, l'autre le 11 floréal.

« Cette expédition produisit 1,000 sacs de grains, 160 moutons, 10 bœufs, 800 pains de munition, etc.

« L'adjudant Porte se plaignit des muletiers et des sous-ordres des vivres, comme des plus grands fripons et des ivrognes les plus décidés qu'il eût jamais rencontrés. »

ressources n'avaient pas suffi pour combler quelques brèches faites dans leurs rangs par la victoire; tandis que devant eux un ennemi vaincu, épuisé, avait fait surgir des ruines d'une invasion une armée formidable, l'armée qui les avait écrasés! Figuères était encombrée de fuyards, Girone sans défense, l'ardente Barcelone, tout le littoral, en fermentation. Au milieu de cette population catalane, si impressionnable, si disposée à secouer un joug qu'elle ne supportait encore qu'avec impatience, le joug alors si déconsidéré de la Castille, les conséquences d'un grand succès, audacieusement exploitées, étaient incalculables : on pouvait tout oser.

On pressait Dugommier de franchir le col Portell: on lui montrait le maréchal Schœmberg allant, en 1675, reconquérir Bellegarde sous les murs de Girone. Mais on ne transigeait point impunément avec l'impérieux Comité, et il avait prescrit de délivrer avant tout le sol de la république, non par une manœuvre savante, mais par une attaque de front. C'était bien assez déjà d'avoir, sans son autorisation, interverti l'ordre d'un plan de campagne qu'il avait approuvé, alors même que cette infraction de détail n'était qu'un retour à une des règles les plus élémentaires de l'art des siéges, règle qui commande de chercher à battre d'abord et à rejeter loin de la place que l'on convoite, l'armée qui peut en troubler l'attaque. Mais dans la nouvelle situation des choses, et quand personne en France n'avait encore porté ses regards au delà des Pyrénées, quel accueil eût reçu le projet d'aller conquérir les clefs de Collioure et de Bellegarde, au centre de la Catalogne?

Quoi qu'il en soit, Dugommier ne songea pas à dépasser ses instructions; car le 12, sur le champ de bataille même du Boulou, son premier soin fut d'expédier au général Sauret l'ordre de se porter immédiatement à l'extrémité de la plaine, sous les places de la côte; et il ne s'occupa de ses deux autres divisions que pour transformer à leurs dépens la troisième, celle de gauche, en armée de siége, laissant ainsi Pérignon et Augereau sans instructions précises, le premier à Maureillas, le second à Céret.

Cependant la Union profitait de ce répit pour achever sa retraite par le Portell. Il commença par recueillir, sur le col même, environ 12,000 fuyards qu'il fit bientôt descendre à La Jonquère, et il ne laissa au Portell qu'une faible arrière-garde, moins pour en défendre le passage que pour nous observer; puis, de La Jonquère, il dépêcha : deux bataillons à Bellegarde pour en compléter la garnison, 3,000 hommes à Espolla pour surveiller la rampe du col de Banyuls, et 2,000 à Vilardanal, pour assurer la communication de Roses à la grande route; après quoi il s'en fut, avec ce qui lui restait, camper sous le canon de Figuères, où il installa son quartier général. Ainsi, non-seulement il renonçait à défendre la crête des Pyrénées, mais, en négligeant de s'emparer franchement du col de Banyuls, il abandonnait au sort des armes, au caprice des vents, son aile droite, restée intacte à Collioure.

Pérignon, qui occupait à Maureillas l'entrée du Portell, était seul en position de contrarier ces mouvements du général espagnol; mais réduit à deux brigades, Martin et Point, n'ayant d'ailleurs reçu aucun ordre bien clair qui l'autorisât à marcher en avant, il se tint immobile et conserva quatre jours encore cette fâcheuse attitude.

Augereau perdit également le reste de la journée du 12 et celle du 13 à observer, au-dessus de Céret, des hauteurs déjà gardées par la brigade Lemoine, qui se trouvait momentanément détachée et sans destination. Cependant le 13 au soir, ayant appris qu'un bataillon de 235 hommes (qui depuis quelques jours stationnait à Saint-Marsal sous les ordres de l'adjudant général Gilly), avait pénétré dans le Vallspire, il remonta la vallée du Tech qu'il trouva évacuée, et reprit possession de Fort-les-Bains et de Pratz de Mollo. Puis, le 15, il se mit enfin sur la trace des Portugais. Mais, depuis vingt-quatre heures, ces faibles auxiliaires de l'Espagne s'étaient échappés sains et saufs, par Saint-Laurent de Cerda; en sorte qu'à son arrivée sur ce dernier point, Augereau n'y trouva plus personne. Désappointé, il chercha un dédommagement, et profitant de sa position sur l'extrême frontière, il se décida à tenter une pointe dans la vallée de la Muga.

**Prise de la fonderie de Saint-Laurent.** — Dans cette vallée remplie de forges, sur la rive gauche du torrent qui l'arrose et à une demi-lieue en aval de Saint-Laurent, s'élevait une vaste et riche fonderie de projectiles, unique en Catalogne et destinée à alimenter les nombreuses places de guerre de cette province. C'est de là qu'avaient été extraits les boulets et les bombes qui avaient naguère écrasé Bellegarde. Construit à grands frais, au prix de 6 millions, à ce qu'on assure, ce bel établissement, qui se trouvait à une marche de la frontière, n'était pas même à l'abri d'un coup de main et n'avait pour défense que l'âpreté de ses abords. C'était donc une proie séduisante, qui souvent, dans la dernière campagne, avait tenté Dagobert, et c'était un projet conçu par ce dernier qu'Augereau allait mettre à exécution.

Il franchit la frontière le 17 floréal (6 mai), avec ses deux brigades Guieux et Mirabel, et environ 200 dragons. Après dix heures d'une descente des plus laborieuses (1), il parut devant Saint-Laurent avec Guieux, tandis que Mirabel, qui avait pris à gauche, abordait la Fonderie.

Saint-Laurent seul fit quelque résistance : les Soumatens qui occupaient ce bourg, alors enceint d'une muraille, nous envoyèrent d'abord, en réponse à une sommation, des coups de fusil, puis ils se réfugièrent sur des hauteurs dont il fallut les débusquer. Les deux bataillons de ligne qui gardaient la Fonderie montrèrent moins d'audace : ils se hâtèrent de mettre le feu à leurs poudres et d'abandonner leur

(1) Ce revers, qui est en effet fort difficile, avait été exploré par un capitaine du génie, du nom de Grandvoinet. Cet officier était attaché à l'état-major d'Augereau, et il ne cessa d'être l'intime conseiller de ce général. L'émigration avait fait peu de ravages dans le corps du génie; l'artillerie était absorbée dans sa spécialité que, du reste, elle pratiquait à merveille; et l'on sait combien étaient bornées les connaissances militaires des officiers qu'on improvisait du jour au lendemain dans les autres armes. Les officiers du génie, dont les études étaient d'habitude fortes et sérieuses, se trouvèrent donc en position de rendre les plus grands services, et ils les rendirent. Mais comme au talent ils ajoutaient la modestie, leurs noms furent oubliés. Même, la salutaire influence qu'ils exercèrent alors dans les conseils de nos généraux n'a, pour ainsi dire, laissé aucune trace, et ne se révèle qu'à ceux qui, pour décrire l'ensemble des opérations si compliquées de cette époque, sont forcés d'en suivre à la piste jusqu'aux moindres détails.

poste où nous trouvâmes, outre le matériel complet de l'établissement, 60,000 bombes ou boulets, un grand approvisionnement de fonte et 7 bouches à feu : 4 canons, 1 obusier et 2 pièces de montagne.

INVESTISSEMENT DE BELLEGARDE. — Le même jour 17, Pérignon s'étant aperçu que les Espagnols laissés, le 12 floréal, en observation sur le Portell, y commençaient des retranchements, sortit enfin de son immobilité. Il monta au col qui fut évacué à son approche, y établit le général Martin avec sa brigade et descendit avec l'autre, celle du général Point, à La Jonquère par où, depuis quatre jours, la garnison de Figuères avait eu le loisir d'approvisionner Bellegarde. Les passages par lesquels l'ennemi pouvait communiquer avec cette forteresse ne furent même complétement interceptés que plusieurs jours après, car un dernier convoi y pénétrait encore le 19. Enfin le 20, la brigade Lemoine étant venue, par ordre du général en chef, se réunir à Pérignon, celui-ci envoya immédiatement la brigade Point prendre position du côté d'Agouillane, afin de protéger l'investissement, qui fut continué et achevé le lendemain.

La brigade Lemoine embrassa toute la partie orientale, en développant une chaîne de petits postes qui montaient par l'ermitage de Sainte-Lucie jusqu'au pic Saint-Christophe et redescendaient sur la grande route aux Ecluses-Hautes. Du côté de l'ouest, la brigade Martin, qui avait été laissée au col Portell, dut s'étendre jusqu'à La Jonquère d'une part et Maureillas de l'autre, le long de la route improvisée par les Espagnols, au début de leur invasion, pour réunir ces deux points. Deux bataillons d'élite au Portell, quatre au Saint-Christophe, cinq à Sainte-Lucie, servirent de réserve ou de points d'appui à cette ligne de circonvallation. La Jonquère devint le quartier général. On éleva en avant de ce bourg quelques retranchements et une batterie de 14 pièces, qui barraient et battaient la route de Figuères. Enfin la brigade Point, qui avait couvert le déploiement, fut reculée en arrière d'Agouillane, pour donner la main à notre division de droite décidément installée sur la Muga.

En effet, après sa pointe excentrique, que Dugommier appelait avec raison *une imprudence inutile,* Augereau, au lieu de se rallier en toute hâte au blocus de Bellegarde, avait pris position sur la Muga, entre Saint-Laurent et la Fonderie, et s'était contenté d'envoyer un bataillon à Darnius par où il était censé se relier avec Agouillane. Ainsi, non-seulement il ne venait pas en aide à Pérignon, mais il s'imposait gratuitement la lourde tâche de garder avec moins de 6,500 hommes, une ligne de quatre lieues d'étendue, qui se déroulait sur le terrain le plus tourmenté et à travers la population la plus hostile de la haute Catalogne. Mais le commandant du blocus de Bellegarde n'avait aucune autorité sur son collègue, et le général en chef était absorbé par les préliminaires du siége auquel nous allons assister. (Voir l'état de situation au 15 floréal.)

---

# CHAPITRE IX.

## REPRISE DE NOS PLACES DE LA COTE.

Ordres donnés sur le champ de bataille du Boulou pour investir Collioure. — Bonheur avec lequel Dugommier surmonte les difficultés de cet investissement. — Siége de Saint-Elme. — Description de ce fort. — Surprise des Espagnols, quand ils se voient cernés. — Arrivée de la flottille française qui débarque aux anses Pollies le canon de siége. — Transport de cette artillerie au puig de las Daines. — Ouverture du feu. — Ses effets. — Inutile apparition de l'escadre espagnole. — Grande sortie repoussée. — Le siége traîne en longueur. — Impatience du représentant Soubrany. — Tentative d'escalade qui échoue. — Le feu des assiégeants redouble. — Saint-Elme évacué. — Port-Vendres également abandonné. — Capitulation de Collioure. — Hommage rendu aux habitants de Banyuls-sur-Mer.

INVESTISSEMENT GÉNÉRAL. — La bataille du Boulou était à peine terminée, que Dugommier enjoignait au général Labarre de courir avec 1,500 chevaux envelopper Argelès, puis de s'avancer sous le camp de la Justice qui couvrait Collioure du côté de la plaine, pour intercepter toutes les communications de celle-ci avec la place menacée. Sauret, avec sa division, devait suivre Labarre, et le général Chabert, avec sa brigade détachée du centre, aller fermer le col de Banyuls. Mais au milieu de l'émotion inséparable des suites d'une grande victoire, ces ordres ne purent être exécutés à temps. Ainsi Chabert, ayant pris le chemin de la crête des Albères, s'égara au milieu de rochers inconnus aux pâtres mêmes qui lui servaient de guides, en sorte qu'il n'atteignit le col de Banyuls qu'après 42 heures de marches et de contre-marches, le 16 au soir, quand déjà la plus grande partie de la cavalerie ennemie, environ 500 chevaux, avait franchi ce passage pour se rallier sous Figuères aux débris de la Union. Labarre, dont la tâche pourtant était beaucoup plus simple, éprouva aussi quelques retards : il n'arriva devant Argelès

que le 13 à 4 heures du matin, et trouva ce poste, qu'il comptait surprendre, complétement évacué. Rejoint alors et remplacé à Argelès par 3,000 hommes de notre division de gauche, il se porta sous le camp de la Justice, prit possession de la plaine environnante, et envoya bientôt une sommation au maréchal de camp Navarro qui commandait en chef à Collioure. Mais Navarro ne pouvait hésiter : 7,000 hommes de troupes fraîches, 91 bouches à feu en batterie, des murailles en bon état de défense, enfin une escadre maîtresse de la mer, lui imposaient des devoirs qu'il sut comprendre, et il répondit en conséquence.

Dans l'après-midi du même jour 13, Dugommier arriva à Argelès avec la division Sauret dont il venait de porter l'effectif à 14,000 hommes, non compris la brigade Chabert. Puis sur-le-champ il prit toutes ses dispositions pour commencer, dès l'entrée de la nuit, l'investissement général des trois places qu'il voulait attaquer.

Rappelons d'abord que Collioure et Port-Vendres occupent, à gauche et à droite d'une arête dont le fort Saint-Elme couronne la pointe vers la mer, le fond de deux petits bassins symétriques et extérieurement encadrés par deux autres nervures qui enveloppent, la première Collioure du côté de l'ouest, la seconde Port-Vendres du côté de l'est. Ces trois chaînons partent d'un nœud commun, du puig de las Daines. C'est de là, en effet, que se détachent : 1° la branche, d'abord jalonnée par le pic Taillefer, qui va ensuite, en tournant par le puig Oriol, se terminer aux hauteurs de la Justice, lesquelles tracent la ligne de démarcation entre Collioure et la plaine roussillonnaise; 2° l'arête de partage des deux bassins symétriques, court éperon qui s'avance droit sur le rivage et dont Saint-Elme signale la croupe; 3° la branche qui, du puig Lagrange, piton voisin de las Daines, s'élance vers le nord-est en laissant Port-Vendres à gauche, et finit au cap Biarre. Deux torrents, dont les têtes sont adjacentes et les directions contraires, le Ravenel et le torrent de Cosprons, creusent autour de cette espèce de patte d'oie un couloir demi-circulaire. Enfin le tout est accolé à la grande chaîne. (Voir, pour

plus de détails, les pages 237, 238, 279 et 280 du 1er vol.)

C'était à travers cet amoncellement de montagnes qu'il s'agissait de pénétrer, pour investir trois places qui, étroitement reliées par Saint-Elme, ne forment en quelque sorte qu'un seul et même système de fortifications. Or, ce qui faisait la difficulté de cette entreprise, c'était, non pas seulement l'étendue et l'âpreté du massif qu'il s'agissait d'envahir, mais surtout sa charpente. Ce que nous venons d'en dire fait assez comprendre, en effet, que, pour empêcher l'investissement, les Espagnols n'avaient qu'à bien garder le puig de las Daines. L'occupation de ce point capital était pour eux d'ailleurs d'autant plus naturelle et facile, qu'ils avaient pour garnir les places où ils étaient entassés, deux fois plus de monde qu'il ne leur en fallait. Cet excédant de forces aurait dû même leur démontrer tout d'abord que l'avantage de leur position résidait essentiellement dans la défense extérieure. Ils l'abandonnèrent, néanmoins, cette défense où ils pouvaient faire si bonne figure, et, de cette belle ceinture de rochers qui formait autour d'eux comme une seconde enceinte, ils se contentèrent d'occuper les hauteurs de las Forcas, c'est-à-dire notre ancien camp de la Justice, depuis la côte jusqu'au puig Oriol. Le reste, ils le jugèrent inabordable. Mais Dugommier allait une seconde fois prouver à ces trop confiants adversaires que, dans la guerre de montagnes, il ne faut jamais faire fonds sur d'inertes obstacles de terrain.

Le 13 floréal (2 mai), à la nuit tombante, les 14,000 hommes qui composaient l'armée de siége, provisoirement divisés en 6 brigades, partirent d'Argelès où ils s'étaient concentrés. Les chasseurs Guillot ouvraient la marche. Pour éviter les feux du puig Oriol, ils prirent, au mas Vergès, la gorge tortueuse du Ravenel qu'ils durent remonter par le mas Rimbaud jusqu'en face du Taillefer, puis, du pied de cette montagne, ils s'élancèrent sur las Daines qui était libre et qu'ils occupèrent immédiatement.

Les brigades Micas et Pelletier suivaient les traces de Guillot. Arrivées à las Daines, elles y appuyèrent leur gauche et se répandirent sur l'arête de Biarre jusqu'à la hauteur de la

Vigie où elles arrêtèrent leur droite. Celle-ci essaya aussitôt de surprendre les deux batteries chargées de défendre, au pied du promontoire de Biarre, l'entrée du goulet de Port-Vendres; mais cette tentative fut rudement repoussée.

Les brigades Causse et Pinon firent halte au mas Gally où elles donnèrent la main aux chasseurs Guillot; puis elles se déployèrent à gauche par le mas Jordi et les défilés du mas Frère, jusqu'au pied des montagnes. La brigade Victor vint barrer la plaine et fermer à la côte, en avant du mas Leclerc, la ligne d'investissement. La cavalerie se replia en seconde ligne et s'étendit dans la campagne autour d'Argelès. Enfin, 50 miquelets s'en furent occuper la tour de la Massane qui plane sur tout ce théâtre.

C'est ainsi que, par une manœuvre dont on ne saurait trop admirer l'habileté et la hardiesse, Dugommier, avec 14,000 hommes seulement, parvint, sans coup férir, à envelopper en une nuit, sur une étendue de plus de trois lieues d'un terrain affreux, à travers des rochers que nulle troupe encore n'avait osé gravir, à envelopper une place de guerre, huit forts ou batteries permanentes, un vaste camp retranché, enfin une division de 7,000 soldats reposés, aguerris et soutenus par une escadre dont les feux pouvaient impunément balayer la plage à laquelle s'appuyaient les deux ailes de cette audacieuse ligne d'investissement. Tout s'était passé avec la précision de l'ordre du jour (1), sauf la légère infraction de

(1) Voici cet ordre du jour:

« Six mille hommes, divisés en trois brigades, partiront d'Argelès sur la « brune. Guillot, avec l'infanterie légère, se portera en une heure et demie au « mas Jordi; le chemin est étroit, deux hommes seulement peuvent y passer « de front. Du mas Jordi au mas Vergès, un quart d'heure; du mas Vergès au « mas Rimbaud, trois quarts d'heure. Au mas Rimbaud, on se défilera des « feux du Puig-Oriol. On suivra ensuite le Ravenel et l'on montera au Taille-« fer : le chemin est mauvais, on mettra une heure. Du Taillefer, on descendra « en un quart d'heure au puig de las Daines. De là partira une colonne qui, « en un quart d'heure, s'emparera de ce puig.

« Les brigades Micas et Pelletier fileront sur les traces de l'infanterie légère. « Arrivées au puig de las Daines, elles se dirigeront, par la crête de l'arête, « sur le col de Perdiguier. Là, ces deux généraux porteront leur droite jusqu'à « la vigie de Béarn. Le 4e bataillon de chasseurs sera détaché au col del Mitg, « et 50 miquelets iront occuper la tour de la Massane. »

l'attaque des batteries de Port-Vendres. Encore, cette tentative malheureuse, qu'avait entraînée un excès d'ardeur, eut-elle son bon côté; car, non-seulement elle fut pour nos troupes, jusqu'alors peu scrupuleuses sur la stricte observance de leurs consignes, elle fut une très-utile leçon, mais, par le désordre qu'elle répandit dans les eaux de Port-Vendres, elle causa à l'ennemi des pertes qui nous indemnisèrent largement des nôtres. En effet, les cinq frégates espagnoles qui mouillaient à l'entrée du port et les chaloupes qui en encombraient l'intérieur, ayant pris l'alarme et mis précipitamment à la voile par un fort gros temps, un assez bon nombre d'émigrés de la légion de la Reine, qui s'étaient entassés dans de frêles embarcations pour regagner Collioure, périrent misérablement dans la traversée. Une de ces barques eut une fin moins triste : à la pointe du jour, enveloppée encore dans la brume, elle allait échouer sur la plage d'Argelès devant nos postes inattentifs ou endormis; les naufragés les réveillèrent à coups de fusil et s'attirèrent ainsi, avant de sombrer, la mort qu'ils venaient de choisir, celle du soldat.

Ces batteries de Port-Vendres contre lesquelles nous venions d'échouer, ne manquaient pas d'une certaine analogie avec la redoute anglaise, dite fort Mulgrave, ou petit Gibraltar, qui couronnait le plateau de Caire sur le promontoire de l'Eguillette, et dont la chute avait déterminé la prise de Toulon. Cette analogie avait même tellement frappé Dugommier, que, dans un ordre donné antérieurement à la bataille du Boulou (Voir la note page 34), le vainqueur des Anglais avait arrêté que les troupes d'investissement, en abordant le promontoire de Biarre, tenteraient de prendre à revers les batteries correspondantes, et surtout, si c'était possible, celle *de la Liberté* dont il voulait faire *son fort Mulgrave*; mais ce fort, Dugommier allait le retrouver dans une autre position, la seule ici réellement décisive, dans le fort Saint-Elme.

---

## SIÉGE DE SAINT-ELME.

FORT SAINT-ELME. — Ce fort, qui plonge à la fois Port-Vendres et Collioure à une distance et sous un angle que le canon atteint sans peine, est effectivement la véritable clef de ces deux places. Il a ensuite l'avantage d'occuper l'extrémité d'une arête étroite, inaccessible par ses deux revers, et abordable en tête seulement, par le puig de las Daines. Mais sa valeur intrinsèque ne répondait pas alors à l'excellence de sa position. Qu'on se figure, en effet, une petite étoile à six pointes, festonnée autour d'une ancienne vigie, et sur ce tracé, des escarpes élevées jusqu'à une hauteur de 18 mètres; puis, l'espace annulaire compris entre cette tour et son enveloppe, recouvert d'une série de voûtes qui soutenaient une plate-forme bordée de parapets en maçonnerie : et l'on aura la représentation de cette sorte de boîte casematée où était à peine ménagé un chétif emplacement pour mettre à couvert une seule bouche à feu. Le reste de la construction servait de logement à 150 hommes qui, de cette manière, n'avaient pour respirer aussi bien que pour développer leur artillerie et se défendre, que la terrasse supérieure. Ajoutons qu'une espèce de fossé sans contrescarpe ni chemin couvert achevait de découvrir l'enceinte aux coups du dehors. Aussi, pour avoir raison de ces murailles inertes, n'était-il pas nécessaire de pousser jusqu'à leur pied de longs et pénibles cheminements : il suffisait d'en approcher à 4 ou 500 mètres et de dresser contre elles, à cette limite, une batterie de brèche. Or, pour établir et armer cette batterie, l'assiégeant avait à remplir une condition préalable, essentielle, qui dominait toutes les autres et les entraînait presque : occuper le puig de las Daines. Les Espagnols ne l'ignoraient pas; seulement, ils ne croyaient pas à la possibilité de cette occupation.

Aussi ne saurait-on comparer qu'à la consternation des défenseurs du Boulou, le 11 floréal matin, la surprise et l'effroi de ceux de Collioure, lorsqu'au soleil levant du 14, ils découvrirent sur les montagnes l'armée victorieuse qui

les enveloppait, et, au-dessus de cette ligne d'investissement, cet autre pic Saint-Christophe qu'eux aussi avaient commis l'irréparable faute de nous abandonner, le pic de las Daines, tout couvert de baïonnettes menaçantes et déjà envahi par notre état-major, car Dugommier venait fièrement y installer son quartier général, dans une misérable cabane de chevrier. Le sort de ces imprudents assiégés était donc désormais à la merci d'une courte série d'opérations toutes matérielles, dont le succès n'était plus qu'une question de temps. Il ne s'agissait plus, en effet, que de débarquer sur une plage déserte quelques pièces de canon, de les élever sur une montagne que nous occupions en force, et de les traîner ensuite sur une crête presque unie, l'espace de moins de 1,500 mètres, jusqu'à portée du fort.

TRANSPORT DE L'ARTILLERIE. — La flottille chargée du transport de ce canon avait encore essuyé de nouveaux contretemps. C'était à Agde, sous les ordres du chef de la marine de ce port, du commandant Castagnier, qu'elle devait se rallier pour le départ. Déjà les pièces étaient rendues au point de rassemblement. Mais les bâtiments qui avaient embarqué les affûts, tardivement sortis de Toulon, avaient été contraints de relâcher à Marseille, d'où, par suite, les affûts n'étaient parvenus à Agde que grâce au zèle du représentant Milhaud qui les avait fait expédier par la voie de terre et en poste. La flottille alors s'était mise en route, forte de 17 voiles de diverses grandeurs, bombardes, chaloupes-canonnières et avisos. Enfin le 11, elle était venue, au bruit du canon de Montesquiou, mouiller sous les batteries de Saint-Laurent de la Salanque. Elle n'attendait donc plus qu'un ordre et un vent favorable, pour se porter au rendez-vous convenu. L'ordre fut donné aussitôt après l'investissement, le 14, et le surlendemain 16, à la tombée du jour, le vent ayant sauté au nord, Castagnier appareilla sur-le-champ. Vers le milieu de la nuit, il était embossé devant Collioure. Le débarquement devait s'effectuer derrière le cap de Biarre, aux anses Pollies (ou Paulillas). Pour détourner l'attention des Espagnols, les bâtiments de haut bord se mirent à canonner Collioure, et

les troupes républicaines qui couronnaient la crête du promontoire, à simuler une attaque sur la vigie de Port-Vendres. Cependant nos chaloupes, filant derrière la ligne d'embossage, doublaient le cap et allaient aux anses Pollies déposer leur chargement, c'est-à-dire douze pièces de 24, trois de 12 et huit mortiers de divers calibres.

Restait à transporter ces lourdes masses à plus de 300 mètres au-dessus du rivage, par des pentes affreuses où l'on ne rencontrait pas la trace du moindre sentier. Aussi ne se présentait-il d'autre voie à suivre que l'âpre et tortueux lit du torrent de Cosprons, étroite ravine tout encombrée de rocs, qui se décharge aux anses Pollies. Mais le dévouement et l'ardeur de nos canonniers surmontèrent tous les obstacles. On essaya d'abord d'un attelage de 50 chevaux : ils ne purent faire un pas. Alors on prit le parti d'envelopper les pièces de douelles de cuves, et, ces enveloppes elles-mêmes, de cordes librement enroulées, sur lesquelles tiraient 200 hommes par bouche à feu. Ces cordes, en se déroulant, imprimaient au pesant cylindre, sollicité en outre par des leviers, un mouvement de rotation qui peu à peu le faisait avancer. Des pionniers préparaient les rampes en avant. Le convoi passa entre le mas Pi et l'église de Cosprons, le mas de la Baneta et celui de Romani. Vers la fourche du torrent de las Pintas, on dut, malgré la roideur des pentes, dresser quelques gabions pour échapper aux enfilades de Saint-Elme. Enfin, après deux jours d'efforts inouïs, on atteignit le nœud du revers de las Daines d'où se détache l'arête qui conduit au fort. Le parcours de cette arête présentait des difficultés d'une autre nature; car nous allions avoir à compter sérieusement avec l'artillerie de la défense. L'énorme commandement de la plate-forme où s'élevait cette artillerie, la contre-pente, par rapport à celle-ci, de l'arête sur laquelle il fallait cheminer, son peu de largeur, la nature rocheuse du sol, tout concourait à rendre une sape à peu près impossible. Il fallut donc avancer à découvert et n'opérer que la nuit. Le matin, on cachait sous des fascines pièces et cordages, et le soir, le travail recommençait.

L'arête de Saint-Elme va en s'inclinant, non par une pente uniforme, mais par deux faibles ressauts, appelés Palat (1) et Japone. Le puig Japone, qui n'est plus qu'à 450 mètres environ du fort, avait été choisi pour l'emplacement de la batterie de brèche que l'on préparait depuis plusieurs jours. L'assiégé avait naturellement le plus grand intérêt à contrarier ces préparatifs; il n'essaya néanmoins qu'une sortie insignifiante qui fut repoussée et causa à peine quelques heures de trouble parmi nos travailleurs.

OUVERTURE ET PROGRÈS DU FEU. — Le 20, trois canons de 12 et deux mortiers de 8 pouces, qui avaient devancé l'artillerie de siége, arrivèrent au puig Japone, y trouvèrent un épaulement tout prêt, et furent bientôt mis en action. Les Espagnols, protégés par les feux du puig Oriol qui voyait à revers, quoique de fort loin heureusement, notre étroit front d'attaque, tentèrent une seconde sortie, mais ils furent de nouveau refoulés et même poursuivis jusque sous leurs retranchements.

Ils avaient à Saint-Elme dix bouches à feu : une seule couverte, avons-nous dit, une pièce de 16 en fonte, sur bascule, et neuf autres en batterie derrière les parapets de la plate-forme, savoir : trois couples de canons de 12, de 8 et de 4, et trois mortiers dont un de 12 et deux de 8. Nous réussîmes à démonter deux canons de la plate-forme. Cependant ces effets d'un tir de plein fouet ne satisfaisant pas Dugommier, il imagina un expédient dont il se promettait des résultats plus prompts et plus efficaces. Mal renseigné sur la consistance de ces murailles qu'il croyait pouvoir réduire en 48 heures, il fit diriger ses boulets sur le sommet de la tour qui dépassait les parapets, dans l'espoir que la plate-forme, inondée d'éclats de maçonnerie, ne serait plus tenable, que l'assiégé, réduit à la seule pièce qui paraissait hors d'atteinte, s'enfumerait lui-même dans sa casemate, et qu'alors une escalade aurait des chances de réussite. Mais la vieille

(1) Un fort, qui vient d'être élevé sur ce point, change aujourd'hui l'aspect des lieux et une partie de ce que nous venons de dire sur le Saint-Elme de 1794.

tour résista, et il fallut attendre la grosse artillerie.

Enfin, dans la nuit du 21 au 22, la troisième depuis que cette grosse artillerie avait dépassé las Daines, quatre canons de 24 et un mortier de 12 pouces arrivèrent au puig Japone. On avait construit en avant de ce mamelon, dans une dépression de la crête, un nouvel épaulement. Cette seconde batterie, où l'on se hâta de transporter aussi l'armement de la première, fut donc immédiatement armée. Elle se composait ainsi de 10 pièces : quatre canons de 24, trois de 12, un mortier de 12 pouces et deux de 8. Son feu commença dans la journée, éteignit, au bout de deux heures, celui de Saint-Elme, et continua, le 23 et le 24, à bouleverser la plate-forme et à démolir les parapets.

Le 25, deux nouvelles pièces de 24 abordèrent le puig Japone et furent ajoutées à la batterie de brèche. Trois autres canons du même calibre, fournis par la place de Perpignan, débarquaient en même temps aux anses Pollies. Ces derniers avaient été embarqués sur la plage d'Elne et venaient de traverser impunément l'escadre espagnole que le gouverneur de Port-Vendres, Ezpeleta, avait mandée à Roses par une tartane, dans la soirée du 22. Cette escadre se hâta d'envoyer ses petits bâtiments à Collioure, pour y faire un chargement d'objets précieux et recueillir des prêtres, des moines et quelques émigrés pressés de sortir, qu'elle alla, le lendemain, déposer dans les ports de la Catalogne. Elle rangea ainsi, à son départ, les batteries de Banyuls sous lesquelles son apparition de la veille avait nécessairement refoulé Castagnier. Cet officier la laissa passer sans lui décocher un seul boulet, faute qui fut vivement blamée.

GRANDE SORTIE. — Cependant le feu du puig Japone étendant ses ravages, Navarro se décida à risquer un grand effort, pour au moins retarder de quelques jours le moment fatal où il allait être acculé à une capitulation. Il choisit pour sa tentative la nuit du 27 au 28, et fit sortir en silence de Collioure et de Port-Vendres deux grosses colonnes qui se portèrent rapidement, de part et d'autre de l'arête Saint-Elme, au pied de las Daines. Là, vers 11 heures, ces colonnes ne

pouvant plus dérober leur marche qu'un beau clair de lune, du reste, venait de trahir, payent d'audace et escaladent, tambours battants, la montagne où était installé notre quartier général, pendant que, sous la protection des feux du puig Oriol, les émigrés qui défendaient Saint-Elme, poussent le long de sa crête, sur la batterie de brèche, une vigoureuse sortie. Dugommier, qui reposait tranquillement dans sa cabane de las Daines, réveillé en sursaut par un biscaïen qui le frappe à l'épaule, n'a que le temps de se mettre en sûreté. Mais las Daines n'est point le but de l'attaque, c'est notre batterie que l'ennemi veut détruire ; or, les chasseurs chargés de la défendre, peu nombreux parce que l'espace est fort restreint, se voyant débordés, flottent et reculent. Cependant, comme ils étaient tous gens d'élite (on avait suppléé au nombre par la qualité), ils se remettent bientôt d'un premier saisissement, reprennent vivement l'offensive et refoulent les Espagnols jusque sous leurs murailles. Ceux-ci laissaient sur le terrain environ 160 morts ou blessés et 80 prisonniers. Nous avions 80 hommes hors de combat.

A la suite de cette affaire, le commandant de Saint-Elme reçut une sommation directe, mais ayant demandé un délai pour consulter Navarro, ce fut notre canon qui lui répondit. Le feu de l'attaque reprit donc avec une nouvelle violence ; néanmoins, comme il avait affaire à une maçonnerie épaisse et résistante, ses progrès étaient si lents, qu'à peine apercevait-on un commencement de brèche.

MILHAUD ET SOUBRANY. — Déjà nos soldats s'inquiétaient de ces lenteurs ; Dugommier partageait leur impatience ; mais il y avait au milieu d'eux un homme surtout que l'attente irritait, un homme dont les impressions étaient contagieuses, car il excellait à jeter dans l'âme des autres les passions qui tourmentaient la sienne : c'était Soubrany, le représentant du peuple.

Le temps n'était plus où ces proconsuls aux armées dictaient aux conseils des généraux leurs arrêts suprêmes. Résignés maintenant à leur véritable rôle, ils restaient d'intègres et rigides administrateurs, qui ne sortaient plus guère de leurs la-

borieuses fonctions, que pour partager les fatigues et les dangers de nos troupes. Ils conservaient néanmoins, en dehors de leurs attributions officielles, une influence considérable. La Convention, pour couper court à de graves abus, avait, par décret du 2 nivôse, envoyé aux Pyrénées orientales, à la place de trois députés du pays, Cassanyes, Fabre et Gaston, deux représentants de l'Auvergne, Milhaud et Soubrany.

Le représentant Milhaud, destiné à s'illustrer plus tard dans la carrière des armes (1), avait déjà le sentiment des convenances hiérarchiques, qui le dissuadait d'usurper prématurément un droit qu'il n'avait pas encore acheté par l'expérience. Mais Soubrany montrait moins de réserve. C'était un ancien officier de dragons, dont les goûts violents s'accommodaient mieux des périls à ciel ouvert du champ de bataille que des perfides orages de la tribune. Il jouissait d'un grand crédit parmi nos soldats qui n'avaient pas de plus infatigable compagnon au bivouac, de plus intrépide frère d'arme au combat. Il les charmait surtout par la témérité de sa turbulente bravoure, par la franchise, la brusquerie de ses allures, et jusque par l'étrangeté d'un costume bizarre, affectant d'étaler sa poitrine toujours nue et de cacher à demi, sous un énorme bonnet à poil, son rude et sombre visage (2).

(1) Milhaud, né à Arpajon (Cantal), n'avait que 27 ans quand, après deux missions, dans les Ardennes et sur le Rhin, il fut envoyé aux Pyrénées orientales où, à son début, il exerça bien des violences. Son exaltation ne le cédait en rien à celle de son collègue Soubrany, mais il la tourna bientôt vers la carrière des armes. On connait la vie militaire de ce vaillant général de cavalerie qui a si glorieusement mêlé son nom à notre dernier désastre. Il est mort à Aurillac, en 1833.

(2) Soubrany était né à Riom, en 1750, d'une famille noble et riche. Brillant officier de dragons sous l'ancien régime, la révolution avait opéré chez lui, dans ses idées et jusque dans ses traits, une métamorphose si complète, que les amis de sa jeunesse avaient peine à le reconnaître dans le représentant du peuple. Austère et sombre, son exaltation n'avait pas de bornes, mais il la dépensa en action, aux armées de la Moselle et des Pyrénées orientales. A la Convention, on ne l'entendit jamais proférer une parole, si ce n'est pour voter sans appel ni sursis la mort de Louis XVI, et dans la terrible journée du 1er prairial, pour calmer l'émeute qui venait de le proclamer inopinément chef de l'armée parisienne. Cette nomination et ces quelques mots le perdirent : il fut décrété d'accusation avec son compatriote Romme et les débris de la Montagne. Prévenu du décret avant son arrestation, il profita de ce répit pour courir chez lui avertir un émigré auquel il avait donné asile, et tomba ainsi

CONSEIL DE GUERRE. — Le 30 floréal (19 mai), Soubrany, de concert avec le général en chef, fit convoquer un conseil de guerre où furent appelés tous les officiers généraux de l'armée de siége.

Dugommier, avant d'aborder Saint-Elme, avait un moment songé à une escalade, mais il y avait bientôt renoncé, à la vue de ces énormes escarpes qui, même depuis la chute de leurs parapets, présentaient encore une élévation que nulle échelle d'assaut ne pouvait atteindre. Cependant le général en chef était aussi pressé que personne d'en finir : car il savait que Navarro s'était entendu avec le commandant de la marine de Roses; qu'à la suite de ces pourparlers, cinq frégates venaient de paraître dans les eaux de Collioure, et qu'un mouvement extraordinaire se faisait remarquer dans les deux ports. Aussi, comme tous les autres membres du conseil, admettait-il que la garnison espagnole était sur le point de s'échapper; mais il pensait qu'en la pressant de toutes parts, en lui enlevant le puig Oriol (ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps), enfin, en attaquant à la fois tous les postes répandus entre Port-Vendres et Saint-Elme, il retarderait cette évacuation, que les vents ensuite pourraient bien empêcher. A ces propositions, Soubrany répondit que la valeur de nos troupes ne connaissait point d'obstacles, tous les généraux furent de son avis, et l'on arrêta : « Que l'on se contenterait de maintenir en respect le puig Oriol et le camp de la Justice; qu'on tenterait, dans l'intervalle, une fausse attaque, qu'une autre plus sérieuse serait entreprise entre Collioure et Port-Vendres; que les forces de l'ennemi ainsi divisées et partout occupées, on s'approcherait de Saint-Elme, *si quelque circonstance heureuse pouvait en annoncer la possibilité*. » Et comme, sur ce dernier point, les excitations du représentant n'avaient pu vaincre la répugnance du pru-

aux mains du bourreau. On sait qu'il voulut s'y soustraire en se poignardant sur les marches du tribunal qui venait de le condamner, et que, moins heureux que la plupart de ses infortunés compagnons, il ne put réussir à se donner la mort. Il fut donc conduit à l'échafaud noyé dans son sang, mais sans perdre la haute et fière attitude qui le distinguait.

dent général, Dugommier fit ajouter : « qu'il était expressé-
« ment défendu de s'approcher du fort, à moins que le feu
« de la terrasse ne fût complétement éteint, et que des tirail-
« leurs adroits et bien distribués n'eussent forcé l'ennemi à
« quitter la plate-forme et à se retirer dans la casemate. »
Enfin on ajourna à trois fois 24 heures, pour les préparatifs, l'exécution de cette entreprise, à laquelle 1,500 hommes du col de Banyuls et 1,200 de la brigade Victor qui couvrait Argelès, devaient coopérer. Il va sans dire que c'était une entreprise de nuit.

TENTATIVE D'ESCALADE. — Le 3 prairial donc (22 mai), à la chute du jour, toute l'armée de siége entrait en action : Victor, prenant pour direction la redoute du puig d'en Bell, marchait sur les avant-postes du camp de la Justice ; une seconde brigade s'avançait à droite de la précédente, comme pour emporter le puig Oriol ; Micas se jetait entre Collioure et Port-Vendres ; une forte colonne allait se masser en arrière de la batterie de brèche ; enfin le reste de nos troupes s'apprêtait à soutenir cette attaque générale, qui embrasa bientôt toute notre ligne d'investissement.

Les Espagnols, surpris, ignorant ce qui allait suivre, opposèrent de tous côtés et à peu près au hasard, des décharges continues, « tandis qu'au centre de ce cercle de
« feu, Saint-Elme, qui du haut de ses remparts désarmés,
« faisait rouler des bombes et des grenades et vomissait
« des matières incendiaires, semblables à des laves enflam-
« mées, Saint-Elme apparaissait comme un volcan en
éruption. »

Tous les postes épars à droite et à gauche de Saint-Elme, toutes les grand'gardes qui couvraient la communication du camp de la Justice au puig Oriol, furent bientôt emportés, et nous aurions atteint le but que le général en chef ne voulait pas dépasser, si la colonne en observation sur le puig Japone avait su maîtriser son impatience. Mais, surexcitée par le spectacle qui se déroulait sous ses yeux, cette colonne imprudente, sans attendre que les assiégés aient quitté la plate-forme, se rue sur Saint-Elme. Nos soldats accourent

donc à l'envi appliquer contre ces hautes murailles à peine écrêtées, leurs échelles d'assaut. Vains efforts ! ces échelles n'atteignent pas à la moitié de l'escarpe ; d'ailleurs, à peine sont-elles dressées, qu'une averse de fer et de feu les renverse ou les brise. Deux fois les assaillants reviennent à la charge, deux fois ils sont repoussés. Il fallut lâcher prise et abandonner les échelles et une trentaine de morts. On eut même beaucoup de peine à sauver les blessés, un d'eux surtout à qui on dut faire violence pour l'arracher du terrain, l'instigateur de cette tentative insensée, le représentant Soubrany. Son éclatante bravoure avait fait place cette fois à un sombre accès de désespoir, comme si un vague et sinistre pressentiment l'eût poussé à se soustraire, par une mort glorieuse, aux coups affreux qui devaient si prochainement trancher le cours de son orageuse carrière.

SAINT-ELME ÉVACUÉ. — Cette nuit sanglante ne changea rien à la situation des deux partis ; elle amena bien quelques pourparlers, mais on ne put s'entendre et l'assiégeant en revint à sa batterie de brèche. Elle comptait pour le moment : six pièces de 24, trois de 12, un mortier de 12 pouces, deux de 8 et trois de 5. Ces quinze bouches à feu, dont six canons de 24 avaient déjà été remplacés, étaient servies avec une activité incroyable ; c'était un véritable feu de bataille. Ainsi, dans la journée du 4, les neuf canons tirèrent ensemble plus de 1,200 coups, et il y en eut sept encore mis hors de service. Ils éventrèrent une des faces du redan d'attaque et découvrirent une espèce de souterrain ou, pour mieux dire, un obscur compartiment des bâtiments de l'intérieur, lesquels, ainsi que nous l'avons expliqué, faisaient corps avec l'escarpe. Une partie des voûtes de la plate-forme suivit le mur de revêtement, et les trois quarts des parapets furent rasés. L'ennemi, qui ne brûlait plus une amorce, se contenta de barricader pour la nuit l'ouverture du souterrain.

Le 6 (25 mai), la terrasse acheva de s'écrouler, les bâtiments perdirent leurs formes, et l'escalier finit par ne plus

offrir qu'un monceau de décombres. En seize jours, ce malheureux fort avait reçu 10,800 projectiles (1). Enfin, la nuit suivante, il fut évacué.

---

## CAPITULATION DE COLLIOURE.

Navarro abandonna en même temps Port-Vendres et se concentra à Collioure ; puis il entra définitivement en négociation. Sa position n'était plus tenable : d'un moment à l'autre il pouvait être écrasé. L'escadre sur laquelle il avait compté jusqu'alors avait bien quitté les côtes de la Catalogne pour venir l'embarquer, mais elle était arrêtée en pleine mer par le mauvais temps. Ainsi Dugommier tenait à merci une belle division espagnole de 7,000 hommes. Néanmoins, il ne se montra pas sévère, comme on va en juger par la capitulation suivante, qui blessait bien plus l'orgueil espagnol par ses formes, que les intérêts des assiégés par ses exigences :

AU NOM DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE UNE ET INDIVISIBLE.

Port-Vendres, le 7 prairial an II.

« Art. 1er. Le général commandant les troupes espagnoles à Collioure et autres postes environnants, remettra au peuple français cette partie de la République que la trahison avait livrée.

« Art. 2. Les honneurs de la guerre seront accordés aux troupes espagnoles.

« Art. 3. Elles sortiront des postes qu'elles occupent, tambours battants, mèches allumées, drapeaux déployés, et

(1) Voici l'état des munitions consommées au siége du fort Saint-Elme :

| | | |
|---|---|---|
| Les pièces de 24 avaient tiré | 5,476 | boulets. |
| — 12 | 3,150 | |
| Le mortier de 12 | 300 | bombes. |
| Les 2 mortiers de 8 | 424 | |
| Les 3 mortiers de 5 | 1,450 | |
| Total des projectiles lancés par les assiégeants | 10,800 | |

Poudre consommée, 61,800 livres.

défileront ainsi devant l'armée française. Elles déposeront leurs armes dans un lieu indiqué, et se retireront en Espagne par le col de Banyuls, après avoir fait serment de ne plus servir de toute la guerre contre la République française.

« Il sera renvoyé incessamment un nombre de prisonniers français (qui feront le même serment que les Espagnols) égal à celui qui compose l'armée du général Navarro, lesquels seront désignés par le général en chef de l'armée des Pyrénées orientales, par ancienneté de détention.

« Art. 4. Tous les citoyens français, c'est-à-dire ceux depuis Banyuls, Collioure, le Boulou, Céret et autres lieux dépendant de cette armée, qui ont été arrachés de leurs foyers et transportés au loin par une violation manifeste du droit des gens et qui existent en Espagne, seront rendus à leurs familles.

« Art. 5. Tous les Français rebelles et traîtres à la patrie et autres conspirateurs connus sous le nom d'émigrés, actuellement existants sur le territoire de la République occupé par les troupes du général Navarro, seront livrés au général français.

« Art. 6. Pour garantir l'exécution des trois premiers articles, le général espagnol fournira six otages choisis parmi les officiers supérieurs.

« Art, 7. Toute l'artillerie sera conservée et remise à la République, ainsi que toutes les munitions de guerre et de bouche, les tentes, ustensiles et autres effets militaires existant dans les magasins et autres lieux. Il sera nommé respectivement des commissaires pour en constater l'état et le vérifier au besoin.

« Art. 8. Aussitôt l'acceptation de la présente capitulation, toutes les places fortes et autres postes seront remis aux troupes de la République. »

Le chef d'état-major de l'armée de siége, le général Despinoy, qui était allé porter à Navarro cette capitulation, la

rapporta signée le même jour, 7 prairial (26 mai). Elle n'avait soulevé qu'une discussion insignifiante.

Les motifs qui avaient déterminé Dugommier à ne pas se montrer plus rigoureux, étaient de deux sortes. C'était d'abord un sentiment de compassion qui avait agi sur ce noble cœur : car, s'il consentait à laisser la garnison de Collioure retourner librement en Espagne, sous la seule condition qu'un pareil nombre de prisonniers français serait rendu en échange, c'est qu'il savait à quels traitements odieux ces infortunés prisonniers, dispersés dans la Péninsule, étaient partout en butte, et qu'il avait hâte, comme toute son armée du reste, d'opérer leur délivrance. Pourquoi ensuite eût-il poussé Navarro au désespoir? et qu'en serait-il résulté? Que le général espagnol gagnant un jour, quelques heures même, le vent pouvait tomber et l'escadre libératrice apparaître. Ce fut ce dernier motif qui empêcha aussi Dugommier d'exiger de Navarro qu'il fît ratifier sa signature par son chef. Or, malheureusement, ce vice de forme, qui permit à la Union d'éluder la parole de son lieutenant, eut de bien tristes conséquences. En effet, non-seulement aucun prisonnier ne fut rendu (1) en échange de cette division qui allait renforcer nos ennemis, non-seulement nos soldats se virent ainsi frustrés de la plus douce des récompenses qu'ils s'étaient promise de leurs travaux ; mais, ce qui fut surtout déplorable, c'est que la protestation du chef de l'armée espagnole contre le traité de Collioure devint bientôt, entre les deux partis, une source inépuisable d'ardentes récriminations, qui devaient imprimer à la seconde moitié de cette campagne un caractère d'animosité et de violence qu'on eût dit renouvelées des temps de barbarie où le droit des gens n'avait pas encore tempéré les horreurs de la guerre. Toutefois Dugommier n'eut rien à se reprocher de ces malheurs, car l'omission volontaire qu'il avait commise était, comme le fond même de la capitulation, commandée par les circonstances. Peut-être seulement au-

(1) Les Espagnols ne rendirent même pas les 60 mulets que Dugommier avait eu la générosité de prêter aux officiers de Navarro pour le transport de leurs bagages jusqu'à Espolla.

rait-il pu, malgré les prescriptions de son gouvernement, donner des formes moins dures à la rédaction d'un traité dont l'exécution reposait entièrement sur la bonne foi d'un ennemi qu'il allait faire passer sous les fourches caudines.

Navarro éluda, lui, mais sans blesser, comme la Union, la délicatesse de son loyal adversaire, un autre article de cette capitulation, celui qui stipulait la remise des émigrés de la légion de la Reine (1), dont le désespoir avait si puissamment contribué à prolonger la défense de Saint-Elme : pour protester contre l'impitoyable rigueur qui vouait au supplice des traîtres ses plus intrépides compagnons d'armes, il écrivit à la suite de l'article concernant les émigrés : « *On ne croit pas qu'il y en ait,* » puis il les fit échapper sur des barques (2), sans grande peine du reste, car personne ne marchandait la pitié à ces malheureux.

Dans la soirée du 7, nos troupes prirent possession des avant-postes de la place reconquise ; puis le lendemain à la pointe du jour, la division espagnole, forte de 6,468 soldats, 300 sergents et 384 officiers de tous grades (dont 3 maréchaux de camp, 10 brigadiers et 15 colonels), défila, avec tous les honneurs de la guerre, au milieu des troupes assiégeantes rangées sur deux haies parallèles. Elle alla ensuite déposer ses armes sur la plage de Banyuls dont elle devait emprunter le col pour rentrer en Espagne. Comme elle partait, huit vaisseaux de ligne et de nombreux transports se montrèrent à l'horizon : c'était l'escadre de l'amiral Gravina, dont la tardive apparition ne servit qu'à ajouter

(1) Il y avait dans l'armée espagnole deux légions d'émigrés : 1° celle du Vallspire, presque exclusivement composée de paysans du haut Tech et commandée par Costa de Saint-Laurent de Cerda : 2° la légion de la Reine, recrutée surtout parmi les nobles de nos départements méridionaux et obéissant au vicomte de Gand. Les deux colonels français ne s'entendaient nullement entre eux. Costa, qu'on avait surnommé le Larochejacquelein du Midi, paraissait combattre, moins pour la royauté telle qu'on la proclamait à Coblentz, que pour les franchises, les fueros de ses montagnes où sa famille avait, depuis plusieurs centaines d'années, une position considérable.

(2) Ce fut le colonel Amoros, si connu depuis dans l'armée française, qui présida à l'embarquement de la légion de la Reine.

une douleur nouvelle aux humiliations que les vaincus achevaient de dévorer.

Ils nous abandonnaient 22 drapeaux, 91 bouches à feu (1), 6,568 fusils, et tous les chevaux, mulets et objets d'équipement d'un escadron de cavalerie et de plusieurs compagnies de canonniers.

Ainsi se termina ce siége remarquable. L'investissement, qui en avait été l'opération capitale, avait duré 22 jours. Sans doute, si 14,000 hommes disséminés sur une étendue de quatre lieues, que doublaient encore les accidents du sol, s'étaient si solidement maintenus devant plus de 7,000 soldats aguerris et concentrés, c'était en partie à la triste position qu'avait faite aux assiégés notre victoire du Boulou qu'il fallait l'attribuer. Mais il fallait aussi en faire honneur à la belle conduite des assiégeants, non-seulement à leur bravoure qui n'avait plus besoin d'être constatée, mais à des vertus qu'ils n'avaient pas encore eu occasion de manifester : à leur vigilance au bivouac, à l'abnégation avec laquelle ils avaient supporté, au repos, nonobstant la saison toujours retardée dans ces montagnes, les rigueurs d'un froid qui n'avait

(1) Voici l'état de ces bouches à feu :

| | |
|---|---|
| A Collioure. | |
| Château : 4 canons de 16, 3 de 8, 5 de 4, 2 de 3, 1 mortier de 12 pouces 1 de 8; total. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 16 |
| Miradoux : 10 canons de 24, 2 de 8, 2 de 4, 3 mortiers de 12 pouces, total . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 17 |
| Fort Carré : 6 de 4 ; total . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 6 |
| Fort l'Etoile : 1 de 16, 1 de 8 ; total . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 2 |
| Redoute du Monicle : 3 de 8; total . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 3 |
| id. de la Rialle : 2 de 8, 1 de 4; total . . . . . . . . . . . . . | 3 |
| Puig Oriol : 2 de 12, 5 de 8, 7 de 4, 2 obusiers de 8 pouces, total. . . | 16 |
| A Port-Vendres. | |
| Batterie du Fanal : 1 de 24, 5 de 12; total. . . . . . . . . . . . . . | 6 |
| — de la Presqu'île : 2 de 12; total. . . . . . . . . . . . . . . . . | 2 |
| — de Mailly : 2 de 24, 1 de 12, 4 de 4; total . . . . . . . . . . | 7 |
| — de Biarre : 3 de 24; total. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 3 |
| A Saint-Elme. | |
| 1 de 16, 2 de 12, 2 de 8, 2 de 4, 1 mortier de 12, 2 de 8; total, . . . | 10 |
| Total général. . . . . . . . . . . . . . . . . | 91 |

68 de ces bouches à feu étaient françaises, dont 12 en fer. Les 23 pièces espagnoles étaient en bronze.

été interrompu que par des pluies torrentielles ou par les bourrasques de la mer. Pas une seule tente n'avait été dressée. Dugommier, au reste, était le premier à donner l'exemple; car c'est à peine si, malgré l'état de souffrance où l'avait jeté sa blessure, il cherchait, pendant la nuit, quelques heures de repos dans la hutte glacée qu'il partageait avec Soubrany sur la cime de las Daines, et qui ne l'abritait guère mieux des intempéries de l'air que des biscaïens espagnols. Aussi la reprise de Collioure ajouta-t-elle un nouveau lustre à la couronne murale du vainqueur de Toulon.

Ce dévouement de l'armée avait excité parmi la population roussillonnaise une louable émulation, et de tous les points de la province, on venait en aide aux assiégeants. C'est ainsi que les habitants d'un village déjà célèbre dans la défense de cette frontière, les intrépides contrebandiers de Banyuls avaient reparu, escortés, comme l'année précédente au puig de la Calme, de leurs femmes et de leurs enfants. Les femmes surtout avaient montré un sang-froid et une audace au-dessus de tout éloge. Chaque jour, en effet, on voyait ces valeureuses montagnardes gravir sous le feu de l'ennemi les revers les plus escarpés, pour porter à nos soldats des cartouches, du pain, des médicaments, et panser leurs blessures. Aussi était-ce en retour de cette admirable conduite, que Dugommier avait assigné aux soldats de Navarro, pour déposer leurs armes, la place de Banyuls, et que, dans l'article 4 de la capitulation, il avait stipulé en première ligne la liberté des Banyulins arrachés de leurs foyers, de ces vieillards faits prisonniers sous leurs toits et chargés de fers et d'outrages en punition du patriotisme de leurs enfants. Enfin, la Convention, lorsque, dix jours plus tard, elle décréta que l'armée des Pyrénées orientales continuait à bien mériter de la patrie, enveloppa dans le même honneur les habitants de Banyuls (1), en ajoutant qu'il serait élevé sur la place de leur village un obélisque de granit destiné à per-

(1) Furent aussi compris dans le décret les habitants de Collioure, mais il faut entendre ceux qui avaient quitté la place ou ceux de la banlieue. La plupart appartenaient aux familles de cette brave municipalité qui s'était si bien

pétuer le souvenir d'un dévouement si beau et de l'hommage si touchant qui l'avait récompensé.

défendue en 1793. Quelques-uns même servaient comme volontaires dans l'armée, tel que le citoyen Honoré Pi, qui avait à venger la mort de son père, et dont la maison, à Cosprons, servait d'annexe au quartier général de Dugommier.

Le même décret changea le nom de Port-Vendres en celui de Port de la Victoire, et Saint-Elme, en Fort du Rocher.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

# DEUXIÈME PARTIE

## INVASION DE LA CATALOGNE

## CHAPITRE X.

### DE LA CATALOGNE.

**Dugommier expose au Comité de salut public ses vues sur la Catalogne. — Aspect général de cette province. — Communications. — Cours d'eau. — Agriculture. — Industrie. — Commerce. — Littoral. — Population. — Caractère et mœurs des habitants. — Aspect militaire et tout exceptionnel de la contrée. — Ses lignes naturelles de défense. — Ses places fortes. — Difficulté pour une armée d'invasion d'y subsister. — Esprit militaire et habitudes de guerre des Catalans. — Coup d'œil sur leur histoire militaire. — Leurs dispositions dans la présente campagne.**

LETTRE DE DUGOMMIER SUR LA CATALOGNE. — De son rocher de las Daines, Dugommier, qui plongeait déjà par la pensée de l'autre côté des monts, écrivait, le 23 floréal (12 mai), au Comité de salut public : « L'armée des Pyrénées orientales « va pénétrer en Espagne. Quel est le but que se propose le « gouvernement ? je l'ignore. Quoi qu'il en soit, je crois de- « voir lui communiquer mes réflexions sur la Catalogne. « L'armée y entrera-t-elle comme un torrent qui dévaste « tout et ne laisse sur son passage que l'aridité, la désolation « et un long témoignage de tout ce qu'il a détruit ? Il aura « beau entraîner dans son lit les richesses de la contrée, il « ne l'emportera pas sur ces fleuves bienfaisants qui fertili- « sent et font désirer leur voisinage. La Catalogne est une « superbe et riche province par ses moissons de toute espèce « et ses manufactures. Elle est recommandable par ses mines

« et ses ports sur la Méditerranée. Mais ce qui doit surtout « décider à ménager les Catalans, c'est la certitude d'établir « entre la France et l'Espagne un nouveau boulevard plus « solide que les Pyrénées. Tel est l'avantage que présentent « les Catalans réunis à notre république. Le Catalan est « brave, actif, laborieux, ennemi de l'Espagne ; il a toujours « aimé la Liberté, et lorsqu'il lui verra adjoindre l'Egalité, « cette reine des nations, il se réunira bientôt à ceux qui « combattent pour ses principes. Le drapeau de la Fraternité « marchera à la tête de notre avant-garde ; le mot d'ordre « sera protection, et les Catalans, bientôt francisés, j'ose le « prédire, nous faciliteront nos projets ultérieurs sur l'Espa-« gne. Nous respecterons les propriétés des particuliers, le « clergé séculier et les paroisses. Ce clergé est en opposition « avec les moines. Ces derniers, ainsi que les couvents, tom-« beront sous la faulx de la raison, et les ecclésiastiques se « croiront relevés de l'abaissement dans lequel les tient une « sotte préférence.

« Nous saisirons donc tout ce qui peut appartenir au gou-« vernement. Ces dépouilles, celles des moines, qu'il ne sera « pas difficile de justifier aux yeux du peuple, suffiront et au « delà aux dépenses de l'armée. En conservant les propriétés « des hommes de bonne volonté, en même temps que nous « élèverons ceux qui n'ont rien, selon notre système, on peut « prévoir comme un événement certain que la province se lè-« vera bientôt pour venir à nous. On achèvera de fraterniser « par un commerce franc et loyal, et ce sera de ces li-« mites que l'armée française partira ensuite comme de ses « foyers. »

Cette pensée, de réunir la Catalogne à la France, qui se présentait, colorée des illusions du temps, à l'esprit du général républicain, était venue aux grands hommes de toutes les époques : à Charlemagne qui l'avait réalisée, à Richelieu qui s'en préoccupait à son lit de mort, et à Louis XIV, qui ne voulait plus de Pyrénées. La valeur de ces projets qui devaient encore se reproduire, le sort qui leur était réservé, l'histoire nous l'apprendra tout à l'heure. Mais faisons d'abord

connaître cette province, objet d'une si persistante convoitise, et si continuellement tourmentée par la fluctuation de la politique et les orages de la guerre, cette terre à part, que les efforts de plusieurs siècles sont à peine parvenus à fondre dans le corps de la monarchie espagnole.

ASPECT GÉNÉRAL. — La Catalogne comprend le quadrilatère formé par les Pyrénées orientales, la Sègre, l'Ebre inférieur et la mer. Ce trapèze, qui a 35 lieues de largeur moyenne sur 44 de hauteur, est entièrement recouvert de hautes montagnes. Qu'on se figure donc un entassement sans ordre et presque sans interruption de montagnes de première grandeur, entre lesquelles serpentent une infinité de gorges repliées en tous sens, étroites, profondes, et bordées de perpétuels escarpements; puis, çà et là, quelques petites plaines dont les plus considérables avoisinent le littoral, et l'on aura une idée de l'aspect général de la Catalogne.

On devine ce que doivent être, dans une telle contrée, les voies de communication. Elles étaient alors (cet état de choses a notablement changé depuis) les plus mauvaises de l'Espagne, à ce point, qu'en exceptant la route de la frontière à Barcelone et celle de Saragosse à Valence, il était vrai de dire que l'on ne circulait en Catalogne que par de longs et menaçants défilés ou par de périlleuses corniches, praticables aux mulets seulement.

Les rivières sont généralement guéables, mais sans ponts le plus souvent et toutes torrentielles; en sorte que les moindres pluies les exposent à des inondations si fréquentes, si subites, si terribles, que les communications sont sans cesse interrompues.

La configuration et la nature du sol interdisent les grandes cultures, et la province ne peut suffire à sa consommation, malgré l'activité catalane qui cependant supplée autant que possible, et quelquefois avec un rare bonheur, à la pénurie de ses produits agricoles. Car, au milieu des plus âpres rochers, on voit s'étayer, en longs gradins de verdure, des champs couverts de moissons, des prairies, des vergers; les plaines et le pied des collines doivent à un habile système

d'arrosage une fertilité qui étonne; le littoral est planté d'oliviers, et l'on y récolte du vin en abondance.

Les bras qui ne sont pas nécessaires à une agriculture aussi restreinte, l'industrie les occupe : les montagnes abondent en charbons de terre, en minerais de fer et de plomb; les vallées sont parsemées de forges; les pâturages, où l'on élève des chevaux aussi sobres qu'agiles, nourrissent des troupeaux nombreux qui alimentent à leur tour une abondante fabrication de cuirs et de tissus de laine.

On estimait alors que la Catalogne faisait à elle seule la cinquième partie des affaires commerciales de la Péninsule. Le cabotage de ses côtes est très-actif. Ces côtes, du reste, sont admirablement découpées pour cette sorte de navigation, et présentent, sur cent lieues de développement, une infinité de mouillages de toutes les classes, depuis les plus humbles criques jusqu'aux ports de premier ordre. Au commencement du siècle dernier, à la suite des malheurs qui accompagnèrent l'agonie de la maison d'Autriche, la province était réduite à 255,000 habitants. A la fin du même siècle, elle s'était relevée à 814,000. Elle compte aujourd'hui 1,300,000 âmes.

Les Catalans sont des hommes rudes, violents, exclusifs, pleins de fierté, possédés d'une soif démesurée d'indépendance, d'une intelligence rapide, durs à eux-mêmes, et capables des plus grandes choses. Le luxe des villes a réagi d'une manière fâcheuse sur leurs habitants, dans les classes élevées surtout; mais c'est parmi la population des montagnes qu'il faut admirer le développement de cette race vigoureuse, si singulièrement endurcie par ses habitudes nomades et l'ignorance des commodités de la civilisation. C'est là qu'éclate, avec une âpreté de formes souvent choquante pour l'étranger, cet excessif amour d'eux-mêmes dont toute leur conduite et jusqu'à leurs traits portent la sévère empreinte, et qui donne à leur démarche, à toutes leurs manières, une apparence de dignité qui ne déplaît point. Cet air grave est encore relevé par l'antique costume national, le bonnet phrygien, la veste de couleur tranchante, la culotte courte, la

ceinture rouge, et la couverture étroite et longue jetée avec grâce sur les épaules.

ASPECT MILITAIRE. — Mais attachons-nous à faire connaître ce qui importe surtout à notre sujet, l'aspect militaire de la Catalogne.

S'il arrive fréquemment que des provinces d'une certaine étendue sont traversées par quelques-unes de ces grandes nervures qui dessinent la charpente superficielle du globe, il est fort rare d'en rencontrer qui soient entièrement recouvertes de hautes montagnes ; du moins, l'Europe occidentale n'en a guère que trois exemples à citer : la Suisse, qui est un épanouissement des Alpes ; le Portugal ; et à l'autre extrémité de la péninsule hispanique, un large épanchement des Pyrénées orientales, la Catalogne. Ces terres exceptionnelles, ainsi fortifiées par la nature contre les agressions étrangères, sont en général des terres d'indépendance, comme le témoigne le rapprochement des noms ci-dessus. Aussi offrent-elles le plus grand intérêt au point de vue militaire. Sous ce dernier rapport, on va voir que la province qui nous occupe n'a rien à envier à celles que l'Europe met en première ligne.

Les montagnes de la Catalogne n'affectent aucun enchaînement bien régulier; néanmoins, elles peuvent être rattachées aux quatre grands contre-forts pyrénéens qui séparent les bassins des cinq principales rivières du pays : la Sègre, le Llobregat, le Ter, la Fluvia et la Muga. Ces crêtes de partage sont les véritables lignes de défense de la Catalogne; car on ne saurait donner ce nom aux torrents, de régime si variable, que nous venons de nommer, lesquels ne servent en quelque sorte qu'à délimiter les pieds des montagnes qui les encaissent.

Disons donc que la Catalogne présente, face au nord et les unes derrière les autres, cinq grandes lignes de défense qui, toutes, se rattachent à la première, c'est-à-dire aux Pyrénées, et vont, en s'enveloppant successivement du nord-est au sud-ouest, aboutir à la mer.

Cette disposition semble livrer ces bases de résistance au danger d'être tournées ; de plus, elle paraît exiger l'extension du cordon de la défense, alors que celle-ci doit se resserrer.

Mais ces défauts, plus apparents que réels, sont largement compensés par la progression en hauteur et en âpreté que suit la chaîne pyrénéenne, à mesure que ses contre-forts, s'enracinant plus à l'ouest, prennent plus de développement, et que l'inclinaison sur la ligne frontière des vallées qu'ils interceptent devient plus menaçante. Ainsi, la Muga est, par son orientation, peu à craindre comme rampe pour descendre des crêtes dans l'intérieur du pays. La Fluvia, qui enveloppe la Muga, prend sa source dans une région bien difficile à aborder quand on vient du nord, tandis que la partie de son cours qui se développe parallèlement à la frontière, passe pour la meilleure des lignes de défense de la Catalogne, à condition toutefois que le Ter soit bien gardé. Le Ter, en effet, qui coule d'abord du nord au sud, serait fatal aux Catalans, s'ils laissaient envahir cette première partie; car, comme il tourne bientôt à l'est et va arroser Girone, il suffirait de continuer à descendre sa vallée, pour prendre à revers toutes les lignes qui précèdent. Mais la facilité de barrer cette haute gorge du Ter, étranglée qu'elle est entre des montagnes énormes, atténue bien les dangers qu'elle présente. Le Llobregat, qui vient ensuite, a son origine dans un inextricable réseau de montagnes confuses, et quand son bassin commence à se dégager, on touche à la sphère d'activité de Barcelone. Enfin, si la Sègre, ce cinquième grand cours d'eau de la province, qui enveloppe tous les autres, a franchement la direction d'une ligne d'invasion pour pénétrer au cœur de la Péninsule, en revanche, le relief et la continuité des montagnes qui l'encaissent en font un perpétuel et formidable défilé. Telle est même la puissance du contre-fort qui accompagne la rive gauche de cette longue rivière, qu'on le prendrait, ce contre-fort, pour la continuation de la grande chaîne plutôt que pour une branche qui en est détachée. C'est une ceinture qui, au besoin, servirait à la Catalogne de frontière contre l'Espagne.

A ces lignes naturelles de défense, l'art est venu ajouter ses ressources; car le pays est hérissé de places fortes. Roses défend, près de l'extrême frontière, une baie magnifique;

Figuières, Girone, Hostalrich, sont échelonnées sur la route de Barcelone, et Cartellfullit et Olot, sur le cours de la Fluvia ; Cardone est un précieux réduit au milieu de la solitude des montagnes du Llobregat ; Barcelone, place de premier ordre, se présente comme un immense dépôt en troisième ligne, puis viennent, en quatrième, Tortose et Tarragone. On pourrait encore énumérer, après un assez grand nombre de postes réputés militaires, une multitude de bourgs et de gros villages que l'inquiète prévoyance des habitants d'un pays ravagé par tant de désastreuses querelles, a spontanément entourés de murailles défensives.

Tout est si bien disposé pour la guerre, en Catalogne, qu'il n'est pas jusqu'à la pénurie même des choses dont manque cette province véritablement prédestinée, qui ne concoure à sa défense. Ainsi, l'exiguité de ses ressources en vivres et en fourrages est un de ses plus puissants auxiliaires. On peut même avancer, ce qui est du reste surabondamment prouvé par l'expérience, que, de tous les innombrables moyens de résistance accumulés dans ces montagnes, le plus redoutable, c'est la difficulté d'y subsister. Vauban disait : *Si une armée ne veut mourir de faim en Catalogne, il faut qu'elle soit maîtresse du bas Ebre, ou que la mer s'en mêle* ; et tous les généraux qui, depuis l'illustre maréchal, ont fait la guerre dans cette contrée, Suchet, Saint-Cyr, Wellington, pour ne citer que les dernières, ont répété cette assertion.

Tant de circonstances favorables au développement de l'esprit militaire devaient porter leurs fruits. Quoi, en effet, de plus propre à éveiller et à nourrir le génie de la guerre, que cette situation à l'une des portes d'un riche empire si souvent convoité? que l'aspect de ces imposantes barrières si faciles à défendre? Aussi les instincts belliqueux du Catalan portent-ils une empreinte toute particulière. Chez lui, le goût des armes est inné et leur usage passe dans les premières habitudes de la vie. Au premier signal, chaque homme en état de porter un fusil est debout. Immédiatement, la jeunesse se forme en compagnies franches qui vont, sous le nom de Miquelets, grossir l'armée régulière. Le reste de la

population attend que le danger presse, que ses foyers soient envahis, pour s'organiser en Soumatens. C'est la levée en masse. A l'appel du tocsin, dont le nom caractérise ces terribles soulèvements (dans la langue du pays, Soumaten et tocsin sont synonymes), les habitants de chaque paroisse abandonnent leurs toits, enterrent leurs grains, replient leurs troupeaux, et vont, leur curé en tête, occuper quelque position menaçante, mais dans le voisinage seulement et en vue de leurs clochers; ou bien, ils courent s'entasser dans quelques-uns de ces bourgs renommés parmi eux, chétifs réduits que la nature, quelques pans de murailles, mais, par-dessus tout, leur indomptable courage, transforment en citadelles improvisées.

HISTORIQUE. — Aussi la Catalogne est-elle une terre classique de combats et de révoltes, et pouvons-nous résumer toute son histoire dans le tableau des sanglantes et mémorables luttes qu'elle a soutenues sans interruption pour son indépendance, depuis les temps les plus reculés.

On sait les amers déplaisirs que causèrent à leurs premiers conquérants, aux Carthaginois, aux Romains surtout, ces redoutables montagnards. On se rappelle (1) qu'ensuite, lorsque le flot des barbares pénétrait à la fois par toutes les brèches de l'empire d'Occident, toujours il rencontrait aux Pyrénées orientales une digue insurmontable; que c'était en s'écoulant le long de la chaîne, vers l'ouest, que seulement il trouvait des issues pour faire irruption en Espagne; et qu'enfin, c'était le plus souvent après avoir inondé la Péninsule, qu'il venait à revers se heurter, quelquefois se briser contre l'écueil de la Catalogne.

Un moment enveloppés dans l'ouragan qui, des côtes d'Afrique aux crêtes des Pyrénées, emportait avec la rapidité de la foudre la domination énervée des barbares du Nord, l'indomptable province, après soixante ans à peine d'une indocile sujétion, bravait le sabre musulman sous lequel la Péninsule devait se débattre encore pendant huit siècles. Il

(1) Voir l'introduction du 1[er] volume : « *Des guerres anciennes dans les Pyrénées orientales,* » p. 7 et suivantes.

est vrai qu'on avait invoqué et reçu, contre les infidèles, l'appui de Charlemagne, appui qui avait ses dangers, car que de fois la reconnaissance a perdu l'indépendance des nations! Mais, la reconnaissance des habitants de la Catalogne pour le nouvel empereur d'Occident, n'endormit pas même un instant leur jalouse vigilance, et ces fiers protégés ne consentirent à reconnaître les comtes de Barcelone, institués par leur tout-puissant libérateur (1), qu'après qu'on leur eût garanti les plus larges franchises. Et si, plus tard, ils consentirent à se laisser gouverner par les rois d'Aragon, ce fut encore et seulement après conditions faites, qu'ils ne salueraient dans ces rois que des comtes de Barcelone, et qu'en surcroît de leurs antiques priviléges, ils cumuleraient ceux de ce royaume d'Aragon déjà si singulièrement libre au milieu de l'esclavage général de l'Europe (2). Encore, impatients de ces légères entraves, cherchèrent-ils bientôt à s'y soustraire, en se donnant carrière sur la Méditerrannée où ils trouvaient un champ plus libre. C'est ainsi qu'au moyen âge, les Catalans devinrent des navigateurs en renom, qui portèrent sur toutes les côtes lointaines leur inquiète et dévorante activité.

Au sortir de cette période, au seizième siècle, il fallut bien faire quelques concessions aux souverains qui, reprenant dans le monde le rôle des Romains, aspiraient à la monarchie universelle et avaient aux portes de la Catalogne le centre d'une domination qui enserrait les deux hémisphères. Mais ni les victoires de Charles Quint, ni l'ombrageuse et tyrannique ambition de Philippe II ne purent déraciner les franchises de ce petit peuple, qui sut ainsi résister aux séductions de la gloire et de l'esprit de conquête. Toutefois, à

(1) Pour mieux résister aux Arabes, Charlemagne réunit sur la tête d'un de ses vassaux la Catalogne et tout le littoral de la Méditerranée jusqu'aux bouches du Rhône. Mais après la mort de l'empereur et de son fils, un héritier du vassal, au lieu de faire la guerre aux infidèles, la fit aux chrétiens, et, voulant s'agrandir au nord, alla assiéger Toulouse. Ce fut alors, en 860, que Charles le Chauve subdivisa ce fief en deux parties séparées par les Corbières. Le choix de cette frontière fut une grande faute, qui ne devait être réparée que huit siècles plus tard par Richelieu.

(2) C'est l'Aragon qui fut, en Europe, le premier état constitutionnel.

l'épreuve de ces séductions, il manqua la plus délicate, la plus dangereuse : la monarchie espagnole négligea de faire sur ces rudes vassaux l'essai de ses munificences, des hauts emplois, des riches faveurs qui s'arrêtaient autour de Madrid et comblaient la molle et complaisante Castille. Celle-ci, en retour, abdiquait son reste d'indépendance, et pliait sous le joug dégradant de l'inquisition, pendant qu'on brûlait les inquisiteurs dans les provinces de l'Est. Alors, quand à une vieille et dédaigneuse aversion de race, dont la population catalane avait toujours poursuivi les Castillans, quand vinrent s'ajouter les brûlants griefs de la jalousie et des intérêts méconnus, la mesure fut comblée, et la haine de ces cœurs ulcérés éclatant en révolte, ils se donnèrent à la France. Mais les habitudes conquérantes de leurs libérateurs allaient mal à un si chatouilleux orgueil; ils rappelèrent leurs anciens maîtres. Toutefois, bientôt fatigués de ceux-ci comme des autres, et cependant trop faibles pour se retrancher en eux-mêmes, ils adoptèrent le rôle d'une constante irrésolution, trompant, pour leur échapper sans cesse, les espérances de chaque parti, et se cabrant toujours à l'approche du frein. Les âmes ardentes et tourmentées sont infidèles à leurs haines de la veille comme à leurs capricieuses alliances du lendemain : c'est la date du grief qui fait pencher la balance. Telles étaient, entre les exactions des préteurs de Madrid et les violences des garnisons françaises, les oscillations des Catalans, jusqu'à ce qu'un roi français, appelé par la Castille, vint leur fournir l'occasion de confondre leur double haine. De là l'origine de cette résistance désespérée à la maison de Bourbon, qui fit pendant quelques années l'étonnement et l'admiration de l'Europe, résistance où les priviléges de la Catalogne subirent un dernier et douloureux naufrage, si douloureux, que les victimes ne l'avaient pas encore pardonné au nom français, quand éclata la révolution.

Cette révolution, dans son avidité de propagande, pouvait désirer faire de la Catalogne une république indépendante et se créer ainsi, au delà des monts, un arsenal politique dans une place d'armes. Mais le Comité de la Terreur avait

bien d'autres soucis, sans se préoccuper de ces questions lointaines, et les thermidoriens étaient beaucoup trop pressés de donner à l'Europe un gage de modération en accordant à l'Espagne vaincue une paix généreuse, pour aborder une question que n'avaient pas même effleurée leurs entreprenants devanciers. Les missionnaires de la révolution obtenaient bien quelques succès à Barcelone et sur le littoral; mais, comme la tendresse des Catalans pour la liberté n'est, au fond, qu'un amour exclusif pour l'indépendance absolue, s'ils goûtaient nos principes, c'était pour les traduire à leur manière, et ils n'en étaient pas moins disposés à repousser la main qui les leur apportait. En vain Dugommier, dont l'imagination se laissait parfois emporter aux généreuses illusions de son cœur, en vain espérait-il se les attacher par son respect pour le culte et les propriétés : un peuple adorateur de la force, appelle la modération faiblesse, et s'il a, comme celui-ci, la passion de l'indépendance, le drapeau de la fraternité n'est jamais à ses yeux que le drapeau de la domination étrangère.

Aussi à peine les Catalans virent-ils leurs foyers menacés, qu'ils se soulevèrent avec un ensemble vraiment formidable et une confiance qui, du reste, faisait plus d'honneur à leur patriotisme qu'à leur jugement; car n'allèrent-ils pas jusqu'à hasarder à Madrid l'étrange proposition de se charger seuls de la défense de leur territoire contre la république victorieuse!

L'armée française, en pénétrant en Catalogne, allait donc avoir affaire, non-seulement aux troupes du roi d'Espagne, mais à une vaste et belliqueuse province qui, elle aussi, se levait pour sa nationalité.

---

# CHAPITRE XI.

## COMBAT DE LA FONDERIE DE LA MUGA.

La division Augereau installée autour de la Fonderie, sur la haute Muga. — Dangers de cette position excentrique. — La Union profite de cette faute pour reprendre la campagne. — Son plan d'attaque pour envelopper et écraser notre division isolée. — Sanglant combat de la Fonderie. — Les Espagnols sont refoulés sur tous les points. — Sombre énergie des soldats d'Augereau. — Abnégation de la brigade Mirabel.

POSITION D'AUGEREAU. — Nous avons dit qu'à la suite de la bataille du Boulou, Pérignon et Augereau, après avoir perdu quelques jours bien précieux, étaient allés, le premier investir Bellegarde, le second surprendre la Fonderie de Saint-Laurent de la Muga. Nous avons ajouté qu'Augereau, abusant de l'indépendance qu'on lui laissait, au lieu de se rallier à son collègue pour couvrir le blocus de Bellegarde et observer l'armée espagnole qui se reformait sous Figuères, avait pris la détermination bizarre de s'installer sur le terrain dont une imprudence inutile venait de le rendre maître, c'est-à-dire sur un point tout à fait en dehors de la place que lui assignait le rôle qu'il avait à remplir. Il était, en effet, beaucoup trop éloigné de notre ligne d'investissement pour la protéger d'une manière un peu efficace contre un ennemi qui s'en trouvait si rapproché et qui, en outre, avait pour appui la belle forteresse de Figuères.

Cette faute d'Augereau, et surtout l'entêtement qu'il mit à y persister, allaient donner au début de notre invasion en Catalogne une tournure que personne n'avait prévue. En effet, au lieu de s'engager comme à l'ordinaire, aux abords de la ligne naturelle d'opération, de la grande route, les hostilités se trouvaient ainsi transportées dans les monta-

gnes reculées de la haute Muga où elles devaient se maintenir tout l'été, en dehors de toute voie de communication; en sorte que ces solitudes arides, inconnues, allaient, pendant quatre longs mois, servir de théâtre à de stériles effusions de sang; combats à outrance, où le sombre acharnement des acteurs sembla refléter quelque chose de l'aspect sauvage de la scène.

L'aspect de ce nouveau théâtre de guerre est étrange en effet, et nulle part l'âpre Catalogne ne présente un terrain plus bouleversé : des crêtes de roc vif aux flancs abrupts et décharnés, sur lesquels tranchent çà et là des lambeaux d'une noire et rude végétation; un torrent embarrassé dans sa marche tortueuse, qui roule entre d'immenses escarpements; un village isolé, une fonderie solitaire, puis, de loin en loin seulement, quelques métaieries ou cabanes de bergers, éparses dans les rares ouvertures de la gorge ou dans les oasis de la montagne; enfin pour communications des sentiers suspendus au-dessus des précipices ou ensevelis sous les déjections des ravins : telle est la sévère image des lieux.

Saint-Laurent et la fonderie à laquelle ce village a donné son nom, distants l'un de l'autre de trois kilomètres environ, occupent, au bord et sur la rive gauche de la Muga, les deux extrémités d'une demi-circonférence que ce torrent décrit autour d'un massif de sept à huit cents mètres de relief. Cette montagne, appelée la Magdelaine, est la tête d'un gros chaînon qui sépare la Muga d'une gorge adjacente, la gorge de Terradas, laquelle décharge ses eaux dans le Manol, non loin du fort de Figuères, qui couronne la pointe orientale du chaînon.

La Magdelaine était naturellement le point capital de cette position. Mais, pour occuper cette masse énorme, il eût fallu des forces considérables, et Augereau avait à peine 6,000 hommes. Il s'était donc forcément limité aux bords mêmes de la Muga. Le général Guieux campait, avec quatre bataillons et sans retranchements, sur les hauteurs de la rive droite, en avant et à l'est de Saint-Laurent. Mirabel gardait la Fonderie, en face de laquelle plusieurs redoutes, élevées

sur des mamelons épars au pied de la Magdelaine, couvraient le pont de Saint-Sébastien. Enfin, au loin à gauche, à Darnius, un bataillon détaché dont il a déjà été question, devait, à lui seul, masquer la trouée qui séparait la Fonderie du village d'Agouillane, un peu en arrière duquel commençaient les premiers postes de Pérignon. Or, comme le chemin d'Agouillane à la Fonderie traverse deux hautes crêtes et trois gorges profondes, cette lacune n'équivalait pas à moins d'une grande journée de marche. Tout était donc péril autour d'Augereau : le fait et la nature de son isolement, et sa position elle-même, qui laissait au-dessus de sa tête, à la merci du premier occupant, une montagne écrasante. C'est ce qui détermina la Union à reprendre la campagne.

POSITION DES ESPAGNOLS. — Au reste, le vaincu du Boulou, que nous n'avions plus inquiété depuis son désastre, commençait à se refaire. Déjà il comptait, en état de combattre, 15,000 hommes d'infanterie, savoir : 5,000 entre Espolla et Vilarnadal, et 10,000 en avant de Figuères. Ceux-ci avaient leur droite soutenue par des retranchements ébauchés sur les buttes qui dominent Pont-des-Moulins, village où se croisent la Muga et la grande route ; puis ils allaient, par les plateaux de Llers, appuyer leur gauche à une vaste redoute commencée près de Vinyonnet, au débouché même de la gorge de Terradas. Venaient en outre 4,000 chevaux, frais et bien montés, car ils n'avaient pris aucune part à la bataille du Boulou ; ils étaient répandus dans la petite plaine de Vilanau, et reliaient Vilarnadal à Pont-des-Moulins.

Ces forces, toutefois, étaient encore trop restreintes pour que la Union songeât, soit à troubler le siége de Saint-Elme, soit à inquiéter sérieusement le blocus de Bellegarde ; mais il pouvait écraser Augereau. C'était effectivement le dessein qu'il avait conçu et qu'il allait mettre à exécution. Seulement, au lieu d'employer, pour atteindre son but, le moyen le plus simple et le seul efficace, qui consistait à réunir sa petite armée sur les plateaux de Llers et à la pousser droit et en masse sur la Magdelaine, il s'ingénia et prit comme plaisir à la disséminer.

Il en forma sept colonnes : la première, pour attaquer Saint-Laurent ; la deuxième, pour assaillir la Fonderie, et la troisième pour la tourner ; la quatrième, pour emporter Darnius et se joindre ensuite à la seconde ; la cinquième, pour se glisser entre la Muga et la Fonderie, et aller intercepter notre ligne de retraite sur le Vallspire ; enfin les deux dernières, pour contenir et inquiéter Pérignon et l'empêcher, par suite, de faire un détachement du côté de Darnius.

COMBAT. — Le 30 floréal (19 mai), à l'aube du jour, les deux premières colonnes, laissant entre elles la Magdelaine, parurent à l'improviste en vue, l'une de Saint-Laurent, l'autre de la Fonderie. Cette dernière ne devait commencer son attaque qu'après la chute de Darnius et la jonction de la colonne chargée d'abord d'emporter ce point isolé ; mais, après avoir vainement attendu, elle finit par déployer en tirailleurs, sur le versant septentrional de la Magdelaine, ses intrépides gardes vallones, qui ne tardèrent pas à provoquer nos redoutes du pont de Saint-Sébastien. La colonne de Saint-Laurent suivit l'impulsion de sa voisine ; elle aborda le plateau où campait le général Guieux. L'action devint donc générale.

Les chances se partagèrent immédiatement : les Espagnols prirent l'avantage à Saint-Laurent, tandis que le canon de nos redoutes obtenait à la Fonderie une supériorité incontestable. Mirabel n'avait pas dépassé, et il bordait, en avant des forges, la rive gauche de la Muga. Il apprend ce qui se passe à sa droite, et, comptant sur la bonne attitude de ses redoutes qui lui promettent une heure ou deux de résistance, il quitte un moment la Fonderie et vole à Saint-Laurent avec son artillerie légère. Il arrive au moment où les Espagnols descendaient dans le village, les couvre de mitraille, les arrête, permet à Guieux de se reconnaître, de ressaisir l'offensive ; puis il se hâte de regagner son poste, où la scène changeait et prenait un aspect inattendu.

Là, en effet, sur le versant de la grande chaîne à laquelle s'adossait la Fonderie, on venait de signaler l'apparition d'un parti nombreux : c'était la colonne chargée de prendre à re-

vers cet établissement, qui exécutait sa manœuvre tournante et commençait à envahir nos derrières. Il fallait, à tout prix, l'arrêter. Augereau, heureusement, venait d'accourir sur le champ de bataille avec quatre compagnies du 6e bataillon de chasseurs, conduites par l'intrépide commandant Bon : il ordonne à ce vaillant officier d'escalader la montagne à la rencontre du nouvel ennemi.

Nos chasseurs franchissent rapidement les premiers degrés de l'amphithéâtre, et ils ne sont pas plutôt en évidence, qu'une émotion indicible éclate et circule dans les rangs des deux partis. Tous les combattants, comme suspendus au spectacle qui se déploie au-dessus de leurs têtes, suivent avec anxiété les progrès de ces soldats à demi perdus dans les nuages, qui vont décider de leur sort. Déjà, entre les deux troupes prêtes à s'entre-choquer, il n'y a plus que quelques portées de fusil. Bon s'arrête, reforme sa petite colonne, la laisse respirer; puis il l'enlève, et fond sur ses adversaires qui, du premier choc, sont culbutés.

A ce dénoûment, comme à un signal électrique, une immense clameur s'élève dans la vallée, la charge répond à ces cris de victoire, et des redoutes, du pont de Saint-Sébastien, de toutes parts nos soldats s'élancent sur les Espagnols déconcertés, et les repoussent. Par une heureuse coïncidence, en ce moment même, le général Guieux, qui avait déjà rejeté sur l'autre revers de la Magdelaine la colonne d'attaque de Saint-Laurent, Guieux s'emparait de Terradas et coupait ainsi à ses adversaires et à ceux de Mirabel leur principale ligne de retraite. Rompues donc sur les deux versants de la montagne et à demi enveloppées, les deux colonnes espagnoles cherchent à se rallier sur les crêtes qui font suite à la Magdelaine, et à regagner par là les plateaux de Llers; mais l'impétuosité de notre retour offensif les entraîne et change bientôt leur retraite en déroute.

Une lutte de huit heures sous un soleil ardent, réverbéré par un sol d'airain; les dangers qu'ils venaient de courir; la présence odieuse des émigrés, avaient exaspéré les vainqueurs : ils furent impitoyables, et, sauf 250 prisonniers

(dont un général et 22 officiers de divers grades), ils massacrèrent tout ce qu'ils purent atteindre. Ils traitèrent surtout sans merci la troupe qui s'était opiniâtrée contre les redoutes et se trouvait ainsi la plus engagée, les gardes vallones, qui tenaient souvent à nous prouver, par leur obstination au feu, que la race des vieilles bandes dont ils portaient le glorieux nom, avait survécu au désastre de Rocroy. L'acharnement fut tel, qu'on vit des volontaires du 2e bataillon de la Haute-Garonne, étouffer dans leurs étreintes de malheureux fuyards qui s'étaient enlacés à eux pour éviter leurs baïonnettes. On estima à 2,000 le nombre des Espagnols tués ou blessés qui restèrent sur le terrain, nombre relativement énorme, car il dépassait le cinquième de l'effectif des combattants. Quoi qu'il en soit, « *des cimes de la Magdelaine aux précipices de la Muga*, dit un rapport, *les ravins étaient jonchés de cadavres et les rochers teints de sang.* »

Peu s'en fallut que ce violent combat n'atteignît les proportions d'une bataille.

A Darnius, on s'était battu toute la journée, et le bataillon qui gardait ce poste, le 3me de la 3me demi-brigade, avait sauvé la Fonderie, en arrêtant, jusqu'à fin de l'action, la colonne qui devait doubler le nombre des assaillants de ce poste capital. Ces braves défenseurs avaient même fait 60 prisonniers.

Les colonnes ennemies, qui n'avaient à remplir que des rôles secondaires, s'étaient seules acquittées de leur tâche; même une d'elles avait dépassé la sienne, la colonne qui devait s'interposer entre la Muga et la frontière, pour nous barrer, en cas de revers, les chemins du Vallspire. Elle se composait de 600 miquelets. Ces aventureux partisans avaient marché toute la nuit, poussé jusqu'à Coustouge, et forcé le détachement qui occupait ce village à rétrograder jusqu'à Saint-Laurent de Cerda. Puis ils avaient regagné leurs lignes sans le moindre embarras, en sorte que cette audacieuse violation du territoire français était restée impunie.

Les deux colonnes chargées, pendant l'attaque de la Fonderie, de tenir en échec notre division du centre, avaient

également accompli leur mission. C'était, d'une part, toute la cavalerie espagnole soutenue par une brigade d'infanterie, qui avait pris position sur la grande route; et de l'autre, un corps nombreux sorti d'Espolla, qui avait pour instruction de s'engager dans les Albères, comme pour menacer le col de Fourcade, en arrière de Cantallops. La cavalerie, par ses évolutions aux abords de La Jonquère, les troupes d'Espolla, en se déployant sur les hauteurs au nord de Vilaortoli et en poussant une pointe jusque sous Cantallops, avaient donné le change à Pérignon. En effet, dans la crainte de découvrir sa ligne d'investissement, le commandant du blocus de Bellegarde était resté immobile, aussi longtemps du moins qu'il avait ignoré ce qui se passait sur sa droite; puis, prévenu encore à temps des événements de la Fonderie, au lieu de se lancer du côté de Darnius, où il lui eût été si facile d'accabler la colonne isolée qui assiégeait ce poste, il s'était borné à suivre, par la route, le mouvement rétrograde des Espagnols, et à les refouler jusqu'à Pont-des-Moulins, où, déjà couverts par de bons retranchements, ils n'avaient rien à craindre.

La division Augereau ne devait donc son salut qu'à elle-même. Malheureusement, c'était là tout ce qu'elle avait gagné. Toutefois, l'effort suprême qu'elle venait de produire pour se tirer d'un grand péril, fut pour elle comme un baptême de sang où elle allait puiser cette incomparable énergie qui ne la quitta plus, qui même, à partir de ce jour dont elle garda un profond et ineffaçable souvenir, dégénéra en un sombre mépris de la vie, en une sorte de vertige qu'on ne saurait s'empêcher de déplorer, car c'était la douloureuse réaction des souffrances qu'elle endurait gratuitement au milieu de ces arides et brûlantes solitudes.

Transporté au récit de cette terrible rencontre, le club des Jacobins de la capitale vota d'enthousiasme à la brigade Mirabel les primes qu'il décernait, comme couronnes vallaires, aux actions d'éclat. Mais nos rudes soldats repoussèrent avec impatience « ce vil métal des esclaves, fait pour gâter « leur métier. Ils ne demandaient pour eux que les fatigues,

« les périls et la mort... La liberté, l'égalité, la patrie! En « fallait-il davantage pour leur faire braver les hasards « des batailles? Ils n'étaient affamés que de gloire et de « liberté. »

Ils mirent le sceau à cette fière réponse en y joignant le produit de la vente des armes qu'ils venaient d'arracher aux Espagnols, une somme de 6,612 livres, destinée à être distribuée aux veuves et aux orphelins de 200 victimes que nous avions à regretter. Et comme, dans une armée française, les beaux exemples sont toujours contagieux, la brigade Lemoine, le 14me chasseurs à cheval, et le bataillon des Pyrénées orientales de la division de Cerdagne, qui avaient aussi des fusils espagnols à vendre, en ajoutèrent le prix au don patriotique de la brigade Mirabel.

---

# CHAPITRE XII.

## DUGOMMIER FRANCHIT LES PYRÉNÉES.

**Augereau continue à rester isolé. — Arrivée de Dugommier à La Jonquère. — Il adresse une première sommation au gouverneur de Bellegarde; belle réponse de celui-ci. — Les Espagnols commencent leurs fameuses lignes dites de Figuères. — Pour juger de l'importance de ces travaux et les arrêter, si c'est possible, Dugommier ordonne une grande reconnaissance. — Combat de Llobregat. — Mort du géuéral Labarre. — Eloge de ce brillant officier.**

Si la journée du 30 floréal n'avait pas abouti pour nous à une catastrophe, on ne pouvait guère l'attribuer qu'à la valeur de nos troupes, qui s'étaient tirées d'affaire en dépit de leur périlleux isolement, nous allions dire en dépit de leurs chefs. On devait donc espérer que ceux dont la responsabilité venait d'être si gravement compromise, songeraient à prévenir le retour du danger passé, en rectifiant une position démontrée vicieuse par une expérience aussi aventureuse, c'est-à-dire qu'ils rallieraient enfin cette division de droite au blocus de Bellegarde. Personne, néanmoins, n'en prit l'initiative. Dugommier était absorbé par Saint-Elme dont il attendait d'un moment à l'autre la chute inévitable; il répugnait, d'ailleurs, à donner des ordres applicables à un terrain qui lui était encore inconnu. D'autre part, ses lieutenants, présents sur ce terrain nouveau, semblaient ne pas souhaiter leur rapprochement. Augereau, dont les populaires allures contrastaient avec les habitudes patriciennes de Pérignon, était géné et plein d'aigreur dans ses rapports avec celui-ci. De son côté, Pérignon, s'il eût provoqué un mouvement de concentration qui aurait forcément placé sous ses ordres immédiats son acerbe collègue, un peu plus jeune que lui de

grade et d'âge, Pérignon eût fait violence à des habitudes de réserve et de modestie dont il ne voulait pas se départir. Tous deux, enfin, subissant, à leur insu peut-être, la secrète influence de la sévérité de leurs relations, pouvaient avoir des doutes spécieux sur l'opportunité de leur rapprochement. Quoi qu'il en soit, le général en chef, sans tenir compte de la leçon du 30 floréal, que du reste il ne pouvait juger qu'imparfaitement, se contenta d'expédier au successeur de Dagobert en Cerdagne, au général Doppet, l'ordre de descendre dans la vallée du Ter, afin d'attirer l'ennemi de ce côté et de soulager par suite la division Augereau.

Cette demi-mesure, bien insuffisante, était en cours d'exécution, quand Dugommier, qui venait de passer une vingtaine de jours en convalescence du côté de Narbonne, se fit transporter à La Jonquère. La contusion qu'il avait reçue à l'épaule, dans la sortie du 28 floréal, avait pris de la gravité, et il en était encore tout languissant : circonstance à laquelle il faut attribuer en partie l'espèce de désordre qui se manifestait alors dans nos opérations. Néanmoins, on s'attendait à voir le vainqueur de Collioure signaler son arrivée par quelque entreprise décisive : l'invasion de la Catalogne, sur laquelle il avait de grandes vues, disait-on, allait enfin commencer.

En 1675, le maréchal de Schœmberg, chargé de reprendre Bellegarde, était allé en chercher les clefs au centre de la Catalogne. Débouchant par le col de Banyuls, il avait immédiatement poussé jusqu'au Ter et culbuté l'armée espagnole; puis, après un coup de main sur Girone dont il avait failli s'emparer, il était revenu sur ses pas, et au bout de quatre jours de siége, la place qu'il convoitait lui ouvrait ses portes.

C'était un exemple à imiter, quoiqu'on eût déjà, nous l'avons dit ailleurs, laissé passer le moment favorable. Mais le Comité de salut public, si rigide sur l'exécution littérale de ses ordres, en souffrirait-il une telle interprétation? Dugommier ne le pensa pas. Un siége en règle? La position de Bellegarde le rendait bien difficile, sinon impossible; d'ailleurs,

toutes les ressources pour une attaque régulière avaient été épuisées devant Saint-Elme; enfin, on attachait une grande importance à recouvrer, dans le bon état où les avaient remises les Espagnols, ces murailles qui, cependant, n'avaient arrêté l'invasion ni de part ni d'autre. Dugommier se résigna donc à continuer le blocus qui était commencé depuis le 21 floréal (10 mai). Mais alors au moins devait-il réunir autour de Bellegarde ses trois divisions. Il n'en fit rien encore; car il laissa Augereau à la Fonderie, une grande partie de la division Sauret à Collioure ou dans ses anciens cantonnements du Roussillon, en quartiers de rafraîchissement, enfin la brigade Victor Perrin au col de Banyuls; et c'est à peine si quelques milliers d'hommes, les brigades auxiliaires du centre, vinrent à sa suite renforcer Pérignon.

Le général en chef s'était fait précéder d'une sommation où, après avoir énuméré les succès de l'armée française et rendu hommage à la fermeté du défenseur de Collioure, il offrait au commandant de Bellegarde les larges conditions qu'il avait accordées à Navarro. Il ajoutait qu'en cas de refus, « il laisserait la garnison de Bellegarde périr de misère et de « faim. » Le marquis de Vallesantaro, gouverneur de la forteresse bloquée, répondit le même jour (31 mai) : « Qu'il ne « se trouvait point dans la position de capituler, parce qu'il « avait des hommes pour défendre ses murailles encore in« tactes et des vivres pour les soutenir longtemps; qu'il ne « doutait pas que Navarro n'eût fait son devoir; qu'il était « reconnaissant des offres qu'on lui faisait, mais que l'hon« neur des armes espagnoles et le sien ne lui permettaient « point de les accepter. »

Une réponse aussi calme annonçait une longue résistance. Dugommier le comprit, et n'en fut que plus décidé à ne pas tirer un coup de canon contre une forteresse disposée à soutenir un siége à outrance, un siége qui aurait changé en un monceau de ruines une belle place qu'il voulait avant tout rendre intacte à la République.

Cette résolution, d'en passer par les lenteurs d'un blocus, irrévocablement arrêtée, Dugommier crut devoir reconnaître

et, le cas échéant, essayer de troubler les grands travaux que les Espagnols avaient entrepris depuis un mois, en avant de Figuères.

Ces ardents travailleurs ne prétendaient rien moins que barrer à l'invasion l'entrée de l'Ampurdan, et cela en développant, des montagnes à la mer, une ligne immense d'ouvrages défensifs. C'était une entreprise aussi gigantesque qu'insensée, et, surtout impardonnable un mois après la leçon du Boulou. Car au Boulou, du moins, ils s'adossaient à des montagnes dont les crêtes paraissaient leur appartenir. Mais ici, au mépris de toutes les règles et par une complète interversion de rôles, c'était à la Muga, au déversoir des montagnes occupées par leurs adversaires, qu'ils appuyaient leur base; c'était le fond de l'amphithéâtre qu'ils voulaient disputer à ceux qui se trouvaient échelonnés sur ses gradins. Toutefois, ces ouvrages se bornaient encore à des positions assez bien choisies aux abords de la grande route.

Cette route, entre la frontière et le pont de Camany, est tracée, d'abord sur la rive gauche d'un petit affluent de la Muga, nommé Llobregat, puis sur la rive droite, jusqu'au débouché de la gorge de Bioure. C'est à cette hauteur que l'on commence à entrevoir à l'est la plaine de l'Ampurdan. Le Llobregat s'enfuit par cette échappée, en coupant la route. Celle-ci continue par Pont-des-Moulins où elle traverse la Muga sur un pont solidement construit qui a donné son nom au village; puis elle ondule au pied des plateaux qui couronnent la croupe des montagnes du couchant, et poursuit ainsi jusqu'à Figuères.

Le village de Pont-des-Moulins était le centre des positions de l'ennemi, qui se retranchait, en arrière et en avant, sur les plateaux de Liers et de Nostra Señora del Roure.

COMBAT DU LLOBREGAT. — Chargé, par le général en chef, de conduire la reconnaissance projetée, Pérignon se mit en marche dans la nuit du 18 au 19 prairial (du 6 au 7 juin), à la tête de 4,000 hommes d'infanterie et de 600 chevaux. Il suivit la grande route, laissa au pont de Camany une forte réserve, jeta en passant, sur sa droite, dans la gorge de Bioure,

un détachement de 800 hommes chargés, sous les ordres du général Raman, d'attaquer de front les retranchements du plateau de Roure; puis il fit avancer la brigade Banel qui devait assaillir ces mêmes retranchements du côté de la route.

Il restait à Pérignon la brigade Point, c'est-à-dire 1,700 baïonnettes environ et 250 sabres; il les porta en avant du débouché de la gorge de Bioure, sur les buttes de la rive droite du Llobregat.

L'action s'engagea d'abord sur la montagne de Roure. Là, près de la chapelle, 2,000 Espagnols travaillaient à une grande redoute qui n'était encore qu'ébauchée. Surpris, débordés sur leur droite, ils sont culbutés sans peine, et poursuivis jusque sous les batteries de Pont-des-Moulins.

Cependant la Union, croyant à une attaque générale, déploie toutes ses forces, et lance sur Pérignon une masse compacte de cavalerie qui remonte au grand trot la rive gauche de Llobregat et va tourner notre gauche.

Cette gauche, qui se trouvait en face de la trouée par laquelle s'échappe le Llobregat, n'était couverte que par ce faible ruisseau. Aussi fallait-il opposer bien vite aux escadrons ennemis un obstacle plus sérieux. Le général Labarre conduisait en personne la poignée de cavaliers qui avait suivi la brigade Point. Il n'avait donc que 250 chevaux pour en arrêter plus de 1,200; mais, emporté par un mouvement de gloire et par l'indiscrète initiative du représentant Soubrany, qui déjà lui enlevait sa troupe et allait charger à sa place, il s'élance dans le torrent et se précipite tête baissée au plus épais des escadrons ennemis. Il tombe et, après, une mêlée furieuse, sa troupe, culbutée, repasse en désordre le Llobregat. Le général Point se présente à son tour : il est chargé, enfoncé, poursuivi. Une troisième colonne, l'intrépide phalange des grenadiers du Gard, accourt, et arrête enfin la cavalerie espagnole.

Alors (il etait midi), Pérignon fait évacuer la redoute de Roure et se hâte de regagner le pont de Camany, où il avait laissé 1,500 hommes et le reste de sa cavalerie.

Sur ces entrefaites, Augereau, qui n'était nullement prévenu du mouvement de la division du centre, se trouvait par hasard sur les hauteurs de Terradas, d'où il venait de débusquer quelques bandes de miquelets qui y avaient paru la veille. Il avait entendu le canon de la plaine, et il s'était immédiatement dirigé sur le plateau de Llers, où nos adversaires avaient déjà établi et retranché un vaste camp. Aborder ce camp et l'envahir, fut pour le fougueux général l'affaire d'un moment, et il allait mettre le feu aux tentes, quand le mouvement rétrograde de Pérignon le contraignit à se retirer.

Nous laissions sur le terrain 170 hommes et cet intrépide Labarre qui, partout, à l'armée d'Italie, dans les plaines du Boulou, sous les remparts de Collioure, avait donné de si brillantes espérances. Comptant, quoique jeune encore, de longs services et de nombreuses blessures, distingué par ses talents, par l'étendue et la variété de ses connaissances, par son éducation et ses manières de preux chevalier, Labarre était cher à l'élite de nos vétérans, parce qu'il leur rappelait, sous les formes les plus séduisantes, des habitudes que la rudesse de nos volontaires républicains n'avait point encore bannies du souvenir et des regrets de tous ceux qui avaient appartenu à l'ancienne armée. Sa mort avait été héroïque. Des grenadiers l'emportaient expirant du champ de bataille, sous l'ardente poursuite de l'ennemi : «*Laissez-moi,* leur dit-il, *mes amis, rentrez dans vos rangs et combattez pour la République... Je suis content*, *je meurs pour elle... Vive la République!...* »

Soubrany, qui chargeait à côté de Labarre, avait, comme toujours, montré son panache tricolore au premier rang et fait l'admiration de nos soldats. Les généraux Raman et Guieux étaient assez grièvement blessés.

Cette malheureuse affaire troubla à peine les travaux des Espagnols, travaux qui, désormais, ne devaient plus être inquiétés. Et c'était pour un pareil résultat qu'on avait compromis l'armée tout entière !

La faute capitale que l'on venait de commettre, celle

d'avoir laissé sans instructions, sans avis même, le général qui, dans cette journée, eût dû remplir le premier rôle, cette faute paraissait d'autant plus inexplicable, que c'était pour soulager Augereau, prétendait-on, qu'en ce moment même, la division de Cerdagne affrontait les plus grands dangers.

---

# CHAPITRE XIII.

## EXPÉDITION DE RIPOLL.

Doppet succède à Dagobert en Cerdagne. — Toute la haute Catalogne est sous les armes. — Dugommier, pour soulager la division Augereau, envoie à Doppet l'ordre de descendre dans la vallée du Ter. — Passage remarquable des Pyrénées vers les sources de cette rivière. — Prise de Campredon. — Douze mille Français se trouvent ainsi portés sur la gauche des Espagnols qu'ils peuvent déborder et couper de leur base. — Belle occasion manquée. — Doppet marche sur Ripoll, où il perd un temps précieux à détruire une manufacture d'armes. — La Union envoie le général Vives sur le Ter couper la retraite à Doppet. — Reprise de Campredon par les Espagnols. — Situation critique de Doppet. — Sa retraite. — Campredon enlevé une troisième fois et incendié. — Doppet se replie à Pratz de Mollo. — Le général Lemoine, envoyé par Augereau au secours de Doppet, pénètre jusqu'à la Fluvia, et fait une diversion tardive sur Bezalu. — Le chef de brigade Lannes, envoyé au secours de Lemoine, termine l'expédition.

DOPPET EN CERDAGNE. — A la mort de Dagobert, Doppet, qui relevait d'une longue maladie, s'était offert pour commander en Cerdagne, et sa demande avait été accueillie. Il n'avait pas encore été officiellement révoqué de ses fonctions de général en chef, de sorte que Dugommier n'était toujours, de droit, que commandant par intérim. Aussi, quand, sur le point d'aller prendre possession de son nouveau commandement, Doppet vint demander les ordres de son collègue, celui-ci s'excusa modestement et répondit : « Je suis venu à ton « secours ; maintenant tu m'offres le tien. Il est beau de s'ac- « quitter, et je t'assure que j'accepte volontiers ta proposition. « L'amour de la chose publique te dévore ; je suis fier de te « ressembler. Ainsi, concertons-nous pour son plus grand « intérêt. Je te communiquerai surtout mes doutes et le be- « soin que j'aurai d'être éclairé. C'est ainsi que des républi- « cains, par un concert fraternel et vraiment patriotique,

« doivent régénérer une armée où l'intrigue et l'égoïsme ont « trop souvent sacrifié la confiance de la nation. »

Il fut simplement convenu, entre les deux généraux, que la division de Cerdagne manœuvrerait de manière à attirer l'ennemi de son côté.

Dagobert avait remué toute la haute Catalogne. Dans ces montagnes, les mouvements insurrectionnels sont lents à se propager, mais le branle une fois donné, ils deviennent terribles. A la voix de leurs prêtres, les Soumatens se levaient en masse et se concentraient sur le Llobregat d'une part et sur le Ter de l'autre. Berga, Baga, la Pobla de Llillet et Castellard étaient leurs points de rassemblement dans le bassin du Llobregat; et sur le Ter, c'était de Vich et de Ripoll qu'ils remontaient les vallées de Ribas et de Campredon. Déjà ils débordaient en Cerdagne et insultaient chaque jour les retranchements que nous élevions autour du Belver. L'adjudant général Porte venait de culbuter, sur les hauteurs de Monteilla, un de ces rassemblements composé de 800 à 900 hommes, dont une centaine était restée sur place. Mais Doppet, sous prétexte de remédier à quelques désordres que l'habitude, contractée sous Dagobert, de vivre au jour le jour avait naturellement entraînés, Doppet, au lieu de persévérer dans une voie de réaction devenue malheureusement nécessaire, signala son arrivée en proscrivant toute excursion, et en essayant d'intempestives réformes de discipline, qui n'aboutirent qu'à mécontenter les soldats, sans rassurer les habitants du pays qu'on prétendait ramener. Ce romancier, improvisé général, était, suivant sa coutume, à se noyer dans des projets à perte de vue, dans un plan d'expédition à conduire sur Girone, par les vallées du Ter et du Llobregat, quand arrivèrent du quartier général de las Daines, des ordres précis qui l'arrachèrent à ses stériles élucubrations (1). On se rappelle, en effet, qu'à la suite de l'affaire du 30 floréal,

(1) Doppet projetait une expédition qui était en partie celle que Dagobert avait fait goûter à Carnot, mais dans des circonstances toutes différentes. Ce projet consistait à faire descendre à la fois, par les sources du Llobregat et du Ter, trois colonnes qui, marchant à la même hauteur par Berga, Ribas et Campredon, devaient arriver ensemble à Vich et marcher de là sur Girone.

Dugommier avait enjoint à la division de Cerdagne de manœuvrer de manière à attirer à elle les Espagnols qui menaçaient Augereau. Celui-ci, de son côté, devait, par un détachement sur Campredon, donner la main à cette division qui, pour le soulager, allait faire invasion dans la vallée du Ter.

PRISE DE CAMPREDON. — Des préparatifs que Dagobert eût expédiés dans une soirée, Doppet les traîna en longueur toute une semaine, et ce ne fut qu'après avoir rassemblé 900 mulets et des vivres pour quinze jours, qu'il se crut en mesure de commencer son expédition. Il divisa sa troupe en trois colonnes, de 1,200, 2,000 et 3,000 hommes, lesquelles devaient converger sur Campredon par trois chemins différents : la première, par Pi en Conflens, Mantet et le col de Madone ; la seconde, par Palau, Osseja, le col de Mayens, Doria et Ribas ; la troisième, par Alp, la Moline et Tosas. La première, qui partait de Villefranche, sous la direction d'un aide de camp de Doppet, du chef d'escadron Thonin, allait pousser droit sur Campredon. Les deux autres, qui étaient séparément conduites par Charlet et Doppet, devaient se réunir en route, à une lieue au-dessus de Ribas, à La Roca Blanca. Charlet traînait à sa suite les 900 mulets porteurs des vivres, et Doppet l'artillerie, qui consistait en quatre obusiers de 4 et de 6, dix canons d'un calibre inférieur au 4, et deux mortiers de 6 pouces.

Il s'agissait de franchir un des chaînons les plus âpres des Pyrénées orientales. Aussi nos colonnes eurent-elles à surmonter mille obstacles ; non pas toutefois à la montée, sur le revers septentrional, qui est généralement assez facile ; moins encore vers les crêtes, où se rencontrent des plateaux sur lesquels circulerait à l'aise un gros corps d'armée ; mais à la descente, sur les revers du sud. Là, il fallut renoncer à l'emploi des chevaux pour la conduite des obusiers qui étaient montés sur des traîneaux, et l'on eut recours à des attelages de bœufs. Les bœufs attelés, aux descentes, *retiennent* mieux que les chevaux, et ils ont en outre cet avantage précieux dans les montagnes, que, si le sol, ce qui arrive fré-

quemment, vient à manquer sous l'une des roues du véhicule qu'ils traînent, ils l'empêchent de verser en le soutenant sur leurs cornes. Heureusement, le temps était magnifique, et nous ne laissâmes en route ni un traînard ni un seul malade. Néanmoins, comme les torrents étaient gonflés par la fonte des neiges, nous eussions été arrêtés à chaque pas, sans les quelques ponts volants dont on avait eu la bonne précaution de se munir.

De sa première étape, de la Moline, Doppet détacha sur sa droite 600 hommes divisés en trois bataillons, qui allèrent, sous la conduite du commandant Peleuck, avec 4 bouches à feu (2 mortiers de 6 pouces et 2 républicaines), attaquer le bourg de Castellard. C'était un foyer d'insurrections, jadis célèbre dans les guerres de la Catalogne, et qui, dans celle-ci, paraissait jaloux de soutenir son antique réputation.

Charlet, de son côté, sachant que l'ennemi l'attendait au col de Mayens et à Doria, faisait tourner, par Vallsevollera et Vilaloben, ces deux passages, et en rejetait les défenseurs sur Ribas.

Le 17, les deux généraux opérèrent leur jonction au rendez-vous convenu, et marchèrent ensemble sur Ribas, en suivant la gorge du Ripart, et en s'éclairant sur leur droite par un gros détachement. Ces flanqueurs étaient chargés d'enlever un ermitage auquel ils allaient naturellement aboutir, qui dominait Ribas, et qui formait le réduit de sa défense. Des Suisses occupaient ce poste; ils firent assez bonne contenance, et il fallut du canon pour les forcer. Alors seulement la colonne expéditionnaire put entrer à Ribas.

Elle y installa une forte garnison, et, le lendemain, après avoir rallié les trois bataillons qui venaient d'être repoussés de Castellard, elle se remit en marche pour franchir l'énorme arête qui la séparait de Campredon.

Cette nouvelle traversée fut plus rude encore que celle de la grande chaîne. Charlet dut même rester en arrière avec tous les bagages. Quant à Doppet, il parvint à remonter le torrent de Segalell, et alla bivouaquer près de Perdinyas, sur un vaste plateau qui s'étend au pied de l'arête de séparation

des deux vallées. Il en repartit le 19, non sans débuter par un engagement assez vif. Enfin, au bout de huit heures des plus rudes fatigues, il atteignit Campredon.

Cette ville était à nous depuis la veille. Le 18, en effet, vers deux heures de l'après-midi, au moment où le commandant Thonin abordait la place d'un côté, arrivait de l'autre l'adjudant général Bon, qu'Augereau venait de détacher de Saint-Laurent de la Muga, pour donner la main à la division de Cerdagne. Bon s'était mis en route le 17 au matin, et comme les Espagnols barraient le chemin direct de la Muga au Ter, il était d'abord rentré par Coustouge dans le Vallspire, et avait ensuite repassé la chaîne par le col des Aires, d'où il était descendu sur Campredon. Ces deux colonnes, réunies, avaient arraché sans peine la ville aux 1,200 miquelets qui l'occupaient, et elles achevaient de les débusquer des hauteurs de Saint-Antoine où ils s'étaient retirés, quand parut Doppet.

Charlet arriva le lendemain, en sorte que Doppet avait à sa disposition, dans une vallée qui tournait les derrières de l'ennemi, 7,400 combattants. Augereau en commandait encore 5,000, à moins de deux journées de marche de Campredon. C'était donc, pour ces deux divisions, le moment de s'entendre et de frapper ensemble, sur la gauche débordée des Espagnols ou sur leur ligne d'opération découverte, un coup décisif. Mais Doppet, qui seul était en position de prendre l'initiative, n'entendait rien à la guerre ; et Augereau, qui n'avait aucun ordre précis, restait paralysé entre la plaine, à laquelle son éloignement l'empêchait de porter secours, et les montagnes, où il lui répugnait de s'enfoncer davantage; enfin Dugommier laissait faire. Aussi, comme tout ce qui allait suivre allait être pitoyablement conduit !

Embarrassé d'une avance de la fortune, de ce précieux renfort que son collègue lui avait si opportunément dépêché, Doppet se hâta de renvoyer à Saint-Laurent, par où il était venu, le général Bon ; seulement, il profita du retour du lieutenant d'Augereau, pour faire escorter jusqu'à Mollo un déta-

chement qui alla, par ses ordres, occuper ce village, situé au pied méridional du col des Aires; puis, croyant avoir de cette manière une retraite bien assurée sur le Vallspire, il n'imagina rien de mieux que d'aller lui-même détruire la manufacture d'armes de Ripoll, comme pour faire pendant à la pointe d'Augereau sur les forges de la Muga. Ainsi, bouleverser une fabrique d'armes, c'est tout ce que le successeur de Dagobert se sentait appelé à entreprendre, alors qu'il tournait l'armée espagnole! Encore mit-il trois jours à renouveler ses préparatifs. Enfin le 23, il quitta Campredon, après y avoir laissé le général Charlet avec 2,500 hommes et la moitié de son artillerie.

PRISE DE RIPOLL. — Le chemin le plus fréquenté de Campredon à Ripoll suit d'abord la rive droite du Ter, en passant par La Roca et la Réal; puis il saute sur la rive gauche un peu en amont de Saint-Pau, traverse le gros torrent de Fourcara et continue sans obstacle jusqu'à Ripoll. Sur cette rive gauche, en face de La Réal, à 200 mètres environ du Ter, court, jusqu'au pont de Fourcara, un enchaînement de petits coteaux essentiels à occuper, quand on veut se couvrir d'Olot, d'où l'ennemi pourrait déboucher sans être aperçu, et avec d'autant moins de difficulté, qu'un chemin pavé (ancienne voie romaine), appelé le chemin de Ramade, qui part de la Fluvia, franchit ces coteaux pour descendre sur le Ter. Ce chaînon déprimé, compris entre La Réal et le pont de Fourcara, est continué au nord et au sud par des montagnes plus élevées, lesquelles se prolongent en ligne droite, d'une part vers San-Antonio de Campredon, de l'autre vers l'ermitage de San-Bartolomeo de Ripoll. Le château de la Marinière, poste jadis occupé par le duc de Noailles quand il vint assiéger Campredon, marque à la fois et le point de soudure entre les collines et le tronçon relevé qui les continue vers le nord, et la plus forte dépression de toute la chaîne qui longe la rive gauche du Ter.

Doppet fit occuper, par les troupes de Charlet, ce point essentiel, ainsi que San-Pau et le pont de Fourcara. A San-Pau, il commença à couvrir ses flancs par deux petites

colonnes qui devaient, en suivant les crêtes, aboutir, celle de droite à la Señora del Callar, celle de gauche à San-Bartolomeo, ermitages qui, avec un troisième, celui de San-Antonio, enserrent et dominent Ripoll.

Sous la protection de ces flanqueurs, qui eurent bientôt à dissiper des nuées de Soumatens, la colonne expéditionnaire descendit tranquillement la vallée, mit garnison à San-Juan de las Abadessas qu'elle traversa, et à Vallfogona qu'elle laissa sur sa gauche ; puis elle aborda Ripoll.

Les habitants, après une courte fusillade, abandonnèrent la ville et se réfugièrent, les uns sur l'éminence de Callar où nos éclaireurs de la rive droite, arrêtés par le camp de Vanol, n'avaient pu les prévenir, les autres à l'ermitage de Saint-Antoine, qui formait le réduit de la position. Ces deux postes ne tardèrent pas à être emportés, et nos troupes, ayant alors pénétré dans la ville, s'acheminèrent aussitôt sur la route de Vich, jusqu'à la hauteur de Gaffa-Llups.

Mais, nous n'avions plus ni le temps, ni les forces nécessaires pour rien entreprendre sur la ligne d'opération de l'ennemi ; et tout le temps passé à Ripoll, au delà de quelques heures pour en bouleverser la manufacture d'armes, ne pouvait qu'aggraver notre situation. Néanmoins, Doppet devait perdre encore, dans sa nouvelle conquête, six grandes journées. Aussi allait-il payer à la fin tant de lenteurs et de fautes.

RETOUR OFFENSIF DES ESPAGNOLS. — En effet, le comte de la Union, qui d'abord s'était pris d'une vive alarme pour sa gauche et ses derrières, avait bientôt jugé, au peu de mouvement que se donnait Augereau pour seconder la marche tournante de Doppet, qu'il n'était pas sérieusement menacé par la vallée du Ter. Alors il avait chargé un de ses plus habiles lieutenants, le général Vives, d'aller couper la retraite à cette division française qui s'était aventurée sans but sérieux jusqu'à Ripoll. Il avait en même temps expédié à la Cuesta, qui commandait la Seu d'Urgel, l'ordre de faire irruption en Cerdagne.

Ce retour offensif était, de la part de l'ennemi, une heu-

reuse inspiration, qui pouvait changer l'aspect de la campagne.

Vives remplit sa tâche avec intelligence. A la tête de 1,200 hommes d'élite et de 300 chevaux, il alla prendre à Olot 6 à 7,000 paysans qui s'y étaient rassemblés et qu'il porta vers les sources de la Fluvia, face à l'intervalle entre Campredon et San-Juan; puis il se dirigea, avec sa troupe d'élite, par Bajet, sur le village de Mollo, d'où nous gardions, avons-nous dit, le col des Aires.

Le 27, une première bourrasque sur notre poste de San-Pau, qu'au reste la garnison du château de la Marinière para sans peine, nous annonça l'approche de l'orage. Il éclata le 28, et assaillit à la fois San-Juan, le pont de Fourcara et Campredon. Charlet se défendit à outrance pendant 36 heures, dans le fond de la vallée d'abord, puis sur les hauteurs. Forcé enfin sur tous les points, affaibli de 150 hommes tués et d'un grand nombre de blessés, il profita de la nuit du 29 au 30 pour se jeter dans les montagnes, abandonnant son artillerie et ses bagages. Le chemin du col des Aires venait d'être intercepté à Mollo par le général Vives, qui avait eu facilement raison du faible détachement que nous y avions envoyé. Charlet donc se dirigea sur le pic de Costabone, franchit le col de Prégund, et gagna ainsi directement, à travers un dédale de rochers et de précipices, notre petite place de Villefranche, où il fut recueilli le 1er messidor, à 7 heures du soir.

RETRAITE DE DOPPET. — Doppet, immobile à Ripoll, ignorait tout. Cependant, inquiet des rassemblements qui s'amassaient autour de lui et menaçaient ses communications, il prit enfin la résolution de se retirer. C'était le 30 prairial (18 juin). Il se fit précéder par une forte avant-garde, chargea 1,500 chasseurs de tenir les crêtes qui longeaient sa droite, détacha quelques pelotons de flanqueurs sur sa gauche; puis, avec le gros de sa colonne, il suivit le fond de la vallée. Il remonta ainsi, sans rencontrer la moindre résistance, jusqu'à San-Juan. Là, surpris du calme qui régnait autour de lui et soupçonnant quelque piége, il se mit à la tête de son

avant-garde, et continua. Les rencontres alors commencèrent. A l'extrémité des coteaux de San-Pau, au-dessus du château de la Marinière, nos éclaireurs de droite eurent à dissiper un rassemblement de plusieurs milliers de paysans. Le général lui-même se heurta bientôt, à La Réal, contre un parti assez considérable qui lui barrait le chemin, et qu'il fit enfoncer à la baïonnette. Enfin, comme il débouchait en vue de Campredon, il reconnut d'un clin d'œil qu'il était coupé : car, depuis le pont de La Roca jusqu'à l'ermitage Saint-Antoine, tout le bassin de Campredon venait de lui apparaître encombré d'Espagnols. Alors il arrêta sa colonne sur place : son centre à une demi-lieue en deçà de la ville, dans un élargissement de la vallée, ses chasseurs de droite au pied du mont Saint-Antoine, et sa gauche, à la hauteur de son centre, sur un morne dont l'occupation avait été arrêtée d'avance.

Campredon, petite ville de 6,000 âmes, est bâti dans le fond d'une conque assez ample, sur la rive gauche du Riutort qui vient là confluer avec le Ter. Dans la fourche des deux torrents, s'élevait jadis, sur un rocher de 40 mètres de hauteur, un château-fort qui avait été pris et rasé en 1689, par le duc de Noailles, après un siége remarquable. Une autre éminence, moins rapprochée que celle du château, mais d'un relief supérieur, commande aussi la ville : c'est la montagne Saint-Antoine. Assise sur le roc, cultivée à mi-côte, et terminée par un bois de sapins qui entourait l'ermitage dont elle a pris le nom, cette montagne, véritable clef de la position, était, de la base au sommet, hérissée de retranchements.

Là, des troupes ordinaires, bien commandées, eussent été inexpugnables. Malheureusement pour les Espagnols, celles qui composaient, autour de Campredon, la majeure partie de leurs forces, étaient des bandes irrégulières de Soumatens, que l'absence de Vives (il était blessé) laissait à toutes leurs habitudes d'indiscipline. Or, voici ce qui en résulta. Vers la chute du jour, ces hordes confuses, voulant passer la nuit à leur aise, descendirent dans la plaine pour y bivouaquer. Doppet profita de cette faute. Par ses ordres, 600 chas-

seurs d'élite, se glissant dans les ténèbres le long des ravins, rampèrent, sans être aperçus, jusqu'au deux tiers de la montée, et atteignirent un palier désert où ils vinrent se reformer en silence; puis de là, vers deux heures du matin, ils s'élancèrent sur l'ermitage qui fut immédiatement emporté. La chute de ce point capital nous rendit maîtres de Campredon, où nous pénétrâmes à la pointe du jour (1er messidor).

A peine y avions-nous passé quelques heures, que, dans la ville, dans toute la campagne environnante, éclata soudain un violent incendie (1). Il fallut vider la place sans différer. Or, comme Vives, persuadé que nous allions suivre les traces de Charlet, venait de faire évacuer Mollo pour en porter les troupes du côté du pic de Costabone, Doppet se hâta de gagner le col des Aires et arriva le lendemain à Pratz de Mollo.

La nouvelle de la reprise de Campredon précéda, au quartier-général de La Jonquère, celle de l'évacuation de Ripoll; en sorte que, dans la supposition si naturelle que Doppet courait les plus grands dangers, on expédia à Augereau l'ordre de tenter immédiatement tout ce qu'il pourrait, tout ce qu'il jugerait convenable, pour sauver, s'il en était temps encore, le malheureux général que l'on croyait perdu. Or, voici le parti qu'Augereau crut devoir prendre.

Une grosse bourgade des bords de la Fluvia, point de départ d'un assez bon chemin de traverse qui conduit à Girone, Bezalú, se trouvait ainsi à la fois et sur le principal chemin de retraite de Vives, et à portée de la ligne d'opération de l'armée de la Union. Une diversion sur ce point, si essentiel à la sûreté des deux généraux ennemis, ne pouvait donc manquer de produire un bon effet; de plus, elle nous rapprochait du Ter. En conséquence, Augereau chargea le général Lemoine d'enlever Bezalú.

Lemoine donc, à la tête d'un millier de chasseurs, partit,

(1) Doppet, dans ses mémoires, décline la responsabilité de cet incendie, et la rejette sur Charlet, qui la renvoya aux Espagnols. Ceux-ci du moins furent les seuls qui profitèrent de ce triste événement, car il souleva contre nous toute la haute Catalogne.

le 1er messidor (19 juin), de Saint-Laurent de la Muga. Il se dirigea d'abord sur le camp espagnol de l'Estrella (de l'Etoile), qu'il atteignit le lendemain et qu'il enleva; puis, prenant par Kadó et franchissant le col de Sacreu, il arriva le soir au village de Maya, où les torrents débordés le contraignirent de passer la nuit. Le 3, il parut devant Bezalú qu'il força, après un combat d'une heure. Le bourg fut livré au pillage. Nous y trouvâmes quatre drapeaux, un magasin d'effets militaires, 40 barils de poudre, 22 tonneaux de cartouches, et une célèbre abbaye dont nos soldats et les caisses de l'armée se partagèrent les riches dépouilles.

Cependant Augereau, apprenant que Doppet avait repassé la frontière, expédia à Lemoine l'ordre d'évacuer un poste qui nous devenait inutile; et comme des rassemblements considérables s'étaient formés sur la ligne qui devait lui ramener son lieutenant, il envoya à sa rencontre 1,200 hommes commandés par le chef de brigade Lannes, détaché tout exprès de la division du centre. Lannes eut bientôt percé le rideau d'émigrés et de Soumatens qui interceptaient les communications entre la Muga et la Fluvia, en sorte que Lemoine put effectuer sa retraite sans obstacle et rentrer dans ses lignes de Saint-Laurent.

Ainsi se termina cette triste expédition de Ripoll. Habilement conduite, elle eût été une des combinaisons les plus brillantes de la campagne; mais, telle que Doppet l'avait faite, elle rappelait presque nos mauvais jours de 1793, et eût remis en question la sûreté même de notre propre frontière, dans les montagnes du moins, sans la revanche signalée que nous allions prendre en Cerdagne.

---

# CHAPITRE XIV.

## IRRUPTION DES ESPAGNOLS EN CERDAGNE.

Forces laissées, pendant l'expédition de Ripoll, sous le commandement de l'adjudant-général Porte. — Cet officier se concentre dans le camp de Montarros. — Insurrection générale qui éclate après le départ de Doppet. — Première tentative des Espagnols sur Belver (20 prairial). — Les événements du Ter aggravent notre situation sur la Sègre. — Seconde attaque de Belver (8 messidor). — Rapide et énergique combat. — Exaltation de nos soldats. — Les Espagnols, déconcertés, abandonnent la Cerdagne pour le reste de la campagne.

Pendant l'expédition de Ripoll, la Cerdagne était gardée par 3,000 hommes, que l'adjudant général Porte tenait concentrés autour de Belver.

Mieux placé que Puigcerda pour maintenir le pays conquis, Belver avait aussi, par lui-même, plus de consistance; car, entouré de murailles assez solides, assis au bord d'un escarpement de la Sègre et à l'extrémité d'une espèce d'isthme formé par deux ravins qui débouchent en amont et en aval du bourg, ce poste n'est guère attaquable que du côté correspondant à l'intervalle des deux ravins. Mais cette avenue avait été fortifiée avec le plus grand soin. Là, en effet, un monticule de forme conique, le Montarros, qui domine Belver à portée de fusil, était couronné par une forte redoute, et à ses pieds s'étendait un camp retranché. Ce camp avait sa droite appuyée à une butte surmontée d'une batterie, sa gauche soutenue par des éminences voisines, et son front enveloppé par un léger pli de terrain qui formait, à une certaine distance, une sorte d'avant-chemin couvert. Ce front, ces éminences, cette butte, étaient plongés par le Montarros.

C'est dans ce camp que le général Porte se tenait prêt à

tout événement. Il avait abandonné Puigcerda à une faible garnison, et n'occupait plus, en dehors de sa position sous Belver, que deux points de quelque importance : Pi, village voisin, sur la rive gauche de la Sègre, et sur la droite, Tailletendre, où nous avions aussi élevé des retranchements.

Le départ de Doppet, qui enlevait à la Cerdagne les deux tiers de ses défenseurs, fut, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, le signal d'une prise d'armes générale dans les montagnes de la Sègre. Cinq jours après ce départ, en effet, le 20 prairial (8 juin), aux premières lueurs du jour, des nuées de Soumatens, fondant avec fracas de tous les points de l'horizon dans le bassin de Belver, vinrent envelopper Pi et Tailletendre, intercepter le chemin de Puigcerda au-dessus d'Isvol, et, finalement, se jeter sur notre camp de Montarros. Cette dernière attaque, seule, paraissait être sérieuse; car les assaillants étaient en grand nombre et s'avançaient précédés de 200 cavaliers, d'un bataillon du régiment de la Reine et de 300 Suisses.

Cependant, aux mouvements désordonnés, aux cris sauvages de cette masse hétérogène, Porte reconnaît bientôt qu'il n'a réellement affaire qu'à un millier de soldats, et, sans s'inquiéter des bandes confuses qui tourbillonnaient autour de Pi et de Tailletendre, il fait sortir sa troupe, et la range en bataille derrière le rideau qui couvrait ses retranchements.

Ce simple mouvement, exécuté avec sang-froid, amortit l'ardeur de la colonne d'attaque : elle recule pour ne plus s'engager; cependant elle n'abandonne pas le terrain. Alors nos tirailleurs vont la provoquer, et, malgré un temps affreux, soutenus par les regards et les hourras de notre ligne de bataille ; qui bravait les éclats de l'orage en chantant, ils tiennent tête, pendant huit heures, à la cavalerie espagnole et au bataillon du régiment de la Reine, car les Suisses restaient immobiles. Enfin, à la nuit tombante, toute cette cohue s'écoula, en laissant sur le terrain une douzaine de cadavres, dans les torrents un grand nombre de noyés, et dans le camp de Montarros 60 Suisses déser-

teurs que nos soldats, pleins de joie et de confiance, passèrent la nuit à fêter.

Cette confiance allait leur servir à supporter l'épreuve autrement sérieuse qui les attendait.

En effet, les tristes événements du Ter, les ordres de la Union au commandant de la Seu d'Urgel, le voisinage du général Vives, vinrent bientôt aggraver notre situation en Cerdagne. L'incendie de Campredon, le pillage, la profanation des monastères et des églises de Ripoll et de Bezalú, tous les excès dont nos troupes s'étaient malheureusement rendues coupables (1), criaient vengeance par la voix furieuse d'un clergé tout-puissant, et chaque jour les abords de Belver se remplissaient de nouveaux flots d'insurgés. Jamais on n'avait vu, chez eux, autant de fanatisme et surtout d'arrogance, car ils ne parlaient de rien moins que de reporter sur notre propre territoire les ravages, le feu, tous les malheurs qu'ils nous imputaient.

Charlet venait de rentrer à Puigcerda; il se hâta de faire passer quelques renforts à Belver. De son côté, l'adjudant général Porte laissa à peine en dehors de son camp la légion des Allobroges du commandant Dessaix, pour défendre Pi, et sur la rive opposée de la Sègre, pour garder le chemin de Puigcerda, 200 hommes du 1er bataillon de la Montagne, lesquels avaient à leur tête un officier de cavalerie, renommé pour sa téméraire bravoure, le capitaine Bélichon.

COMBAT DE BELVER. — Tous les jours, nous attendions à Belver l'attaque annoncée. Enfin, dans la nuit du 7 au 8 messidor (du 25 au 26 juin), débouchèrent de la gorge inférieure de la Sègre, en vue de la place, 10 à 12 mille Espagnols. Un tiers environ remontait la rive droite, et le reste, la rive gauche. C'était la Cuesta qui, en exécution des ordres de son chef, arrivait de la Seu d'Urgel, à la tête de 3,500 fantassins et de 400 cavaliers, auxquels s'étaient joints 7 à 8 mille paysans insurgés. Le projet du lieutenant de la Union était d'at-

(1) « J'aurais voulu, écrivait Dugommier au Comité, qu'on respectât davantage les signes extérieurs d'un culte dont le peuple catalan est encore idolâtre. »

taquer à la fois Belver et Puigcerda : Belver avec 8,000 hommes qui remontaient la rive gauche, et Puigcerda avec 4,000 environ qui suivaient l'autre rive. Ceux-ci, avant de marcher au but qui leur était assigné, devaient d'abord emporter Tailletendre.

Aussi, ce fut sur ce dernier point que l'engagement commença, à la naissance du jour, vers trois heures. A quatre, le capitaine Bélichon, après une belle résistance, abandonna le village, mais non le terrain; car il alla fièrement s'installer à 600 mètres de là, sur un rocher qui avait été disposé d'avance pour servir de réduit aux défenseurs de Tailletendre. Mais la colonne assaillante, sans perdre son temps à débusquer cette poignée de Français qui semblaient disposés à vendre chèrement leur vie, passa outre, descendit par Ella, et laissant Isvol à droite, gagna la plaine de Puigcerda.

C'était le signal qu'attendaient les Espagnols de la rive gauche, pour tomber à Pi sur Dessaix. Ce brave commandant tint jusqu'à sa dernière cartouche, et quand il eut épuisé toutes ses munitions, il se replia sur Montarros avec tant d'ordre et de fermeté, que ses adversaires, prenant sa retraite pour une manœuvre, se contentèrent de le suivre de loin avec une circonspection extrême. Peu à peu, cependant, ils s'enhardirent, et vinrent bientôt se concentrer à Taillo, en face de notre camp.

Alors, comme au 20 prairial, sans hésiter, l'adjudant général Porte sort de ses retranchements, et range sa troupe en bataille derrière le pli de terrain qui enveloppait son front de bandière. Il porte en même temps, vis-à-vis de Taillo, sur une éminence qui masquait le centre de sa gauche, 300 Allobroges, les deux compagnies d'élite du 1er bataillon de l'Ariége et une pièce de canon.

L'ennemi alors se divise en deux colonnes, de 3 et de 5 mille combattants, lesquelles, à peine formées, se jettent, l'une sur notre camp, l'autre sur le poste des Allobroges. La première, trompée sur la force et la position de notre ligne en partie dérobée par le rideau qui la précédait, vient à dix pas recevoir notre feu et recule en désordre ; mais la seconde

plus habile et plus ferme, enveloppe les Allobroges et va les accabler, malgré la résistance de ces braves, qui, comprenant l'importance de leur poste, font, pour le défendre, des efforts désespérés. La partie restait donc indécise, quand trois compagnies du bataillon des Vengeurs la fixa. Cette petite réserve, en effet, s'élance tête baissée sur la butte des Allobroges, la dégage et tombe immédiatement sur le flanc de la colonne qui flottait sous le feu de notre camp. Cet exemple entraîne soudain toute la ligne française : elle se précipite sur les Espagnols, les enfonce, et les poursuit jusqu'à Monteilla.

Ils abandonnaient leur colonne aventurée du côté de Puigcerda. Ces 4,000 hommes pouvaient être pris entre deux feux ; car, par une heureuse coïncidence, Doppet, en ce moment même, rentrait à Puigcerda, son quartier général. A la vérité, les troupes qu'il ramenait de Ripoll étaient épuisées par 25 jours de marches forcées, dans les plus âpres montagnes de ces parages. Mais au bruit du combat de Belver, toutes les fatigues sont oubliées, et nos indomptables soldats demandent à grands cris à courir au canon. On cède à leur ardeur. Cependant un bataillon entier était pieds-nus, et l'on hésitait à accepter de ces hommes exténués un sacrifice peut-être au-dessus de leurs forces. Apprenant qu'on va les laisser, ils découpent leurs havre-sacs, s'en enveloppent les pieds, et courent supplier leur chef *de leur permettre d'aller changer de chaussure avec les Espagnols.*

Avec de tels soldats, Doppet ne sut rien faire ; et cette colonne abandonnée, à laquelle Bélichon, en reprenant Tailletendre, fermait sa dernière voie de retraite sur la Seu d'Urgel, qui aurait dû cent fois être enveloppée et détruite, cette colonne se serait échappée dans les montagnes sans recevoir un coup de fusil, si le général Charlet, qui était accouru de Puigcerda pendant le combat, n'avait envoyé Porte lui-même s'embusquer avec 200 hommes dans le petit bois de la Bastille, vers lequel se dirigeait cette troupe égarée. Reçue à bout portant, et s'imaginant qu'elle avait affaire à des forces supérieures, elle se jeta et disparut bientôt dans les gorges de la Llosa.

Grâce à la rapidité de sa fuite générale, à sa parfaite connaissance des lieux et à notre dénûment absolu de cavalerie, l'ennemi en fut quitte pour une perte totale de 300 morts, 6 à 700 blessés et 221 prisonniers. Néanmoins, peu de journées, dans cette mémorable campagne, firent à nos soldats autant d'honneur que celle-ci. Le mépris de la mort en était arrivé chez eux à ce point, *qu'il n'en mourait guère*, dit une relation officielle, *sans avoir sur les livres un bon mot qui renfermait un vœu pour la patrie!* Au surplus, ce rapide et énergique combat fit sur les Espagnols une impression telle, qu'ils renoncèrent à la Cerdagne pour le reste de la campagne, alors même que Dugommier l'eût dégarnie, ce qui ne tarda pas, d'une grande partie des troupes qui la défendaient.

---

# CHAPITRE XV.

## STAGNATION AUTOUR DE BELLEGARDE.

**Défaut d'ensemble dans nos opérations. — La guerre d'invasion n'allait pas au génie de Dugommier. — Deux mois d'inaction. — Débats soulevés par la capitulation de Collioure, lesquels prennent l'importance d'un fait capital. — Epidémie causée par les marais de l'Ampurdan. — Influence de l'approche du 9 thermidor. — Le blocus de Bellegarde est resserré. — Fourrages. — Puérile tentative pour surprendre Bellegarde. — Dugommier pourvoit à la sûreté de la frontière du Vallspire. — Tentatives partielles réprimées. — La Cerdagne réduite à la défensive. — Symptômes qui annoncent l'approche d'une bataille.**

Il n'y avait plus d'unité dans nos opérations. Et en effet, tandis qu'une de nos divisions bloquait Bellegarde, celle qui aurait dû couvrir le blocus, aventurée au milieu des montagnes, n'échappait que par des miracles de vaillance aux périls de son isolement ; et quand, pour prévenir le retour d'une crise si laborieusement conjurée, il eût suffi de rapprocher du fort investi l'imprudente division, on n'avait rien imaginé de mieux que de compromettre pour elle le reste de notre armée, rien de mieux que d'opérer sur ses deux ailes des diversions successives et discordantes, au risque de laisser à l'ennemi tout le loisir de concentrer ses forces et d'en écraser en détail les téméraires porteurs de ces vains soulagements. Ainsi, le 30 floréal, le 19 prairial, et jusqu'aux premiers jours de messidor, les trois généraux qui tenaient la campagne, Augereau, Pérignon, Doppet, avaient, l'un après l'autre, affronté les plus grands risques : Augereau, pour s'être éloigné de Pérignon, celui-ci, pour n'avoir pas réclamé le concours d'Augereau, et Doppet, pour avoir cherché à soulager Augereau, qui, pendant que son collègue se sacrifiait pour lui, sortait à peine de son immobilité.

Une partie de ces fautes pouvait être imputée à l'état de langueur du général en chef, car sa blessure ne se guérissait pas. C'est à cette circonstance du moins que nos soldats attribuaient la stérilité de leurs efforts (1). Mais il y avait une autre cause, qui était la principale, et qu'il faut signaler franchement : la guerre d'invasion n'allait pas aux aptitudes éminentes, mais jusqu'alors circonscrites du chef de l'armée des Pyrénées orientales. Dugommier avait glorieusement rempli sa tâche à Toulon et au Boulou ; mais, une fois le sol national affranchi, son essor s'était comme arrêté à la frontière. Et faut-il s'en étonner? Lorsque ce noble colon des Antilles accourait, du fond des mers, offrir son bras à la cause de la liberté, ce n'était ni une longue expérience de la guerre qu'il venait mettre au service de la république, ni l'instinct des combats qui le poussait dans la voie de son génie : c'était l'amour de la patrie, cet amour si fécond en miracles aux heures de suprême détresse, qui, à lui comme à tant d'autres, prêtait ses inspirations libératrices. La délivrance était accomplie ; restait à conquérir les stériles rochers de la Catalogne, ces rochers si indifférents à la grande querelle qui se débattait ; il n'y avait plus d'Anglais dans nos ports, plus d'Espagnols de ce côté-ci de nos frontières : Dugommier avait terminé sa mission.

Jamais, cependant, notre armée n'avait été plus nombreuse et plus belle. Sa division de gauche venait de rentrer en ligne et de lui rapporter un renfort de 9,000 combattants ; sa cavalerie, que le printemps pouvait nourrir, avait aussi quitté ses cantonnements du Roussillon et campait, réunie, à La Jonquère ; enfin, en spectacle à tous les regards, depuis qu'on l'avait vue descendre triomphante le revers méridional des Pyrénées, cette armée n'avait plus rien à envier à ses émules des autres frontières : son chef brillait au premier rang parmi les gloires de la république, et la renommée apprenait à prononcer les noms d'Augereau, de Pérignon, de Mirabel. Que faisait-elle donc, cette belle, cette victorieuse armée?

(1) Voir la note de la page 137.

Enchaînée sous les murs d'une petite forteresse, elle laissait les Espagnols se relever de leur défaite et barrer sous ses yeux les chemins qui déjà auraient dû la conduire à de nouveaux exploits. Et quand elle sortait de son inaction, c'était pour aller faire assaut de vaines prouesses dans d'obscurs rendez-vous, sur les hauteurs de Rébos ou de Massarach !

DÉBATS ENTRE DUGOMMIER ET LA UNION. — Cette sorte de suspension d'armes, pour nous si regrettable, était, en surcroît, bien tristement remplie par les débats qu'avait soulevés la capitulation de Collioure. Cette capitulation, on se le rappelle, froissait à chaque ligne l'orgueil espagnol : elle imputait à la trahison ce que nos adversaires prétendaient ne devoir qu'à leurs baïonnettes; elle les accusait *d'une violation manifeste du droit des gens;* elle leur infligeait une clause inacceptable, que les vainqueurs eux-mêmes avaient vu enfreindre sans réclamer : celle de livrer à la rigueur de nos lois, c'est-à-dire à la mort, cette légion française qui portait le nom et l'étendard de leur reine, et qui avait tant de fois mêlé son sang au leur sur la plage de Collioure. Rappelons aussi qu'en vertu de l'article capital de ce traité, la division de Navarro était retournée libre en Espagne, mais à la condition expresse qu'un pareil nombre de prisonniers français seraient, le plus tôt possible, rendus en échange; qu'enfin, cette capitulation, acceptée par Navarro, n'avait pas été soumise à la ratification du général en chef espagnol, qui, seul, avait réellement le pouvoir de la valider.

Fort de ce vice de forme, la Union infirmait le traité souscrit par son lieutenant. Sans doute il avait le droit, et même il était de son devoir de protester contre les articles de cette capitulation qui pouvaient porter atteinte à l'honneur de son pays. Mais lorsque, dans sa lettre du 14 thermidor, où il notifiait et cherchait à justifier son refus (1), il alléguait, entre

(1) Cette lettre, où la Union discutait chaque article du traité, et les amères répliques de Dugommier, furent insérées, par décret de la Convention, dans le *Moniteur* du 27 thermidor. On lit aussi, dans le même numéro, la lettre par laquelle les représentants Milhaud et Soubrany notifiaient à l'assemblée le

autres raisons, l'inégalité des conditions d'échange, c'est-à-dire, lorsque, après avoir de lui-même, par une exception unique et assez bizarre en apparence, admis cette clause accidentelle « que les prisonniers des deux nations ne serviraient plus dans le cours de cette guerre, » lorsque, s'emparant de cette concession spontanée, il se pressait d'en conclure qu'il ne nous rendrait pas des prisonniers qui, seuls, pourraient resservir, en allant se battre ailleurs contre les autres ennemis de la France; franchement, le noble comte répondait-il, comme il l'aurait dû, au chevaleresque procédé de son adversaire qui, lui, rendait à la liberté 7,000 Espagnols, qu'après tout, il tenait à discrétion? Et quand le superbe gentilhomme retenait jusqu'aux mulets prêtés, pour leur usage personnel et pour un jour, aux officiers de Navarro, et refusait de les restituer, parce que, disait-il, les chevaux *laissés* par ces derniers à Collioure restaient *en compensation;* où était la loyauté espagnole? Quoi qu'il en soit, le langage de la Union, dans cette triste polémique, eût compromis une meilleure cause. Ainsi, s'adressant à son antagoniste : « Je me crois « autant obligé par l'absurde capitulation de Collioure, que

refus de la Union. Extrayons de cette dernière quelques passages, pour faire juger de l'effet produit sur notre armée par la dénégation du traité de Collioure:
« Vengeance, citoyens collègues, vengeance au nom de la République mé-« connue et du Peuple français outragé! l'insolence et la perfidie espagnole, « la mauvaise foi d'un gouvernement saturé de crimes et couvert d'oppro-« bres, sont à leur comble... Les barbares! ils violent les engagements les « plus sacrés, pour retenir des Français qu'ils ne cessent de torturer. Les « baïonnettes républicaines nous frayeront un chemin jusqu'aux malheu-« reuses victimes du parjure le plus odieux; c'est à travers des monceaux « d'esclaves expirant sous nos coups, au milieu de leurs villes en proie aux « flammes dévorantes, que nous irons chercher nos frères; c'est dans les « flots du sang impur des Castillans que nous effacerons les caractères tracés « par la main de l'infâme la Union. *Que l'Espagne entière, changée en un « vaste désert, apprenne à l'univers* qu'on ne viole jamais impunément la « parole donnée à la République française. L'horreur et le mépris de nos « frères d'armes pour ces instruments du fanatisme monacal et royal, sem-« blaient être à leur comble : ce dernier forfait du plus lâche comme du plus « stupide des gouvernements a porté ces sentiments à un degré d'exaltation « que nous entreprendrions vainement d'exprimer, mais dont vous jugerez « bien mieux par les effets... »
Ajoutons que ce fut le jour même où cette lettre, datée du 14 thermidor, fut lue à la tribune, le 23, que la Convention rendit son fameux décret de *guerre à mort.*

« si on y avait inséré Madrid, le Mexique ou Lima. » Ou encore : « Je ne crains que les actions honteuses et inhumaines « de mes ennemis, et non leurs menaces et leurs rodomon- « tades. »

Dugommier ne se contentait pas « de remercier le général espagnol de ce qu'il voulait bien ne pas comprendre, *dans ses compensations*, ses équipages qu'il avait *oubliés* à Céret le 12 floréal ; » il prenait au sérieux, sinon les arguments, du moins les invectives de son rival, et alors il s'abandonnait à des accès d'indignation qui allaient jusqu'à compromettre son beau caractère. Ainsi : « Rien ne peut, écrivait-il, pallier la scélératesse de la Union et de son infâme gouvernement. » Ou bien, s'en prenant au gouverneur de Bellegarde, il envoyait à ce brave officier des sommations conçues en ces termes : « Aujourd'hui je t'annonce la mort ; « je l'annonce à ton conseil, à tes officiers. Dans deux jours, « terme fatal, tu auras restitué le fort, ou bien, je te le jure « au nom de la République, toi et tes officiers, vous serez « fusillés. » Paroles dont l'honorable Vallesentaro faisait encore ressortir la violence, par le calme et la simplicité de cette réponse : « Aucune menace n'est capable de me faire « manquer à mon devoir. » C'était chaque jour des griefs nouveaux. La populace de Barcelone ensanglantait les cachots de nos malheureux prisonniers, qu'une impatience bien naturelle avait emportés à d'imprudentes manifestations. Enfin, au mépris d'une convention particulière, un illustre astronome venait d'être arrêté par les Espagnols, pendant qu'il poursuivait courageusement, à travers ces champs de bataille, les grandes opérations de la mesure du méridien terrestre ; et le nom du savant isolé qui, sur la poussière que se disputaient un moment cent mille colères homicides, calculait les dimensions de notre planète et enrichissait la science d'une conquête immortelle, le nom de Méchin se mêlait étrangement à ces éphémères et stériles disputes.

Malheureusement, elles ne devaient se terminer qu'avec la guerre, ces affligeantes contestations, et, par surcroît, elles allaient prendre dès lors toute l'importance d'un fait capital ;

car elles devaient bientôt provoquer le terrible décret de *guerre à mort*, et ajouter ainsi de nouveaux flots de sang à tous ceux qui avaient déjà si largement coulé sur cette frontière.

CONTRE-TEMPS. — Cependant nos soldats souffraient et murmuraient (1). Leurs vivres n'étaient plus assurés. Le moment de recueillir une riche moisson approchait, il est vrai, mais il fallait l'attendre dans les conditions les plus fâcheuses, avec une chaleur insupportable qui brûlait la terre, desséchait les cours d'eau, et ne tarda pas à développer la funeste influence des marais de l'Ampurdan, jadis si tristement célèbres parmi les généraux de Louis XIV. En effet, bientôt les divisions de droite et du centre envoyèrent aux ambulances

(1) Voici un échantillon de la manière dont nos soldats, toujours disposés à prendre gaiement leurs souffrances, libellaient leurs plaintes et leurs réclamations. La requête suivante, signée d'un nom qui fut plus tard une de nos illustrations militaires (Beaupoil), circulait dans l'armée. Elle montre, entre autres choses, quelle part nos soldats attribuaient à la maladie de Dugommier, dans la stagnation générale qui leur causait un si vif chagrin :

« Or écoutez, lorsque les guerriers de l'Eternel eurent honteusement chassé « les Ibériens de leurs terres, ils passèrent les hautes montagnes qui séparent « les Francs des esclaves, et mirent leur circonvallation autour d'une forte« resse où les esclaves s'étaient cachés. Et ils disaient à cette forteresse : « Nous ne dresserons pas nos béliers contre toi, car nous voulons te faire « souffrir la faim et la soif. »

« Néanmoins, les esclaves s'assemblèrent en grand nombre et construisirent « des boulevards de guerre qu'ils couvraient de machines vomissant le fer et « le feu. Mais les soldats de l'Eternel répondaient en les raillant : « Ne sommes- « nous pas les guerriers de l'Eternel, les forts, les vainqueurs des esclaves ? » « Cependant, il faisait une chaleur mortelle, et les Ibériens, tremblants der« rière leurs remparts, se tenaient cachés sous la terre. Mais le grand chef « des guerriers était malade ! Or, pendant que ces choses se passaient, le dé« puté Soubrany, du grand Sanhédrin, vint, gorgiasement monté sur un cour« sier à la manière des Assyriens et des Mèdes, visiter les guerriers. Il venait « pour combattre la bataille de l'Eternel avec ses frères, et le jour de la ba« taille, il perça une grande troupe d'esclaves montés sur des chevaux (com« bat du Llobregat). Alors un chef de guerriers vint à lui et dit : « Veux-tu « servir encore tes frères ? — Je le veux. — Eh bien ! apprends qu'ils n'ont pas « assez de manne, qu'il leur en faut un sékel de plus par décade ; car lors« qu'ils vont par les montagnes et les vallées, poursuivant les esclaves, ils « endurent la faim. » Le député pesa ces choses en lui-même et répondit au « chef des guerriers : « Certes, je prendrai un arrêté et mes frères auront un « sékel de plus. » Mais il arriva que les guerriers attendirent en vain le sékel ; « comme si on eût puni les guerriers de l'Eternel d'avoir mis en fuite les Ibé« riens. Mais le grand chef des guerriers était malade ! » (Archives de la préfecture de Perpignan.)

150 malades par jour; la gauche vit son effectif diminuer d'un tiers, et l'armée compta 25,000 hommes hors de service. Venait ensuite la malencontreuse intervention des représentants dans les conseils de l'armée, intervention qui, toute circonscrite qu'elle devait être aux affaires administratives, ne laissait pas que d'empiéter parfois sur les autres et de susciter alors bien des embarras. C'est ainsi qu'à la sollicitation de leurs collègues des Alpes, les conventionnels en mission aux Pyrénées demandaient à Dugommier 6,000 hommes pour la frontière d'Italie; demande qui, heureusement, finit par être abandonnée. D'une autre part, les sociétés populaires ne cessaient d'insulter, de dénoncer nos généraux; en sorte que Dugommier commençait à éprouver une partie des déboires dont ses prédécesseurs avaient été abreuvés.

Quelle cause empêchait donc de mettre un terme à ce triste état de choses, de rendre à l'armée malade, assoupie, la vigueur et la santé avec l'activité des champs de bataille? Une cause étrangère et supérieure aux événements de cette guerre; la même qui, en ce moment, arrêtait les quatorze armées de la république sur toutes ses frontières, autour de Valenciennes, de Condé, de Landrecies, du Quesnoy, comme autour de Bellegarde, sur le Rhin et sur la crête des Alpes, comme aux Pyrénées; c'est que la main qui, jusque-là, avait donné à tout la vie et l'impulsion, cette main de fer s'était retirée: le 9 thermidor approchait. Dans l'attente d'une crise qui allait refouler le flot révolutionnaire, la guerre d'aggression hésitait partout, mais aux Pyrénées principalement, sur ces monts lointains qui avaient à peine attiré les regards, si avides cependant, du pouvoir qui succombait.

OPÉRATIONS DE DÉTAIL. — Ces jours qui s'écoulèrent sans combattre, les 66 jours qui suivirent le 19 prairial (7 juin), furent employés par Dugommier à des mesures de détail tendant à resserrer le blocus de Bellegarde, à procurer des vivres à son armée, et à pourvoir à la sûreté de notre frontière.

La division Sauret, qui avait été laissée, pendant 20 jours, en quartiers de rafraîchissement dans le Roussillon, pour se

refaire des fatigues du siége de Saint-Elme, était venue, avons-nous dit, prendre, sur le versant méridional des Albères, sa place de bataille, à gauche de la division qui bloquait Bellegarde. Ce mouvement s'était effectué le 1er messidor (19 juin). Sauret alors, sans déranger sa brigade Victor Perrin, de 3,000 combattants, qui occupait le col de Banyuls, avait emprunté ce passage pour franchir la chaîne et descendre, en obliquant à droite, sur Cantallops, où les 6,000 hommes qu'il commandait avaient été installés de la manière suivante : l'infanterie de ligne, 13 bataillons, en avant du village ; le 1er hussards et deux compagnies franches, à gauche de la troupe de ligne, et à droite, la brigade de chasseurs *Guillot*, laquelle donnait la main aux postes qui gardaient la grande route. Ce camp avait pris le nom de Cantallops qu'il couvrait, et l'on avait profité d'une butte qui se présentait en avant de son front de bandière, pour y construire une vaste redoute que l'on avait armée de quatre pièces de canon.

Ces pièces avaient été tirées de Cantallops, où était parquée toute l'artillerie du général Sauret. Ce n'était pas sans peine, du reste, que cette artillerie de bataille était arrivée jusque-là ; car elle avait passé aussi par le col de Banyuls. Il avait donc fallu, d'abord tracer du col au village, à travers les rochers de cet âpre versant, un chemin ou plutôt une scabreuse corniche, puis développer des efforts prodigieux pour traîner par là les pièces jusqu'à leur destination. On avait ensuite relié, par une route à canons, Cantallops à La Jonquère, où était établi le parc général.

Ainsi, tous nos postes des Albères, solidement enlacés, formaient une chaîne impénétrable à l'est de Bellegarde. Quant au côté de l'ouest, la ligne d'investissement y était arrêtée depuis longtemps. On prit là, néanmoins, quelques dispositions nouvelles, et entre autres, celle d'élever au col Portell deux redoutes en pierres sèches, qu'on y voit encore. Ces redoutes, confiées à la brigade Chabert, étaient destinées : l'une, celle de l'entrée du col, à recevoir de l'artillerie qui battait une partie du chemin de La Jonquère ; l'autre, celle qui couron-

nait le puig Calmell, à flanquer la première, mais par la mousqueterie seulement.

Il fallait s'emparer de la magnifique moisson qui achevait de mûrir : on organisa des compagnies de faucheurs qu'on mit sous la protection de nos troupes légères. Ces troupes, qu'on laissait depuis si longtemps sommeiller, ne laissèrent point échapper une occasion si belle de prouver qu'elles n'avaient rien perdu de leur ancienne ardeur. Ce fut surtout la division Augereau qui se signala, dans ces aventureuses escortes, par les coups de main les plus hasardeux. Ainsi, le 13 messidor, elle enleva en courant le camp d'Estrella où elle tua bon nombre d'Espagnols et fit 30 prisonniers dont 6 officiers. Le lendemain, quatorze compagnies de chasseurs, qui couvraient nos moissons sur les hauteurs de Terradas, furent engagées toute la journée. L'ennemi cependant prit sa revanche le 17 : du camp d'Estrella, où il était rentré, il déboucha en masse sur nos fourrageurs et les repoussa jusque sous les batteries de Saint-Laurent.

Parlerons-nous d'un puéril stratagème essayé dans la nuit du 23 au 24, pour surprendre Bellegarde? Car, n'avait-on pas imaginé d'entasser au pied de la tour de Panissas une certaine quantité de bombes, dans l'espoir que leur explosion, faisant l'effet d'une mine, obligerait les défenseurs de ce petit poste, une vingtaine d'hommes environ, à se réfugier dans la place, où nous serions entrés à leur suite. Inutile d'ajouter que cette ridicule tentative échoua complétement.

La résistance de Bellegarde inquiétait parfois Dugommier, et ses regards alors se tournaient vers notre frontière. Si l'ennemi, pensait-il, si l'ennemi, qui se renforçait tous les jours, devait remonter encore sur la crête des Pyrénées « ou « concevoir l'idée de tourner sur nos derrières, c'était par « les montagnes du Vallspire qu'il pouvait le tenter avec « quelque chance de succès. » Le prudent général prit donc le parti de consacrer à la garde du haut Tech une brigade tout entière, la brigade Davin, qui, du reste, remplit sa tâche avec beaucoup d'intelligence. En effet, par une disposition bien entendue, qu'il faut toujours adopter quand on veut dé-

fendre avec vigueur une chaîne de montagnes, Davin échelonna le gros de son monde sur le revers opposé à celui qu'il avait à couvrir, et se borna, sur le versant septentrional, à l'occupation de cinq points principaux : la Preste, Notre-Dame-de-Corall, la Manère, Saint-Laurent de Cerda et Coustouge. Le Corall fut retranché, et il méritait ce surcroît de précaution, car il est une des clefs du Vallspire (1). On retrancha aussi le passage de Saint-Laurent de Cerda, en construisant, sur les hauteurs qui dominent le bourg, une grande redoute à double enceinte. Dugommier attachait à ce débouché une importance toute particulière (2). Sa sollicitude, au reste, fut bientôt justifiée par l'événement. En effet, à l'approche de la Saint-Jacques, le patron des Espagnes, de nombreux rassemblements s'amassèrent dans ces montagnes, et nous dûmes nous mettre sur nos gardes; ce qui engagea l'ennemi à différer l'attaque qu'il projetait. Il laissa donc passer le jour de la fête (25 juillet). Il resta également immobile les deux jours suivants, dont le général Davin profita pour s'avancer en reconnaissance jusqu'en vue de Campredon. Enfin, le 28, nous reçûmes le choc que nous attendions. Tous nos postes furent assaillis à la fois. Un seul, qui avait affaire à 1,200 intrépides miquelets, le Corall, céda un moment;

(1) Notre-Dame de Corall est située à l'intersection des chemins qui descendent des cols de Vernadell et de Malrem. Or, ces passages correspondent sur le versant ennemi, à deux des grandes vallées de la Catalogne, à la Fluvia et au Ter; et on les aborde par là, ces cols, en s'élevant de Bajet et de Rocabruna d'une part, et d'Espinabell et de Mollo de l'autre; Mollo, que Dagobert appelait la clef de la haute Catalogne.

(2) Voici l'opinion de Dugommier sur l'importance militaire de Saint-Laurent de Cerda. Il écrivait au Comité, le 13 brumaire, quelques jours avant sa mort :

« La position de Saint-Laurent de Cerda m'a paru exiger un état de « défense formidable. Cette commune se trouve située presque au pied des « montagnes, dans une gorge qui se rétrécit considérablement du côté de « l'Espagne, et qui s'élargit en entrant sur notre territoire. — Il m'a donc « paru convenable, et même très-urgent d'y faire tracer une redoute à double « enceinte. C'est le moyen d'assurer avec avantage la sûreté de toute cette « partie de la frontière. Cette position est si heureuse que, si mon avis pouvait « être de quelque poids près de vous, je demanderais qu'elle fût, à la paix et « même plus tôt, si on pouvait en avoir les facilités, destinée à l'établisse- « ment d'un fort capable de protéger cette partie du pays. Un pareil ouvrage, « auquel on donnerait tous les moyens de défense que l'art peut procurer, et

mais la garnison de Pratz de Mollo ne tarda pas à le reprendre, et alla par représailles, réduire en cendres le village de Mollo.

Dugommier s'occupa aussi des montagnes de la Sègre. Il y proscrivit formellement le système des excursions aventureuses, système propre seulement, selon lui, à propager des mouvements insurrectionnels qu'il fallait moins chercher à combattre qu'à ne pas exciter. Cette opinion se fondait sur le caractère des montagnards catalans, peu jaloux de se mêler à des querelles internationales qui ne blessent point leurs intérêts immédiats, mais terribles quand on touche à leurs foyers. En conséquence, la division de Cerdagne fut réduite à la plus stricte défensive. C'était là toutefois une mesure intempestive, et il était trop tard pour dégarnir subitement un théâtre de guerre où l'ennemi se renforçait tous les jours; car, on ne portait pas à moins de 20,000 le nombre des paysans insurgés répandus dans les gorges du Ter, du Llobregat et de la Sègre, ce qui, joint à environ 10,000 baïonnettes régulières, formait, dans ces hautes vallées, une masse imposante de 30,000 hommes sous les armes. Mais heureusement, le souvenir de l'énergique combat du 8 messidor devait garder la Cerdagne pour le reste de la campagne.

« qui serait en outre favorisé par la nature, offrirait un point de défense inexpugnable. La République pourrait alors se flatter d'avoir dans cette partie un nouveau fort de Bellegarde. Je tiens d'autant plus à cet avis, que, si l'ennemi pouvait un jour ou l'autre concevoir l'idée de faire quelque entreprise sur les derrières de notre armée, conséquemment l'intention de la tourner, je crois que ce serait le seul emplacement par où il pourrait le tenter avec quelque chance de succès.

« J'ai en outre jugé à propos de faire ouvrir, jusqu'à dix à douze pieds, les chemins qui, d'Arles, aboutissent sur Saint-Laurent de Cerda et sur Pratz de Mollo. Cette mesure est nécessaire pour faciliter, en cas d'attaque, les transports en tout genre, en artillerie, vivres, munitions, fourrages et ambulances. En vain objecterait-on que cette route peut devenir préjudiciable à nos intérêts, et servir un jour contre nous; je réponds à cet argument: que ce chemin est latéral aux montagnes et bordé, dans toute sa longueur, de positions et de précipices qui rendent sa défense extrêmement facile. Je dois ajouter une autre observation; c'est qu'indépendamment des avantages qui doivent en résulter pour cette armée pendant la guerre, les habitants de cette contrée y trouveront, dès à présent et plus particulièrement à la paix, une nouvelle voie pour rapprocher leurs communications, pour étendre leur commerce, pour vivifier enfin toute cette partie. »

Cette stagnation générale, qui durait depuis deux mois, allait pourtant cesser; car, du côté de la plaine, tout annonçait l'approche d'une bataille. Une grande activité, des mouvements qui ne leur étaient pas habituels, se manifestaient dans les camps espagnols. On ne cessait plus d'y exercer le soldat. Ainsi, du lever au coucher du soleil, c'était des combats simulés, des assauts de redoutes, et chaque nuit, de nombreux déserteurs suisses ou irlandais venaient confirmer nos inductions de la journée et nous annoncer une attaque prochaine. C'est qu'en effet la Union, informé que la garnison de Bellegarde était aux abois, désolée par le scorbut, réduite au quart de ration, avait résolu de tenter, pour la sauver, un suprême et dernier effort. On touchait au 10 août, et l'on assurait, ce qui était vrai, que le général espagnol avait fixé l'exécution de son projet à l'anniversaire de ce jour fameux; mais il se passa comme à l'ordinaire, par suite de quelques retards imprévus dans les préparatifs de l'ennemi. Le lendemain 24 thermidor et le jour suivant, Dugommier les employa à des reconnaissances sur toute sa ligne. Enfin, dans la nuit du 25 au 26, l'événement que l'on considérait déjà comme remis indéfiniment, éclata.

---

# CHAPITRE XVI.

## BATAILLE DE SAINT-LAURENT DE LA MUGA.

Situations des deux armées. — Plan de la Union. — Attaque de droite. — Description de cette partie du champ de bataille. — Position d'Augereau. — Les Espagnols marchent sur lui en six colonnes. — L'action s'engage. — Les hauteurs de Terradas et le pont de Grau sont emportés. — Saint-Laurent et la chapelle Saint-Georges se soutiennent. — Hésitations de l'attaque. — Mouvement décisif d'Augereau. — Mort du général Mirabel. — Déroute des Espagnols. — Résistance du poste de Darnius. — Attaque de gauche. — Elle est vigoureusement repoussée. — Tentative de débarquement, qui échoue également. — Éloge du général Mirabel et des généraux de cette époque.

SITUATIONS DES DEUX ARMÉES. — L'armée française était forte de 34,000 combattants, 9,000 à droite, autant à gauche, et 16,000 au centre. La droite, qui venait d'être renforcée, persistait à rester isolée sur la haute Muga ; le centre était absorbé par le blocus de Bellegarde ; enfin la gauche, campée, comme nous l'avons dit, sur le penchant des Albères, en avant de Cantallops, était flanquée par la brigade Victor, qui, du col de Banyuls, veillait sur la côte. La pénurie de fourrages, qui commençait à se faire sentir, nous avait forcé de réduire notre cavalerie à 1,800 chevaux.

L'armée espagnole venait de recevoir une excellente brigade irlandaise, plusieurs nouveaux régiments suisses, un grand nombre de recrues, et 6 à 7 mille hommes de vieilles troupes, qu'avaient remplacés dans leurs garnisons les corps que l'unique clause respectée de la capitulation de Collioure éloignait du théâtre de la guerre ; en sorte que cette armée ne comptait pas moins de 45,000 soldats disponibles, dont 4,000 cavaliers bien montés. Voici d'ailleurs quelles étaient ses positions.

Sa gauche, qui communiquait avec Campredon par le col

de Bassagoda, courait de l'ouest à l'est, en avant et suivant le cours du Manol, depuis Llorona, aux sources de ce torrent, jusqu'à Vinyonnet sous le canon de Figuères. De cette forteresse, son centre s'avançait en échelons par les plateaux de Llers, jusqu'à la chapelle de Roure. Enfin sa droite longeait la route, de Pont-des-Moulins à Camany, puis se retournait à l'est pour finir à Espolla. Si donc les Espagnols avaient repris sur nous la supériorité du nombre, ils n'avaient point reconquis celle des positions, puisque leur éparpillement dépassait encore de beaucoup le nôtre.

La Union avait le projet d'attaquer à la fois nos deux ailes, et de se rabattre ensuite, de part et d'autre, sur notre centre. Il devait porter son premier et principal effort sur notre droite et sur les passages correspondants de la frontière, puis, cette droite écrasée, marcher par Massanet, La Bajols et les plateaux de Las Illas, sur le col Portell, d'où il comptait se mettre en communication avec Bellegarde pour y jeter un grand convoi qui était tout prêt. Enfin, des troupes de débarquement étaient chargées de nous enlever le col de Banyuls, notre dernière issue pour repasser les Pyrénées.

Ainsi, il ne s'agissait plus seulement de ravitailler Bellegarde : c'était une bataille générale, sur une ligne de sept lieues d'étendue, qui se préparait ; ou plutôt c'était, en sens inverse, la grande manœuvre de Dugommier au Boulou, que le vaincu du 12 floréal prétendait répéter. Voyons maintenant comment il allait rendre à son maître la leçon qu'il avait si bien retenue.

---

## ATTAQUE DE DROITE.

**CHAMP DE BATAILLE.** — Comme au 30 floréal, le gros de l'orage devait fondre encore sur la haute Muga, que nous connaissons déjà, mais qu'il importe de reparcourir, pour bien comprendre la lutte complexe qui allait ensanglanter de nouveau ces montagnes reculées.

On se rappelle que la Magdelaine est la tête d'un gros

chaînon qui va en s'allongeant vers l'est, entre la Muga d'une part, et un affluent du Manol de l'autre. Cette tête est à demi détachée du corps du chaînon, par une profonde échancrure qu'on appelle col de la Salud. Le chaînon se relève ensuite, et sa ligne faîtière se réduit bientôt à une arête aiguë, le long de laquelle on ne rencontre plus que de périlleux sentiers. Mais cette arête, appelée *Roca Blanca*, ne tarde pas à s'émousser, au point qu'elle finit même par se confondre avec le vaste plateau de Llers.

Le revers méridional de ce chaînon, et les bords escarpés de la Muga qui en ronge le pied, opposent à la circulation les plus grands obstacles. Le revers sud, au contraire, ainsi que l'affluent du Manol qui le cotoie sous le nom de gorge de Terradas, offrent des pentes accessibles et un terrain assez facile. Aussi est-ce par là que s'ouvre, entre Figuères et Saint-Laurent de la Muga, la circulation habituelle, qui peut prendre, soit le fond de la gorge, soit le penchant du chaînon, soit sa crête elle-même. Quoi qu'il en soit, ces trois chemins se réunissent à Terradas, village qui est enterré dans la gorge à laquelle il a donné son nom, et qui correspond à la hauteur de la Salud, dont le col mène à la Fonderie. De Terradas, on n'a plus alors, pour aboutir à Saint-Laurent, qu'à longer le pied de la Magdelaine. On peut aussi se porter de Figuères à Saint-Laurent, sans passer par Terradas, et voici comment : on remonte la rive gauche du Manol jusqu'à Sistella ou jusqu'à Estrella, et à l'une ou à l'autre de ces deux stations, on tourne au nord et l'on gagne le pla de l'Avat qui, de la rive droite de la Muga, commande Saint-Laurent ; ou bien, si l'on veut aborder ce bourg par la rive gauche, sur laquelle il est bâti, on continue à remonter le Manol jusqu'à Llorona, puis l'on se dirige sur Albanya où l'on passe la Muga, qu'il ne s'agit plus que de descendre, pour atteindre le but proposé.

De Saint-Laurent, qui est adossé à la grande chaîne, montent ensuite plusieurs rampes qui vont aboutir à différents cols de la frontière. Toutefois, avant de s'écarter définitivement les uns des autres et de disparaître dans les anfractue-

sités des montagnes, ces sentiers s'abordent un moment sur un des premiers gradins de la montée, à une petite chapelle, dite de Saint-Georges, qui se présente comme un poste de surveillance pour garder Saint-Laurent du côté où ce bourg est ouvert ; car il est, ce bourg, sur tout le reste de son pourtour, enveloppé par un court lacet que la Muga trace entre deux ponts, le pont de Grau, en amont, et un autre en aval. C'est à partir de ce dernier que recommence, en sens contraire du lacet précédent, un nouvel et grand anneau de la rivière. Celui-ci n'est autre, du reste, que cette courbe de la Muga, dont nous avons déjà parlé, qui contourne la croupe de la Magdelaine sur un développement de trois kilomètres, et dont la Fonderie marque l'extrémité opposée à Saint-Laurent.

On résume parfaitement tout ce champ de bataille en se plaçant sur les cimes de la Magdelaine. De là, en effet, comme d'un observatoire, si vous parcourez des yeux l'horizon, en tournant du sud au nord, vous découvrez successivement : le couloir d'Albanya, d'où la Muga se précipite en cascades sur Saint-Laurent ; tout contre ce bourg, le plateau de l'Avat, qui couronne la berge droite du torrent ; Terradas ensuite, et sa gorge ; dans le prolongement de la Magdelaine, la métairie de Salud, son col, le mas de la Guardia, et les crêtes du Roc Blanc ; puis, de l'autre côté de cette sorte de ligne de partage, la Muga qui reparait, l'âpre vallée par où elle s'engouffre pour gagner la plaine, et, en tête de ce tronçon de vallée, la Fonderie ; enfin, comme un immense amphithéâtre où la chapelle Saint-Georges occupe un point presque imperceptible, la grande chaîne pyrénéenne, qui remplit le reste du panorama.

DISPOSITIONS DES DEUX PARTIS. — Nous nous rappelons comment, le 30 floréal, Augereau était installé sur ce terrain. Sa position, doublement vicieuse, l'isolait de notre centre, en même temps qu'elle laissait la Magdelaine abandonnée. Or, de ces deux défauts, dont l'un du reste ne pouvait être atténué qu'en aggravant l'autre, le général n'avait corrigé que le moins dangereux : il occupait la Magdelaine et ses abords qui regardent Figuères, mais il n'avait rien fait pour se relier au

blocus de Bellegarde. Voici, au surplus, quel était l'arrangement de ses troupes.

Le général Lemoine, qui avait été définitivement rendu à cette division, occupait, avec six bataillons de chasseurs, Terradas et les crêtes au nord de ce village, lesquelles font suite à la Magdelaine passé le col de la Salud. Une batterie, établie à mi-côte, reliait à ces crêtes le fond de la gorge, tout en éclairant l'avenue de Figuères.

L'adjudant général Bon, qui commandait le reste des chasseurs, déployé en travers du pla de l'Avat, barrait ainsi les chemins venant du Manol, et couvrait à la fois le pont de Grau et Saint-Laurent, postes que défendaient en outre plusieurs batteries de position.

Guieux gardait la Fonderie, dont les retranchements avaient reçu des accroissements considérables. Sur sa gauche, étaient échelonnés trois des six bataillons de la brigade Mirabel. Les trois autres, sous les ordres immédiats de leur chef, occupaient, à droite, la Magdelaine, et formaient la réserve.

Enfin, la brigade Davin, chargée de la frontière du Vallspire, était répandue sur le revers de la grande chaîne, sa gauche à la crête des monts, son centre groupé autour de la chapelle Saint-Georges, et sa droite touchant le pont de Grau.

Ces 9,000 hommes, ainsi dispersés, allaient recevoir le choc de 22,000 Espagnols. C'était plus qu'il n'en fallait pour accabler notre imprudente division, et l'ennemi, pour cela, n'avait plus à satisfaire qu'à une seule condition : celle d'opérer en masse. Or, cette condition fut précisément la première dont il eut hâte de se départir, et il ne le fit point à demi, car il forma six colonnes.

La première, forte de 12,000 combattants, la division Curten, qui allait remonter la gorge de Terradas, était destinée à assaillir la brigade Lemoine. Les quatre suivantes avaient ordre de déboucher de la rive gauche du Manol, savoir : le général Cagigal sur Saint-Laurent ; Yzquierdo et le brigadier Perlasca, sur les flancs gauche et droit des deux batteries du pont de Grau, et le maréchal de camp Godoy,

sur la chapelle Saint-Georges. Ce dernier arrivait par la gorge d'Albanya, pour couper nos communications en arrière. Enfin, 2,000 hommes isolés menaçaient Darnius. Ces six colonnes devaient, après avoir atteint chacune son but respectif, mais alors seulement, converger sur la Fonderie.

COMBAT. — Elles se mirent en marche dans la soirée du 25 thermidor (12 août), et le 26, vers trois heures du matin, chacune d'elles abordait, avec une précision remarquable, le point qui lui était assigné.

Lemoine, accablé par 12,000 assaillants, perd d'emblée la gorge de Terradas; il essaye de se défendre sous sa batterie du penchant de la montagne; mais, forcé sur tous les points, il se retire en deux colonnes : l'une qui se glisse le long du revers méridional de la Magdelaine, en se rapprochant de notre réserve; l'autre qui est rejetée sur le versant opposé, vivement poursuivie, et contrainte de chercher un refuge sous les batteries de Saint-Laurent.

Là déjà, les chances s'étaient partagées. Perlasca et Yzquierdo avaient emporté le pont de Grau; mais ils attendaient, pour déboucher sur la rive gauche de la Muga, la chute de la chapelle Saint-Georges, et Godoy était arrêté devant ce poste. D'autre part, Cagigal avait été culbuté devant Saint-Laurent par les chasseurs Bon, et ceux-ci, appuyés à ce bourg et à une butte voisine qu'une partie de la brigade Lemoine avait prise pour point de ralliement, ces intrépides chasseurs faisaient la meilleure contenance.

Cependant Curten, qui avait laissé en réserve, dans la gorge de Terradas, pour garder le chemin de Figuères, la moitié de sa colonne, venait avec l'autre de balayer les crêtes que Lemoine avait abandonnées, et il descendait sur la Salud. C'était le chemin de la Fonderie et le moment de s'y précipiter. Mais il avait été convenu que, pour cette attaque périlleuse (on se rappelait le 30 floréal), les colonnes s'attendraient. Or, Curten voyait Cagigal fort maltraité par le général Bon, les deux colonnes suivantes attendant pour franchir la Muga le succès de Godoy, enfin ce dernier tou-

jours arrêté devant la chapelle Saint-Georges. A son tour, il s'arrêta.

Ce temps d'arrêt sauva tout. Augereau, qui s'était transporté avec une partie de la brigade Guieux à Saint-Laurent, dès qu'il avait reconnu que c'était là le point menacé, Augereau, avec un coup d'œil qui annonçait déjà le héros de Castiglione, s'empare de cette hésitation. Ses adversaires, Curten d'une part, les colonnes de Saint-Laurent de l'autre, forment une ligne rentrante qui a son coude à Terradas, leur point de retraite, et qui est interrompue au sud du village : il va, par cette trouée, saisir la clef du champ de bataille. Augereau donc ordonne à Mirabel et à Lemoine de se jeter sur Terradas, c'est-à-dire sur le flanc gauche et les derrières de Curten, tandis que lui-même, à la tête de la brigade Guieux, il marchera par le penchant de la Magdelaine, et abordera de front, à la Salud, ce redoutable ennemi. Bon et Davin auront raison du reste.

Augereau arrive sur Curten vers midi. Soudain une lutte furieuse s'engage ; l'ardeur est grande de part et d'autre, elle l'emporte du côté des Français, mais le nombre est du côté des Espagnols : la victoire flotte indécise.

L'audace de Mirabel la fixa. Il fond sur Terradas comme un trait. Son impétuosité lui est fatale, car il tombe pour ne plus se relever ; mais il a donné l'impulsion ; Lemoine, d'ailleurs, qui marche à gauche, dirigera les deux colonnes. Epuisé par les souffrances d'une longue maladie, Lemoine ne peut se faire entendre, mais son chapeau de commandant, qu'il élève au bout de son épée, montre le chemin, et la charge reprend avec une nouvelle furie. Alors la Union, voyant sa retraite compromise, ordonne à Curten de se replier sur Figuères. Les trois colonnes qui ont attaqué Saint-Laurent par le pla de l'Avat, se hâtent de suivre ce mouvement en arrière ; elles sont, du reste, serrées de près par le général Bon, qui a bientôt rejoint Augereau. Tous les Espagnols de la rive droite de la Muga battent donc en retraite, et sont poursuivis jusqu'à Palau. Quant à ceux de la rive gauche, Davin, qui venait de descendre de la chapelle Saint-

Georges, les refoulait dans la gorge d'Albanya et leur faisait essuyer de nouvelles pertes.

Les vainqueurs ne firent que 140 prisonniers. Mort aux violateurs de la capitulation de Collioure! L'impatience d'un combat si longtemps, si ardemment attendu, débordait dans ces cœurs aigris par la souffrance : ils furent sans pitié, et la nuit seule arrêta le carnage. On porta la perte des Espagnols, qui d'ailleurs ne s'étaient jamais mieux battus, à 1,500 morts et 800 blessés. Nous eûmes, nous, 200 hommes tués et 600 gravement atteints.

C'était pendant ce terrible combat de seize heures, que le *Moniteur* du jour promenait dans toute la France le tableau enflammé de nos griefs contre l'Espagne, et le fameux décret *de guerre à mort*, rendu le 23 par la Convention, décret que nos soldats semblaient avoir deviné.

Le bataillon de Darnius s'était encore couvert de gloire en résistant, toute la journée, à 2,000 assaillants qui devaient ensuite attaquer la Fonderie.

---

## ATTAQUE DE GAUCHE.

A quatre heures du matin, 15,000 Espagnols avaient débouché à la fois sur notre gauche et sur notre centre. Ils formaient trois colonnes échelonnées par la droite : la première, sans canon ni cavalerie, remontait le torrent de Vilaortoli, et cherchait à gagner le hameau de Récasens, qui est situé un peu au-dessous du col Fourcade ; la seconde, flanquée d'artillerie et de 1,300 chevaux, se dirigeait par le ruisseau de Camany, sur Cantallops ; la troisième, également composée de troupes de toutes armes, s'avançait de Pont-des-Moulins par la grande route, et semblait former la réserve. Cette dernière était accompagnée de cent voitures chargées d'approvisionnements qu'on destinait à Bellegarde.

A l'exemple de ses adversaires, le général Sauret forme aussi trois colonnes. Récasens étant le point le plus menacé, il commence par y dépêcher l'adjudant général Destaing,

avec trois bataillons; puis, il en dirige trois autres, commandés par le général Causse, sur la gauche du deuxième échelon d'attaque; enfin, à la réserve qui débouche par la route, il oppose neuf compagnies de grenadiers aux ordres du général Micas.

Destaing, après s'être débarrassé des tirailleurs qui cernaient déjà les abords de Récasens, se jette sur le premier échelon espagnol, le repousse jusqu'à Vilaortoli, et déborde à droite le second, qui, déjà menacé à gauche par Causse, n'a que le temps de se replier sur la réserve. Celle-ci, à la vue de trois colonnes françaises qui vont se réunir contre elle, suit le mouvement de retraite jusqu'au pont de Camany. Là, profitant de quelques ouvrages ébauchés, les Espagnols font halte et mine de résister; mais, à l'approche de nos soldats qui continuaient à avancer comme en rase campagne, ils se replient sur Notre-Dame de Roure. Ce poste passait déjà pour le réduit de leurs lignes; aussi le général Sauret ne crut-il pas prudent de les poursuivre jusque dans ce dernier retranchement, et il se retira de son côté. Cependant, vers midi, au bruit lointain de la canonnade qui reprenait du côté de Saint-Laurent, nos trois brigades se reportèrent en avant, puis, s'étant déployées de Camany à Vilaortoli, elles tinrent de cette façon l'ennemi en échec jusqu'au lendemain matin. Elles avaient tué une cinquantaine d'hommes, c'est-à-dire tout ce qu'elles avaient pu atteindre, sauf pourtant un prisonnier, un seul, qui avait été épargné parce qu'il était Hollandais.

Cette lutte à mort, qui avait commencé dans les hautes montagnes, à sept lieues du rivage, devait s'étendre jusqu'à la côte et rougir les flots de la Méditerranée.

La brigade Victor, qui gardait le col de Banyuls, était en même temps chargée de surveiller la côte catalane. Or, elle avait, le long de celle-ci, trois postes échelonnés par le col de los Frares et les villages de Colera et de Llança. L'anse de Colera, dont le village est assez éloigné, était le point de débarquement qu'avait choisi la marine espagnole. En conséquence, deux vaisseaux de ligne, une frégate et quatre cha-

loupes vinrent s'embosser devant cette station et jeter sur sa plage déserte 1,800 hommes, qui, à peine à terre, parurent se disposer à marcher sur le col de los Frares, dont la chute devait entraîner inévitablement celles de nos deux autres postes. Mais le bataillon qui occupait le passage menacé, le 1er du Tarn, sans donner aux assaillants le temps même de se former en colonne d'attaque, se précipite sur eux, les aborde, les enfonce, en passe 23 par les armes, et, en dépit des bordées de l'escadre, poursuit les fuyards jusque dans leurs canots.

ÉLOGE DE MIRABEL ET DES GÉNÉRAUX DE CETTE ÉPOQUE. — Les Pyrénées n'avaient jamais entendu le canon retentir sur tant de points à la fois, ni vu tant de sang couler. Nos soldats s'étaient battus avec une sorte de frénésie, et la plupart de leurs chefs, Augereau, Bon, Sauret, Beyrand, Lemoine, étaient blessés. Ce dernier avait reçu six atteintes. Enfin Mirabel était mort. C'était un de nos plus vaillants officiers; il était tout feu, tout ardeur, et les Espagnols, qui rencontraient partout sa mâle et belle figure, le prenaient pour le chef de l'armée française.

C'est lui qui commandait cette brigade dont les exploits retentissaient jusque dans la capitale, la brigade à laquelle les clubs votaient d'enthousiasme des récompenses qu'elle renvoyait, avec une si noble fierté, aux orphelins et aux veuves. De la division Augereau, où la vigueur de la discipline le disputait à l'éclat du courage, la brigade Mirabel était sans contredit la plus brave. Et pourquoi brillait-elle en tête de ses intrépides émules? c'est qu'elle était la plus prompte à obéir.

Répétons-le sur cette tombe ouverte, car le nom de celui qu'elle allait recouvrir est un des plus exemplaires que nous puissions citer en confirmation d'un éloge que nous voulons étendre : le plus beau titre de gloire des généraux de nos premières campagnes révolutionnaires, de cette crise de désorganisation, inouïe dans nos annales, qui avait commencé en 1792 et venait de finir, leur plus beau titre, ce n'est pas d'avoir enduré sans murmures des souffrances indescriptibles ou avoir

souri à leur mort, quand elle faisait triompher leur cause: c'est d'avoir su, en face de l'ennemi, convertir en armées régulières ce million de recrues de toutes les conditions, de tous les âges, qui s'étaient entassées par troupeaux sur nos frontières; c'est d'avoir aussi rapidement discipliné ces générations conçues dans la dissolvante atmosphère qui pesait sur notre infortuné pays, si longtemps avant le prélude même de nos orages; c'est d'avoir enserré dans les étreintes de l'obéissance passive des hommes qui ne voulaient *de cette chaîne que pour les esclaves des tyrans* qu'ils combattaient, des hommes pour qui toute tradition était rompue et l'antique honneur militaire un faisceau dispersé, qui ne redoutaient ni les châtiments dont leurs misères défiaient toutes les rigueurs ni la mort qu'ils bravaient à tous moments et sur toutes ses faces, qui, en un mot, ne tenaient guère à leurs drapeaux que par le lien si capricieux, si fragile, qu'on appelait l'enthousiasme de la liberté, la liberté, qu'avaient si odieusement travestie les passions du jour, qui se présentait aux masses comme l'irréconciliable ennemie de toute subordination, et dont si peu devinaient, sous son étrange voile, l'austère et majestueuse figure. Hommage donc à ces chefs d'armées, qui se dévouèrent à l'accomplissement d'une tâche et si rude et si grande!

Où elle avait été rude surtout, cette tâche, c'était aux Pyrénées orientales, à cette armée qui ne se recrutait, pour ainsi dire, que d'indociles volontaires tirés de nos ardentes populations du Midi, où les natures, plus diversement accentuées, plus impétueuses, avaient eu tant de peine à plier, du jour au lendemain, sous le niveau d'une règle unique et inflexible; tellement qu'une mesure générale, prescrite par le gouvernement, qui, dans le nord et à l'est, avait été couronnée d'un immense succès, l'*amalgame* des volontaires avec la troupe de ligne, n'avait nullement réussi sur cette frontière, où rien ne se passait comme ailleurs. Néanmoins, ces hommes, qui se débattaient naguère dans une affreuse anarchie, étaient, deux mois après, rivés à tous leurs devoirs. Qui avait opéré, comme par enchantement, cette prodigieuse

métamorphose? Nous avons montré la main qui en avait dirigé l'ensemble; mais, puisque les étroites limites de notre cadre ne nous ont pas permis d'en signaler d'autres, hâtons-nous de le dire en passant : dans cette œuvre collective et si compliquée de régénération, une belle part, part d'autant plus belle qu'elle est rarement faite, revenait aux lieutenants de Dugommier, et, entre autres, à celui dont nous honorons la mémoire.

Le général Mirabel, en effet, avait établi dans sa brigade la discipline la plus rigoureuse, l'ordre le plus parfait; et il y était parvenu (car, dans une lutte aussi vive contre un désordre aussi étourdissant, chaque dépositaire de l'autorité, pressé de la faire reconnaître, appliquait les principes suivant la pente de caractère), il y était parvenu en appelant à l'aide de la fermeté qui impose le devoir, l'art qui le persuade et l'embellit. Ainsi, cessait-il de faire entendre la voix du commandement, c'était pour souffler dans le cœur de ses soldats l'amour des vertus militaires, soit en prenant l'initiative de quelque acte d'abnégation, comme celui que nous avons cité plus haut, soit en frappant leurs yeux par de touchantes images, comme celle-ci, que nous avons retrouvée sur place; car, puisque l'histoire, en témoignage de l'esprit qui dictait les consignes et du scrupule qui présidait à leur observance, dans une armée voisine, puisque l'histoire n'a pas dédaigné de recueillir l'exemple de ce cerisier qui, vers la même époque, restait chargé de tous ses fruits au milieu de nos bivouacs des Pyrénées occidentales, nous pouvons bien à ce trait donner un pendant.

En face de la Magdelaine, non loin de La Salud, à La Guardia, deux pauvres époux venaient d'associer leurs misères, quand la division Augereau, fondant tout à coup sur ces paisibles montagnes, réduisit en cendres l'humble toit qui abritait le jeune ménage. Mirabel, à quelque temps de là, prit position à La Guardia. Il y rencontra les malheureux incendiés, releva leur chaumière, et voulut que, libres et respectés au milieu de ses bivouacs, ils vécussent du pain de ses soldats, et offrissent ainsi à sa brigade

un vivant et salutaire exemple de discipline et d'humanité.

C'est dans cette même cabane, en 1841, un soir d'été, que, près du grabat de l'un des deux époux devenu paralytique et muet, nous avons entendu, de la bouche de l'autre, l'attendrissant récit de cette bonne action et les témoignages d'une pieuse reconnaissance qui avait traversé un demi-siècle. Toute la montagne connaissait la vénération de ces braves gens pour la mémoire du général Moustachou (ils l'appelaient ainsi), et c'était la renommée de cette sorte de culte qui nous avait attiré près d'eux. Quelle joie brillait dans leurs yeux, chaque fois qu'ils nous entendaient prononcer ce nom si cher, ce nom qu'ils s'imaginaient être le mien; car, nous ne pûmes leur faire comprendre que ce n'étaient point les traces d'un aïeul illustre que je poursuivais. Aussi la pauvre octogénaire voulut-elle, en dépit de ses infirmités, nous conduire elle-même, dans la gorge de Terradas, à l'emplacement où, dans la soirée du 26 thermidor an II, elle était allée prier et pleurer sur le corps de son bienfaiteur. Elle descendit lentement et en silence. Enfin elle nous montra, au bord du chemin, un débris de rocher : c'était là que le général républicain avait rendu son âme à Dieu. Et quand nous vîmes notre guide s'agenouiller sur cette pierre brute, et *verser encore des larmes avec des prières*, nous nous demandions qui, en France, se rappelait le nom de Mirabel, le nom même de la victoire à laquelle s'était immolée cette généreuse victime; et nous songions au *verre d'eau* qui vous est plus compté, ô glorieux trépassés des champs de bataille, *que tout votre sang répandu!*

---

# CHAPITRE XVII.

## REDDITION DE BELLEGARDE.

Reproches du gouvernement sur la stérilité de nos opérations. — Dugommier se décide enfin à rapprocher sa droite de son centre. — Nouvelle position de la division Augereau. — Le mouvement de concentration se propage sur toute notre ligne. — Etrange manœuvre de la Union. — Capitulation de Bellegarde; c'était le dernier point de notre territoire occupé par la coalition. — Joie et espérances que fait naître l'entière délivrance du sol de la République. — Fêtes des Victoires. — Combat de la Montagne Noire. — Déroute honteuse des Espagnols.

A la nouvelle de la sanglante bataille de Saint-Laurent, la Convention décréta que l'armée des Pyrénées orientales continuait à bien mériter de la patrie. Mais à ces félicitations, le Comité mêla de justes reproches : « Eh quoi! toujours des « combats inutiles! Quand donc nous donnerez-vous des « places fortes, au lieu d'épuiser vos efforts dans des attaques « sans fin, où, vainqueurs et vaincus, vous restez constam- « ment enchaînés dans un cercle de quelques milles de cir- « conférence? » Quel était, en effet, le fruit de cette nouvelle victoire, sinon le stérile honneur d'avoir une seconde fois, et sans compensation, échappé à un péril dans lequel on semblait se complaire?

CHANGEMENTS DANS NOS POSITIONS. — A la fin pourtant, Dugommier se décida à rapprocher sa droite de son centre. Toutefois, il ne mit pas moins de treize jours à exécuter un mouvement qui aurait dû être l'affaire de deux fois 24 heures.

Les journées des 27, 28 et 29 furent employées en reconnaissances. Le 30, 1,500 chasseurs de la division de gauche passèrent à celle de droite, pour protéger le déplacement qui allait suivre. Dans les premiers jours de fructidor, inaction complète. Cependant Augereau lui-même, depuis la nouvelle

épreuve qu'il venait de subir, ne tenait plus en place. « Nous « ne pouvons plus, écrivait-il, dans son impatience, au « général en chef, nous ne pouvons plus rester à Saint-Lau- « rent, n'eussions-nous à craindre que l'infection des cada- « vres qui encombrent les bords de la Muga. » Les généraux Robert et Boislignard furent alors placés, avec 1,500 hommes chacun, le premier sur la Magdelaine, le second en avant de la Fonderie; puis, sous la protection de ces deux postes, destinés à former l'arrière-garde, le 6 fructidor (23 août), l'évacuation de Saint-Laurent commença. Nous abandonnâmes ensuite la Fonderie, après avoir toutefois passé six jours et cinq nuits à la bouleverser. Enfin le 9, l'arrière-garde se mit en marche, fit sauter tous les ponts de la Muga, et se replia sur le village de Darnius, autour duquel Augereau était déjà en train d'installer sa division.

Les jours suivants, le mouvement de concentration se propagea au centre et à la gauche; au centre, il fut un moment troublé par une attaque assez sérieuse, qui fut dirigée, le 12, sur la Montagne Noire; enfin le 15 (1er septembre), ce mouvement se terminait sur toute la ligne. Mais, avant de faire connaître les modifications apportées par suite à celle-ci, jetons d'abord un coup d'œil sur le nouveau théâtre qu'était venue occuper la division qui avait amené tous ces changements.

Le vallon de Darnius court de l'ouest à l'est. Il est arrosé par un gros ruisseau tributaire du Ricardell, assez largement ouvert, et semé de prairies et de cultures. Une de ses berges, la droite, est néanmoins formée par un âpre banc de roc, où s'ouvre le chemin de Saint-Laurent, et qui se termine, un peu en aval de Darnius, par un escarpement à pic. C'est sur cette pointe, dite *la Roca Malera*, qu'un bataillon de la 3me demi-brigade avait fait si bonne contenance le 30 floréal et le 26 themidor. Sur la berge gauche, au contraire, règne un chaînon tout boisé, facilement abordable, et peu saillant d'abord. Mais à la fin de sa course, ce chaînon déprimé se relève brusquement à une grande hauteur, puis retombe tout à coup par un long et rapide talus, dont la route de Figuères dessine le pied. Cette croupe relevée,

masse énorme, qui plane sur tout le pays, se présente donc comme une montagne isolée. Nos soldats l'appelaient *la Montagne Noire,* à cause de l'apparence des deux versants qu'elle leur montrait, le nord et l'est, qui, en effet, sont ensevelis sous un bois touffu de l'aspect le plus sombre; au contraire, la couleur sanglante des rochers nus qui déchirent son revers méridional, lui avait fait donner, par les Catalans, le nom de Montagne Rouge ou *Mont Roig* (prononcez *Roitg*).

C'est ce vallon de Darnius, ou plutôt son encadrement, qu'était venue occuper la division Augereau. Elle était disposée sur trois lignes, qui convergeaient, par leur gauche, vers la Montagne Noire. La première, formée par les chasseurs Bon, cinq excellents bataillons, longeait la rive gauche du Ricardell, depuis la rencontre de ce torrent avec le chemin de Massanet, jusqu'à son confluent avec le ruisseau de Darnius; elle franchissait ensuite ce ruisseau, puis allait, par une inflexion en arrière, s'appuyer à la Montagne Noire, non pas toutefois (comme on aurait dû le faire) au piton qui termine au-dessus de la route et commande toute la crête de la montagne, mais à Castellroig seulement, c'est-à-dire à une tour élevée jadis pour garder une dépression du penchant occidental de cette crête, poste qui, par suite, n'avait sur la route de Figuères ni vue ni action. C'est aussi à Castellroig que venait aboutir la gauche de la seconde ligne, qui avait sa droite à la Roca Malera; elle barrait ainsi l'embouchure du vallon de Darnius, laquelle était masquée d'ailleurs par un mamelon isolé où nous venions de construire une vaste redoute, surnommée *l'Invincible.* Cette redoute servait en même temps de point d'appui à une des extrémités de la troisième ligne, qui commençait à la hauteur de Darnius et couronnait la berge gauche de son vallon. Enfin, la réserve d'Augereau, la brigade Davin, avait rétrogradé jusqu'à Coustouge, et surveillait la frontière du Vallspire.

D'équerre sur la division de droite, celle du centre, déployée parallèlement à la route, partait encore du mamelon de l'Invincible et remontait, par Buscaros et Estrada, jusqu'à La Jonquère. Son front était couvert par sept bataillons de

chasseurs : quatre au pied de l'Invincible, et les trois autres autour de deux nouvelles redoutes établies, l'une tout contre le château de Buscaros, l'autre sur les hauteurs en avant d'Estrada.

La Jonquère reliait au centre la division de gauche, qui, réduite, pour renforcer les deux autres, à 4,000 hommes, avait dû appuyer au centre et, pour cela, remonter de Cantallops à Campcéret, d'où elle était, au reste, plus à même de surveiller Bellegarde.

En résumé, notre nouvelle ligne, deux fois brisée en équerre, à la Montagne Noire son saillant, et à La Jonquère son rentrant, avait ses deux ailes en potence sur son centre, c'est-à-dire sur la route, et les deux faces de son angle saillant, ses parties faibles, couvertes par trois redoutes et par tous les chasseurs de l'armée, qui composaient un effectif de 6,000 combattants, répartis en 12 bataillons.

Enfin Dugommier laissa son grand parc à la Jonquère, mais il en retira son quartier général qui fut transporté à Agouillane, pour être plus à portée de la division d'Augereau.

ÉTRANGE MANŒUVRE DES ESPAGNOLS. — Ces changements ne pouvaient manquer de réagir sur les positions de nos adversaires. La Union, en effet, se hâta de modifier, lui aussi, sa ligne de bataille. D'abord, à peine avions-nous abandonné la haute Muga, qu'il y avait porté son extrême gauche. Cet empressement était assez naturel, et il était prévu. Mais, en vérité, on ne pouvait s'attendre à l'étrange manœuvre que le général espagnol allait faire exécuter à sa droite. Cette aile qui courait parallèlement aux Albères, d'Espolla à Camany, se retournait ensuite à angle droit et bordait la route, depuis Camany jusqu'à Vilarnadal. Or, la Union ne s'avisa-t-il pas de faire converser la première partie de cette ligne brisée, de manière à l'amener dans le prolongement de la seconde; de telle sorte que, de Vilarnadal aux abords de la Jonquère, il eut bientôt 20,000 hommes déployés en ligne droite, le long de la grande route. Son but était de faire échec à notre centre, pendant qu'il attaquerait la Montagne Noire où il se re-

pentait vivement de ne nous avoir point prévenus. Mais, dans quelle situation jetait-il cette ligne, dont il livrait ainsi la droite à La Jonquère, c'est-à-dire à la masse de la division Sauret, et la gauche à la Montagne Noire, sur laquelle il ne nous fallait que quelques heures pour concentrer la division Augereau! Bien plus, c'était le moment même où la capitulation de Bellegarde rendait libre tout à coup notre troisième division, c'était la nuit du 17 au 18 septembre que choisissait l'imprudent chef pour exécuter sa malencontreuse manœuvre. Mais ce qui devait achever de le perdre, le sauva cette fois; car si Dugommier ne profita pas de sa faute pour l'accabler, c'est qu'il était tout entier à recueillir le prix de sa longue résignation de quatre mois, ce prix si ardemment convoité, auquel le vainqueur du Boulou avait sacrifié déjà tant d'autres avances de la fortune.

CAPITULATION DE BELLEGARDE. — Il venait, en effet, de s'abaisser enfin, ce pavillon d'Espagne, qui, depuis 134 jours, déployé sur les remparts de Bellegarde, en vue des deux armées rivales, leur signalait le but qu'elles se disputaient, la crête des monts.

Depuis plusieurs jours, la situation de la forteresse bloquée était affreuse : plus de pain ni de biscuit, quelques restes de salaisons pour tout aliment, et 400 hommes dévorés par le scorbut! Ne voyant donc plus autour de lui que des images de mort, et, depuis la bataille de Saint-Laurent, n'osant plus rien espérer, le marquis de Vallesentaro pensa qu'il avait accompli sa tâche, et adressa à Dugommier, le 17 septembre (premier jour complémentaire des Sanculottides), la lettre suivante : « J'ai répondu aux deux sommations que tu « m'as faites, conformément à mon devoir. Aujourd'hui que « je crois avoir rempli tout ce qu'il me dictait, je te remettrai « la place, si ta générosité m'accorde une capitulation hono- « rable ainsi qu'à ma garnison. » Dugommier répliqua sur-le-champ : « Je ne puis accepter aucune de tes propositions. La « garnison se rendra à discrétion; elle attendra son sort de la « générosité française. » Le gouverneur espagnol connaissait la haute humanité du général français; il lui écrivit le

lendemain : « A la réponse que tu me fais, je réponds être « d'accord avec ce que tu proposes et ce que tu offres. » Dugommier avait simplement offert de plaider, près de son gouvernement, pour la vie de ses prisonniers.

Aussitôt, une compagnie de grenadiers républicains alla prendre possession de l'une des portes de la forteresse, pendant que la garnison sortait par l'autre. Elle nous laissait la fortification et les bâtiments entièrement réparés et dans le meilleur état possible, 68 bouches à feu, 40 milliers de poudre, plusieurs milliers de fusils, mais ni drapeau ni pain (1). Cette garnison se composait, d'abord de 400 scorbutiques qui furent transportés à l'ambulance des Capucins de Céret, où ils reçurent les soins qu'on aurait donnés à nos propres soldats, ensuite de 600 hommes valides qui allèrent attendre, dans la citadelle de Perpignan, que l'on décidât s'ils seraient ou non fusillés. Un imprudent décret de la Convention, en effet, frappait de mort toutes les garnisons des places nationales tombées au pouvoir de la coalition, si elles ne se rendaient dans un délai prescrit, et le délai fatal était expiré pour Bellegarde; plus récemment, le décret du 23 thermidor défendait de faire aucun prisonnier espagnol, tant que la capitulation de Collioure ne serait pas exécutée, et il n'était pas question de nous rendre nos prisonniers; enfin Dugommier s'était de lui-même personnellement lié par sa seconde sommation. Néanmoins, ce noble adversaire avait sans hésitation et clairement fait entendre aux braves gens qui venaient de s'abandonner à la générosité française, que la république leur pardonnerait facilement de lui avoir causé plus de soucis qu'une armée de 50,000 hommes, et qu'ils n'avaient rien à redouter pour leurs jours. Il fallut toutefois que Dugommier et le représentant Delbrel se justifiassent d'avoir provisoirement laissé la vie aux prisonniers de Bellegarde. Delbrel, qui arrivait à l'armée pour y remplacer, avec son collègue Vidal, les deux commissaires sortants, Michaud et Soubrany, dont la

(1) Voici tout ce qui restait dans les magasins de Bellegarde : 63 barils et 400 arrobes de salaison; 136 sacs de riz; 169 sacs de légumes secs; 2,700 fromages; 96 pipes de vin et 60 livres d'huile.

., enfreignant un ordre
isser en avant, s'appro-
nt nous sauva. En effet,
asse de plusieurs mil-
t à leur suite quelques
ntinelles d'avant-poste,
t souvent, pour le salut
e, le chasseur Roch fit
u'à sa dernière cartou-
lroig; elle se communi-
és au pied de la mon-
illon Papin, accourant
bois du revers septen-
s des Espagnols. Ceux-
ires, s'imaginent qu'ils
me panique qu'accélè-
écipitent pêle-mêle des
nt chercher un refuge
r place 600 hommes
grand nombre encore
toutes neuves, qu'ils

distinction tous ceux
ntative, les officiers
e, à ceux qui avaient
assi étrange qu'igno-
iformes, prendre en
her des ânes, cmome
archent au supplice ;
si devant leurs compa-
ant d'opprobres. Enfin
ait sa formation, s'éloi-
ne portée de canon, ou
ai de mort.

—

nées, comme bloquée à son tour par l'immense chaîne de redoutes que les Espagnols avaient tendue devant elle, pendant qu'elle affamait Bellegarde ! Et le lendemain, c'étaient encore les vaincus qui prenaient l'offensive !

COMBAT DE LA MONTAGNE NOIRE. — La Union, à la nouvelle de la chute de Bellegarde, s'était naturellement hâté de ramener dans sa position primitive, c'est-à-dire dans la direction de Camany à Espolla, la ligne qu'il avait si témérairement aventurée jusqu'aux abords de La Jonquère. Mais, sans perdre de vue le but qu'il avait manqué, il résolut de tenter sur la Montagne Noire un nouvel effort, une attaque de vive force, que devait puissamment favoriser, selon lui, la ligne demi-circulaire de batteries qu'il avait mis tant de soins à déployer au pied de cette montagne, depuis Bioure jusqu'à Camany. Quoi qu'il en soit, il exécuta son projet avec une précipitation qui honorait, sinon sa prudence, du moins sa courageuse tenacité, deux jours après la capitulation de Bellegarde.

Le 21 septembre, en effet (5e des Sanculottides), à 6 heures du matin, toute l'armée espagnole était sous les armes, et 4,000 hommes d'élite, commandés par le brigadier Tarranco, s'élançaient résolument sur la Montagne Noire, par les revers du nord et de l'est.

Ces revers, les seuls accessibles, sont couverts d'un bois épais, et la crête qui les couronne, large seulement de quelques pas, va en s'inclinant de l'est, où elle a, au-dessus de la grande route, son piton culminant, à l'ouest où elle présente l'échancrure que gardait la vieille tour de Castellroig. Une cinquantaine de nos chasseurs occupaient cette tour, qui, de ce côté, marquait si rigoureusement l'extrémité de nos postes, que la pointe orientale de la crête n'était pas même surveillée.

Aussi Tarranco n'eut-il aucune peine à s'emparer de ce piton délaissé. Mais l'espace manquant là et sur les hauteurs qui font suite, le désordre se mit bientôt, et dans la tête de la colonne qui ne trouvait pas à se développer, et dans les files qui montaient et ne pouvaient plus avancer. Ce trouble

fut cause que des tirailleurs ennemis, enfreignant un ordre bien positif, qui leur défendait de pousser en avant, s'approchèrent de la tour. Ce faux mouvement nous sauva. En effet, nous allions être surpris par une masse de plusieurs milliers d'assaillants, qui déjà traînaient à leur suite quelques pièces de canon, lorsqu'une de nos sentinelles d'avant-poste, prouvant une fois de plus ce que peut souvent, pour le salut d'une armée, un simple factionnaire, le chasseur Roch fit feu et brûla, avant de se retirer, jusqu'à sa dernière cartouche. L'alarme est ainsi donnée à Castellroig; elle se communique aux bataillons de chasseurs campés au pied de la montagne, et le plus rapproché, le bataillon Papin, accourant aussitôt, s'élance résolument dans le bois du revers septentrional, sur la droite et sur les derrières des Espagnols. Ceux-ci, ne pouvant compter leurs adversaires, s'imaginent qu'ils sont coupés; alors, tout à coup saisis d'une panique qu'accélèrent les cris de *somos cortados,* ils se précipitent pêle-mêle des hauteurs sur la grande route, et courent chercher un refuge sous leurs batteries. Ils laissaient sur place 600 hommes morts, blessés ou prisonniers, un plus grand nombre encore de fusils, et quatre pièces de canon toutes neuves, qu'ils comptaient étrenner.

La Union, au désespoir, flétrit sans distinction tous ceux qui avaient pris part à cette honteuse tentative, les officiers comme les soldats; et il infligea, en outre, à ceux qui avaient abandonné leurs armes, un châtiment aussi étrange qu'ignominieux : il leur fit arracher leurs uniformes, prendre en guise de fusils des quenouilles, et enfourcher des ânes, cmome les criminels en Espagne, quand ils marchent au supplice; puis il força ces malheureux à défiler ainsi devant leurs compagnons d'armes navrés eux-mêmes de tant d'opprobres. Enfin il mit à l'ordre que, quiconque perdrait sa formation, s'éloignerait de son bataillon de plus d'une portée de canon, ou abandonnerait ses armes, serait puni de mort.

---

# CHAPITRE XVIII.

## NÉGOCIATIONS ET PRÉPARATIFS.

Découragement de la Union et de son gouvernement. — Tentatives de rapprochement. — Belle réponse du Comité de salut public aux premières ouvertures faites par la Union. — Ardeur de nos soldats. — Leur détresse. — Réaction du 9 thermidor. — Efforts désespérés pour ravitailler l'armée des Pyrénées orientales. — Dugommier obligé de livrer bataille pour empêcher son armée de mourir de faim. — Etranges propositions de l'Espagne et rupture des négociations.

NÉGOCIATIONS. — A la suite de tant de revers, la Union, dont chaque tentative était un affront nouveau; qui rejetait ses malheurs, tantôt sur la faiblesse de ses soldats, tantôt, et avec plus de raison, sur l'impéritie et le mauvais vouloir de ses lieutenants; qui, par les cruelles expiations qu'il infligeait aux uns et les soupçons injurieux qu'il prodiguait aux autres, s'était attiré la haine du plus grand nombre, le malheureux général, découragé, venait d'offrir sa démission. D'autre part, une fermentation sourde se révélait à Barcelone et sur tout le littoral catalan; et comme, à l'autre extrémité aussi des Pyrénées, les Français triomphaient, la Cour de Madrid, à son tour, tomba dans le découragement. Elle commençait à entrevoir que, de toutes les puissances coalisées, l'Espagne était celle qui avait le moins à gagner à la continuation de la guerre. Son étrange alliée, en levant le masque à Toulon, avait réveillé sa défiance, et l'avidité des Cours du Nord, de l'Autriche surtout, lui donnait à réfléchir. Charles IV avait été personnellement déterminé à la guerre par des raisons de famille qui avaient fait leur temps. Le 9 thermidor, d'ailleurs, qui lui apparaissait comme un acheminement à une restauration monarchique, apaisait ses scrupules. Il

crut donc pouvoir faire essayer quelques ouvertures, mais dans le plus profond mystère, car il redoutait la colère de ses alliés, de l'Angleterre surtout.

Le 4 vendémiaire (25 septembre), un trompette espagnol, porteur d'une dépêche, se présenta au quartier général français. On était encore si près de l'époque où l'ombrageuse tyrannie qui pesait sur nos généraux pouvait, au moindre soupçon, faire tomber leurs têtes, qu'on avait conservé l'habitude de lire au milieu de l'état-major rassemblé, toutes les communications venant de l'ennemi. Dugommier allait remplir cette formalité d'usage, lorsque, en déployant la dépêche, il vit, attaché à la première page, un petit rameau d'olivier : il comprit qu'il s'agissait de propositions de paix, et lut à l'écart. Le message était de notre agent Simonin, chargé en Espagne de faire passer à nos prisonniers leur solde de captivité. Il avait reçu des ouvertures d'un personnage qui ne voulait pas se faire connaître, mais qui n'était autre que la Union, à qui la Cour de Madrid avait confié dès le début de la campagne, avec le commandement même de l'armée, le pouvoir d'entamer, quand il le jugerait convenable, des négociations pour la paix.

Dugommier avait renvoyé cachetée, à la Union, sa dernière lettre, en lui faisant dire qu'il ne correspondrait plus avec lui qu'à coups de canon; et il ne s'était départi de cette résolution extrême, que pour faire parvenir à son adversaire la teneur du décret de guerre à mort : « A défaut, par le général en chef de l'armée espagnole, d'exécuter sur-le-champ « la capitulation de Collioure, en restituant les prisonniers « français, la Convention nationale décrète qu'il ne sera plus « fait de prisonniers espagnols... Elle dénonce à tous les « peuples le général espagnol, comme violateur du droit des « gens et de la foi des traités. » Pour rester conséquent avec lui-même et fidèle à son devoir, le général républicain ne pouvait donc dicter, à l'adresse du personnage qui lui faisait ces tardives avances, qu'une réponse dans le sens du décret de son gouvernement. Et en effet, il écrivit à Simonin (5 vendémiaire) : « Qu'il venait de mettre à l'ordre du jour les ter-

« ribles articles dont l'exécution serait reprochée à l'opiniâ-
« treté du gouvernement ennemi ; que celui-ci eût à se hâter
« de nous satisfaire sur *toute* la capitulation de Collioure, si-
« non, jamais de paix avec l'Espagne, jamais aucun traité
« quelconque, tant que nous aurions sous les yeux l'exemple
« d'une félonie. » Toutefois, après s'être concerté avec le représentant Delbrel, il en référa au Comité de salut public. Le Comité, dont le langage, dans cette courte négociation, a été plus d'une fois cité comme modèle, fit cette ferme et sage réponse, qu'il adressa aux représentants du peuple, en commençant par déclarer que ces derniers avaient seuls le droit d'intervenir dans une affaire toute politique :

« Le peuple français ne fait point la paix avec un ennemi
« qui occupe une partie de son territoire ; mais il pèse, dans
« sa sagesse, les propositions d'un ennemi vaincu, obligé de
« fuir sur son propre sol. La nation espagnole possède au
« suprême degré l'art de cacher ses desseins. Elle est en
« possession de proposer et de différer, pour profiter des
« conjectures. Pour la déjouer, il faut continuer de la battre.
« La terreur est dans toutes les armées des despotes coali-
« sés... Si l'Espagnol députe près de vous, citoyens collègues,
« déployez la dignité, la grandeur et la fermeté qui convien-
« nent à un peuple vraiment digne de la liberté. La position
« topographique de l'Espagne lui impose l'obligation de sol-
« liciter l'indulgence et le retour de l'amitié de la France.
« Son intérêt commercial le veut impérativement. Un orgueil
« de famille lui a fait oublier ses traités et ses calculs. Nos
« conquêtes doivent rappeler son gouvernement à un système
« mieux entendu. Le souvenir des guerres sanglantes avec
« l'Angleterre, le plan évident de cette nation de dominer
« sur la Méditerranée, la crainte fondée de l'Espagne de per-
« dre toute son existence politique, si elle persévère, rendent
« bien vraisemblable ce que contient la lettre de Simonin à
« Dugommier. La réponse à cette lettre doit être faite par le
« général Dugommier, et conçue en ces termes : *La France
« veut tout ce qui s'accorde avec son intérêt et sa dignité. Ecoute
« et transmets ces propositions. Toute démarche doit être faite*

« *auprès des représentants du peuple près de l'armée que je* « *commande*; *la correspondance ne peut s'engager qu'avec eux,* « *les principes l'ordonnent.* Instruisez-vous. Observez bien « que tout ceci doit se passer, de votre part, en conférences, « et que c'est au Comité de salut public à poser les bases. « L'intention de l'Espagne ne doit pas être connue. Les dis- « positions offensives doivent se faire avec plus d'activité que « jamais. Amis, Julliers est à nous! l'armée de Sambre-et- « Meuse a battu les Autrichiens, les Prussiens, les Hollandais « et les Anglais, au nombre de plus de 80,000 hommes. « Les avantages de cette victoire sont bien supérieurs aux « résultats de la bataille de Fleurus. Sous peu de jours, le « Rhin sera notre barrière. La nation n'a jamais été plus « grande! »

Cette lettre, datée du 16 vendémiaire, arriva juste pour fournir une réponse à une seconde communication de Simonin. Le mystérieux personnage qui empruntait la plume de notre compatriote, qui prétendait agir à l'insu de sa cour (laquelle, par excès de précaution, se réservait naturellement la liberté de désavouer son correspondant anonyme), la Union commençait par se plaindre du dédaigneux silence que l'on gardait à son égard; puis il offrait, non plus seulement, comme dans la lettre d'ouverture, de remettre la question des prisonniers de Collioure à l'arbitrage d'une puissance neutre, au choix de la France, « mais de rendre sur-le-champ homme pour homme, grade pour grade, sans toutefois, par là, reconnaître explicitement la capitulation en litige, de peur de se compromettre vis-à-vis des puissances coalisées, de l'Angleterre principalement. Il était persuadé que l'Angleterre cherchait à détruire l'Espagne et la France, et c'était pour déjouer l'ambition de cette commune rivale, qu'il voulait hâter le traité de paix. Il s'agissait *d'une réconciliation perpétuelle.* Enfin, il attendait de la loyauté de son adversaire qu'il mît en oubli tout ce qui s'était passé. » Delbrel venait d'écrire au Comité, en réponse à sa depêche du 16, « qu'une grande nation victorieuse ne devant faire aucune avance à des esclaves vaincus, il attendrait une seconde

lettre de Simonin pour lui envoyer celle qu'avait dictée les chefs de l'État. » La courte et fière réplique du Comité partit donc sur-le-champ, et eut, il paraît, pour effet immédiat, des ordres donnés qui tendaient à l'élargissement des prisonniers que nous réclamions. Mais cet élargissement fut bientôt suspendu (et cette fois, pour ne plus être même remis en question), par la reprise des hostilités.

PRÉPARATIFS. — Cette reprise était le vœu le plus ardent de Dugommier, qui, désormais enchaîné par des ordres supérieurs à ses propres menaces, et ne pouvant plus décidément correspondre avec l'ennemi qu'à coups de canon, s'appliquait tout entier à remplir dignement la tâche que lui laissait son gouvernement, *de continuer à battre les Espagnols*. Une série d'impulsions données au moral de nos troupes : l'accueil triomphal et universel fait à la nouvelle de la reprise de Bellegarde ; la solennité déployée dans la fête des Victoires, qui avait porté jusqu'au fond des plus humbles hameaux de la république, la renommée de ceux dont les récents exploits avaient inspiré cette fête ; l'inauguration du drapeau envoyé aux Pyrénées orientales par les représentants de la France délivrée de ses derniers envahisseurs, puis ce gage de la reconnaissance nationale arboré au milieu de nos camps, sur un autel de verdure où nos soldats étaient venus, pleins de joie et d'espérances, jurer de verser *le reste de leur sang pour augmenter le triomphe de la patrie ;* ces vingt-huit étendards espagnols, éloquent résumé de nos victoires, que renvoyait en échange, à la Convention (1), l'illustre chef qu'on venait de proclamer *le libérateur du Midi*, ce chef si exclusivement jaloux de la gloire des siens, qu'il n'avait pas voulu *que son*

(1) Ce fut le général Despinoy que Dugommier envoya pour présenter à la Convention les drapeaux enlevés aux Espagnols, en lui enjoignant de ne pas prononcer le nom du général en chef. La harangue du jeune général produisit sur l'assemblée une sensation profonde. Elle fait honneur, en effet, à la réputation littéraire que Despinoy s'est acquise depuis, et résume bien les événements de la campagne qui ont précédé le 13 brumaire, jour où cette harangue fut prononcée. La voici :

« Dignes représentants d'un peuple libre, nous venons enlacer aux palmes du Nord les palmes du Midi ; nous vous apportons, au nom de l'armée des Pyrénées orientales, vingt-six drapeaux et deux guidons, gages de ses triomphes multipliés, et des honteuses défaites de l'Espagnol. Nous ne vous retracerons

*nom fût prononcé* dans la nouvelle ovation qui attendait la remise de leurs communs trophées : cette succession d'élans avait porté à son comble l'enthousiasme de l'armée des Pyrénées orientales. Mais si son ardeur ne laissait rien à désirer, si, malgré 30,000 malades, convalescents ou non-valeurs, elle comptait encore un effectif fort respectable, il s'en fallait que ses ressources matérielles répondissent à ces éléments de vigueur intrinsèque. Le long blocus de Bellegarde avait épuisé tous nos magasins; le pain du jour était à peine assuré; les chevaux mouraient d'inanition; nos soldats qui, dans ces rudes montagnes, usaient en un mois la paire de souliers qui leur était allouée pour un trimestre, marchaient pieds-nus la plupart; enfin la poudre même manquait à ce point, qu'on ne pouvait remplacer le chétif approvisionnement dont l'explosion fortuite venait de détruire une des poudrières de Perpignan.

Dugommier s'adressa au gouvernement : on ne lui accusa pas même réception de ses demandes. Il insista, se plaignit

point la glorieuse carrière qu'elle a parcourue ; vous avez mis à ses travaux la plus douce récompense, la seule qu'enviât son courage : vous avez écrit dans les fastes immortels de la République la journée mémorable du Bouleu, les victoires signalées du 30 floréal, du 26 thermidor et les combats de Belver.

« Vous avez consacré par vos décrets ce jour où la garnison de Bellegarde, tourmentée par la faim, implora la clémence française. Notre territoire entièrement affranchi ; la mort et le ravage porté dans les superbes manufactures d'armes, dans les fonderies de ces usurpateurs; 500 bouches à feu, 15,000 fusils, trésors militaires qui enrichissent nos parcs et nos arsenaux, des milliers d'esclaves anéantis ou faits prisonniers : tels sont les fruits de ses efforts et de sa valeur.

« Mais ce n'est point assez pour nos frères d'armes d'avoir purgé nos plaines et nos murs envahis, d'avoir précipité du haut des Pyrénées l'insolent ennemi qui osa les franchir : ordonnez qu'aux voûtes triomphales du Temple de la Liberté, une place soit destinée pour leurs nouveaux trophées, et bientôt ils la rempliront.

« Fidèles interprètes de leurs sentiments près de vous, organes de leur profonde reconnaissance et de leur dévouement inaltérable, nous vous jurons de vaincre, d'achever à votre voix d'écraser les tyrans et les sectateurs de la tyrannie ; nous vous jurons de cimenter de tout notre sang, s'il le faut, l'édifice du bonheur que vous avez fondé pour le Peuple français, et que vous venez d'asseoir sur les bases immuables de la justice et de la probité. Vive la République ! vive la Convention nationale ! »

Le général Despinoy est mort de nos jours avec une réputation bien méritée de goût, d'érudition et d'attachement à la royauté légitime.

avec amertume, mais toujours inutilement. « Général en « chef, chargé d'une responsabilité effrayante, je n'ai pour« tant de ressources que dans mes réclamations et dans les « pièces qui les constatent, écrivait-il au Comité. Il serait « donc bien juste de ne pas me laisser en souffrance, lors« qu'il est si aisé de dire *oui* ou *non,* selon les circonstances « et la possibilité des choses. Le général en chef saurait « alors à quoi s'en tenir..... Autrement, il travaille au jour « le jour, dans une incertitude cruelle. » Il terminait en demandant son rappel, si les mesures qu'il proposait ne devaient avoir aucune suite : « Permettez que je me rende au « vœu de mes concitoyens qui m'ont appelé à la Conven« tion pour les y représenter. Vous approuverez sans doute « que j'y mène la même vie active que vous, plutôt que de « lui préférer la vie languissante et monotone d'un quartier « d'hiver. »

Cependant il se transportait au Boulou, pour remédier aux désordres de l'administration et appuyer de sa présence et de son autorité le représentant Delbrel qui, de là, s'épuisait à faire appel aux départements de la circonscription de l'armée, que son collègue Vidal parcourait incessamment. Mais ces malheureuses provinces étaient épuisées. Surprendre ce qui leur restait pour vivre, comme sous la Terreur, par de brusques réquisitions, n'était plus possible; car, désormais, toute demande devait être précédée d'un recensement. Le 9 thermidor avait semblé, à ces populations impatientes, devoir être le terme de ce qu'elles appelaient les spoliations révolutionnaires. S'imaginant donc qu'on exigeait d'eux des sacrifices que la loi ne leur commandait plus, les districts requis opposaient la résistance la plus opiniâtre. Et quand on était parvenu à leur arracher quelque chose, c'était, pour les transports, de nouvelles entraves. Nous l'avons dit plusieurs fois, la mer seule, en Catalogne, peut alimenter des opérations de quelque importance. Que pouvait alors attendre, d'un service de charroi sans organisation régulière, avec les Pyrénées à franchir et des routes dans un état déplorable, une armée à

la consommation journalière de laquelle il fallait, non compris les hôpitaux, 14,000 quintaux de farine? Attribuant au système ce qui n'était qu'un effet du malheur des temps, la Convention avait abandonné le mode des entreprises, pour recourir à celui des réquisitions par relais et par décades. Les conducteurs, qu'aucun sentiment d'honneur ne liait à leur tâche, montraient la plus mauvaise volonté. Ceux qui travaillaient loin du théâtre de la guerre n'étaient plus nourris, mourraient de faim, et désertaient en foule. Les autres, qui, sous la pression de nos baïonnettes, avaient à traverser la grande chaîne, n'avançaient qu'avec des peines inouïes; car les Espagnols avaient détruit, du côté du nord, la rampe du Pertus, et l'on continuait à passer par le Portell où l'art, il s'en fallait, n'avait pas vaincu tous les obstacles du terrain. Dans ces étroits passages, les convois d'allée et de retour s'embarrassaient sans cesse et ne pouvaient jamais rouler que demi-charge. Or, comme la charge normale de ces petites voitures à deux roues, en usage dans le Midi, ne dépassait guère 12 quintaux, il arrivait que, bien qu'on eût enlevé à l'agriculture une énorme quantité de ces charrettes, c'est à peine si l'on parvenait, dans les circonstances les plus favorables, à verser par jour, dans nos camps, 10,000 quintaux de farine, c'est-à-dire les deux tiers du plus strict nécessaire. Ajoutons enfin à toutes ces misères, celles qui provenaient de l'incroyable rapidité avec laquelle se dépréciait le papier-monnaie. Ainsi, la même mesure de blé qui se vendait 14 francs en assignats au commencement d'une décade, en valait, vers la fin, 5 à 600!

Cependant il fallait de la poudre, des souliers, des fourrages et du pain. On recourut aux procédés de la Terreur, on parla de relever les échafauds. Chaque district de l'arrondissement de l'armée fut taxé à un millier de salpêtre par décade; toute la population dut travailler à la manipulation du *sel vengeur :* on eut de la poudre. On décréta que les citoyens de l'intérieur n'iraient plus qu'en sabots : on eut des souliers. Mais ni décrets ni menaces ne purent arracher à nos campagnes affamées ce qui leur

restait de grains et de fourrages. En vain le représentant Vidal courait-il jusqu'à Commune-Affranchie (Lyon) pour embarquer sur le Rhône les foins et les avoines des frontières moins épuisées de la Suisse ; en vain son infatigable collègue Delbrel, à bout de ressources, convoquait à Narbonne tous les procureurs-syndics des départements requis, et les entraînait dans nos camps pour émouvoir leur pitié par le tableau vivant des souffrances de leurs défenseurs : tous ces efforts furent impuissants. Alors, on renvoya dans l'intérieur la cavalerie qu'on ne pouvait plus nourrir, en se bornant à composer, avec l'élite de nos escadrons, un corps de 1,500 maîtres-cavaliers qui devaient répondre au premier appel ; on renvoya également la plus grande partie des chevaux de l'artillerie ; on réduisit l'armée aux deux tiers de la ration ; enfin, tout ce qui restait en magasin fut consommé, même l'approvisionnement de Bellegarde, où on ne laissa que pour trois jours de vivres, au risque de voir, en cas de revers, cette porte de notre territoire rouvrir à une invasion nouvelle la grande route de France.

Telle était notre situation le 26 brumaire (16 novembre), jour où il fut constaté que tous nos magasins et nos dépôts étaient absoluments vides. « Nous étions donc, dit Delbrel, « dans la cruelle alternative, ou de nous battre pour trouver « dans la victoire des moyens de subsister, ou de rentrer « dans l'intérieur pour disputer à nos pères, à nos enfants, « quelques onces de pain qu'on leur distribuait pour « vivre. »

Enfin, n'eussions-nous pas eu, pour nous pousser en avant, la perspective de mourir de faim sur place, qu'il eût bien fallu nous battre pour l'honneur de la république ; car, ce fut ce même jour, 26 brumaire, que Delbrel reçut, par l'intermédiaire de Simonin, l'ultimatum de l'Espagne :

« 1° L'Espagne reconnaîtra le système ou forme de gouvernement qu'a adopté ou qu'adoptera la France.

« 2° La France mettra de suite, à la disposition de l'Espagne, les deux enfants de Louis XVI.

« 3° *La France rendra au fils de Louis XVI les provinces*

*limitrophes de l'Espagne, dans lesquelles il règnera souverainement et gouvernera seul en roi.* »

A cette proposition inepte, qui fut prise pour une insolente bravade, le Comité fit la réponse suivante, réponse qui, 25 ans après, excitait encore l'admiration de l'homme du siècle le plus expert en langage de cette sorte, car c'était le langage qu'il avait tenu à l'Europe pendant quinze années de victoires :

« L'indignation est au comble en lisant l'écrit infâme que « vous nous avez transmis. Il est difficile de concevoir com« ment un Français a pu tracer des lignes aussi outragean« tes pour sa nation. C'est à notre artillerie de répondre par « un feu bien soutenu. Disposez tout et frappez. Le Français « victorieux traite sans orgueil l'ennemi qui se présente avec « l'attitude qui lui convient; il voue au mépris le vaincu qui « ose lui dicter des lois. Prenez des mesures pour faire reve« nir sur-le-champ Simonin; il compromet la dignité du « peuple Français. »

Mais cette lettre n'était pas encore sortie du bureau où elle avait été écrite, que, répondant d'avance à l'adjuration du Comité de salut public, l'armée des Pyrénées orientales avait déjà *frappé*.

---

# CHAPITRE XIX.

## LIGNES DE FIGUÈRES.

**Description du terrain embrassé par l'armée espagnole. — Position défensive que cette armée aurait dû prendre. — Etrange projet de la Union pour nous forcer à repasser les Pyrénées. — Lignes de Figuères. — Elles figurent les lignes d'approche d'un assiégeant devant une place forte. — Ridicule extension donnée à ces travaux. — Choix malheureux des points occupés. — Excellente confection des retranchements. — Ce que nous avions de mieux à faire devant ces lignes, pour en avoir raison. — Situation numérique et distribution des deux armées.**

La route d'Espagne, entre le col du Pertus et Figuères, divise le terrain qu'elle traverse ainsi du nord au sud, en deux parties ou pour mieux dire en deux régions qui présentent chacune un aspect bien tranché : à l'ouest, de hautes montagnes et des gorges profondes; à l'est, des accidents secondaires, des enchaînements de collines d'un faible relief et des vallons aux berges adoucies. La région bouleversée de l'ouest a pour charpente d'énormes et longs contre-forts qui, d'abord perpendiculaires à la chaîne pyrénéenne, tournent ensuite à gauche et se terminent par de vastes plateaux dont la grande route borde le pied. La partie du levant, au contraire, est simplement esquissée par quelques nervures peu saillantes qui arc-boutent la bande inférieure du brusque et uniforme versant des Albères.

POSITION GÉNÉRALE DES ESPAGNOLS. — C'est sur ce terrain que les Espagnols voulaient arrêter l'invasion française. Or, ce qu'ils avaient pour cela de mieux à faire, c'était évidemment de concentrer leurs forces dans les montagnes du couchant, en s'appuyant à la belle forteresse qui en occupe, en arrière, la croupe orientale. Ils eussent ainsi, il est vrai, laissée ouverte, sur leur droite, une large trouée ; mais cette

brèche n'aurait été qu'un piége tendu à leurs adversaires, à supposer ces derniers assez imprudents pour s'aventurer entre une armée soutenue par une grande place forte d'une part, et un port de guerre ouvert à une escadre menaçante de l'autre.

C'est ce que la Union avait d'abord paru comprendre, lorsqu'après sa défaite du Boulou, ayant rallié les débris de son armée sous les murs de Figuères, il commença à s'étendre et à se retrancher sur les plateaux qui dominent, à l'ouest, la chaussée de France. Il s'était ainsi échelonné jusqu'à la Muga, par une succession d'ouvrages qui, d'un côté, battaient la route, et de l'autre, barraient les chemins ouverts à notre division de droite pour tomber sur sa gauche. Aussi, attaqué par nous dans cette position, le 19 prairial, avait-il fini par rester maître du champ de bataille, quoique alors ses retranchements fussent à peine ébauchés. Cependant, la division Sauret étant venue, le 1er messidor, s'établir autour de Cantallops, en face de cette sorte d'avant-plaine qui raccorde le pied des Albères avec la rase campagne de l'Ampurdan, le général espagnol, craignant que l'occupation d'Espolla, dont il s'était contenté jusque-là dans cette partie, ne suffît plus pour masquer et contenir notre aile gauche, avait fait passer à l'est de la route la moitié de son armée; puis, encouragé par la longue résistance de Bellegarde et l'arrivée de nombreux renforts, il avait peu à peu quitté l'attitude défensive et entrepris franchement l'exécution d'un plan d'attaque qui était encore sans exemple dans les annales de la guerre.

PLAN D'ENSEMBLE. — Ce plan, qu'on attribuait à un ex-ingénieur, émigré roussillonnais du nom de Campanye, et que la Union résumait en disant, et il le répétait sans cesse, *qu'il voulait nous chasser* du territoire espagnol *à coups de canon,* nous pouvons, nous, pour en donner d'abord une idée générale, en résumer ainsi l'exécution : le chef ennemi avait commencé par déployer toutes ses forces suivant une ligne qui tendait à embrasser l'armée française arrêtée sous Bellegarde, puis, gagnant sans cesse du terrain et transformant

successivement en batteries, en redoutes, tout ce qu'il rencontrait de hauteurs sur son passage, il avait cheminé vers cette armée comme un assiégeant vers une place de guerre. Et c'est en poursuivant cette marche étrange, qu'il prétendait nous resserrer peu à peu, nous acculer au pied des monts, et, finalement, nous forcer à les repasser.

DÉTAILS. — Entrons maintenant dans les détails de ce projet bizarre, et reportons-nous au lendemain du 19 prairial, journée qui avait été pour la Union un encouragement et la cause déterminante de son changement d'attitude.

A cette date déjà, un grand nombre d'ouvrages avaient été entrepris, de Figuères à Pont-des-Moulins d'une part, et de Vilarnadal à Espolla de l'autre, les premiers pour intercepter la grande route, les seconds pour couvrir le chemin de Figuères à Roses.

Jusque-là, ces travaux défensifs semblaient assez rationnels ; mais c'est quand on voulut les transformer en travaux d'attaque et les étendre, qu'ils prirent une tournure et des proportions irraisonnables, car voici ce qui arriva.

Les ouvrages échelonnés de Figuères à la Muga, savoir : une vaste enceinte retranchée près du village de Vinyonnet, au confluent du Manol et de la gorge de Terradas dont Augereau maîtrisait la tête ; une longue coupure en travers de la Serra Michana, le camp de Llers, et une multitude d'autres pièces de moindre importance qui écharpaient la route ; ce premier établissement, auquel il eût été si judicieux de se borner, devint la grande artère du nouveau système, et ne fut plus, dès lors, qu'une sorte de *communication en arrière*, destinée à relier Figuères, le grand dépôt, à Pont-des-Moulins, qui allait marquer le centre de la *première parallèle*.

En effet, de Pont-des-Moulins partirent bientôt, à droite et à gauche de ce village, deux lignes d'ouvrages détachés, qui se déployèrent en avant : la branche droite, par Vilarnadal, Massarach, Mollet, Rebos et Espolla ; la branche gauche, par le plateau de Roure, Escaulas et Boadella, le long de la Muga.

Le nœud d'articulation de ces deux branches, Pont-des-Moulins, en était évidemment le point capital, celui, par

conséquent, qui devait présenter la plus grande résistance; mais comme ce village est dominé à l'ouest par des hauteurs qui en rendent la défense à peu près impossible, on transporta celle-ci, pour ainsi dire, sur le beau plateau de Roure. Ce plateau, qui couronne toutes les hauteurs dont nous venons de parler et qui commande au loin les bords de la Muga, fut donc fortifié avec le plus grand soin, et devint le réduit des deux lignes d'ouvrages qui rayonnaient de Pont-des-Moulins.

Considéré dans son ensemble et par rapport à notre position générale autour de Bellegarde, le tracé de ces deux lignes avait la figure de cette première tranchée qu'un assiégeant commence par développer parallèlement aux fronts d'attaque de l'enceinte qu'il menace, tranchée qu'on nomme *première parallèle.*

Sa première parallèle donc établie et bien consolidée, l'assiégeant s'occupa d'en déboucher et de marcher en avant. Or, il avait en face de Roure un autre point culminant, qui était le centre obligé de sa seconde parallèle : la Montagne Noire. De là, en effet, sa seconde ligne d'enveloppe était en quelque sorte tracée sur le terrain, d'un côté par Darnius, de l'autre par Vilaortoli et Espolla. La Montagne Noire alors n'appartenait à personne : c'était donc le moment d'en brusquer l'occupation. Mais, esclave de la règle qu'il s'était imposée, la Union ne voulut avancer que pied à pied; et comme Sauret, qui venait de déployer sa division sur le revers méridional des Albères, menaçait sa droite et Augereau sa gauche, voici la marche tortueuse que le général espagnol crut devoir suivre pour gagner du terrain sans compromettre ses deux ailes.

Il hérissa de redoutes et de batteries tout l'espace triangulaire dont deux points de sa première parallèle, Roure et Boadella, déterminaient la base, et le pont de Camany le sommet; puis comme, de ce saillant, qui touche bien le pied de la Montagne Noire, mais qui n'en voit que le revers sud, c'est-à-dire le seul revers inaccessible, comme il n'était pas possible d'aborder directement ce massif, le trop prudent général, pensant que c'était là un motif pour différer l'occupation qu'il projetait, appuya légèrement à droite, traversa la route,

et, se redressant au nord pour longer celle-ci, s'avança dans cette direction jusqu'au village même de Camany, éloigné de son pont de plus de trois kilomètres; enfin, pour soutenir la tête de cette longue pointe qu'il venait de pousser de Roure à Camany, il se rabattit à droite par un quart de conversion, et sema de redoutes la ligne qui, de Camany, court par Vilaortoli jusqu'à Espolla.

Cette dernière ligne, nous l'avons dit tout à l'heure, c'était la branche droite de la seconde parallèle à établir. Quant à la branche gauche, il fallait, avant de l'entreprendre, se débarrasser d'Augereau. Or, tel avait été le but de la bataille de Saint-Laurent de la Muga, qui se rattachait ainsi au plan général d'attaque. Mais, on se le rappelle, il avait été manqué si complétement, ce but, que c'était précisément cette bataille du 26 thermidor qui avait amené Augereau sur la ligne même dont son adversaire voulait préparer l'occupation, sur la ligne de Darnius à la Montagne Noire.

La Union alors dut bien amèrement regretter de ne nous avoir point prévenus sur cette montagne qu'il dépassait depuis longtemps, dont il découvrait ainsi les deux revers abordables, ceux du nord et de l'est, et qu'il avait pu envahir par un simple à-gauche. Toutefois, il ne se laissa pas déconcerter. Et d'abord, pour suppléer provisoirement cette branche de seconde parallèle qu'il ne pouvait plus développer avant d'en avoir déblayé l'emplacement qu'occupait Augereau, il se hâta de remplacer celui-ci sur les rives tant disputées de la haute Muga, qu'on lui abandonnait sans combat; en sorte qu'il eut bientôt, en compensation de ce qui manquait à sa seconde parallèle, sa première prolongée à gauche jusqu'à la Magdelaine; même on pourrait dire jusqu'au Ter, car le chemin de la Magdelaine à Campredon, par le col de Bassagoda, ne tarda pas à se couvrir de postes nombreux, bien choisis et solidement retranchés. Cela fait, le général espagnol tourna tous ses efforts contre la Montagne Noire qui, dès lors, se présentait à lui comme une sorte d'ouvrage avancé, lequel non-seulement arrêtait tous ses cheminements ultérieurs, mais tournait et menaçait tout ce qu'il avait entassé de bat-

teries et de redoutes depuis Camany jusqu'à Espolla. De là les trois tentatives du malheureux comte sur la Montagne Noire : l'essai timide du 12 fructidor, la singulière manœuvre qu'était venue si brusquement interrompre la capitulation de Bellegarde, enfin l'attaque du 21 septembre, qui avait abouti à une si honteuse déroute.

Ce dernier affront dégoûta le chef de l'armée espagnole des attaques de vive force ; mais toujours plein de confiance dans son artillerie, il continua et travaillait encore, le 26 brumaire, à resserrer par de nouvelles batteries les abords de la position rebelle. Cependant, malgré les provocations de son adversaire qui faisait établir avec une certaine ostentation, sur la Montagne Noire, des épaulements pour deux batteries et une route à canon pour les armer, la Union, à partir du 21 septembre, sembla ne plus attacher à ce poste si envié la même importance, et il reporta son attention sur sa droite, principalement sur la ligne d'Espolla à Camany, qu'il renforçait de jour en jour, comme si, désormais, il eût voulu concentrer son attaque de ce dernier côté. Il était même en train de pousser d'Espolla, où allaient se rencontrer et finir ses deux parallèles, une nouvelle série d'ouvrages qui était comme l'amorce d'un nouveau cheminement, quand il fut arrêté enfin par la bataille du 27. Au surplus, jusqu'à ce dernier jour, l'armée espagnole tout entière ne cessa de remuer de la terre sur tous les points.

CONFECTION DES RETRANCHEMENTS. — Quatre-vingt-dix-sept ouvrages complets, redoutes, batteries ou coupures, sans compter une foule de petites pièces accessoires de flanquement, tel fut le résultat de ces immenses et incessants travaux de six mois. Cette pléiade de postes fortifiés embrassait une zone qui n'avait pas moins de cinq lieues de développement, sur une largeur de sept kilomètres en quelques points. Encore faisons-nous abstraction des postes épars qui gardaient les passages des montagnes entre la Muga et le Ter. On n'avait jamais fait un plus gigantesque ni un plus ridicule abus de la fortification de campagne.

L'intelligence des détails était loin d'ailleurs de racheter

les vices de l'ensemble. Sans choix, sans préférence, partout où un point culminant s'était offert, on s'y était précipité. Le hasard avait fait qu'on était tombé parfois sur quelques bonnes positions, là où le choix était commandé par des saillies puissantes, à l'ouest de la route par exemple. Mais à l'est, le désordre des ouvrages le disputait à celui du terrain : c'était un entassement confus de batteries qui planaient au lieu de raser et qui ne se flanquaient entre elles qu'à des portées énormes, grâce encore à l'exagération du calibre des pièces dont ces batteries étaient surchargées.

En revanche, la confection des retranchements et le luxe des défenses accessoires ne laissaient rien à désirer : hautes escarpes revêtues de murs soigneusement construits en pierres sèches, ou bien taillées dans le roc, comme cette fameuse redoute qu'on appelait *la citadelle* de Roure, où l'on se vantait *de ne craindre que Dieu ;* fossés larges et profonds, bordés de palissades et d'abatis ; glacis parsemés de chausse-trapes, de trous de loups ; des mines même, préparées dans l'intérieur de la plupart des ouvrages, pour les faire sauter au besoin ; enfin, 250 pièces en batterie. C'était, il est vrai, aux dépens des ouvrages en arrière qu'on avait armé ceux qui formaient les têtes d'attaque ; mais aucun, en définitif, n'avait été abandonné, en sorte que tous étaient, sinon surchargés d'artillerie, du moins hérissés de baïonnettes, car ils ne renfermaient pas moins de 46,000 défenseurs.

Aussi, tout vicieux qu'il était, cet appareil étrange, qui n'avait plus de nom dans le langage militaire, ne laissait-il pas que de nous présenter, à nous qui voulions le détruire, des difficultés très-sérieuses.

COMMENT ATTAQUER CES LIGNES. — Dans les pays de montagnes, si l'art d'une bonne défense consiste à aheurter l'agresseur aux obstacles du terrain, l'art d'une attaque intelligente est d'éviter, autant que possible, ces chocs meurtriers. Il semble donc que c'était pour nous le cas de recourir à une manœuvre tournante. Mais cette manœuvre était-elle exécutable ?

D'abord, on ne pouvait raisonnablement songer à tourner

ces lignes par leur extrême droite, en s'appuyant à la côte. En effet, l'énorme et compact massif qui constitue, qui encombre le promontoire de Créu et qui, passé le col de Banyuls, interdit tout passage à une armée; Roses ensuite et son golfe couvert de vaisseaux, puis les marécages de la côte du bas Ampurdan; toute cette accumulation d'obstacles élevait, de ce côté, une barrière vraiment infranchissable. C'est ce qui explique pourquoi les Espagnols, malgré leur prodigalité de précautions superflues, ne s'étaient point donné la peine de prolonger leurs lignes jusqu'à la côte.

Un mouvement tournant à l'autre extrémité n'offrait guère plus de chances de succès. Car, pour tourner Figuères par l'ouest, il fallait, ou gagner à Llorona les sources du Manol, ou aller prendre, beaucoup plus haut, la vallée du Ter. Or, dans les scabreuses montagnes d'où descend le Manol, les Espagnols, parfaitement sur leurs gardes, occupaient des positions inexpugnables, sans compter que, de la Magdelaine autour de laquelle nous eussions dû alors pivoter, ils auraient pu, sans danger et sans peine, s'opposer à une marche de flanc. Quant à tourner sur leurs derrières par la vallée du Ter, comme, dans la situation des choses, cette vallée n'était abordable que par son origine, par les montagnes du Vallspire, il aurait fallu que l'armée française se partageât en deux: une partie pour repasser la frontière et gagner, par Pratz de Mollo, le col des Aires; l'autre pour continuer à couvrir notre frontière que Bellegarde, réduit à un approvisionnement de trois jours, ne pouvait que compromettre. En supposant d'ailleurs les Espagnols coupés de leur base par une pointe que nous aurions hasardée en dehors de leur flanc gauche, qui les eût empêchés de rétablir leurs communications par mer, et de couper ainsi à leur tour, et d'une manière définitive, notre ligne d'opération?

Le seul moyen de réparer la faute que nous avions commise en laissant, pendant six mois, l'ennemi nous barrer à loisir l'entrée de la haute Catalogne, le seul moyen était donc d'aborder directement ses lignes. Cela posé, le point d'attaque n'était pas contestable, c'était la Magdelaine.

En effet, le tracé du plan d'attaque de la Union, loin d'avoir la régularité à laquelle son auteur avait prétendu l'assujettir, ne figurait à la fin, est-il besoin de le faire remarquer? qu'un assemblage confus de lignes d'approche, de rayons divergents, de branches qui, jaillissant d'un tronc enraciné à Figuères, avaient pour point de départ, pour nœud commun, Pont-des-Moulins ou plutôt la redoute de Roure. C'était donc évidemment ce nœud qu'il fallait saper; or, pour l'atteindre, ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de suivre une des branches extérieures du système, la branche qui, par sa position et son développement, était le moins protégée, celle qui, en un mot, avait sa pointe à la Magdelaine.

Une autre et excellente raison pour nous d'attaquer par l'ouest, c'était la répartition même des forces des deux armées. La Union, qui en voulait à notre gauche, avait dégarni la sienne, comptant, pour faire compensation de ce côté, sur les obstacles du terrain; tandis que, comptant, nous, et sur la position rentrante de cette aile menacée et sur la Montagne Noire qui appuyait notre centre, nous avions successivement renforcé notre division de droite, laquelle, par sa valeur et sa parfaite connaissance des lieux, constituait déjà, avant ce renfort, notre principal moyen d'action. Voici au reste quelle était la force et la position de l'une et l'autre armée.

SITUATIONS DES DEUX ARMÉES. — La force des Espagnols était de 46,065 hommes : 10,290 à gauche, 22,850 au centre, 12,925 à droite.

L'aile gauche était commandée par le lieutenant général Curten, qui avait sous ses ordres le général portugais Noronna, et le maréchal de camp Correo de Sea. Le colonel Albarca gardait, avec 1,710 hommes, les communications entre Saint-Laurent de la Muga et Campredon. Restaient donc, sous la main de Curten, 8,580 combattants répandus de Saint-Laurent à Escaulas.

Le centre avait pour chef las Amarillas, qui disposait de 22,850 hommes ainsi répartis, à gauche et à droite de la grande route : à gauche, 9,546 (dont 4,241 en seconde ligne), sous le commandement du général Arias; à droite, 13,304, sous

les maréchaux de camp Cornet, Yzquierdo, Belvis, et le comte de Saint-Hilaire. Ces deux derniers occupaient les redoutes qui s'étendaient de Camany à Vilarnadal.

L'aile droite, commandée par le général Santa-Clara, auquel obéissaient le vicomte de Gand, cet ancien colonel de la légion de la Reine, et les brigadiers Tarranco et Montes, la droite était composée de 12,925 hommes, dont 8,444 en première ligne, de Vilaortoli à Llança, et 4,481 en réserve, entre Massarach et la citadelle de Roses.

Total : 35,633 hommes en première ligne et 10,432 en deuxième; en somme, par conséquent, 46,065.

L'armée française était forte de 36,393 combattants partagés en dix brigades, dont une détachée et les neuf autres également réparties entre nos trois divisions.

La division de droite comprenait 8,971 hommes, savoir : 2,509, brigade Davin, renforcée tout nouvellement et repliée, vers Coustouge, sur la frontière qu'elle gardait; 2,581, brigade Duphot; 3,881, brigade Beaufort, à gauche de Duphot.

La division du centre était formée des trois brigades : Rougé (2,620 hommes), en avant de la redoute l'Invincible; Banel (2,174), au penchant de la croupe orientale de la Montagne Noire; Martin (1,667), en équerre sur Banel et longeant la route à l'ouest. A ces 6,461 fantassins, il faut ajouter la troupe que commandait en sous-ordre le général Dugua, composée de 414 canonniers servant 16 pièces d'artillerie volante, et de 1,812 chevaux qui, faute de fourrages, avaient dû attendre la nuit de la veille de la bataille pour repasser la frontière. C'était donc 8,687 hommes dont Pérignon disposait, force à peu près égale à celle d'Augereau.

La gauche, division Sauret, était réduite à 4,244 combattants embrigadés sous les généraux Guillot, Causse et Motte. Ces généraux commandaient : le premier 1,211 chasseurs, le second 1,378 fusiliers, et le troisième 1,655. Toutefois, cette division était soutenue à gauche par la brigade Victor Perrin, qui ne comptait pas moins de 2,316 baïonnettes, et surveillait à la fois le col de Banyuls et la côte espagnole.

Etaient en outre immobilisés à la garde de nos camps

7,752 hommes ainsi répartis : 2,387 à Darnius, 4,449 à La Jonquère, et 915 à Campeéret. Enfin, 3,411 recrues gardaient le Vallspire et 1,012 la côte française.

Ainsi : en première ligne, 24,218 combattants ; en deuxième, 7,752 ; en troisième, 4,423 ; et en tout, 36,393.

Cette distribution de nos forces prouvait que notre attaque ne devait pas seulement peser sur la gauche des Espagnols. Et en effet, Dugommier avait annoncé le projet d'attaquer ceux-ci par leurs ailes, et d'enlever, dans une première affaire, ce qu'il appelait leur première ligne, c'est-à-dire leurs ouvrages les plus avancés. Notre gauche était, sans contredit, beaucoup trop faible pour lutter contre les forces qu'elle avait en tête, contre 26,000 hommes couverts par 42 redoutes. Aussi le général en chef se réservait-il de la soutenir lui-même avec sa division du centre. Mais comment devait-il engager cette division? C'est ce que l'on ignore, car les détails de son plan, qui avait été mûri dans le plus profond mystère, ne furent jamais bien connus. On sait seulement, outre ce qui vient d'être expliqué, que, dans le cas d'un succès complet remporté par nos deux ailes, Pérignon devait marcher sur Roure et Pont-des-Moulins. Quoi qu'il en soit, en admettant même que, suivant les apparences, il manquât quelque chose aux dispositions de Dugommier pour bien assurer la victoire au point décisif, c'est-à-dire à sa droite, celui de ses lieutenants qui commandait sur ce point capital allait, à force d'habileté et d'audace, suppléer à l'insuffisance des moyens mis à sa disposition, et justifier ainsi la confiance sans borne qu'avait en lui son vénérable chef.

---

# CHAPITRE XX.

## PREMIÈRE BATAILLE DES LIGNES DE FIGUÈRES.

Position du général Curten autour de la Magdelaine. — Augereau forme quatre colonnes d'attaque. — Il tourne et emporte la Magdelaine. — Arrivée sur le champ de bataille d'une cinquième colonne assaillante. — Curten se replie sur les hauteurs de Terradas. — Prise de la Fonderie. — Le général espagnol recule jusqu'à Llers. — Augereau est brusquement arrêté au milieu de ses succès. — Attaque de gauche. — Notre infériorité à cette aile. — Sauret est repoussé. — Sa position critique. — Les secours que lui envoie la division du centre, d'une part, et de l'autre, une diversion de la brigade Victor sur Espolla, le sauvent. — Evénements du centre. — Mort de Dugommier. — Eloge de ce grand homme. — Honneurs rendus à sa mémoire.

### ATTAQUE DE DROITE.

DISPOSITIONS DES DEUX PARTIS. — Augereau, le héros de la campagne depuis notre entrée en Catalogne, comprit parfaitement que, dans l'attaque qui se préparait, le premier rôle appartenait au commandant de la division de droite, et, sans compter ses soldats, sûr de ce qu'ils valaient, il s'engagea avec autant de confiance et de résolution que si l'armée entière l'eût suivi.

Le général Curten occupait les positions mêmes où son adversaire avait si longtemps bravé les efforts de leurs défenseurs actuels : la Fonderie, Saint-Laurent, la Magdelaine, et cette crête pelée et blanchâtre que les Espagnols appelaient *Roca pelada,* ou *Roca blanca,* et nous, *hauteurs de Terradas.* Seulement, au lieu de faire face à l'est, comme Augereau naguère, Curten avait naturellement son front tourné vers le nord. Son avant-garde, en observation sur la rive gauche du ruisseau de la Fonderie, surveillait le débouché du chemin de Darnius. La Fonderie avait pour soutien principal une

grande redoute, dite de la Fita, élevée sur la rive droite de la Muga et gardée par 1,500 hommes, dont 300 émigrés, derniers restes de la légion du Vallspire qui, à force de se prodiguer, allait disparaître. Saint-Laurent, auquel on n'attachait plus qu'une importance secondaire, avait été abandonné à 800 miquelets. Le revers septentrional de la Magdelaine et l'avenue correspondante du col de La Salud, étaient hérissés de postes retranchés, de batteries et de baïonnettes. Enfin, une série de redoutes couronnait les hauteurs de Terradas, depuis La Guardia jusqu'à La Grange d'Escaulas. La crête ensuite restait libre jusqu'au plateau de Llers.

Augeréau avait concentré en avant de Darnius 6,400 hommes : il les partagea en quatre colonnes. La première, aux ordres de l'adjudant général Bon, et composée de 2,000 chasseurs, forma l'avant-garde. Les trois autres, commandées par les généraux Beaufort, Duphot et Guieux, venaient à la suite. Davin, qui se tenait vers Coustouge, prêt à marcher, reçut l'ordre de descendre, en forçant les postes qui gêneraient son passage, sur Saint-Laurent, de tourner ce bourg, et de déboucher à une heure convenue dans la gorge de Terradas. Ces dispositions prises, Augereau se mit en mouvement le 27 brumaire (17 novembre), à minuit.

MARCHE DE L'ATTAQUE.—Pour éviter les 1,300 hommes d'avant-garde qui observaient le chemin de Darnius, Augereau prend un grand détour à droite; remonte, comme s'il marchait sur Massanet, le Ricardell jusqu'au pont de San-Estevan; franchit le torrent; s'avance par Ca'n (casa d'en) Boudou et Ca'n Llosa jusqu'à la hauteur de la Fonderie; puis là, il se rabat brusquement à gauche sur le pont Saint-Sébastien de la Muga. Ce pont, un peu en amont des forges, mais déjà à une certaine distance de la redoute de la Fita, était mal gardé: son faible poste, qui n'a rien entendu, est égorgé sans bruit, et trois de nos colonnes passent. La première, la colonne Guieux, s'arrête pour masquer la redoute espagnole; les deux autres remontent la rive droite de la Muga; enfin celle qui est restée sur la rive gauche, la quatrième, va chercher plus haut un passage qui la rapprochera de la brigade Davin,

COMBAT. — Les ténèbres n'étaient pas encore dissipées, que Bon, Duphot et Beaufort avaient atteint le pied du revers méridional de la Magdelaine. Ils avaient donc tourné cette importante position; mais leur tâche n'en était guère allégée; car, si les Espagnols faisaient front au nord, si c'était sur la pente septentrionale qu'ils avaient surtout accumulé leurs postes et leurs batteries, ils n'en avaient pas moins assuré leurs derrières par des retranchements et du canon; un moment du reste leur suffisait pour concentrer toutes leurs forces sur le revers menacé et accabler des adversaires qui marchaient depuis cinq heures, la nuit, par des sentiers affreux, et qui avaient à gravir un escarpement d'au moins 700 mètres. Mais l'endurcissement de nos admirables soldats, leur parfaite connaissance des lieux et un courage à toute épreuve, surmontèrent tous les obstacles. Ils rampent d'abord en silence. Cependant, aux premières lueurs du crépuscule, ils sont découverts; mais la mitraille et les décharges plongeantes de la mousqueterie ne font qu'accélérer leur ascension, et ils ne mettent à emporter la Magdelaine que le temps de l'escalader.

Davin avait rendez-vous dans la gorge de Terradas : il y arriva en même temps qu'Augereau à la chapelle de la Magdelaine, vers huit heures. Parti de Coustouge la veille, à 4 heures du soir, *il s'était avancé de rochers en rochers, de précipices en précipices ;* et, après avoir, chemin faisant, enlevé les trois postes de Fau, de Carbonils et de la chapelle Saint-Georges, d'où il ramenait 4 pièces de canon, il passait à gauche de Saint-Laurent et arrivait à heure fixe au rendez-vous convenu.

Un ordre d'Augereau l'y attendait : il s'avancera dans la gorge de Terradas, y prendra une bonne position, qui puisse intercepter le chemin de Figuères ; puis il se prolongera par sa gauche sur le revers méridional du Roc-Blanc, et menacera ainsi le flanc et les derrières du général Curten, de Curten que les trois colonnes qui sont maîtresses du plateau de la Magdelaine et qui descendent déjà sur La Salud, vont pousser en face, le long des crêtes.

Ce double mouvement, rapidement exécuté, eut un succès complet. Ne pouvant plus tenir à La Salud après la chute de la Magdelaine, Curten s'était replié sur le Roc-Blanc, au-dessus de Boadella ; mais poussé en tête par les chasseurs du général Bon et débordé à gauche par Davin, il rétrograda bientôt jusqu'à sa dernière redoute, la Grange d'Escaulas.

Cependant la colonne Guieux avait attaqué la redoute de la Fita qui était défendue, comme tous les postes où se trouvaient des émigrés, avec l'acharnement du désespoir. Augereau, qui n'a plus rien à craindre de Curten, détache sur la Fonderie la brigade Beaufort, avec 200 chasseurs en avant-garde. Ces derniers arrivent à portée de la formidable redoute, et aussitôt suivant leur coutume, ils s'éparpillent à l'entour, l'enveloppent, la resserrent peu à peu, puis, à un signal donné, se précipitent dans ses fossés, suivis des deux brigades assaillantes que leur exemple entraîne. Les parapets sont bientôt franchis, et les 300 émigrés, plus une centaine d'Espagnols ou de Portugais, mordent la poussière. Le reste est fait prisonnier.

A l'aspect de ce nouveau désastre, Curten se replia sur Llers. Il abandonnait 8 redoutes, 28 bouches à feu, 200 caisses de cartouches, 1,500 fusils, les tentes, les bagages de 9,000 hommes, 1,200 prisonniers, et, de la Fonderie au Roc-Blanc, une longue traînée de blessés et de cadavres. Augereau, qui n'avait pas cent hommes hors de combat, reprenait sa course victorieuse et allait la poursuivre jusqu'à Roure dont son avant-garde entendait déjà siffler la mitraille, quand, vers dix heures, il s'arrêta tout à coup.

C'était un ordre qui était arrivé de la Montagne Noire; car, là et à gauche de notre ligne de bataille, venaient de s'accomplir des événements inattendus.

---

## ATTAQUE DE GAUCHE.

Sauret était sorti de ses lignes deux heures avant la fin de la nuit. Son avant-garde, composée de 800 chasseurs aux

ordres du chef de bataillon Lanusse, devait masquer les redoutes de Camany, pendant que ses trois brigades, Guillot à droite, Causse au centre, et Motte à gauche, marcheraient sur Vilaortoli.

Attaquer de front, avec 4,200 hommes, une première ligne de plus de dix redoutes, ligne qui était défendue par plus de 10,000 combattants et soutenue en arrière par une accumulation d'autres retranchements aussi bien garnis au moins que les précédents, c'était là un acte de témérité qu'expliquait à peine le voisinage d'une division tout entière en réserve sous la responsabilité du général en chef. Cependant Sauret n'hésita point et se conforma scrupuleusement aux instructions qu'il avait reçues.

Son audace lui valut d'abord quelques succès ; car, protégé par les ténèbres, il commença par replier tous les avant-postes espagnols. Mais sa brigade de droite s'étant égarée dans les ravins, il perdit un temps précieux à l'attendre, et il ne l'avait pas encore ralliée, quand le jour vint découvrir aux feux croisés de six batteries, à une masse d'infanterie qui avait eu deux heures pour se concentrer, et à un millier de chevaux qui s'apprêtaient à charger, vint découvrir les 2,400 hommes qui lui restaient. Néanmoins, l'intrépide divisionnaire lança résolûment sa petite colonne sur une grande redoute, et ce ne fut que le canon de Camany, dont les feux d'écharpe lui emportaient des files entières, qui le contraignit à lâcher prise. Il battit donc en retraite. Ce mouvement commençait avec quelque désordre, lorsqu'une charge de cette cavalerie qui nous menaçait vint produire sur nos soldats son effet habituel : ils se reforment, courent au-devant des escadrons ennemis et les refoulent jusque sous la mitraille des redoutes; puis ils continuent leur retraite avec moins de précipitation et plus d'ensemble. Un moment même, au bruit d'un nouveau combat qui s'engageait autour de Camany, ils font halte. Sur ce point, en effet, pour leur venir en aide, notre division du centre avait successivement détaché quelques bataillons d'abord, puis la brigade Banel, puis les tirailleurs des généraux Martin et Rougé. Mais, d'autre part, le

vicomte de Gand, qui occupait les redoutes au nord de Vilaortoli, sans s'inquiéter de la diversion de Camany, se jetait avec sa brigade sur Cantallops qui touchait au camp de Sainte-Lucie d'où était parti et que cherchait à regagner le général Sauret. Celui-ci donc, craignant d'être coupé (il n'avait laissé à Sainte-Lucie que 900 hommes), précipite de nouveau sa marche rétrograde. Mais il allait être devancé, et déjà la colonne qui tournait sur ses derrières abordait Cantallops, quand tout à coup le canon se fait entendre sur sa gauche, du côté d'Espolla. C'était Victor qui emportait deux redoutes en avant de ce village. Cette nouvelle diversion arrêta enfin le vicomte de Gand, qui, du reste, sur un avis de la Union annonçant lui-même *que sa gauche était perdue*, rétrograda bientôt jusqu'à Vilaortoli.

C'était à peu près le moment où Augereau recevait l'ordre de suspendre son attaque.

---

## ÉVÉNEMENTS DU CENTRE.

Cependant, que s'était-il passé à la Montagne Noire?

La veille au soir, les chevaux de l'artillerie, qui arrivaient de l'intérieur, avaient pris en passant, au parc de La Jonquère, dix bouches à feu qu'ils avaient immédiatement amenées au pied de la montagne ; ce qui avait permis d'armer, dans la nuit même, les deux épaulements préparés sur la crête et le poste de Montroig, les épaulements de quatre pièces chacun, Montroig de deux obusiers de 8 pouces. En même temps, la division Pérignon se rangeait dans l'ordre suivant autour de la montagne : la brigade Banel, sur sa croupe orientale ; la brigade Martin, en potence sur Banel, en longeant la route; l'artillerie volante, conduite par le général Guillaume, à l'entrée du vallon de l'Invincible ; la cavalerie, commandée par le général Dugua, à gauche et à la suite de l'artillerie; enfin en arrière, dans le vallon dont l'artillerie barrait l'embouchure, la brigade Rougé.

MORT DE DUGOMMIER. — Dugommier, qui avait passé la moi-

tié de la nuit vers Darnius, dans une grotte qui servait d'habitation au général Guillaume, arriva à quatre heures du matin sur la Montagne Noire. C'était pour mieux suivre les chances de sa gauche et avoir sous la main sa division de réserve, qu'il prenait position sur cette hauteur, car si elle était le point le plus élevé du champ de bataille, elle en était aussi le plus dangereux. En effet, depuis plus d'une heure déjà, sitôt qu'ils s'étaient aperçus que nous armions les batteries de la crête, les Espagnols n'avaient cessé de couvrir la Montagne de leurs projectiles. Une de leurs batteries surtout, que, la veille au soir, ils avaient improvisée avec des sacs à terre en avant de la redoute Passamiliaus, tourmentait vivement nos travailleurs. Nos dix pièces cherchèrent à contrebattre ces feux meurtriers ; mais, quoique servies avec toute l'activité possible, elles ne devaient guère, à cette hauteur, que fournir aux canonniers ennemis de nouveaux points de mire.

A la tête de son état-major, ayant à ses côtés le représentant Delbrel, Dugommier contemplait en silence l'immense ligne de feu qui se déroulait à ses pieds et montait, à sa droite, jusqu'aux limites de l'horizon. Il cherchait surtout à lire à travers la brume le sort de la périlleuse attaque de sa gauche, et, comme en proie à cette agitation mystérieuse qui vient parfois, au moment suprême, s'emparer de l'homme dont la destinée va s'accomplir, il allait, venait, s'asseyait, se relevait. Cependant, vers 7 heures et demie, voulant prendre quelque repos, il quitte le représentant Delbrel et se retire dans un petit enclos que l'on voit encore sur le revers intérieur du piton culminant de la Montagne. Là, assis derrière un mur en pierres sèches, et les yeux toujours fixés sur sa gauche, il achevait un léger repas, quand il s'aperçoit que le mouvement de cette division est arrêté. C'était le moment de la secourir. Le général donc se lève brusquement, mais à peine a-t-il fait un pas, qu'il tombe mort : un obus, qui venait de ricocher sur la crête, lui avait fracassé l'épaule droite et la poitrine (1), en tuant à ses côtés le chef de bataillon du

(1) Si l'on en croit les Mémoires du prince de la Paix, la mort de Dugommier ne fut pas un simple effet du hasard. Le général d'artillerie de la Torre

génie Villemontès (1). Ce coup de foudre, dans un tel moment, pouvait avoir pour nous des conséquences terribles; mais Delbrel accourt, et, avec un sang-froid admirable, faisant écarter un pauvre mulâtre évanoui sur le corps de son maître: « *Citoyens,* s'écrie-t-il, en montrant cette pâle et belle figure, encore éclairée par ses grands yeux ouverts et déjà empreinte de cette douce et fugitive sérénité qui remplace un instant la vie sur la face des victimes d'un coup de feu instantanément mortel, *Dugommier est mort au champ d'honneur... Il demande des vengeurs et non des larmes... Courage, républicains! Nous avons le général à venger et la république à servir... Dugommier est mort! vive la république!* » Vive la république! répètent, en étouffant leurs sanglots, tous les témoins de cette scène déchirante, et chacun court reprendre son poste, pendant que le représentant trace à la hâte un billet qui confère à Pérignon le commandement de l'armée, et qui vole aussitôt à son adresse.

Au reçu de cet ordre, à huit heures, Pérignon avise d'abord au plus pressé et se hâte de faire attaquer les redoutes de Camany, pour voir si notre division de gauche, qui continue à reculer, reviendra sur ses pas; mais reconnaissant bientôt que Sauret est dans l'impossibilité de reprendre l'offensive, il lui dépêche, ainsi qu'à Victor qui reculait aussi, de nouveaux secours, afin de protéger leur retraite. Il envoie en même temps à Augereau l'ordre de faire halte.

visitait la batterie dite de Passamiliaus (du nom d'une redoute voisine), qui venait d'être improvisée dans la nuit précédente. Voulant juger de sa portée, et ayant aperçu, à la pointe orientale de la Montagne Noire, un groupe brillant, il le fit remarquer au capitaine qui commandait la batterie et qui passait pour un habile pointeur. Cet officier aurait alors lancé l'obus qui tua Dugommier. Nous ajouterons seulement que le général républicain ne faisait point partie du groupe sur lequel aurait pointé le capitaine espagnol, et qu'au moment où il fut frappé, Dugommier ne pouvait être aperçu de l'ennemi.

(1) Le chef de bataillon du génie Villemontès, qui périt du même coup que Dugommier, avait été fait prisonnier en 1793, à la prise de Collioure, où il s'était distingué par son énergie. Il venait de recouvrer sa liberté, et avait rapporté de son séjour dans la Péninsule des notes du plus haut intérêt sur l'armée espagnole, les places fortes, le génie, la politique et les ressources de cette nation. Ces précieux documents, qui étaient si rares alors, nous furent de la plus grande utilité. Nous signalons ce fait pour constater et honorer les services qu'un prisonnier même peut rendre à son pays, quand il a le courage et le talent d'utiliser ainsi le temps de sa captivité.

RÉSULTATS DE LA JOURNÉE. — Là devait se terminer cette journée sanglante, dont l'issue était incomplète, mais non douteuse : car la gauche des Espagnols, de l'aveu même de leur chef, était perdue sans retour, et, par elle, nous prenions à revers toutes leurs lignes. L'échec même de notre gauche éclairait plutôt qu'elle n'altérait notre situation. Enfin nos pertes, 160 morts et 500 blessés, étaient largement dépassées par celles de l'ennemi, qui laissait sur le champ de bataille 3,200 hommes.

Dans ce nombre figuraient les 1,200 prisonniers que la division Augereau, malgré le décret d'extermination, avait bien voulu épargner; mais c'était réellement à Dugommier que ces prisonniers devaient la vie. En effet, ayant reçu, quelques jours avant la bataille, une lettre de Simonin qui laissait entrevoir un commencement d'exécution donné à la fameuse capitulation de Collioure, Dugommier avait eu hâte de mettre à l'ordre du jour cette frêle espérance, afin d'adoucir des rigueurs qui, suivant son noble langage, *faisaient souffrir l'humanité*. Or, voici comment les Espagnols avaient répondu à ce procédé magnanime. Le combat terminé, une centaine de nos volontaires occupaient à La Salud deux redoutes en pierres sèches, et ils s'y reposaient depuis deux heures de leurs glorieuses fatigues, quand tout à coup la terre se soulève sous leurs pieds, éclate et les emporte dans les airs. Leurs corps ou les parcelles de leurs membres furent retrouvés ensevelis sous une avalanche de pierres et de débris d'affûts, ou épars sur les rochers d'alentour. Soixante-seize victimes de cet odieux stratagème respiraient encore (1).

Cette ruse barbare jeta dans nos rangs une exaspération d'autant plus violente, qu'en épargnant leurs prisonniers,

(1) Ces malheureux fournirent au jeune docteur Larrey la première occasion de faire connaître aux Pyrénées orientales des talents déjà éprouvés sur d'autres champs de bataille, et qu'attendait une si longue, si universelle et si légitime célébrité.

Larrey était arrivé à l'armée depuis 24 heures, pour remplacer, dans la direction du service de santé, les docteurs Benezech et Boizot, deux vieillards qui, malgré le poids des années, avaient jusque-là soutenu avec autant de courage que de zèle le lourd fardeau de leurs pénibles et belles fonctions. Boizot était presque aveugle.

nos soldats avaient, non point obéi à un ordre, mais entendu à demi-mot et volontairement suivi un conseil d'humanité. Le sang qu'ils s'étaient abstenus de répandre leur rappelait combien le chef qui avait fait appel à leur pitié pour ce *sang impur*, était avare du leur, et ce dernier trait ajouta encore à l'amertume des regrets qu'ils firent éclater à la nouvelle de sa mort.

ÉLOGE DE DUGOMMIER ET HONNEURS RENDUS A SA MÉMOIRE. — Ces regrets, la France entière devait bientôt les partager, car elle perdait tout à la fois un de ses plus vaillants défenseurs et un de ses plus grands citoyens. L'essor que le général avait pris à Toulon et au Boulou s'était, il est vrai, comme ralenti après la délivrance du sol national, au delà des Pyrénées. Mais si la mort, en surprenant au milieu d'une victoire le brave guerrier auquel nos provinces méridionales devaient leur affranchissement, si la mort ne lui avait pas laissé le temps d'ajouter à sa couronne de *libérateur* l'auréole de la conquête, jamais elle n'avait plus dignement terminé une carrière mieux remplie et, ajoutons, plus vertueuse. Car ces vertus des républiques d'un autre âge, tant vantées dans le sien, le passionné créole s'était pris pour elles, à travers les mirages de l'Océan, d'une admiration aussi candide qu'enthousiaste, et un demi-siècle témoignait, sur les deux rives de l'Atlantique, de sa sincérité, de son ardeur et de sa constance à les pratiquer. Aussi, de tous les trépassés fameux de nos champs de bataille révolutionnaires, de tous les noms dont la popularité a survécu à la génération qui les avait si souvent ouï redire, aucun n'est-il arrivé à nous plus beau et surtout plus pur que le nom de Dugommier.

Le général avait près de lui deux de ses fils, qui remplissaient, dans son état-major, des fonctions d'adjudants généraux : l'armée leur confia, dès le lendemain 28, la pieuse mission de transporter à Sud-Libre (Bellegarde) la dépouille mortelle de leur père. Le cortége était composé de vieux soldats dont la consternation profonde et le morne silence, tour à tour interrompu par les strophes plaintives d'une musique guerrière et les sourds roulements du tambour, donnèrent à cette marche funèbre le caractère le plus

lugubre. La bataille du surlendemain fut le second acte de ces funérailles, et le dernier, il fut célébré avec la victoire qui apaisait les mânes de la victime. Ce fut, en effet, au milieu d'une foule immense, accourue de nos départements voisins pour visiter le théâtre de la bataille et contempler le cercueil de l'homme qui venait de venger la province d'une longue année d'invasion, que le corps mutilé de ce glorieux chef fut triomphalement inhumé, dans un bastion de ce même fort qu'il avait rendu à son pays, au pied de l'arbre de la liberté, en face de la Montagne Noire. La Convention aussi honora à sa manière le second commandant d'armée qu'elle perdait par le feu de l'ennemi, et le premier général en chef qui avait quitté ses bancs pour aller se faire tuer à la frontière : elle décréta, le 5 frimaire, que son nom serait inscrit au Panthéon, sur la colonne où l'on achevait de graver les noms de Dagobert, de Labarre et de Mirabel; puis, trois jours après, elle écoutait, dans un religieux recueillement, un des compagnons du *libérateur du Midi,* le porteur de ses trophées, le général Despinoy, qui venait demander « pour la cendre du législateur, du sage, du soldat, « un mausolée dans l'enceinte qu'il avait reconquise, au mi« lieu des superbes monts d'où sa valeur et son génie avaient « précipité l'orgueilleux Espagnol; afin, ajoutait l'orateur, « que ses frères d'armes puissent aller, comme jadis les sol« dats de Maurice, aiguiser leurs sabres à son tombeau. »

Ce dernier vœu fut accueilli, mais le temps manqua pour l'exaucer. Bellegarde même n'a pas conservé la précieuse relique qu'on voulait donner pour protectrice à ses remparts (1). Toutefois, peu de temps avant de se séparer, le 28 août 1795, la Convention contracta une dette solennelle (2)

(1) Les restes de Dugommier ont été transportés à Perpignan où ils reposent à côté de ceux de Dagobert, dans le cimetière infréquenté de cette ville. Ils n'y devraient pas rester. C'est à Bellegarde et à Mont-Louis, en effet, qu'est marquée leur place, dans ces forts qu'ils ont illustrés et dont les garnisons ne sauraient avoir, pour animer leurs tristes loisirs, ni des sujets d'étude plus intéressants, ni de plus beaux modèles de vertus militaires, que la vie et la mort que leur rappellerait sans cesse chacune de ces deux tombes.

(2) Sur le rapport d'Aubry, il fut accordé : à la veuve de Dugommier, une pension annuelle de 3,000 livres; à chacune de ses deux filles (dont l'une

envers la famille de l'illustre défunt; noble famille composée de six enfants dont deux moururent au service de la France, et d'une veuve héroïque qui, à la nouvelle de la mort de son époux, prisonnière des Anglais à la Guadeloupe et tombée de l'opulence dans la plus affreuse détresse, écrivait à sa fille ces paroles lacédémoniennes: « Ce qui doit me consoler de la « mort de ton père, c'est qu'il a péri noblementen défendant sa « patrie. » Mais cette dette nationale, oubliée par l'ingrat Directoire, fut acquittée par l'héritier tout-puissant de la république, lequel ajouta à l'arriéré la gloire de sa reconnaissance. En effet, depuis les jours splendides où, vers l'apogée de sa jeunesse et de sa fortune, le Premier Consul donnait pour ses deux premiers mots d'ordre *Frédéric II et Dugommier*, *Dugommier et Frédéric II,* jusqu'aux ténébreuses soirées d'agonie où l'empereur découronné, dictant sa dernière page à l'histoire, publiait dans son testament sa haute et touchante gratitude pour la mémoire de Dugommier, le nom de son chef vénéré, de son général de Toulon, ne cessa d'occuper dans les souvenirs de l'arbitre des renommées du siècle, une place à part, qui assure à ce beau nom un honneur impérissable.

épousa le colonel Dumoustier, l'ami de son père), une pension de 1,500 livres, et la même rente viagère à un enfant naturel qui était sans ressources. Quant aux trois fils du général, comme ils étaient au service de l'Etat, l'aîné marin et les deux autres officiers supérieurs à l'armée que commandait leur père, l'assemblée chargea le Comité de salut public de pourvoir à l'échange du premier qui était alors prisonnier en Angleterre, et à l'avancement de ses deux frères, dont l'un, encore simple chef de bataillon, fut envoyé aux frais du trésor à la Guadeloupe, pour en ramener sa mère. Ce dernier et le prisonnier moururent au service.

# CHAPITRE XXI.

## INTERVALLE DES DEUX BATAILLES.

Pérignon prend deux jours pour préparer une seconde attaque. — Il reconnaît la position des Espagnols. — Conseil de guerre où le plan de la nouvelle bataille est arrêté. — Organisation de nos colonnes. — Apathie de la Union. — Sombre exaltation de nos soldats.

Le représentant Delbrel insistait pour qu'on ne laissât pas aux Espagnols le temps de se reconnaître; mais Pérignon, pensant qu'il lui fallait quelques jours pour se mettre au courant de sa nouvelle tâche, demanda et obtint un délai de 48 heures.

Son premier soin fut d'aller reconnaître les positions de l'ennemi, et il employa la journée du 28 à les étudier, en commençant par l'aile gauche. Là, depuis la matinée de la veille, où Curten avait été refoulé dans les retranchements de Llers, rien n'était changé, si ce n'est que la garnison de Figuères avait envoyé à ce malheureux général 12 à 1,300 hommes, pas même l'équivalent de ses pertes de la veille. Au centre, immobilité complète. Enfin, à droite, on s'était contenté de faire passer 400 hommes de seconde en première ligne, et de concentrer le commandement de cette aile sous les ordres du général Vives, qui, par sa fermeté à la retraite du Boulou, s'était acquis une belle et légitime réputation.

Cet état de torpeur de l'ennemi bien constaté, le 29 au matin, un conseil de guerre fut convoqué à La Jonquère. A cette question : « Faut-il marcher en avant, » il n'y eut qu'une réponse : *Oui*. Même unanimité sur la marche à suivre; car le succès d'Augereau, l'échec de Sauret, ne permettent plus ni hésitation ni demi-mesure, et c'est sans aucun

doute la gauche des Espagnols, c'est-à-dire Llers, Roure, Pont-des-Moulins, qu'il faut franchement aborder avec la masse de nos forces. Or, comme nous l'avons expliqué plus haut, la grande redoute de Roure est la clef de cette partie du champ de bataille. Tout est donc coordonné en vue de l'attaque de Roure: Augereau se portera, par la montagne d'Escaulas, sur ce point capital, et, pour faciliter le mouvement qui doit tout décider, deux brigades du centre balayeront les deux rives du Ricardell, pendant que la troisième tiendra en respect les redoutes de Camany. Quant à notre gauche, elle gardera la défensive et cherchera seulement à attirer l'ennemi de son côté, jusqu'à la chute de Roure qui sera, pour tous, le signal de la victoire et de la poursuite.

NOUVEAUX PRÉPARATIFS. — Ce plan convenu, voici comment l'exécution en fut préparée.

Augereau reçut un renfort de 2,700 fantassins, que lui amenèrent au Roc Blanc, où il s'était arrêté le 27, les généraux Chabert et Guillot. Il se trouvait ainsi à la tête de 11,442 hommes. Il en forma quatre colonnes d'attaque et une de réserve. La première, l'avant-garde, quatre bataillons de chasseurs et celui des Vengeurs, en tout 2,049 combattants, restait sous les ordres du général Bon. Venaient ensuite, sous le général Guillot, d'abord le 2e bataillon de grenadiers, fort de 580 hommes d'élite et destiné à soutenir l'avant-garde, puis 1,234 fusiliers. Guieux devait marcher sur les traces de Guillot et occuper successivement, avec ses 3,257 baïonnettes, les positions conquises par les deux premières colonnes. La quatrième, général Chabert, composée de 1,980 soldats de ligne, dont 480 chasseurs (le 9e de la Drôme) qui marchaient en tête, avait ordre de s'avancer à droite et à la hauteur de Guillot, sur le camp de Llers. Enfin la réserve, commandée par le général Davin, était condamnée à rester sur place pour fermer, depuis la Fonderie jusqu'au Roc Blanc, tous les passages par lesquels l'ennemi pouvait se porter sur nos derrières.

Le général Beaufort, qui avait remplacé Pérignon dans le commandement de la division du centre, comptait 6,120

combattants, savoir : 2,420 sous Rougé et 2,133 sous Banel, le tout massé au pied de la redoute l'Invincible, pour déboucher par Bioure sur les deux rives du Ricardell; puis, 1,567 hommes, brigade Martin, sur la croupe orientale de la Montagne Noire, pour contenir d'abord, et, le moment venu, attaquer la redoute de Camany.

Sauret en était réduit à deux brigades, 1,919 hommes à droite sous Causse, et 1,523 à gauche sous le général Motte. Enfin la brigade Victor, toujours chargée d'appuyer Sauret, continuait à occuper le col de Banyuls et conservait 2,306 baïonnettes.

Ainsi, nous avions 23,310 combattants en première ligne, et 10,821 en deuxième, à la garde de nos camps. Notre effectif, comme celui de l'ennemi, avait donc peu varié depuis l'avant-veille; mais quel changement et quel saisissant contraste dans l'état moral des deux partis! Chez les Espagnols, ce n'était que sinistres présages, apathie dans les conseils, trouble dans les décisions. Leur chef d'état-major, Tomas Morla, toujours appelé dans les grandes crises à donner des conseils qui n'étaient jamais suivis, proposait, comme au Boulou, d'évacuer les retranchements, de relever la confiance des troupes par l'aspect de leurs forces réunies, et de se jeter en masse sur notre point faible, sur notre gauche. Mais c'était bien la Union qui allait, le lendemain d'une défaite et sur les remontrances d'un subalterne, abjurer les errements où il se complaisait depuis six mois! Il s'obstina donc à ne rien changer aux positions que lui avaient faites ses revers du 27, et il attendit l'orage avec une impassibilité qui semblait tenir du désespoir. Nos soldats, au contraire, n'avaient aucun doute sur l'issue de la journée qui se préparait. Néanmoins, la joie qu'ils laissaient ordinairement éclater la veille d'une bataille, cette fois avait fait place à une préoccupation muette et sombre, et au lieu des chants d'allégresse par lesquels, d'habitude, ils cherchaient à tromper ces longues heures d'attente, on n'entendait circuler dans leurs bivouacs que ces mots prononcés d'une voix brève et sourde : « Guerre à mort! point de quartier! »

# CHAPITRE XXII.

## SECONDE BATAILLE DES LIGNES DE FIGUÈRES.

*Attaque de droite* (Augereau). — Quatre colonnes d'attaque. — Marche des trois premières. — Elles escaladent la montagne d'Escaulas. — Elles arrivent sur le plateau de Roure. — Glorieux assaut et prise de la grande redoute. — Mort de la Union. — La quatrième colonne marche parallèlement aux autres, sur le camp de Llers qu'elle emporte. — Pont-des-Moulins, enveloppé par la division réunie, succombe à son tour. — *Attaque du centre* (Beaufort). — Les redoutes du Ricardell enlevées par nos soldats ou détruites par les Espagnols. — Explosion de 20 redoutes. — Chute des retranchements qui barraient la route de Figuères. — Déroute de la gauche et du centre de l'armée ennemie. — Figuères pris par les fuyards pour point de ralliement. — Trouble et confusion autour et dans l'intérieur de cette place. — Audace de nos chasseurs. — Panique des fuyards, qui entrent une seconde fois en déroute et ne s'arrêtent plus que sous les murs de Girone. — *Attaque de gauche* (Sauret). — Notre attitude défensive. — Efforts des Espagnols de ce côté. — Impatience de nos soldats. — Ils peuvent enfin prendre l'offensive. — Belle retraite de l'aile droite ennemie, sous le commandement du général Vives. — Gloire et caractère tout particulier de cette bataille. — Elle met en opposition le génie guerrier des deux nations belligérantes.

### ATTAQUE DE DROITE.

Le 30 brumaire (20 novembre), à 4 heures du matin, Augereau donna le signal du départ.

De son bivouac du Roc Blanc, pour atteindre la redoute de Roure, il devait d'abord descendre dans le profond couloir de la Muga, le suivre quelque temps, puis remonter par le versant opposé jusqu'au-dessus d'Escaulas. Là, au sommet de la montagne qui plonge ce village, se présentait un premier grand ouvrage appelé par les Espagnols *fort central,* lequel était défendu par 950 hommes et flanqué par trois batteries dont les feux se croisaient sur le revers de la montée. Ce *fort* enlevé, il fallait se prolonger sur les hauteurs

jusqu'à la pointe orientale du plateau où s'élevait la redoute de Roure.

Les colonnes d'attaque descendent par Boadella sur la Muga, longent, passent et repassent quatre fois ce torrent, arrivent au pied de la montagne d'Escaulas, l'escaladent, et, sans brûler une amorce, pénètrent d'emblée dans le *fort central.* Elles y massacrent rapidement 400 hommes, chassent et dispersent le reste, puis, sans s'arrêter à poursuivre les fuyards, laissant pour garder la place le général Guieux, elles continuent sur les hauteurs.

PRISE DE ROURE. — Nos soldats allaient donc aborder cette fameuse redoute de Roure où les Espagnols *ne craignaient que Dieu,* cette *citadelle* qui avait ses fossés taillés dans le roc, 25 pièces de gros calibre sur ses parapets, deux grands ouvrages détachés pour flanquement, et 4,000 défenseurs.

Les chasseurs du général Bon débouchent sur le plateau, en vue de la formidable position. Une décharge générale les accueille; mais, loin de les ébranler, ce fracas du canon qui remplit comme le tonnerre les échos des montagnes, leur cause un transport électrique. Les rangs sont rompus : chefs, soldats, tout se rue pêle-mêle dans les fossés, s'élance aux palissades, s'accroche aux escarpes; on s'aide, on se pousse, on monte, et en un clin d'œil, par un de ces élans incalculables qui réduisent à néant toute prévision humaine, l'invincible redoute est escaladée. Les premiers arrivés tendent la main aux autres « *pour les présenter dans la salle du bal*, » car c'est le nom que leur héroïque gaieté improvise pour cette arène sanglante qui s'encombre de cadavres et où l'on ne fait point de prisonniers.

L'assaut avait été si rapide, que les soldats de Guillot, quand à leur tour ils abordèrent le plateau, n'eurent plus qu'à se répandre autour du glorieux trophée des chasseurs, pour faire tomber les deux redoutes de flanquement qui tenaient encore. Le bataillon d'avant-garde, le 2e grenadiers, court à la plus éloignée, à la redoute de Condé qui barrait la rampe pour descendre vers la grande route, et la colonne, Guillot en tête, se jette sur la redoute de droite qui éclairait

les revers de la Muga. Dans la première, venait de se précipiter à bride abattue un chef espagnol couvert d'un brillant uniforme, sans autre suite néanmoins qu'un simple carabinier-royal en ordonnance : c'était le comte de la Union.

MORT DE LA UNION. — Réveillé à Figuères par le bruit de la bataille, l'infortuné chef accourait éperdu vers cette redoute de Roure qu'il croyait inexpugnable et qui venait d'être emportée sous ses yeux. Ce désastre lui arrache sa dernière espérance. N'écoutant donc plus que son désespoir, il met l'épée à la main, et, avec une trentaine d'hommes seulement qui osent le suivre, il s'élance hors de ces frêles retranchements où il n'avait plus à attendre qu'un répit de quelques minutes. Et en effet, à peine les a-t-il quittés, qu'ils sont envahis par nos grenadiers. Alors l'escorte débandée du général l'entraîne dans la direction de Pont-des-Moulins, puis disparaît au milieu d'un tourbillon de poussière et de fumée qui la dérobe à la poursuite de nos soldats. Ce nuage, c'était une troupe de cavaliers espagnols qui l'avait soulevé, en croisant l'escorte de la Union et en la saluant à son passage par une décharge.

Sur ce point du champ de bataille, à la fin de la journée, nos soldats trouvèrent au bord de la rampe qui descend vers Pont-des-Moulins, à la lisière d'une vigne où l'on voit aujourd'hui s'élever une modeste tombe, un cadavre abandonné, percé de deux balles à l'épaule, et décoré de riches insignes. Sa main crispée serrait encore une épée sanglante : c'était le général en chef de l'armée espagnole.

De tristes et odieux soupçons ont longtemps plané sur ce trépas mystérieux, qu'on a attribué à une lâche vengeance. Par ordre de la Union, on se le rappelle, de malheureux soldats avaient été naguère livrés à l'infamie : on les avait promenés dans leurs camps sur l'ignoble monture qui, chez eux, porte les criminels au supplice, et à ces mains frémissantes, que des quenouilles avaient flétries, on avait rendu des armes!.... Mais des soupçons dénués de preuves sont indignes de l'histoire ; ne les réveillons donc point, et, pour l'honneur des deux pays, hâtons-nous de revendiquer le coup qui venait de consommer la vengeance de Dugommier.

PRISE DE PONT-DES-MOULINS.—Cependant le plateau de Roure était libre, et rien ne pouvait plus arrêter nos colonnes. Elles descendent donc dans la plaine où Augereau, qui n'a eu qu'à glaner derrière ses lieutenants, vient les ranger en bataille, un peu en deçà de Pont-des-Moulins dont il va accélérer la chute, car ce pivot des lignes espagnoles est déjà tourné et vigoureusement assailli par la brigade Chabert.

Cette brigade, en effet, suivant ses instructions, s'était avancée parallèlement aux colonnes d'attaque jusqu'à l'extrémité du Roc Blanc, à hauteur d'Escaulas, et là, elle avait attendu la chute du *fort central* et de nouveaux ordres. Ces ordres lui avait été apportés par un aide de camp d'Augereau, le chef de bataillon (depuis général) Verdier, qui devait prendre ensuite le commandement de l'avant-garde. Cet intrépide officier s'était donc mis à la tête du 9e bataillon de la Drôme, puis marchant audacieusement, avec cette poignée de 480 volontaires, sur le camp de Llers, il avait emporté d'emblée ce vaste camp, que son importance classait immédiatement après Roure. Alors Chabert était descendu sur Pont-des-Moulins, et il attaquait déjà ce village par la rive droite de la Muga, quand vinrent l'aborder par la gauche les chasseurs Bon et les généraux Guillot et Guieux.

Sous les efforts réunis de ces quatre colonnes, Pont-des-Moulins tomba immédiatement, et devint aussitôt le point de convergence de nos brigades du centre, victorieuses aussi de leur côté.

---

## ATTAQUE DU CENTRE.

Dans la nuit du 29 au 30, les brigades Banel, Rougé et Martin avaient été concentrées au pied de la Montagne Noire, les deux premières vis-à-vis de la dépression de Castellroig, la troisième face à la route et aux retranchements de Camany. Les seize pièces d'artillerie volantes du général Guillaume devaient appuyer ces trois colonnes d'attaque, et le général Dugua attendait, en seconde ligne, avec ses 1,800 chevaux, que la carrière lui fût ouverte.

Au premier bruit de la fusillade d'Augereau, le général Beaufort porta en masse les colonnes Banel et Rougé au confluent du Ricardell et du ruisseau de Darnius; il fit ensuite déployer l'artillerie sur les éminences qui dominent le pont de Camany; puis il donna le signal de l'attaque.

Aussitôt la brigade Martin, traversant la grande route, se jette sur les redoutes de Camany, tandis que, sous la protection de l'artillerie légère, Banel et Rougé abordent les deux rives du Ricardell, le premier la droite, le second la gauche. La rive droite, seule, oppose une résistance sérieuse, et les redoutes de Passamiliaus et du Rocher luttent pendant deux heures. Mais à peine ont-elles succombé, que tous les ouvrages qui hérissaient les abords du Ricardell, et ceux où nous étions entrés pour en sortir aussitôt, et ceux dont nous n'avions pas encore approché, que vingt redoutes, en un mot, disparaissent comme par enchantement, au milieu d'une explosion générale. Il était dix heures. Alors Banel et Rougé, qui n'ont plus devant eux un seul Espagnol et qui ne marchent plus que sur des ruines fumantes, se dégagent au plus vite de ce terrain perfide, et descendent le Ricardell. Or, comme ils débouchaient sur la grande route, Martin faisait tomber la dernière batterie qui l'interceptait, en avant de Camany. La chaussée est donc libre jusqu'à Pont-des-Moulins, et les trois brigades assaillantes, l'artillerie, nos escadrons impatients d'avoir leur tour, toute la division du centre enfin, aborde en colonnes serrées le pont de la Muga.

L'apparition et la contenance de cette nouvelle masse achèvent de décourager las Amarillas, qui continuait de commander le centre de l'armée royale : il fait écouler sa division battue le long du Llobregat et court lui-même chercher à se reconnaître dans les murs de Figuères.

Mais cette forteresse était aussi dans la confusion et l'épouvante. Assiégée au dehors par le flot mugissant des fuyards qui grossissait sans cesse et s'amoncelait à ses portes, elle allait offrir au dedans un spectacle plus déplorable encore : les généraux espagnols repoussant à l'envi le sinistre héritage de leur infortuné chef. Cependant, après de longs et

orageux débats, Amarillas se voit forcé, comme le plus ancien, de reprendre le terrible fardeau du commandement. Mais il ignore encore toute l'étendue des désastres de la journée : car, il veut se porter à la Serra Michana, et il apprend que ces lignes sont traversées; il propose de tenir dans le camp de Vinyonnet, et les éclats du canon qui se rapproche, qui tonne sous la forteresse, lui annoncent qu'il n'y a plus pour nous arrêter, que les murs derrière lesquels il délibère.

C'était bien, en effet, un combat d'artillerie qui venait de s'engager entre les remparts de Figuères et nos troupes : c'étaient 300 chasseurs conduits par le général Duphot (Bon était blessé) et les 1,500 soldats de Chabert, qui avaient repris leur élan sur les plateaux de Llers à Figuères, qui en avaient forcé tous les retranchements et chassé les débris de Curten, qui enfin, après avoir enlevé deux redoutes au pied des glacis de la forteresse, poussaient l'audace jusqu'à insulter avec le canon de l'un de ces ouvrages, l'infranchissable obstacle qu'ils avaient enfin rencontré.

Ce fut le dernier coup porté aux masses tremblantes de fuyards qui encombraient les glacis de Figuères : les uns se jettent par-dessus les palissades dans les fossés du corps de place dont ils envahissent bientôt les portes restées ouvertes; les autres, en proie au plus affreux désordre, se précipitent, dans la direction du sud, vers la Fluvia. Yzquierdo fut alors chargé de courir en toute hâte occuper l'important passage de cette rivière à Bascara, ainsi que le col Oriol par lequel la route de Girone pénètre dans le bassin du Ter; mais c'est à peine si, malgré son sang-froid, ce général peut rassembler trois ou quatre mille hommes de seconde ligne et quelques lambeaux de cavalerie, pour donner à sa fuite l'apparence d'une retraite.

Cette retraite, du reste, ne fut pas inquiétée. En effet, Pérignon, qui avait à peine dépassé Pont-des-Moulins, se contenta de prendre, un peu au delà de ce village, un nouvel ordre de bataille, et d'envoyer en reconnaissance, sur la route de Figuères, un seul bataillon, le 8e du Bec d'Ambès, lequel,

après avoir repoussé une bande de cavaliers, ne tarda pas à se replier. Le prudent général craignait d'engager ses soldats, exténués de fatigues, entre une grande forteresse dont il ne pouvait soupçonner la piteuse attitude, et l'aile droite de l'armée espagnole, qui, sous ses yeux, se retirait presque intacte et en bon ordre.

---

## ATTAQUE DE GAUCHE.

Cette aile droite, en effet, ne s'était pas laissée entamer, et le général qui la commandait, le brave Vives soutenait jusqu'au bout, comme le 12 floréal au pont de Céret, l'honneur des armes espagnoles.

Sauret avait quitté ses retranchements avant le jour, avec ses deux brigades, Causse à droite et Motte à gauche, puis 300 hussards, une compagnie franche de miquelets, et une batterie d'artillerie volante qui traînait à sa suite un canon de 8 et un obusier du même calibre.

Voulant d'abord, conformément à ses instructions, attirer à lui ses adversaires, qui d'ailleurs semblaient disposés à prendre l'offensive, il déploie son artillerie et ses miquelets sur un rideau parallèle au front des redoutes de Vilaortoli, et, au crépuscule, il fait ouvrir le feu. Aussitôt une charge de cavalerie tombe sur nos tirailleurs; mais nos grenadiers, préalablement réunis dans l'attente de ce mouvement prévu, s'avancent, repoussent, en leur tuant 15 à 20 cavaliers, les escadrons ennemis, et se replient à leur tour.

Comprenant alors le rôle qu'on leur impose, nos soldats s'inquiètent; ils frémissent *d'être encore les inutiles de l'armée,* et c'est entre eux et Sauret, pour ainsi dire, que la lutte s'engage. « Laissez-nous faire, citoyen général, s'écrie en « accourant à lui un jeune miquelet tout couvert de sang, « vous n'êtes point dans votre tort, ce sont ces Castillans qui « nous attaquent, il faut bien nous défendre. De grâce, lais- « sez-nous leur donner une leçon. » Et il déclare qu'il ne lâchera prise que *quand il aura tué son compte d'Espagnols.*

Cependant Sauret a atteint son premier but; car Vives a si bien pris le change, qu'au moment où Amarillas va être expulsé du champ de bataille, son collègue appelle à lui, à l'aile droite, une partie de la seconde ligne, une réserve qui aurait pu sauver et dont la privation achèvera de perdre le centre de l'armée espagnole. Cette réserve qui accourt, notre feinte hésitation, l'ignorance de ce qui se passe de l'autre côté de la route, emportent l'adversaire de Sauret, et comme c'est sa brigade du centre que nos boulets tourmentent, nos boulets qui ne discontinuent pas et viennent, vers neuf heures, démonter deux pièces de gros calibre près de Vilaortoli, Vives n'hésite plus : il lance sur notre artillerie de position qui regarde et bat Vilaortoli, il lance sa brigade centrale, aux ordres du vicomte de Gand. L'ancien colonel de la légion de la Reine charge nos pièces avec une vivacité toute française et enlève un canon qui n'était pas en état de rétrograder; Sauret, pour le reprendre, fait marcher sa brigade de gauche, le général Motte; Vives, pour soutenir l'heureux début de son centre, pousse en avant ses deux ailes : et une lutte acharnée s'engage. Motte est le plus faible, il reçoit l'ordre de revenir sur ses pas. Mais ce mouvement en arrière commençait à peine, que Sauret apprend coup sur coup et la prise de Roure et le succès de notre centre. Ces nouvelles circulent comme l'éclair; elles leur expliquent ces détonations sourdes, ces secousses étranges qui, tout à l'heure, ont fait frémir le sol sous leurs pas ; elles sont d'ailleurs bientôt confirmées, ces nouvelles, par l'attitude indécise de l'ennemi qui, peu à peu, passe de l'offensive à une marche rétrograde. Il était midi et demi.

Donnant donc carrière à une impatience qu'il ne pouvait plus, qu'il ne devait plus comprimer, Sauret détache au pas de charge Motte sur Vilaortoli et Causse sur Saint-Clément. Vives, qui avait reçu l'ordre de se retirer sur Massarach, arrive devant cette position, mais les balles qui l'accueillent lui annoncent que ce point est déjà envahi par nous. Massarach, en effet, était au pouvoir des tirailleurs de Pérignon, qui, de Pont-des-Moulins, venaient de se glisser dans les redou-

tes de seconde ligne, dont les défenseurs avaient suivi las Amarillas. Ainsi Vives, qui marche en retraite, est arrêté en face et débordé à droite. Sa gauche aussi est menacée ; car Victor, réglant ses mouvements sur ceux de Sauret, au premier pas en avant de celui-ci, s'était précipité sur les redoutes d'Espolla avec tant d'impétuosité et de bonheur, qu'il les avait toutes emportées de prime abord, en sorte qu'il était libre de se rabattre sur Vives. Il ne restait donc plus à celui-ci, pour s'échapper, que la ligne du sud-est.

Au sud-est de Massarach, entre Garrigollas et Perelada, s'étend en ligne droite et presque parallèlement à la côte, un enchaînement de cinq mamelons qui dominent d'une centaine de mètres cette partie de la plaine. C'est une position remarquable, et qui jadis surtout, avant l'érection de Figuères, avait de l'importance, car elle avait été indiquée par Vauban lui-même comme un excellent refuge pour une armée battue en Ampurdan. Elle était connue sous le nom de *Mala Veyna*, ou *Mala Vecina* (mauvaise voisine), du nom d'une vieille tour dont les ruines, noircies par le vent de la mer, se dressent encore sur ces coteaux.

RETRAITE DE VIVES. — Convaincu que, quels que fussent les événements, Figuères resterait le point fixe, l'invariable pivot de l'armée battue, et que si cette armée pouvait se reformer encore de manière à barrer de nouveau l'entrée de l'Ampurdan, elle ne saurait trouver, pour appuyer la droite de sa nouvelle ligne, une position meilleure que celle que nous venons de signaler, Vives ordonna au vicomte de Gand d'aller s'établir à la Mala Veyna. A trois heures de l'après-midi, en effet, le vicomte était en bataille sur ces hauteurs, avec 32 pièces de tous calibres et 9,000 hommes tant infanterie que cavalerie, dont la moitié, qui venait d'accourir de ses cantonnements, n'avait pris aucune part à la bataille. Cependant le général Vives ayant appris enfin une partie des malheurs de la journée, envoya proposer simplement à las Amarillas de se réunir à lui sous les murs de Figuères. Il essuya un refus ; or, comme d'autre part il voyait nos deux brigades, Motte et Victor, qui s'étaient réunies à Espolla, marcher sur

Garrigollas, il abandonna enfin la partie et se dirigea sur Castillon d'Ampurias. De là, sur la proposition de son lieutenant le vicomte de Gand, qui avait les troupes sous ses ordres immédiats et à qui revint, après Vives, le principal mérite de cette belle retraite, le général commandant envoya son artillerie à Roses, puis, suivant la côte jusqu'à l'embouchure de la Fluvia, il remonta cette rivière, gagna à Baseara la route de Girone, et atteignit enfin cette place, après une marche forcée et non interrompue de vingt-trois heures.

RÉSULTATS ET GLOIRE DE CETTE JOURNÉE. — Cette journée est une des plus étonnantes de nos annales. En effet, non-seulement elle nous valut les trophées communs à toutes les grandes victoires, 200 bouches à feu, les tentes, les bagages de toute une armée, sans compter les dépouilles opimes du chef de cette armée; non-seulement, ce qui est un incident déjà singulièrement rare dans une rencontre de cette importance, les vainqueurs n'y firent aucun prisonnier et massacrèrent 8 à 9,000 hommes, sans miséricorde et sans distinction, le combattant comme celui qui demandait la vie, l'officier comme le soldat, témoin ce général qui tendait son épée à un des nôtres, au général Duphot, et qui fut percé de la main même de ce dernier; mais elle fut signalée, cette bataille, par un fait bien autrement exceptionnel, s'il n'est inouï dans les fastes de la guerre, par un exploit qui n'a pas été assez célébré et ne saurait trop l'être: nous voulons dire ce merveilleux enlèvement, accompli en moins de *quatre* heures et à la baïonnette, de plus de *quatre-vingts* redoutes! non point de ces ébauches sans consistance, défenses éphémères que la faiblesse et la crainte improvisent en une nuit contre un péril passager, mais de ces retranchements solides qui avaient presque un caractère de permanence, ouvrages longuement étudiés, laborieux produits d'une patience de six mois pendant lesquels cinquante mille hommes avaient accumulé à loisir tous les moyens de résistance imaginables. Jamais l'entraînement d'une armée n'avait reculé d'autant l'incalculable limite des prodiges qu'une crise de quelques heures peut enfanter.

Tant d'obstacles matériels si rapidement brisés, c'est là

aussi un fait de guerre bien digne, après nos éloges, d'exciter nos méditations. Où trouver, en effet, une preuve plus éclatante du peu que vaut, sur un champ de bataille, devant des troupes manœuvrières, le système exagéré des lignes? Cette leçon, aujourd'hui, peut paraître superflue sans doute; car quelle est maintenant l'armée qui, replacée dans la situation des Espagnols en 1794, s'aviserait de renouveler ce que fit alors leur inhabile et malheureux chef? Mais ce grand et terrible exemple porta ses fruits en temps opportun, parce qu'on était encore à une époque où l'ancienne méthode de guerre commençait à peine à faire place au système actuel. On pourrait même citer cette bataille des lignes de Figuères comme un dernier et gigantesque duel entre l'école ancienne des positions et l'école moderne des manœuvres, écoles dont la personnification revenait de droit aux deux peuples qui ont été si souvent proclamés les champions, celui-ci du passé, celui-là de l'avenir. On eût dit, en vérité, que ces deux nations, aussi dissemblables qu'elles sont voisines, s'étaient comme rencontrées en champ clos pour mettre à une dernière et décisive épreuve leurs génies guerriers si contraires. Aveugle sectatrice d'une tactique qui avait fait ses beaux jours au XVIe siècle, l'opiniâtreté espagnole s'était longuement épuisée à construire d'immenses ouvrages où elle avait immobilisé sa lourde artillerie d'autrefois, ses pesants bataillons jadis si renommés; et tout cet appareil, il avait suffi d'un moment, d'une inspiration soudaine de son instinct révolutionnaire, d'un souffle de la furie française, pour l'anéantir (1).

(1) Après ces deux journées, les représentants voulurent connaître les noms des combattants qui s'étaient plus particulièrement distingués. Mais les chefs de corps répondirent à l'envi et aux noms de tous, « que la défaite des esclaves était la seule récompense qu'ambitionnaient leurs soldats. » On cita néanmoins à la Convention (20 nivôse) bien des traits d'héroïsme. Un grenadier du 58e, Portenac d'Indervilliers (Meurthe), a la cuisse emportée et va tomber au pouvoir des Espagnols. Il appelle son camarade Grismont et lui demande un dernier service... Grismont, les larmes aux yeux, embrasse le blessé, se retire à quelques pas et rend à Portenac le service qu'il implorait. Un autre blessé, Vinay, du 3e bataillon de la Drôme, se tue de sa propre main pour ne pas être fait prisonnier. On cita aussi le chef du 1er bataillon du Tarn, qui s'était déjà distingué le 26 thermidor, Pierre Boyer, depuis général.

# CHAPITRE XXIII.

## CAPITULATION DE FIGUÈRES.

**Pérignon investit à la fois Roses et Figuères, et se trouve ainsi en mesure d'attaquer indifféremment l'une ou l'autre de ces deux places. — Il penche d'abord pour le siége de Roses. — Mais, à la nouvelle de l'affreuse confusion qui règne à Figuères, de la démoralisation inouie de la garnison de cette forteresse, il se décide à commencer par l'attaque de Figuères. — Description de cette place. — On parlemente. — Lâche attitude du gouverneur. — Honteuse capitulation. — Sa véritable cause.**

INVESTISSEMENTS DE ROSES ET DE FIGUÈRES. — Une éclatante faveur de la fortune devait couronner la belle journée du 30 brumaire.

Le soir de ce jour, l'armée française, harassée de fatigue, bivouaqua sur le champ de bataille, chaque division sur le terrain qu'elle avait conquis, par conséquent : la droite sur les hauteurs, depuis les premières éminences qui ont vue et action sur la forteresse de Figuères, jusqu'au plateau de Llers ; le centre, dans la plaine, entre Pont-des-Moulins et Camany ; et la gauche, sur le chemin de Roses à Garrigollas où le général Sauret s'était hâté de rejoindre, avec son lieutenant Causse, ses deux autres brigades Motte et Victor.

Le lendemain, 1er frimaire (21 novembre), notre extrême droite se prolongea sur les crêtes qui commandent Figuères à l'ouest, puis elle finit par aller, en descendant, s'appuyer au Manol. La division du centre, que Chabert venait de rejoindre, groupa ses quatre brigades vers le pont du bas Ricardell, entre Pont-des-Moulins et Vilarnadal d'où elle envoya bientôt ses chasseurs reconnaître, au delà de Figuères et du Manol, la belle position d'Alfa. Enfin Sauret, à qui l'on avait également rendu sa brigade Guillot, se rapprocha de Roses.

Le 2, pour achever de cerner Figuères, Pérignon envoya sa cavalerie à Vilateneim, avec ordre au général Quesnel, qui la commandait, de garder les bords du Manol depuis Vilafany où s'arrêtait la droite d'Augereau, jusqu'à la butte d'Alfa autour de laquelle la division Beaufort venait installer deux de ses brigades, pendant que les deux autres se portaient à gauche. Ce dernier mouvement avait pour but de relier à la ligne d'investissement qui achevait d'embrasser Figuères, la division Sauret qui continuait à resserrer les abords de Roses.

Nous étions donc en mesure d'attaquer indifféremment soit Roses, soit Figuères.

La forteresse de Figuères passait avec raison pour une des premières de l'Europe. Au contraire, *ce petit port de Roses que nous avions failli emporter de vive force* à une des plus tristes époques de la désastreuse campagne de 1793, quelle résistance pouvait-il opposer? Il n'avait, pensait-on généralement dans notre état-major (1), il n'avait de valeur qu'une fois dans nos mains, pour fermer la côte aux Espagnols et assurer le flanc gauche de l'armée d'invasion. Aussi, le chef de cette armée allait-il, suivant toute apparence, commencer par l'attaque de Roses, quand, le 3, il apprit ce qui se passait à Figuères.

ÉTAT MORAL DE LA GARNISON DE FIGUÈRES. — Il s'y était passé, dans la journée du 30, un fait inouï, qui suffirait à expliquer tout ce que Pérignon venait d'apprendre : au moment où le canon d'une armée victorieuse insultait les rem-

(1) L'expédition du général Delattre et du représentant Fabre, à laquelle on avait, comme par dérision, donné le nom de Roses, cette expédition ridicule avait en effet accrédité, dans notre état-major, sur la faiblesse de cette place, de singulières erreurs. Nous devons ajouter toutefois que Dugommier était d'un autre avis, car, le 16 octobre de la présente année, il écrivait au Comité de salut public, en lui envoyant les observations de l'amiral Castagnier sur cette station maritime : « Le port de Roses contient actuellement six vais-
« seaux de guerre, sept à huit frégates et cinq canonnières. *Ce petit port,*
« ainsi que vous le nommez, n'est point du tout méprisable, et si l'Espagnol
« ne lui a pas donné toute l'attention qu'il mérite, c'est un effet de son indo-
« lence. Rien de plus intéressant que cette position. Elle offre un abri pré-
« cieux aux navigateurs que la tempête surprend à l'entrée du golfe de Lyon,
« et un mouillage assuré dans tous les temps, pour un très-grand nombre de
« bâtiments. *Quant à Figuères, c'est la plus forte place d'Espagne.* Cela ne
« nous fait pas peur, mais encore y faut-il la dose de poudre. »

parts de cette forteresse, on en avait fait successivement sortir presque toute la garnison, pour arrêter les fuyards ; et les fuyards avaient entraîné dans leur déroute jusqu'au dernier de ces imprudents défenseurs. Et par qui ceux-ci avaient-ils été remplacés? Par les plus effarés d'entre les fuyards, par une cohue de 8 à 9,000 hommes de toute provenance, qui avaient envahi pêle-mêle la forteresse abandonnée. « On en « comptait, dit une relation officielle, cent d'un régiment, « cinquante d'un autre, trente d'un troisième ;... personne ne « se connaissait, ne s'entendait : c'était la tour de Babel. Ils « n'écoutaient que le sentiment de la frayeur, et voyaient des « Français et des baïonnettes dans tous les objets qui frap- « paient leurs regards épouvantés. » Telle était, en effet, leur épouvante, que, dans la nuit du 30 au 1er, ils avaient abandonné tous les ouvrages extérieurs pour se retirer dans la place, et n'avaient consenti à reprendre leurs postes qu'à condition qu'on leur creuserait sur les glacis, à deux mètres des palissades du chemin couvert, c'est-à-dire au *couronnement* même de ce chemin, une large et profonde tranchée!

A ces nouvelles, Pérignon, laissant pour le moment de côté ses projets sur Roses, envoya sur-le-champ au gouverneur de Figuères, ou plutôt à l'officier sur lequel pesait la responsabilité d'une place où personne ne commandait, envoya au brigadier D. Andreas de Torres la sommation suivante :

« Une armée justement irritée, en t'apprenant que son in- « dignation est au comble, veut bien encore, par un de ces « actes dont les républicains sont seuls capables, t'en- « seigner le moyen d'obtenir sa clémence. Elle te somme « pour la dernière fois (*voir plus bas*) de lui rendre le châ- « teau de Figuères dont la constance de la victoire, qu'elle a « su fixer, lui assure la conquête. Elle veut le fort. Elle veut « que tu lui en offres les clefs pour réponse. Tremble, si ta « réponse est négative. »

Cette cruelle dépêche arriva à son adresse vers l'entrée de la nuit, au moment où nos dragons de Vilateneim pénétraient dans la ville presque abandonnée de Figuères et

poussaient au ciel des cris de : « Vive la république ! » qui rejetaient dans l'enceinte de la forteresse les tremblants défenseurs de ses dehors. L'infortuné gouverneur venait déjà de recevoir, de la part du général Quesnel, une première sommation verbale; il répondit sur-le-champ à Pérignon. :

« J'ai reçu le papier que tu m'as envoyé, et, sans craindre « ta menace, je donnerai ma réponse dans le plus bref délai, « ne me décidant pas dans ce moment, parce que mes pou- « voirs sont bornés. »

Ce langage n'était pas celui d'un homme résolu. Aussi Pérignon, rempli d'espoir, ordonna-t-il sur-le-champ à ses ingénieurs de reconnaître la place.

DESCRIPTION DE LA FORTERESSE DE FIGUÈRES. — Le fort, officiellement appelé château de San-Fernando, du nom du roi Ferdinand VI sous lequel il a été commencé, ce fort, situé à une petite portée de canon et au nord-ouest de la ville de Figuères, s'élève sur le premier gradin des collines qui, à cette hauteur, commencent à border la plaine de l'Ampurdan. Il a coûté 14 millions de notre monnaie, et, quoique inachevé dans ses détails, il n'en présente pas moins une des plus vastes constructions qu'aient jamais exécutées les Espagnols, ces Romains du XVIe siècle, qui, lorsque depuis longtemps déjà ils avaient perdu la trace des conquérants de l'ancien monde, bâtissaient encore à leur manière, comme pour multiplier les témoignages d'une grandeur si vite éclipsée.

Le fort de Saint-Ferdinand, en effet, n'est point un de ces établissements aux formes sévères, que la sage économie des modernes s'efforce de réduire aux plus strictes nécessités de la défense : c'est plutôt, dirait-on, un monument posthume d'ostentation nationale, tant les proportions auxquelles nous a habitués l'art de Vauban y ont été outre-passées. Ainsi, non-seulement les Espagnols ont prodigué à l'enceinte de ce château les plus larges profils et toutes les pièces accessoires de la fortification la plus surchargée, mais, poussant plus loin encore la profusion dans l'intérieur de cette enceinte, ils y ont accumulé d'immenses bâtiments dont la solidité le

dispute au grandiose, et qui peuvent mettre à l'abri de la bombe, outre les approvisionnements d'une armée, 6,000 hommes et 500 chevaux. Les écuries semblent disposées pour l'usage d'un palais. On y admire encore une citerne gigantesque, également voûtée à l'épreuve et capable de défier tous les besoins de la garnison la plus nombreuse.

Ce luxe inouï d'architecture ne fait que mieux ressortir les graves défauts que la science reproche à cette fastueuse construction (1).

D'abord, cette place de guerre n'intercepte aucun passage, n'appuie aucune ligne naturelle de défense. En second lieu, l'assiette elle-même du fort n'a pas été plus heureusement choisie ; car, sans parler d'une insalubrité bizarre et toute locale, qui tient à une cause assez obscure, mais qu'il n'était peut-être pas impossible de prévoir (2), les remparts sont dominés à l'ouest et au nord par des hauteurs avoisinantes, et les ondulations du sol en avant des glacis en facilitent les approches.

Ces derniers défauts, un tracé judicieux de la fortification aurait pu, sinon les faire disparaître, du moins les atténuer

(1) Il est juste de faire observer que quelques ingénieurs espagnols avaient demandé que l'on reportât sur Roses et Girone les dépenses projetées à Figuères. Des intérêts particuliers et de la nature la plus futile, à ce qu'on dit, l'emportèrent sur le sage avis de ces ingénieurs.

(2) L'insalubrité du fort de Figuères n'est point permanente : elle varie suivant les années et les saisons, c'est-à-dire, suivant que les exhalaisons marécageuses de la côte qui fait face exercent dans la plaine plus ou moins de ravages. Cette insalubrité atteint parfois un dégré d'intensité telle, que la garnison du fort doit se réfugier dans la ville. Ainsi, dans l'été de 1840, le service de la forteresse se faisait par une soixantaine d'hommes seulement, qui étaient relevés chaque 24 heures. Le reste de la garnison était caserné à Figuères.

A quoi tient cette insalubrité ? A une cause, pensons-nous, qui, pour toutes les positions semblables à celle-ci, produit des effets analogues. Les gaz, les miasmes des marais d'Ampurias, périodiquement emportés vers l'ouest par le vent de la mer, rencontrent bientôt des collines, puis des montagnes qui les arrêtent et dont l'air plus vif les condense. Or, la forteresse de Figuères occupe précisément le premier gradin de cet amphithéâtre de montagnes qui borde la plaine au couchant. En général, les premières bandes des hauteurs qui encadrent une plaine marécageuse sont, après le foyer même de l'infection, les points les plus malsains de ces parages. Les exemples abondent ; nous en citerons un entre autres que tout le monde connaît, le Fondouck, dans notre province d'Alger.

considérablement. Mais tel n'a pas été le tracé de la fortification de Figuères. En effet, ce pentagone irrégulier, allongé du nord au sud, voit mal le terrain environnant, sans pour cela être lui-même à l'abri des vues de ce terrain; ses bastions sont trop étroits, ses demi-lunes manquent de saillie et d'ampleur, enfin ses ouvrages à cornes ne couvrent qu'imparfaitement les parties correspondantes du corps de place. Néanmoins, quelle tâche encore que le siége d'une forteresse qui, sur des remparts aussi largement profilés, aussi solidement établis, renforcés de tant de pièces extérieures, pouvait mettre en batterie 171 bouches à feu et en ligne 9,107 hommes, lesquels n'avaient rien à craindre ni des bombes ni de la famine! Quelle tâche surtout pour des assiégeants qui avaient mis plusieurs mois à se procurer le peu de poudre brûlé par eux dans la bataille qui les avait amenés sous ces murs!

PLAN D'ATTAQUE. — Les ingénieurs français chargés de donner leur avis, reconnurent aussitôt que, des cinq fronts de la place, deux pouvaient être regardés comme inattaquables : celui qui fait face à la plaine, à cause des escarpements qui le précèdent, et le suivant qui regarde la ville, à cause du roc de ses glacis et de la plongée des ouvrages qui les commandent. Restaient donc les trois fronts opposés aux hauteurs, deux à l'ouest et un au nord. Or, si les fronts de l'ouest offrent à l'assiégeant un terrain spacieux, facile à ouvrir et semé d'accidents qui en favorisent l'abord, ils ont en revanche, pour les défenseurs, l'avantage de se présenter en ligne droite et d'être précédés d'un ouvrage à cornes retranché intérieurement, pourvu d'un système complet de mines, et susceptible de prendre, sur un développement considérable, les revers les plus meurtriers. On renonça donc aussi à ces deux derniers, et ce fut le front nord, ce front contre lequel nos chasseurs avaient déjà tourné les canons enlevés aux redoutes du pied de ses glacis, qui parut mériter la préférence. Le pied de ces glacis était bordé par un ravin que le feu des remparts ne pouvait découvrir, et l'on voyait déjà se dessiner sur leurs crêtes cette tranchée que nous prépa-

rait, pour l'enlèvement des chemins couverts, l'incroyable aveuglement de la garnison. Nos ingénieurs calculaient que nous pourrions nous loger dans ladite tranchée dès la troisième nuit, et que, le cinquième jour, nous serions en état de démasquer la batterie de brèche. Mais la lâcheté du gouverneur alla au-devant de tous les calculs.

NÉGOCIATIONS. — Torres avait promis à Pérignon une prompte réponse; il l'envoya le 4 frimaire (24 novembre), et cette réponse inconcevable surpassa les espérances mêmes de ses ennemis : « Cette place dont je suis responsable et « que je dois conserver au roi par honneur et par devoir, est « en état de mériter les efforts de l'armée française, au milieu « de ses heureux succès. Ainsi l'exige rigoureusement mon « honneur, l'opinion des chefs et de la garnison; d'autant « plus que ce ne serait pas une gloire pour l'armée française « de la lui céder sur une simple sommation... » Puis il faisait demander ce que signifiaient les menaces qu'il avait encourues : « J'ai voulu dire, lui répliqua Pérignon, et tu aurais « dû m'entendre, que toute la garnison serait passée au fil « de l'épée. Je te donne jusqu'après-demain pour faire tes « réflexions. » Torres n'attendit pas le surlendemain, et 24 heures s'étaient à peine écoulées, qu'il écrivait au général français cette lettre qui peint d'une façon si étrange les angoisses de cette âme troublée :

« La vie périt, mais non pas l'honneur. Celle-là sacrifiée à « la nation, je lui rendrai ce que je lui dois, sans que le sou« venir d'une infamie souille pour toujours cette garnison, « dont le nombre m'engage à épargner le sang. Ce sentiment « n'est pas étranger à la nation française. Que ces raisons « soient donc écoutées, et qu'une armée victorieuse se couvre « de gloire et ne soit pas sourde au cri de l'humanité. Je « soumets ces réflexions au général en chef et aux représen« tants du peuple, pour ne pas être responsable devant Dieu « des nombreuses victimes qu'il y aura, à défaut de *proposi« tions honorables*. Un exemple ne doit pas faire naître des « résolutions violentes. Convenons donc que le général de « de qui je dépends, sache ma situation. C'est un terme bien

« court et d'où dépend la conservation de l'espèce humaine.
« Ainsi l'attend avec confiance, du général en chef de l'armée
« française et des représentants du peuple, Torres, gouver-
« neur du château de Figuères. »

Le porteur de cette déplorable missive s'en retourna les mains vides, et c'est à peine si Pérignon daigna lui faire entendre : « Qu'il n'avait rien à répondre à une telle lettre ; que
« les résolutions de son armée étaient irrévocables, et que, ne
« pas souscrire à sa volonté immuable, c'était renoncer à son
« indulgence. » Mais elle ne fut pas mise à l'épreuve, cette indulgence ; car, dans la même soirée, le gouverneur envoya son projet de capitulation. Il fut discuté pendant deux jours, mais pour la forme sans doute. Quoi qu'il en soit, Torres en passa par toutes les exigences du vainqueur et n'obtint même pas un laissez-passer pour les drapeaux et les caisses qui lui avaient été confiés, avant la bataille du 30, par des corps étrangers à sa garnison, ni pour les prêtres que nous allions retenir en otage, ni pour une malheureuse famille que l'on croyait émigrée, qui passa plusieurs jours dans les angoisses d'un arrêt de mort, et que nous voulûmes bien, à la fin et de nous-mêmes, considérer comme d'origine espagnole. Il faut dire cependant que le gouverneur obtint qu'on laisserait à ses officiers non-seulement tout ce qui leur appartenait en propre, mais leurs chevaux, leurs domestiques et leurs équipages que nous nous chargions même de transporter.

*Ces honorables conditions* furent ensuite présentées à la signature du conseil de défense. Là devait éclater un nouveau scandale. En effet, celui des membres de cette réunion, le seul peut-être, qui, en étalant devant ses aveugles collègues les ressources si palpables de son art, eût pu relever leurs courages abattus, l'ingénieur en chef du fort acheva, par ses lâches discours, d'étouffer dans ces âmes pusillanimes ce qu'il y restait de honte ; et il ne se rencontra qu'un homme, un seul, le commandant de l'artillerie, le brigadier Keating, qui brisa contre un mur de la salle des délibérations, la plume qu'on lui présentait pour se déshonorer !

CAPITULATION. — Le 8 frimaire (28 novembre), à l'heure convenue, à 9 heures du matin, nous nous présentâmes aux portes de la place. Torres, espérant sans doute qu'on lui épargnerait une dernière humiliation, était à la messe; mais on exigea qu'il vînt lui-même nous remettre ses clefs.

Nos soldats alors pénétrèrent dans cette superbe forteresse, où tout était intact et neuf, où l'on comptait bien réellement 9,107 hommes qui, ayant à leur disposition 171 bouches à feu et 200 milliers de poudre, n'avaient pas, pour retarder d'une heure l'entrée dans leur citadelle de 14,000 Français dépourvus de poudre et de canons de siége, n'avaient pas brûlé une amorce! Ce fut bien une autre surprise encore pour les nôtres, quand ils découvrirent ces immenses magasins encombrés d'approvisionnements de toute sorte, dont Pérignon ne pouvait répondre de *dresser en deux mois, avec tout le zèle possible*, *l'état complet* (1). Nous n'en revenions pas de notre étonnement. « Eh! que manquait-il donc à vo-

(1) Voici cet état complet :

| | | |
|---|---|---|
| VIVRES. | 10,000 | quintaux et 820 barils de farine. |
| | 2,266 | — de biscuits. |
| | 31 | bœufs vivants. |
| | 2,000 | moutons vivants. |
| | 1,804 | quintaux de salé. |
| | 800 | — de morue sèche. |
| | 1,108 | — de riz. |
| | 350 | — de haricots et pois chiches. |
| | 6,390 | *saxègres* (environ 11,534 hectolitres) d'orge. |
| | 2,000 | — de féves. |
| ÉPICERIES. | 200 | quintaux de fromage. |
| | 6 | — de vermicelle. |
| | 2 | — de semoule. |
| | 10 | — de tabac à fumer. |
| | 3 | — de savon en briques. |
| | 100 | saxègres de sel. |
| | 2 | quintaux de poivre. |
| | 20 | livres de canelle. |
| | 20 | — de girofle et d'épices diverses. |
| | 8 | — de safran. |
| | 65 | — de chocolat. |
| | 2 | quintaux de chandelles. |
| LIQUIDES. | 1,000 | pipes de vin rouge. |
| | 80 | — d'eau-de-vie. |
| | 30 | — de vinaigre. |
| | 157 | quintaux d'huile. |

« tre gouverneur ? » demandait un de nos officiers à un commissaire de Torres. Un geste fut la réponse de l'Espagnol : il porta la main à son cœur.

Les Espagnols, en possession de donner à tous les siècles de si mémorables exemples de défense, eux qui devaient, un peu plus tard, montrer avec orgueil, non loin de la tache d'encre faite par la plume de Keating (1), la place où l'héroïque Alvarez s'était débarrassé par le poison des restes d'une vie qu'il se désespérait de n'avoir pu laisser tout entière sur les remparts de Girone (2), les Espagnols cherchaient, dans leur juste indignation, à s'expliquer une catas-

| | | |
|---|---|---|
| EFFETS de CASERNEMENT. | 10,000 | couvertures. |
| | 8,000 | paillasses. |
| | 20,000 | draps de lit. |
| | 4,000 | oreillers. |
| | 3,000 | tréteaux de lit. |
| | 220 | quintaux de paille à coucher. |
| | 25,000 | — de bois de chauffage. |

Ajoutons : les caisses de 31 régiments.

(1) Cette tache a été longtemps conservée sur un mur de la salle du conseil.

(2) On lit, en lettres d'or sur marbre noir, au-dessus d'une grille en fer qui sert de porte à un cachot ménagé au centre des écuries du fort, l'inscription suivante :

MOURUT EMPOISONNÉ A CETTE PLACE,
LE 22 JANVIER 1810,
VICTIME DE L'INIQUITÉ DU TYRAN DE LA FRANCE,
LE GOUVERNEUR DE GIRONE,
D. MARIANO ALVAREZ DE CASTRO
DONT LES HÉROIQUES FAITS
VIVRONT ÉTERNELLEMENT
DANS LA MÉMOIRE DE TOUS LES GENS DE BIEN.
FIT PLACER CETTE PIERRE
L'EXCELLENTISSIME SEÑOR
D. FRANCISCO XAVIER DE CASTAÑOS,
CAPITAINE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DE LA DROITE.

Hâtons-nous d'ajouter que l'odieuse calomnie que renferme ou insinue cette inscription, et qui porte la date de 1815, est aujourd'hui repoussée par tous les Espagnols éclairés. Alvarez, qui avait été forcé d'abandonner le commandement de Girone avant la capitulation de cette place, parce qu'il se mourait, fut d'abord conduit à Narbonne, puis presque aussitôt transféré au château de Figuères où, onze jours après, il mit lui-même un terme à ses douleurs physiques et morales, en avalant un poison subtil qu'il avait, dit-on, caché dans le chaton d'une bague. L'illustre défenseur de Sarragosse n'a donc rien ajouté à sa gloire, ni à celle de son héroïque collègue de Girone, en faisant graver au-dessus de la porte du cachot d'Alvarez l'inscription ci-dessus.

trophe si étrange. Les uns l'attribuaient à des ordres secrets et perfides, émanés de Madrid dans la criminelle intention de hâter une paix qu'on voulait déjà exploiter ; d'autres parlaient d'un marché honteux. Mais ces imputations calomnieuses ou dénuées de sens, étaient les défaites volontairement illusoires d'un orgueil exaspéré ; car ils savaient bien, ceux qui prétendaient lire dans une obscure conscience, qu'au conseil de leur roi, il n'y avait personne d'assez insensé pour commettre, au profit de son ambition, un crime prématuré et partant inutile, ni surtout personne d'assez infâme pour rêver le succès d'une si odieuse trahison ; enfin, qui pouvait ignorer que, pour acheter le château de Figuères aux opulents possesseurs du Pérou, nous n'avions que des assignats? Il n'y avait donc, est-il besoin de le répéter? il n'y avait nulle part ni traître, ni acheteur, et la véritable, la seule cause du lamentable événement qu'on déplorait avec tant d'amertume, c'était la démoralisation inouïe d'une cohue de fuyards qui avait usurpé la place d'une brave garnison, c'étaient la terreur et l'effroi, ces trompettes d'alarme qui font tomber les murailles des forteresses, après les grandes défaites.

---

# CHAPITRE XXIV.

## SUITES DE LA PRISE DE FIGUÈRES.

**Ce que nous aurions pu tenter après la chute de Figuères. — Pérignon, dans l'espoir que Roses se rendra à la première sommation, s'arrête devant cette place. — Affreux désordres dans l'armée française. — Le canon de Roses rappelle nos soldats à leurs devoirs.**

Si Pérignon, confiant à Sauret le soin de garder Figuères et de masquer Roses, se fût lancé, avec ses deux autres divisions, sur Girone où s'étaient réfugiés les débris de l'armée battue, sur une place qui tombait en ruines (1) et dont la prise aurait achevé de découvrir la Catalogne, nul doute que le général victorieux n'eût bientôt maîtrisé la province. Que risquait-il ? Il laissait Roses sur ses derrières ; mais le général Sauret, appuyé à une grande forteresse toute voisine, eût sans peine contenu dans ses murailles une garnison de 4 à 5,000 hommes ; car la flotte espagnole n'aurait point, en désespoir de cause, ramené par le port de Roses, sur le théâtre envahi de leur défaite, les vaincus de la veille. Etaient-ce les forces suffisantes pour marcher en avant qui nous manquaient? Mais nous avions, pour nous frayer un chemin à travers un pays où une armée nombreuse est si embarrassante, nous avions 34,000 combattants, dont 25,000, s'ils se fussent présentés à l'improviste aux portes de Barcelone où la république victorieuse comptait des partisans nombreux et passionnés,

(1) Un rapport fort détaillé du chef d'état-major Tomas Morla constate que Girone ne pouvait alors, en aucune façon, résister, même à un coup de main. On lit également dans l'*Histoire militaire de Girone*, du brigadier Minali, que cette place, dont on avait cessé de s'occuper depuis le commencement des travaux de Figuères, c'est-à-dire depuis plus de 50 ans, n'offrait plus guère, en 1794, qu'un amas de ruines.

eussent eu bien des chances pour y entrer comme à Figuères. Malheureusement, après la merveilleuse capitulation du fort de Saint-Ferdinand, il nous semblait que la citadelle de Roses ne dût coûter qu'une sommation, et, oubliant la résistance de Collioure après la bataille du Boulou, nous comptions sans le nouvel élément qui allait intervenir.

Cette erreur fut d'autant plus regrettable, qu'elle favorisa dans notre armée, si elle ne la fit éclore, une crise de désorganisation qu'on aurait prévenue, soit en prenant de suite au sérieux le siége de Roses, soit mieux encore, en se hâtant de marcher sur Girone; car alors nos soldats eussent trouvé à dépenser utilement, au service de leur cause, l'excès d'ardeur qui les tourmentait si fort depuis huit jours et qui allait les entraîner un moment à l'oubli de tous leurs devoirs. En effet, ces soldats qui voyaient s'ouvrir devant eux une riche plaine où l'ennemi ne cessait, depuis 18 mois, d'entasser d'immenses approvisionnements, ces soldats que la faim avait poussés au combat, ne purent résister à l'ivresse d'un changement si brusque, et ils se livrèrent à des excès dont la plaine de l'Ampurdan garde encore la trace et ses habitants le souvenir. Ecoutons le représentant Delbrel rendant compte au Comité de ces tristes événements :

« Le pillage, l'incendie, le viol, le meurtre, tous les em- « portements enfin de l'indiscipline la plus effrénée, sont « comme à l'ordre du jour. On ne voit plus qu'objets volés ; les « boutiques, les maisons particulières sont enfoncées, les objets « les plus précieux, dévastés, brisés, détruits. De superbes ma- « gasins de grains, de fourrages, sont la proie des flammes. « L'incendie se communique et des rues entières restent in- « diquées seulement par des ruines. Et nous avons la douleur « de ne pouvoir attribuer ces malheurs à de simples acci- « dents, car on pousse la rage de détruire jusqu'à mettre le « feu au pied des oliviers chargés d'une récolte abondante et « prochaine. Le viol, ce procédé infâme qui nous rapproche « de la brute, est aussi mis en œuvre. Des vieillards sont « égorgés dans leurs foyers, parce qu'ils n'indiquent pas as- « sez vite, au gré de l'impatience et de la rapacité des pillards,

« les emplacements où ceux-ci soupçonnent qu'il y a quelque « chose de caché... Il serait trop long de rapporter le détail « des sentinelles forcées, des patrouilles insultées, menacées. « Enfin, les généraux sont venus plusieurs fois nous déclarer « qu'ils renonceraient au commandement, si cet état de « choses continuait. »

Il faut dire que le signal de ces affreux désordres fut donné par une irruption soudaine de ces gens sans aveu, la plaie des armées, qui, invisibles la veille d'un combat, pullulent partout après la victoire. Nos troupes furent entraînées. Ainsi, ces mêmes hommes, si fiers dans les mauvais jours, après avoir souffert, dans la prospérité, que de misérables parasites souillassent leurs lauriers, renchérirent à l'envi sur ces profanations. Ils devaient, il est vrai, revenir bientôt de ces égarements passagers; mais ce qui, par malheur, était irréparable et allait exercer sur l'avenir la plus fâcheuse influence, c'est la destruction des superbes magasins de vivres et de fourrages qui venaient de tomber si à propos entre nos mains; précieuses ressources, si chèrement achetées, si nécessaires pour faire vivre nos imprévoyants soldats pendant le rigoureux hiver dont on sentait déjà les approches, et qui furent anéanties en un clin d'œil. Par surcroît, profitant de ces désordres, 8 à 9,000 hommes de réquisition désertèrent brusquement leurs drapeaux, et réduisirent ainsi à 25 ou 26,000 combattants l'effectif disponible de notre belle armée de Catalogne. (Voir la situation au 10 frimaire.)

De nobles et touchantes paroles furent adressées à cette armée : « Soldats républicains, disait une de ces proclama- « tions, la voix de l'honneur ne saurait vous être étrangère; « celle de la patrie retentit sans cesse dans vos cœurs. Ajou- « tez à vos triomphes, celui non moins précieux, d'être dignes « de vous-mêmes. Vous donnez l'exemple d'un dévouement « sans bornes à la patrie; votre courage vous fait surmonter « tous les obstacles; donnez aussi l'exemple de votre amour « pour l'ordre et pour la discipline; respectez les propriétés, « respectez tout ce qui doit vous fournir des ressources nou- « velles pour obtenir de nouveaux succès. Signalez ceux qui, ne

« partageant pas vos dangers, se confondent parmi vous « après la victoire et cherchent à vous déshonorer.... Sans « discipline, point d'armée! Sans discipline, vous prêtez des « armes à nos ennemis, non pour vous vaincre (ils en sont « incapables), mais pour répandre de l'horreur sur votre « conduite, et de la défaveur sur le mode de gouvernement « que nous avons adopté... »

Des ordres rigoureux vinrent appuyer cette adresse des représentants, des exemples de justice suivirent; mais il ne fallait rien moins que le canon de Roses pour dominer le tumulte, et une nouvelle période de misères pour dissiper les ombres qui passaient sur ces glorieux fronts dans les jours d'abondance, si rares aux Pyrénées orientales.

---

# CHAPITRE XXV.

## SIÉGE DE ROSES.

**Investissement par le général Sauret. — Arrivée de Pérignon. — Sa sommation menaçante. — Hésitations du commandant de la place. — Les pourparlers sont rompus. — Arrivée d'un nouveau gouverneur. — Description de Roses. — Historique. — Le port, la citadelle, le fortin, la ville. — Forces de la garnison et de l'escadre espagnoles. — Faiblesse relative de l'armée assiégeante. — Elle compte sur une capitulation imminente. — Premier plan d'attaque basé sur cette opinion. — Transport sur les montagnes de seize pièces de gros calibre. — Enormes difficultés vaincues. — L'attaque de la citadelle n'est qu'ébauchée. — Ouverture du feu. — Le fortin seul est compromis. — Second plan d'attaque. — Positions et forces des armées de siége, d'observation et de secours. — Ouverture de la tranchée devant la citadelle. — Les travaux languissent. — Contre-temps. — Les Espagnols chassés de la ville. — Les travaux reprennent quelque activité. — Ils sont interrompus par des pluies incessantes. — Les représentants veulent tenter une escalade. — On leur en démontre l'impossibilité. — Affreuse tempête. — Prise du Bouton. — L'escadre est relevée. — Tentatives de diversion. — Troisième plan d'attaque. — La neige, la gelée, puis le dégel, le font échouer. — Misères des assiégeants et des assiégés. — Quatrième plan d'attaque. — Efforts désespérés. — La citadelle, accablée, capitule. — Lamentable spectacle qu'elle présente. — Célébrité du siége de Roses. — A quelles causes elle est due. — Ce siége termine dignement la campagne de 1794.**

INVESTISSEMENT. — Commencé le lendemain de la bataille de Figuères, par les quatre brigades de notre division de gauche, l'investissementde Roses avait été achevé le 4 brumaire (24 novembre). Victor occupait la montagne, Causse et Motte suivaient dans la plaine, et Guillot fermait la ligne aux marais de Castillon. Déjà même, une batterie de neuf obusiers avait été dressée en avant de Garriga et avait tiré sur la citadelle, pour appuyer deux sommations que le général Sauret avait cru devoir lui adresser. Ces sommations étaient restées sans réponse.

POURPARLERS. — Les choses en étaient là, quand, deux

jours après son entrée à Figuères, dans la matinée du 11 (1er décembre), Pérignon se rendit au quartier général de sa division de gauche, à Palau-Saverda, et se hâta d'adresser au brigadier D. Manuel de Tovar, gouverneur de Roses, la lettre suivante :

« Lis la capitulation du château de Figuères, et juge toi-« même si l'armée républicaine doit s'attendre à ta résistance. « Généreuse autant que puissante, elle désire n'avoir aucun « acte de rigueur à exercer. Mais si tu ne lui rends pas, dès « aujourd'hui, la ville, les forts et le port de Roses, tu re-« nonces à son indulgence. C'est irrévocablement la dernière « sommation qu'elle te fait. Tu auras jusqu'à midi pour ré-« pondre. Cette heure passée, ne pense plus te faire écou-« ter. La force agira, et le jour où nous entrerons sera pour « toi et la garnison le dernier jour de votre vie. »

La réponse fut timide : on demandait un délai de 24 heures pour assembler un conseil de guerre, le consulter, et prendre l'avis des officiers de l'escadre. Ce délai fut accordé, à condition qu'on n'en profiterait pas pour évacuer Roses, et qu'on enverrait des otages. Ces otages vinrent se livrer sur-le-champ, et apportèrent à Pérignon une seconde lettre de Tovar : « Les généraux de marine ne croyant pas devoir inter-« venir dans les arrangements de la place, j'ai envoyé par mer « un officier au général en chef, *pour qu'il me trace la conduite « que je dois tenir*, et je compte sur un nouveau délai, jus-« qu'au retour de ce message. » — « Tu abuses de mes bontés, « répliqua immédiatement le général républicain. Pense que « je suis l'organe d'une armée victorieuse, et dans un tel cour-« roux, que rien ne peut la calmer, sinon la soumission à ses « volontés. Tu as jusqu'à midi demain. C'est irrévocable. Je « serai à cette heure à Palau, et si tu n'y a pas envoyé des « commissaires munis de pleins pouvoirs pour accepter les « conditions que je dicterai, je renverrai les otages porteurs « de l'arrêt de mort... » En effet, le lendemain à midi sonnant, Pérignon n'ayant reçu de Tovar qu'une demande réitérée de délai, renvoya les otages en leur déclarant : « Qu'il « dénonçait à tout le genre humain le gouverneur et les gé-

« néraux qui le forçaient à exercer contre la garnison de « Roses toutes les rigueurs de la guerre. » Tovar, de son côté, envoyait presque en même temps à Palau une dernière dépêche où, suivant les instructions qu'il venait de recevoir, il déclarait : « Que la place de Roses étant intacte, bien pourvue de « munitions, et susceptible d'être secourue par mer, le gouver« neur ne pouvait accepter des propositions qu'on ne faisait « qu'à une place dans l'état le plus délabré. » C'était donc un siége qu'il nous fallait entreprendre. Mais faisons d'abord connaître la place que nous allions attaquer.

DESCRIPTION DE ROSES. — A l'extrémité du cap formé par la croupe des Pyrénées orientales, à la pointe de Falco, la mer se renfonce brusquement vers l'ouest, brise assez longtemps sur les écueils du revers méridional du promontoire, puis vient se courber sur la plage arrondie de l'Ampurdan, dont l'arc, de 4 à 5 lieues d'étendue, complète ainsi un des plus beaux golfes de la Méditerranée.

LE GOLFE. — A l'extrémité sud de ce golfe, vers l'embouchure de la Fluvia, florissait jadis une opulente cité, phénicienne d'origine, puis tour à tour carthaginoise et romaine. De vastes marais qui empestent une côte inabordable, des ruines noyées çà et là dans des mares d'eaux croupissantes, un misérable hameau dont la fièvre éteint peu à peu la population étiolée, c'est, avec le nom d'Ampurias, tout ce qu'il reste aujourd'hui d'une ville de cent mille habitants, ce qu'il reste des murs d'où Annibal partait pour l'Italie, du port d'où Scipion faisait voile pour Carthage et dont la place même a disparu.

Les atterrissements qui perdaient Ampurias, respectaient au contraire la branche opposée du golfe, qu'abritait d'ailleurs plus immédiatement la masse protectrice des Pyrénées. La navigation reflua donc de ce côté, et là, au bord de la portion d'anse qui fait face au midi, s'éleva une bourgade qui fut appelée Roses et ne tarda pas à imposer son nom au golfe d'Ampurias. Ce nom, du reste, s'impatronisa bientôt dans l'histoire par la célèbre bataille où Roger Lauria anéantit la flotte croisée de Philippe le Hardi, défaite qui entraîna

une des plus grandes catastrophes dont le moyen âge nous ait légué le souvenir.

LE PORT.—La station de Roses est restée ce qu'elle était alors, une immense rade, ouverte aux vents du sud et de l'est, et abritée du nord seulement. Néanmoins, comme le mouillage en est réputé bon, que les plus gros bâtiments abordent sans peine, et que l'escadre la plus nombreuse peut se déployer au large avec quelque sécurité, Roses serait un des plus beaux ports des côtes d'Espagne, si l'art y avait un peu aidé la nature. Mais on n'a songé qu'à s'y défendre contre une agression armée, et l'on s'était borné à construire, à droite et à gauche de la ville, c'est-à-dire d'une ligne de maisons qui côtoie, sur un développement d'environ 700 mètres, la faible convexité du rivage décorée du nom de port, à construire une citadelle et un fortin.

LA CITADELLE. — La citadelle, dont les fortifications, bien qu'ébréchées de toutes parts, sont encore debout (1), est bâtie en plaine, au bord du rivage, un peu à droite de la ville, en regardant la mer. C'est un pentagone bastionné, irrégulier, dont un des fronts, le plus étendu (160 toises), fait face à la mer, les deux suivants à la plaine, et les deux autres à la montagne. Les escarpes et les contrescarpes sont construites en bonne maçonnerie, et elles ont, les premières 10 à 12 mètres, les secondes 6 mètres environ de hauteur. Les fossés, d'une largeur plus qu'ordinaire, enveloppent toute la place sauf le front que borde la mer, et ils sont fermés à leurs extrémités par deux batardeaux établis dans le prolongement

(1) C'est l'armée du maréchal Suchet qui, en se retirant de la Catalogne, en 1814, a fait sauter les saillants des bastions de ce fort. Le cinquième seul, le bastion de l'ouest, dit de Saint-Jean, a été réparé et retranché à sa gorge, en sorte qu'il forme aujourd'hui une espèce de petite redoute ou de batterie de côte. Les courtines, presque intactes, n'ont été endommagées que par le temps. Quant à l'intérieur de l'enceinte, il n'offre plus que des monceaux de décombres, où l'herbe croît de toutes parts. Cette herbe était affermée comme pâturage, quand nous avons visité Roses, et c'est l'agent français de notre consulat de Barcelone qui était alors le fermier de ces ruines, et qui ouvrait aux étrangers la porte de la citadelle. Au reste, si les Espagnols ont si complétement abandonné cette position, c'est que, pour la rendre tenable, il faudrait commencer par assainir les marais qui infectent toute la côte de l'Ampurdan en général et Roses en particulier.

des faces de ce dernier front. Ces fossés sont artificiels, en quelque sorte, car leur fond est presque au niveau du sol naturel; néanmoins, ils ne sont jamais à sec, attendu qu'une fontaine d'eau vive les mouille sans cesse, et que des pluies d'une violence inconnue dans nos climats les remplissent fréquemment.

Des chemins couverts dont les crêtes se fussent raccordées en pente douce avec la campagne n'auraient pu, sans d'énormes remblais, couvrir, comme il convenait, cette première enceinte. Aussi les ingénieurs espagnols ont-ils donné aux chemins couverts de la citadelle de Roses une disposition toute particulière. En effet, ils en ont coupé les glacis, à quelques toises de leurs crêtes, par des talus presque à pic, que soutiennent, sur une hauteur moyenne de 18 pieds, des murailles en pierres sèches, généralement reliées en mortier de terre. On a ensuite donné de forts commandements aux places d'armes rentrantes et saillantes, et on les a prolongées par des flancs jusqu'à la contrescarpe; en sorte qu'on dirait des demi-lunes alternant avec des espèces de contre-gardes. Il suit de là que ces chemins couverts forment, autour du corps de place, comme une seconde enceinte, sans fossé, il est vrai, mais en possession de la plupart des autres avantages d'une ligne bastionnée.

Toutefois, malgré ce double rempart, la défense péchait par un point essentiel : on ne lui avait ménagé, dans l'intérieur du fort, pour résister à un bombardement, ni bâtiment voûté, ni casemate, ni souterrain, ni abri quelconque.

LE FORTIN. — Au sud-est de la citadelle, un énorme rocher, abrupt éperon de la grande chaîne, le puig Rom, commande tout le bassin de Roses et s'avance jusqu'au rivage sur lequel il forme, en tombant dans les flots, une légère saillie. C'est à cette pointe, à 2,400 mètres environ de la citadelle, à 1,700 de la ville et à 66 au-dessus de la mer, que s'élevait un petit fort appelé par les Espagnols *le Château de la Trinité* et par les Français *le Bouton de Roses*. Ce fortin, qui n'est plus, à cette heure, qu'un monceau de ruines, avait la figure d'un quadrilatère faiblement étoilé, dont le plan déclinait sur le revers de la

falaise. Ses deux fronts supérieurs bordaient la crête de cette falaise qui, là, est brisée en dos d'âne, et les fronts inférieurs suivaient l'horizontale de l'escarpement. Ces deux derniers constituaient ainsi une véritable batterie de côte, laquelle était surmontée de deux autres terrasses armées, comme la première, de canons également destinés à défendre la rade. Ces trois batteries étagées, dont les extrémités seules pouvaient mettre quelques pièces à couvert dans l'épaisseur du massif de l'enceinte, ces batteries se présentaient à ciel ouvert, mais chacune d'elles était habilement défilée du puig Rom par la batterie supérieure, et la plus élevée avait pour parados les deux faces du saillant qui formait la tête du quadrilatère. Ce saillant était casematé et portait quelques bouches à feu ; sa face gauche était même précédée d'un redan en maçonnerie, qui couvrait la porte d'entrée. Néanmoins, cette partie de la fortification, la seule du reste attaquable, était si complétement vue et plongée par la montagne, que le fortin n'avait guère à opposer, sur son unique point d'attaque, que l'inerte obstacle de ses murailles; d'autant plus qu'il comportait à peine une garnison de 200 hommes et qu'il n'avait aucune protection à attendre de la citadelle. Toutefois, comme ses murailles étaient assez élevées pour n'avoir rien à craindre d'une escalade, et qu'elles présentaient à la fois et une grande épaisseur et une consistance extrême à laquelle le temps n'avait fait qu'ajouter, que d'ailleurs il semblait impossible de monter sur le puig Rom du canon de siége, les Espagnols regardaient leur château de la Trinité comme inabordable. Du moins, il n'avait jamais été abordé. La citadelle, au contraire, deux fois attaquée, avait été emportée deux fois : la première, en 1645, par Plessis-Praslin, après 49 jours de tranchée ouverte; la seconde, en 1693, par le duc de Noailles, malgré des inondations terribles, telles qu'il en survient si souvent dans cette partie basse de la plaine. A ces deux époques, nous étions maîtres de la mer. Roses allait donc subir son troisième siége, le plus mémorable des trois, car, pour la première fois, la défense réunissait les deux éléments.

SITUATIONS DES DEUX PARTIS. — En effet, les Espagnols

étaient également en mesure et sur mer et sur terre. L'escadre de l'amiral Langara, qui mouillait en rade, comptait 14 bâtiments de haut-bord et 45 canonnières ou bombardes. La garnison, que l'escadre pouvait ravitailler indéfiniment et, au besoin, recueillir, se composait de 4 à 5,000 hommes d'élite, des régiments de Navarre, d'Estramadure et de la Reine. La citadelle avait en batterie ou en réserve 90 pièces, et le Bouton 15. Enfin, la ville était couverte par un retranchement de campagne, qui laissait entre lui et les maisons un espace assez étendu pour y camper 2,000 hommes. Tracé en ligne droite, sauf une brisure centrale qui figurait un redan, ce retranchement, de 670 mètres de longueur, appuyait sa gauche à la citadelle et sa droite au pied du puig Rom, à une redoute spacieuse, établie sur le penchant de la montagne et présentant ainsi deux étages de feux. Enfin, toutes les escarpes de cette fortification passagère, ainsi que la contrescarpe de la redoute, étaient soigneusement construites en pierres sèches.

Pour forcer une place ainsi préparée, il fallait de grandes ressources : voyons quelles étaient les nôtres. L'artillerie et les munitions trouvées à Figuères nous composaient bien un matériel convenable, mais il nous manquait l'autre élément des siéges, un nombre de bras suffisant ; car nous n'avions encore autour de Roses que les quatre brigades qui en avaient commencé l'investissement, c'est-à-dire 6,794 hommes dispersés sur un circuit de trois lieues d'étendue. Au reste, eussions-nous réuni là nos trois divisions, 25 à 26,000 combattants, que nous aurions été loin encore de l'effectif jugé indispensable pour assiéger simultanément, avec des chances ordinaires de succès, une citadelle et un fort défendus par une escadre et par 5,000 hommes rafraîchis à volonté. Cette insuffisance de nos forces numériques était d'ailleurs un mal sans remède, car les représentants ayant demandé quelques secours au Comité de salut public, Carnot venait de répondre qu'il n'avait rien à envoyer à une armée *dont le dernier état portait les forces disponibles à* 65,000 *hommes et l'effectif à* 113,000 ! Ajouterons-nous que nous n'avions rien non plus

à espérer de la mer, où les débris échappés au désastre de Toulon ne pouvaient songer à entrer en lutte avec l'escadre de l'amiral Langara, que son collègue Gravina, en réserve dans les eaux de Barcelone, se tenait prêt à rallier au premier signal, avec le reste de la marine espagnole?

Cette situation inquiétante n'avait cependant point altéré notre confiance des premiers jours de l'investissement, parce que nous n'avions rien perdu encore de nos illusions, et que nous étions restés sous l'impression des premières réponses du gouverneur de Roses, dont le ton et l'air de supplique ressemblaient si fort à l'embarras de Torres, quand il balbutiait la capitulation de Figuères. La dernière dépêche du brigadier Tovar annonçait, il est vrai, la résolution de se défendre, mais nous savions qu'on était allé la demander à Girone, cette résolution, et qu'elle avait été dictée; et nous ignorions que le commandement de la place investie était passé en d'autres mains. En effet, ne pouvant plus se fier à un gouverneur qui, par son hésitation dans une circonstance décisive, avait failli au plus sacré de ses devoirs, le chef intérimaire de l'armée espagnole avait envoyé, dès le lendemain de l'étrange consultation de Tovar, à la place de ce faible officier, un général qui venait de faire ses preuves dans la fatale retraite du 30 brumaire, le maréchal de camp D. Domingo Yzquierdo.

---

## PREMIER PLAN D'ATTAQUE.

Nous en étions donc encore à nous imaginer que la garnison investie *n'attendait, pour capituler, que le déploiement imposant d'un formidable appareil.*

PROJET. — Interprète de cette aventureuse opinion, le commandant supérieur de l'arme du génie, un chef de bataillon qu'on allait surnommer *l'ingénieur des procédés révolutionnaires*, Andréossy, « planant des cimes du puig Rom sur tous « les obstacles, conçut rapidement un vaste projet d'attaque « qui embrassait à la fois la montagne, la plaine et la mer. » Le puig Rom passait, avons-nous dit, pour inaccessible à l'ar-

tillerie de siége : « Dès lors, l'apparition soudaine du canon « révolutionnaire sur ces crêtes orgueilleuses devait désarmer « et suffisamment terrifier les Espagnols ; car ce canon en- « traînait la chute du fortin, vidait la rade, écrasait la ville « et son camp retranché, et plongeait la citadelle. » Celle-ci, du reste, était prise à part, et l'on en brusquait aussi l'attaque. Rien n'était plus simple, et voici comment il fallait s'y prendre :

« Du côté opposé au Bouton, celui des deux fronts de la ci- « tadelle qui regarde la plaine sans toucher à la mer (le front « compris entre les bastions Saint-Jacques et Saint-Philippe), « se trouvant dominé par une hauteur distante d'*environ* 220 « toises de la place, et l'assiégeant pouvant arriver sur cette hau- « teur et même jusqu'à son sommet, sans être aperçu du fort, « on rassemblera là tous les matériaux nécessaires à la cons- « truction d'une batterie de 18 pièces de 24, lesquelles trou- « veront pour se développer un espace suffisant, car le « rideau parallèle au front d'attaque n'a pas moins de 200 « toises de longueur. Cette grande batterie battra en brèche « tout le revêtement de l'enveloppe du front opposé et la « moitié de l'escarpe de son enceinte, tandis que huit mor- « tiers achèveront, après 24 heures d'un feu bien nourri, « d'éteindre celui du fort. Quant aux feux de l'escadre, pour « les empêcher de chagriner notre attaque du centre, on « tracera une communication directe entre le chemin du parc « d'artillerie de Palau et un point marqué sur la plage en « avant du marais de Castillon, à 250 toises de la mer et à 200 « *environ* de la citadelle ; et là, on construira une redoute dont « deux faces seront armées, l'une de 10 bouches à feu qui « éloigneront les chaloupes, l'autre de 8 pièces qui prendront « en flanc et ricocheront le front d'attaque. Et quand tous « ces feux auront agi à la fois pendant quatre ou cinq jours « consécutifs (on l'affirmait), la place capitulera (1). »

(1) Extraits d'un Mémoire signé Andréossy, envoyé le 14 frimaire au général en chef Pérignon « pour démontrer l'impossibilité d'attaquer en règle le « fort de Roses et le Bouton, et la nécessité absolue d'attaquer brusquement « ces deux forts. »

EXÉCUTION. — Ce plan d'Andréossy, arrêté le 14, fut, ce même jour, envoyé à Figuères, où Pérignon avait fixé son quartier général et où venait d'arriver le directeur des fortifications de Perpignan, mandé par ordre supérieur avec tous les officiers de sa direction, le chef de brigade ou colonel Fournier-Verrière. Le général en chef confia à ce colonel-directeur l'exécution du plan qu'il venait de recevoir, en lui enjoignant de la commencer sur-le-champ, et de lui rendre compte, jour par jour, de l'avancement des travaux, ainsi que des observations que la pratique du terrain pourrait lui suggérer.

Au moment où les travaux allaient s'ouvrir, il devenait indispensable de renforcer l'armée de siége · on la renforça des brigades Chabert et Martin, c'est-à-dire de 4,075 fantassins qui, joints à cent et quelques cavaliers montés, portèrent à 11,000 hommes l'effectif de la division Sauret. Cette division se trouvait dès lors composée de six brigades, lesquelles furent ainsi réparties : Victor continua à occuper le puig Rom; Martin, Motte et Causse firent suite dans la plaine, en passant par Palau; puis Chabert vint fermer, aux marais de Castillon, la ligne d'investissement; enfin le général Guillot rattacha cette dernière à notre division du centre. Celle-ci, réduite aux deux brigades Banel et Rougé, qui ne comptaient ensemble que 2,797 hommes (dont 211 cavaliers), masquait, de concert avec une brigade de la division de droite, l'intervalle compris entre Roses et Figuères. Ces trois brigades, celle de gauche établie sur le chemin de Castillon à Rimors, celle du centre derrière les marais de Ciurana, et la droite autour d'Alfa, observaient les passages de la basse Fluvia. Le gros de la division de droite campait en avant et en arrière de Figuères, sur deux lignes : la première, le long du Manol, entre la route et Vinyonnet; la seconde, depuis Llers jusqu'à la Magdelaine. Cette division, forte de 8,851 baïonnettes et de 927 sabres (y compris la garnison de Figuères), représentait l'armée d'observation.

Ainsi, c'était avec 11,000 hommes seulement que nous allions entreprendre un double siége de plaine et de montagne, le siége d'une garnison de 5,000 combattants, qui

n'avait pas les embarras d'une population inutile, et qui pouvait être relevée, pour ainsi dire, toutes les 24 heures.

TRAVAUX ÉBAUCHÉS DEVANT LA CITADELLE. — Les travaux projetés devant la citadelle furent modifiés tout d'abord, par suite d'un examen plus attentif du terrain des attaques. Ainsi, il fut reconnu qu'on ne pouvait, sans s'exposer à tous les boulets de la place, non-seulement arriver jusqu'à l'emplacement de la batterie de brèche, mais même en approcher à plus de 400 mètres; encore n'y avait-il d'autre voie à suivre qu'un méchant ravin qui commençait vers notre parc de Palau et cessait d'être défilé à hauteur du mas Berges, cabane isolée sur la rive gauche de ce ravin. En conséquence, voici le parti auquel on s'arrêta. A 300 mètres en arrière de cette butte que nous cherchions à atteindre, était déjà installée et en action, depuis trois jours, une première batterie, qui n'était autre que celle dont s'était servi le général Sauret pour appuyer ses deux sommations; seulement, on l'avait un peu rapprochée de la citadelle, bien qu'elle s'en trouvât encore éloignée de 900 mètres, car on s'était trompé de 80 toises en moins sur la distance de la butte au fort. Cette batterie était située en avant et à gauche du mas Berges. Il fut décidé qu'on la réunirait à la batterie projetée à 1,250 mètres de là, sur la plage de Castillon, par une tranchée qui aurait à peu près la figure, le développement et la position d'une première parallèle, d'où, plus tard, on pourrait déboucher sur le site de la batterie de brèche. Quant à la batterie de Castillon, son emplacement ne devait pas varier; toutefois, on constata qu'il y avait eu aussi une erreur dans l'estimation de sa distance à la citadelle, distance qui était, non de 200 toises, comme on l'avait annoncé, mais bien de 300.

Les travaux commencèrent le 14 frimaire (4 décembre), à l'entrée de la nuit, et, dans cette première nuit, on ébaucha: l'épaulement de la batterie de Castillon, la grande tranchée qui devait réunir cette batterie à celle du mas Berges, et un boyau de communication destiné à relier cette dernière au point du fond du ravin de Palau où l'on cessait d'être à l'abri des projectiles du fort.

Exécutés avec mollesse, ces travaux ne purent être continués dans la journée du lendemain, et il fallut attendre la nuit pour les reprendre.

Le 17, les travailleurs de jour n'étaient pas encore à couvert, et ils ne purent braver les feux de la place avant le soir.

Comme le jour commençait à poindre, le 18, l'ennemi se jeta à l'improviste sur la batterie inachevée de Castillon; mais il fut bientôt repoussé par les deux bataillons de garde à la tranchée, lesquels avaient dû se tenir fort en arrière de celle-ci, pour se soustraire aux continuelles bordées de l'escadre.

Le 19 au matin, même tentative, même résultat.

Décidément la tranchée, tracée presqu'en ligne droite, enfilée par les feux de la rade, inondée de projectiles, n'était pas tenable; aussi ne fut-il plus question d'en déboucher pour établir en avant la batterie de brèche, et l'on se contenta de faire arriver dans les deux contre-batteries que reliait si mal cette malheureuse communication, les pièces qu'on leur destinait.

En un mot, pour les raisons que nous venons de faire connaître et pour d'autres que nous développerons bientôt, l'attaque de la plaine, dès le lendemain de l'ouverture de la tranchée, cessa d'être sérieuse.

ATTAQUE DU BOUTON. — Mais il n'en fut pas de même de l'attaque de la montagne, sur l'opportunité et la conduite de laquelle tous les ingénieurs étaient d'accord. Là, en effet, 4,000 travailleurs, ayant à leur tête le 5e bataillon du génie, allaient, en moins de quatre jours (du 15 à midi au 19 matin), établir une rampe qui, partant de notre parc d'artillerie, devait serpenter à travers les innombables accidents d'un sol affreusement bouleversé, gravir le puig Rom et atteindre enfin la croupé de ce massif, après un parcours de plus de 10,000 mètres. « Lorsque d'un bras révolutionnaire, dit un « rapport officiel, nos républicains avaient frayé un passage, ils « accouraient pleins d'ardeur s'atteler aux pièces, aux voitures « de poudre et de boulets, qui paraissaient suspendues plu« tôt que roulantes au-dessus des abîmes. Les bombes étaient

« portées à dos de mulets, et les obus par nos hussards, à « l'arçon de leurs selles. C'est ainsi que, par un admirable « concours de toutes les volontés et de tous les moyens, le « 19 frimaire, seize grosses bouches à feu de siége et leurs ap- « provisionnements se trouvèrent transportés sur la croupe « d'un rocher qui, quelques jours auparavant, semblait à « peine praticable à des hommes à pied. »

Cette opération fut vantée comme une merveille, et en vérité, quand on parcourt les lieux et qu'on songe aux difficultés vaincues et au peu de temps qui a suffi pour les surmonter, il n'est pas possible de se défendre d'un saisissement d'admiration, et l'on ne peut guère non plus s'empêcher de reconnaître, ce que nous ne nous lasserons pas de répéter, qu'à la guerre, il n'y a d'obstacle de terrain que quand on a l'ennemi en face ou à ses trousses.

Les 16 bouches à feu du puig Rom furent réparties entre quatre batteries presque contiguës. La première était naturellement destinée à faire brèche au Bouton ; il avait fallu, à cause de la roideur des plongées, la tenir à 600 mètres des murailles qu'elle allait battre ; elle se composait de quatre pièces de 24. La seconde, à 150 mètres en arrière de la précédente, était armée de deux mortiers de 12 pouces, qui tiraient également sur le fortin. La troisième, à droite de la première, comptait une pièce de 24, deux obusiers de 8 et deux mortiers de 12 ; elle était opposée à l'escadre. Enfin, à la suite de cette dernière, de cette sorte de batterie de côte, la quatrième, qui avait cinq pièces de 24, devait foudroyer le camp retranché, la redoute et la ville, et, malgré son éloignement, tourmenter encore la citadelle.

Cet armement fut entièrement terminé dans la nuit du 19 au 20.

La même nuit, on acheva aussi d'armer les deux batteries de la plaine. Celle du mas Berges reçut, à la place de neuf faibles obusiers, quatre pièces de 24 et quatre mortiers de 10 pouces ; et celle de Castillon, quatre canons également de 24, deux obusiers de 8, et quatre mortiers de 12.

OUVERTURE DU FEU. — Le 20 (10 décembre), à la pointe

du jour, en présence du général en chef, de l'état-major réuni, des représentants du peuple en grand costume, et de l'armée tout entière déployée devant ses quartiers, les batteries de la montagne saluèrent le Bouton, la ville et la mer, par une salve générale. A ce signal, les batteries de la plaine se démasquèrent « *et les cris de vive la république! prolongés sur toute la ligne, absorbèrent un moment le bruit du canon.* » Aussitôt le Bouton et la citadelle, par toutes leurs embrasures qui voyaient nos attaques, et l'escadre par tous ses sabords, répondirent à nos 34 pièces, en sorte que plusieurs centaines de bouches à feu tonnèrent bientôt ensemble. Ce fracas dura cinq jours consécutifs.

ABANDON DU PREMIER PLAN D'ATTAQUE. — Cependant, quand la fumée de cette terrible canonnade se fut un peu éclaircie, et que l'assiégant, plus calme, examina de sang-froid l'effet de ses coups, que vit-il? Au Bouton, une apparence de brèche, il est vrai, mais à la citadelle? simplement quelques pièces démontées, et deux ou trois bâtiments écrasés ou incendiés, derrière des escarpes tout à fait intactes; et dans la rade, une bombarde coulée, et toutes les autres tranquillement repliées sous les feux protecteurs de l'escadre, qui s'était contentée de gagner au large quelques encablures. Le Bouton seul était compromis.

Mais Pérignon n'avait pas attendu jusque-là pour reconnaître qu'il avait été entraîné dans une fausse voie. Et d'abord, il ne s'était jamais fait illusion sur les éventualités de l'espèce de bombardement auquel il avait donné la préférence sur une attaque en règle; car, du moment où il n'avait plus conservé aucun doute sur la ferme résolution de l'ennemi de se défendre jusqu'au bout, il avait exprimé l'opinion « que Roses, devant être protégée par plus « de mille bouches à feu, il était fort possible que son « armée de siége éprouvât des difficultés qui surpasse- « raient ses moyens, et n'aboutît qu'à la destruction des bâti- « ments et magasins de la citadelle; seulement, il pensait « que cette destruction pourrait remplir, à peu de chose près, « le même but que la prise de la place elle-même. » Du reste, le peu de confiance que lui inspirait le plan d'Andréossy, il

l'avait clairement manifesté, en chargeant un autre ingénieur de l'exécution de ce plan. Déjà donc le général en chef semblait disposé à retirer son approbation au mode d'attaque adopté devant la citadelle, quand, la veille de l'ouverture du feu, le 19, il avait reçu, à son quartier général de Figuères, un nouveau projet rédigé par le directeur des fortifications de Perpignan.

Ce chef de brigade, qui avait entamé l'exécution du plan d'Andréossy le soir même du jour où il en avait reçu l'ordre à Figuères, Fournier n'était nullement entré, du moins en ce qui concernait la citadelle, dans les vues de l'auteur de ce projet; mais avant d'en proposer un autre, il avait voulu reconnaître le terrain, et c'est à cette étude qu'il s'était surtout attaché dans les trois premiers jours du siége; puis, le 18, après avoir réuni tous les officiers du génie présents sur les lieux (1) et discuté devant eux le plan d'Andréossy comparativement à celui qu'il avait conçu, ayant rangé à son avis la majorité du conseil, il avait, dès le lendemain, adressé au général en chef le projet dessiné et complet d'une attaque régulière. Pérignon alors s'était immédiatement transporté sur place, et, le 22, de retour à Figuères, il avait renvoyé à Palau le plan de Fournier, avec ordre de l'exécuter dans le plus bref délai possible. Mais il n'avait pas fallu à Fournier, pour compléter ses reconnaissances et faire ses préparatifs, moins de trois nouveaux jours, pendant lesquels nous nous étions bien gardés de suspendre la canonnade entamée le 20, de peur de donner l'éveil aux Espagnols.

(1) Qu'on nous permette de citer les noms des officiers du génie qui prirent part au siége de Roses :

Les noms d'abord de ceux qui appartenaient à l'armée :

Andréossy, chef de bataillon commandant; Grandvoinet et Sanson, chefs de bataillon provisoires; Maurel, Becqué, Bernardi, capitaines provisoires; Denus, Raëz, Mortreuil, Naudet, Lauthe, Suriré, La Baumelle et Mugnier, lieutenants provisoires.

Les officiers de la direction de Perpignan, qui avaient accompagné le colonel Fournier-Verrière, étaient :

Ribes, chef de bataillon ; Sabatier et Firmin-Marie, capitaines, et Caffarelli, adjoint. Ceux-ci n'assistèrent qu'à une partie du siége, et retournèrent à Perpignan après 12 jours d'absence, le 24 nivôse.

## DEUXIÈME PLAN D'ATTAQUE.

ATTITUDE DE L'ARMÉE D'OBSERVATION. — Pendant ces longs et tristes tâtonnements, le général commandant par intérim l'armée espagnole, las Amarillas, après avoir recueilli et recomposé, dans les murs de Girone, les troupes échappées au désastre de Figuères, n'avait pas tardé à les reporter en avant, et il les avait campées à deux lieues au nord de Girone, sur une chaîne de collines dite Costaroja, qui se déploie en travers de la route de France. Mais la cour de Madrid, ne jugeant pas à propos de choisir une seconde fois parmi les généraux de son armée de Catalogne un chef pour commander cette armée, la confia à un divisionnaire des Pyrénées occidentales, au général D. José Urrutia.

Urrutia, pour son début, fit un pas vers nous : il poussa son avant-garde sur le col Oriol, détacha quelques troupes sur la côte, à l'Escals, en face de Roses, à l'extrémité opposée du golfe ; puis, ne laissant à Costaroja qu'une mince réserve, il fit avancer le gros de ses troupes jusqu'au bord d'un affluent du Ter, qui, après avoir croisé la route au pied du col, vers San-Estevan, coule au sud-est, et couvrait ainsi la droite des Espagnols. Leur gauche ensuite s'étendit sur une cordillière d'un accès difficile, qui se rattache aux hauteurs d'Oriol et couronne le bassin du Ter jusqu'à Banyolas, d'où cette aile allait, par Castellfullit, donner la main à Campredon. Enfin, le quartier général fut transporté de Girone à Servia, un peu en avant du Ter, c'est-à-dire de la base du triangle dont l'affluent ci-dessus et la route forment les deux autres côtés. Mais après ce premier déplacement Urrutia, sentant bien que ses troupes n'étaient pas encore en état de reprendre la campagne, ne s'occupa plus que de détruire les chemins qui pouvaient nous porter sur lui.

De ces timides apprêts de défense, Pérignon conclut que le siége de Roses ne serait pas inquiété, et il s'empressa de rallier franchement à la division Sauret deux des trois brigades qui gardaient la plaine de l'Ampurdan, les brigades Guillot et

Rougé. La troisième, commandée par le général Banel, se trouvait, par suite, former à elle seule la division du centre : elle fut mise sous les ordres d'Augereau.

Ainsi donc, quand commença l'exécution de notre second plan d'attaque, nos forces étaient nettement partagées en deux corps : l'un de 13,666 hommes autour de Roses, composant la division ou l'armée de siége, l'autre de 9,778 combattants groupés autour de Figuères, et représentant l'armée d'observation.

PLAN D'UNE ATTAQUE RÉGULIÈRE. — Au plan d'Andréossy, dont il n'acceptait que l'attaque du Bouton, laquelle n'était plus qu'une question de temps, Fournier-Verrière avait fait d'abord les objections suivantes : « Dans ce plan, l'attaque du Bouton ne pouvait se lier à celle de l'ouvrage principal, et cette liaison était une condition de rigueur ; le terrain sur lequel nous nous étions placés devant la citadelle, en prise à tous les feux de la mer, n'était point tenable ; la courtine du front d'attaque, la seule de la place qui fût brisée, présentait ainsi, et un double flanc que l'on ne pouvait contre-battre, et une poterne qui aggravait le danger des sorties ; la butte désignée pour l'emplacement de la batterie de brèche ne découvrait pas même la moitié de la hauteur de l'escarpe opposée, d'une escarpe de 12 mètres ; la nature du sol, dans cette partie, rendait le travail de la terrre bien pénible ; enfin, les contre-pentes en avant de la butte eussent singulièrement contrarié les cheminements ultérieurs qui auraient pu devenir nécessaires. » Alors, regardant comme une conséquence forcée de l'attaque du Bouton, l'attaque d'un des deux fronts de la citadelle qui font face aux montagnes, l'auteur du nouveau plan avait donné la préférence au front qui ne touche pas à la mer, parce que le terrain qui précède l'autre, plus resserré encore que son voisin, et exposé aux feux de la rade presque autant que celui qu'on abandonnait, serait en outre vivement incommodé par les éclats des bâtiments, si la ville devenait le théâtre des attaques.

Ces raisons eussent été excellentes quinze jours plus tôt ; mais alors, il fallait prévoir encore que l'on touchait à la sai-

son des pluies, et que le terrain bas et sans dégorgement sur lequel on allait cheminer était le déversoir naturel des eaux de la montagne. On oubliait le siége de 1693.

Fournier proposait d'ouvrir la tranchée à 200 toises de la place, mais Pérignon s'y opposa. Toutefois, il fut décidé que, contrairement aux règles, les batteries à ricochet, au nombre de six, seraient établies en avant de la première parallèle, attendu que, le terrain baissant vers la place, il était possible que la construction de ces batteries à leur emplacement habituel présentât de graves difficultés. On convint aussi que la batterie de Castillon serait conservée, pour soutenir sur ce point la ligne d'investissement.

Cette nouvelle phase du siége commençait sous de fâcheux auspices : l'hiver, généralement doux dans ces parages, sévissait déjà d'une manière inaccoutumée; les vivres devenaient rares, et la pénurie des fourrages nous forçait d'interner nos chevaux, sauf 200, qui étaient indispensables au service de l'artillerie.

OUVERTURE DES TRAVAUX. — La nouvelle tranchée fut ouverte dans la nuit du 26 au 27 frimaire (du 16 au 17 décembre), à 600 mètres de la place. Cette première parallèle appuyait sa droite au grand ravin qui court à l'ouest et tout près de la place, puis elle se déployait en arc de cercle, comme pour aller plus tard appuyer sa gauche à la redoute du camp retranché.

Il pleuvait à flots. Nos troupes étaient tristes ; elles répugnaient à remuer de la terre, et, singulièrement préoccupées de l'abandon d'une grande partie de leurs travaux antérieurs qu'elles croyaient tous perdus, elles s'élevaient avec amertume contre les hésitations de leurs chefs, contre le *plan timide des nouveaux ingénieurs*. Aussi, au lieu de cette ardeur qui les surexcitait toujours dans les actions d'éclat, ne témoignèrent-elles, dès cette première nuit, qu'indolence et mauvaise volonté ; tellement que, sur 4,000 hommes commandés de tranchée, il ne s'en présenta que 1,300, lesquels encore se trouvèrent réduits à 800, quand, à minuit, on vint les relever. Ils avaient à peine, dans cette première séance, porté à demi-

épaisseur de parapet la cinquième partie de la parallèle, 170 toises environ; et quand on voulut les remplacer, on ne put réunir que 150 travailleurs, qui, au bout de moins d'une heure, quittèrent la place, déclarant, officiers et soldats, n'en pouvoir plus.

Ce découragement et la pluie continuèrent, en sorte qu'il fallut six nuits et six jours pour exécuter la tâche de 48 heures.

L'artillerie du puig Rom, seule, se soutenait, mais ses progrès étaient lents, parce que le canon de l'assiégé, ripostant avec vigueur, absorbait une partie de nos boulets, et que la maçonnerie du Bouton était aussi épaisse que résistante. Cependant les batteries de la montagne qui tiraient sur la ville avaient désarmé sans peine la redoute à laquelle devait aboutir la gauche de notre parallèle, et comme il ne manquait plus à cette dernière que ce point d'appui qu'on lui réservait, le moment était venu d'enlever de vive force la redoute espagnole.

Pérignon profita, pour cette attaque, d'un moment d'éclaircie dans la soirée du 3 nivôse (23 décembre), pendant que l'escadre était encore aux prises avec la tempête qui durait depuis six jours. Il lança donc contre la redoute la brigade Victor. Il s'agissait de se battre: l'ardeur engourdie se ranima, et la redoute fut prise en un clin d'œil. L'armée tout entière, déployée en amphithéâtre sur les hauteurs ou devant ses quartiers de la plaine, assistait à ce spectacle. Ses applaudissements, ses hourras emportent nos grenadiers : ils franchissent le ravin qu'on avait escarpé comme une coupure en arrière de la redoute, pénètrent dans la ville et en refoulent les défenseurs jusqu'à la porte de la citadelle.

Cette affaire produisit dans l'armée un mouvement d'excitation qui fit faire quelques pas aux travaux.

Dans la nuit du 3 au 4, on prolongea la parallèle jusqu'à la redoute, que l'on disposa pour servir de batterie contre la citadelle. L'assiégé tenta un retour offensif, mais il fut vigoureusement repoussé.

Dans la journée du 4, la pluie redoublant de violence, les travaux furent suspendus, et l'on s'occupa de rétablir les

communications entre les divers quartiers, en construisant sur les ravins, avec des barriques dont le pays abonde, quelques ponts flottants.

La nuit ramena le calme et permit d'amener dans la redoute deux pièces de 24, un obusier de 8 pouces et un mortier de 12. A la pointe du jour, une nouvelle sortie essuya le sort de la première.

Les travaux commençaient à marcher, bien que les jours ne rendissent encore que les deux tiers de la tâche ordinaire, et les nuits un huitième seulement. Néanmoins, on était parvenu à établir, en avant de la première parallèle, quelques batteries à ricochet qui avaient à peu près éteint le feu des remparts. L'intérieur du fort, surtout, était bouleversé par nos bombes; aucun bâtiment ne résistait, et un magasin à poudre venait de faire explosion. Enfin on entrevoyait une solution prochaine, quand, le 12 (1er janvier), l'ouragan se releva avec une impétuosité sans exemple. Les travaux furent entièrement submergés, et la plaine de l'Ampurdan se changea en une vaste nappe d'eau. La division de secours dut se réfugier à Figuères; le poste d'Alfa resta bloqué, et celui de Vinyonnet s'échappait à peine, que la crue faisait aussi une île du village. Qu'on se figure ce qu'était alors le fond de cette plaine submergée, les environs de Roses! Il y avait trois pieds d'eau dans un de nos camps. Il fallut que l'armée de siége, tout entière, se retirât à la hâte sur les hauteurs, sans vivres, ni abri; car les distributions n'arrivaient plus, et les bourrasques emportaient les tentes et les feux des bivouacs. Mais les crises irritent les courages chez nos soldats : enfoncés dans l'eau, dans la boue, ils faisaient retentir l'air des chants patriotiques. Spectacle touchant, mais bien douloureux, quand on songe que tant de misères, un peu de prévoyance de la part de quelques hommes eût pu nous les épargner!

Les quatre représentants qui suivaient le siége, Vidal, Projean, Goupilleau de Fontenay et Delbrel, voulaient qu'on tentât une escalade. Il fallut qu'Andréossy, leur homme de confiance, l'ingénieur des procédés révolu-

tionnaires, leur expliquât en détail : « qu'on ne peut es-« calader une place que par surprise; que Roses ne pou-« vait être surpris, attendu que sa garnison, renouvelée « en quelque sorte toutes les vingt-quatre heures, était « toujours sur le qui-vive; qu'il faudrait des échelles pour « monter sur le couvre-face qui avait jusqu'à 7 mètres de hau-« teur, des échelles pour descendre dans un fossé plein « d'eau qu'on ne pouvait passer sans pont, puis encore des « échelles, et des échelles de plus de 12 mètres pour esca-« lader le corps de place. » A de telles raisons il n'y avait rien à répliquer, et les représentants se résignèrent.

Dans la soirée du 15, il y eut une apparence de calme dont l'assiégeant voulut profiter pour reprendre ses travaux. Mais la nuit fut affreuse. Les Espagnols, au reste, en souffrirent plus que nous; car, au jour, nous vîmes la plage jonchée des débris de leur escadre, plusieurs bombardes brisées sur les récifs, deux vaisseaux démâtés et un troisième en perdition, *le Triomphant*, qui alla bientôt échouer et se consumer au fond du golfe, car, pour qu'il ne tombât pas dans nos mains, son équipage y avait mis le feu.

PRISE DU BOUTON. — Cependant nos batteries de la montagne, en position de mieux supporter les dérèglements de l'atmosphère, ne s'étaient point ralenties. Aussi, depuis le 12, le fort de la Trinité avait cessé son feu, et sa brèche prenait une forme. Déjà même, grâce à l'adresse de nos grenadiers qu'on avait armés de fusils de rempart et convenablement embusqués, les défenseurs ne communiquaient plus avec la citadelle que la nuit et par eau. Leur détresse se révélait d'ailleurs par la multiplication des signaux qu'ils échangeaient avec la terre et la mer. Nos canonniers redoublèrent donc d'efforts, si bien que, dans la seule journée du 17, ils parvinrent à tirer 1,700 coups (1). Ce feu roulant conti-

(1) Nous tirâmes sur le Bouton : 2,225 boulets, 43 bombes et 25 obus; total, 2,293 projectiles.

Les assiégés nous répondirent par : 942 boulets, 85 bombes et 76 obus de 4; total, 1,097 projectiles.

Total général des projectiles échangés : 3,390.

nua toute la nuit et une partie de la matinée du lendemain. La brèche enfin paraissait praticable, et tout était déjà disposé pour l'assaut, quand, vers 11 heures et demie, nos tirailleurs, s'apercevant que, depuis la cessation de notre feu, rien ne bougeait plus sur la brèche, l'assaillirent brusquement, sans attendre aucun ordre. Le fortin était abandonné. Des échelles de cordes, qui pendaient le long de la falaise, nous apprirent comment s'était échappée la garnison. C'était par là, en effet, qu'elle était descendue, pendant la nuit, dans des chaloupes qui l'avaient transportée à la citadelle. Nous trouvâmes sur place neuf grosses bouches à feu, enclouées, et six canons en fonte, précipités au pied de l'escarpement.

Cinq de ces six canons furent relevés et placés dans une batterie toute voisine, qui était assise au bord de la mer sous la protection du fortin, mais que les Espagnols n'avaient pas jugé à propos d'armer. Cette nouvelle batterie nous fut bientôt de la plus grande utilité, car elle avait, sur celles qui la dominaient, l'avantage de raser les flots. Les trois batteries de la Trinité ne furent point négligées toutefois, et l'artillerie du puig Rom compléta l'armement qu'y avaient laissé les Espagnols et que nous nous empressâmes de réparer.

Ainsi organisé pour sa nouvelle destination, le Bouton de Roses allait ôter à la rade une partie de son action sur nos travaux de la plaine; mais la part qu'il devait prendre à ce résultat, pour nous si important, était bien peu de chose à côté de ce qu'avait déjà fait la tempête; car l'escadre espagnole avait tellement souffert de l'ouragan du 15 au 16, qu'elle n'était plus en état de tenir la mer, et qu'il fallut la relever. Deux jours après la prise du fortin, en effet, le 20 nivôse (9 janvier), l'amiral Gravina vint prendre la place de Langara, et, 24 heures après, il ne restait plus en rade que 8 vaisseaux de haut-bord et quelques chaloupes ou bombardes. Ces dernières, dont les feux rapprochés et mobiles nous avaient tant tourmentés, disparurent presque toutes avec Langara. Nous en avions coulé trois, et plusieurs autres, brisées par la tempête, étalaient leurs débris sur le rivage.

La rencontre momentanée de 21 vaisseaux sous les murs de Roses ne fut signalée par aucune entreprise remarquable; car les deux amiraux se contentèrent de débarquer devant la citadelle quelques approvisionnements, et de mettre à terre 200 hommes qui avaient ordre de parcourir la côte pour incendier les carcasses des bâtiments échoués, et qui furent sur-le-champ refoulés dans leurs canots par nos patrouilles.

L'apparition d'une escadre française dans ces parages eut alors très-probablement déterminé la reddition immédiate de la place avec toute sa garnison; mais Jean Bon-Saint-André, qui tenait en ce moment sous sa main le port de Toulon, contrarié par le Comité de salut public, n'osa tenter les chances de la mer.

TENTATIVES DE DIVERSION. — Du reste, l'armée espagnole, qui cependant n'était guère qu'à une journée de marche de Roses, ne profita pas mieux des embarras et de l'état de crise où la rigueur des éléments avait jeté aussi notre armée de siége. Et en effet, ce fut en vain que, pour rendre un peu de vigueur aux faibles débris qu'il avait mission de recomposer, Urrutia fit établir, en avant de sa ligne, deux camps, l'un en face de Roses, sur la rive opposée de ce golfe que remplissait le bruit des armes, l'autre à Banyolas, dans le voisinage des montagnes qui s'étaient soulevées : ni l'ardent contact d'une insurrection patriotique, ni les reproches du canon de Roses, ne purent relever de leur impuissance les vaincus de Figuères. Ils hasardèrent bien une diversion lointaine, quand ils apprirent la chute de leur fort de la Trinité : ils descendirent du col Oriol sur Bascara, au nombre de 5,000, pendant que 2,000 autres, traversant la Fluvia, s'avançaient de Bezalu sur Crespia et cherchaient à surprendre nos cantonnements; mais ils ne surprirent qu'un avant-poste, et, refoulés avec perte, ils ne donnèrent plus signe de vie jusqu'au lendemain de la prise de Roses.

Cependant Augereau, qui n'avait plus de nouvelles de l'ennemi et qui avait besoin de donner carrière à son activité, parcourait sans cesse les bords de la Fluvia; mais ces excur-

sions sans but n'aboutissaient qu'à d'insignifiantes surprises, ou bien à des rencontres de bergers « *après lesquels*, dit naïvement un rapport, *on avait grand soin de faire courir, afin* « *de leur enseigner les principes de la nation française.* » On finit cependant par s'attirer les représailles des paysans catalans, les seuls qui semblassent jaloux de l'honneur des armes espagnoles. Bientôt même, il n'y eut plus de saillie d'audace qui ne tentât l'ardeur inquiète de ces infatigables montagnards, dont l'exaltation allait jusqu'à copier à leur manière les grands épisodes des dévouements antiques.

Augereau avait, sous Notre-Dame de Roure, à portée de la Muga et de la grande route, au pla del Coto, un parc d'artillerie qui n'était gardé que par 250 canonniers. Un jour, à Lladó, un capitaine de volontaires, du nom de Pineda, convia 800 jeunes miquelets à un repas funèbre, à l'issue duquel ces nouveaux Spartiates, ayant pris congé de la vie, s'en furent, par une nuit cruelle de janvier (celle du 12 au 13), à Saint-Laurent, d'où, se glissant le long de la Muga, de cette âpre gorge dont on ne peut suivre le fond qu'en empruntant sans cesse le lit même du torrent, ils gagnèrent le pla del Coto. Là, trompant la vigilance de nos avant-postes, ils surprennent le parc, massacrent sans bruit, dans leurs tentes, une douzaine de canonniers, et enclouent 14 pièces. Ils allaient mettre le feu aux poudres, lorsque la générale donna l'alarme au camp. L'héroïque Pineda et un grand nombre des siens se firent tuer sur place ; les autres s'échappèrent dans les montagnes, emmenant avec eux une vingtaine de prisonniers.

Augereau était furieux. « Ces Catalans, écrivait-il, ne « cherchent qu'à nous ruiner. Humbles, rampants, serviles « en présence des vainqueurs, ils n'attendent, sous ces de« hors perfides, que l'occasion de faire éclater leur rage et leur « férocité, détestant la main qui leur prodigue les bienfaits. « Lladó est leur repaire, il faut le détruire. » En effet, la nuit suivante, le général républicain surprenait à son tour et faisait égorger à Lladó 400 Catalans, sans distinction d'âge ni de sexe. Il n'y eut, dit-on, qu'un vieillard et un enfant d'é-

pargnés. Cette cruelle revanche exaspéra les *Rouges* de Girone et amena d'autres scènes de carnage.

Mais c'est à peine si le bruit de ces vaines démonstrations arrivait jusque sous les murs de Roses, où, de tout ce qui s'agitait autour de cette place pour la secourir, on ne s'inquiétait guère que de l'escadre espagnole; encore, le principal souci que nous causait cette escadre, était-ce qu'elle ne ne nous enlevât la garnison assiégée. Du reste, l'amiral Gravina semblait avouer lui-même qu'il ne lui restait plus qu'un rôle de surveillance à remplir; car, au lieu de commencer par se concerter avec les défenseurs de la citadelle, il avait débuté, dit-on, par les menacer de se joindre à nous pour les accabler, s'ils songeaient à se rendre. Mais cette cruelle injure était au moins inutile : les valeureux soldats d'Yzquierdo ne faiblissaient point, et, eussent-ils, depuis quarante jours, perdu quelque chose de leur assurance, qu'ils l'auraient reprise en nous voyant abandonner encore notre second plan d'attaque pour en essayer un troisième.

---

## TROISIÈME PLAN D'ATTAQUE.

En effet, quand nous voulûmes reprendre nos travaux et déboucher régulièrement de notre première parallèle, terminée enfin sur toute sa longueur, l'eau qui imprégnait le terrain bas et sans écoulement sur lequel nous avions à cheminer, nous opposa un obstacle insurmontable. Alors on se demanda si, maintenant que la montagne et la ville nous appartenaient, nous étions condamnés à attendre le retour du beau temps pour continuer les interminables opérations d'un plan méthodique, conçu dans des circonstances qui avaient si singulièrement changé. L'auteur de ce plan, lui-même, convenait que des pluies exceptionnelles avaient déjoué ses calculs; aussi, sans s'obstiner davantage, il demanda et fut autorisé à aller reprendre son poste à Perpignan, avec les officiers qui l'avaient accompagné.

PROJET. — Entre la citadelle et le puig Rom, au pied

de cette montagne, court, de l'est à l'ouest, un profond ravin qui traverse la ville pour déboucher dans la mer. Il coupait ainsi la gauche de la première parallèle et croisait l'extrémité du retranchement de la ville, et comme l'escarpement de sa rive droite le mettait à l'abri des feux de la place, il pouvait être considéré comme une branche de la première parallèle; branche qui jouissait de l'avantage d'avoir, pour ainsi dire, devant elle, deux cheminements ou modes d'approche tout préparés : le fossé du retranchement dont le redan central défilait la moitié, et la ligne des maisons qui bordent le rivage jusqu'à 50 toises de la citadelle. Ce ravin, en outre, servait de dégorgeoir au terrain avoisinant, où, par suite, les travaux de sape, impossibles ailleurs, devenaient praticables. Ces circonstances réunies nous déterminèrent à transporter nos attaques sur le front de la citadelle qui regarde la ville. En conséquence, il fut arrêté : que d'abord trois batteries de revers, destinées à ricocher ou à plonger le nouveau front d'attaque, seraient établies, savoir, deux sur le prolongement de ce front, à 80 toises en avant de la parallèle, et la troisième sur le penchant inférieur du puig Rom, laquelle serait armée avec les pièces qui restaient libres sur cette montagne; qu'ensuite on s'avancerait droit sur la citadelle, par le fossé du retranchement, jusqu'au redan que l'on convertirait en batterie de brèche; qu'enfin on chercherait, derrière les maisons et à hauteur de cette première batterie de brèche, un emplacement pour en dresser une seconde.

EXÉCUTION. — Les travaux de cette troisième période du siége commencèrent à l'entrée de la nuit du 23 au 24 nivôse (du 12 au 13 janvier), et, dans cette nuit, les deux batteries qui devaient ricocher le nouveau front d'attaque, ainsi que leurs communications avec la parallèle, furent mises en état de recevoir les travailleurs de jour. Ceux-ci, favorisés par un épais brouillard, eurent bientôt achevé les épaulements et les plates-formes, et ils les auraient armés, si l'humidité du sol avait permis le transport de l'artillerie. On estimait toutefois qu'en moins de 48 heures tout serait prêt pour

battre en brèche. Mais le ciel, qui semblait conspirer pour la défense, déjoua encore nos projets.

CONTRE-TEMPS. — Cette fois, ce fut la neige, si rare sur cette côte, qui vint suspendre nos travaux. Elle tomba pendant plusieurs jours consécutifs et avec une telle abondance, qu'elle couvrit bientôt la terre d'une couche de deux à trois pieds d'épaisseur. Toutes nos tranchées disparurent, et nous ne suffisions pas à les déblayer. La montagne ne nous fournissait plus de travailleurs, car là, nos soldats, entourés de précipices, n'osaient plus faire un pas, dans la crainte d'être engloutis. Les Espagnols eux-mêmes n'étaient guère occupés qu'à se frayer des chemins sur leurs parapets, pour y rétablir la circulation interrompue. Nous commencions cependant à lutter contre ce nouvel élément, et nous étions parvenus à construire l'épaulement de la batterie du penchant du puig Rom, quand survinrent la gelée et une bise si violente, que non-seulement la terre durcie se refusa à tout travail, mais que les bras mêmes des canonniers, français et espagnols, semblèrent un moment paralysés.

C'était une dernière et bien rude épreuve pour nos pauvres soldats qui, à peine nourris, à demi vêtus, et pénétrés par le vent glacé du nord, si redouté dans ces parages, n'avaient, pour se garantir d'un froid de 13 degrés, que des creux de rochers où chaque matin on ramassait des morts. Jusque-là, tant que les jours s'étaient passés au milieu du fracas des armes, leurs peines, vives et poignantes, ils les avaient supportées avec une légèreté admirable; mais depuis que la montagne, la plaine, la mer étaient muettes, depuis qu'un morne silence avait partout succédé au bruit du canon, ils n'avaient plus à opposer à leurs misères qu'une résignation inerte et sombre. Les souffrances des assiégés n'étaient pas moins dignes de pitié : le gouverneur, dont la maison avait été réduite en cendres, s'était enterré dans un trou recouvert de poutres et de fascines ; et la garnison, dont les casernes, les magasins, les hôpitaux, les blindages même, avaient été également incendiés, ou démolis ou fracassés par nos bombes, la garnison, qui ne vivait plus que de l'escadre, au jour le jour

et à la merci des vents, qui comptait presque autant de malades que de soldats, *dont quatre hommes ne pouvaient se réunir de jour*, ni personne approcher, pendant la nuit, d'un feu ou d'une lumière sans attirer aussitôt les coups plongeants de l'ennemi ; cette malheureuse garnison bivouaquait, disséminée, sur le linceul de neige qui ensevelissait les ruines de ses derniers abris. Tous, néanmoins, se roidissaient sous le poids de tant de maux, et l'on n'entendait murmurer ni une plainte sous les murs de Roses, ni, dans cette enceinte désolée, le mot de capitulation.

Le 5 pluviôse (24 janvier) arriva le dégel, qui changea ces misères en d'autres. D'effroyables masses d'eau, fondant tout à coup des montagnes, vinrent renverser tout ce qui restait debout sur nos travaux ; les quartiers furent encore inondés, et la plaine se transforma de nouveau en un vaste lac. Enfin, aux brises glacées succédèrent les exhalaisons pestilentielles engendrées par la décomposition des cadavres de mulets et de chevaux qui gisaient de toutes parts, en sorte qu'un dernier fléau, une cruelle épidémie, ne tarda pas à éclater.

---

## QUATRIÈME PLAN D'ATTAQUE.

PROJET. — Une reconnaissance faite le 8 (27 janvier), sur le front de la ville, constata que la terre était tellement saturée d'eau, qu'elle ne souffrirait de longtemps aucun travail. Alors tous les regards se tournèrent vers la butte d'où Andréossy, au début du siége, avait promis de réduire d'emblée la citadelle. Cette butte ne découvrait, du corps de place, qu'une hauteur insuffisante pour qu'on pût, de là, faire une brèche praticable ; mais c'était le seul point du pourtour de l'enceinte où le terrain, de nature schisteuse, conservât quelque consistance. Il n'y avait donc point à balancer. Aussi, un conseil de guerre, présidé par le général en chef et auquel assistaient les représentants du peuple, décida-t-il à l'unanimité que 18 canons, du plus gros calibre possible, seraient

établis sur cet emplacement, et que ces 18 pièces, et 55 autres, canons, mortiers ou obusiers, réparties entre neuf batteries construites ou à construire, que 73 bouches à feu, en un mot, *vomiraient sur l'indomptable citadelle la destruction et la mort.*

Ce quatrième plan d'attaque, ou plutôt cette canonnade générale n'aboutissait donc encore qu'à une solution incertaine. Néanmoins, on pouvait espérer, cette fois, sans trop de présomption, que les derniers scrupules de l'honorable gouverneur de Roses ne tiendraient pas contre les boulets qui allaient, sinon faire brèche à ses escarpes, du moins les entamer.

EXÉCUTION. — Comme le point capital du nouveau projet était l'établissement de la grande batterie, le général en chef donna l'ordre aux commandants de l'artillerie et du génie d'en diriger eux-mêmes les travaux.

L'artillerie était toujours commandée par le général de brigade Lamartillière, qui, malgré deux blessures, dont l'une toute récente, n'avait pas pris un jour de repos depuis le commencement de la guerre des Pyrénées (1). Ce brave et infatigable vétéran déploya, dans cette dernière crise du siége, une activité sans exemple. En cinq heures, en effet, du 10 pluviôse à 10 heures du soir au lendemain à 3 heures du matin, il parvint, en employant 800 travailleurs qui furent relevés à minuit par 800 autres, à terminer, malgré la résis-

(1) Lamartillière était né en 1732. Entré au service en 1757, comme sous-lieutenant, ce fut en cette qualité et en celle de lieutenant qu'il fit la guerre de Sept Ans. Employé ensuite à la Guadeloupe, il y servit d'une manière distinguée. La paix étant survenue, il en profita pour perfectionner ses connaissances dans les principes de son art, sur lequel il a écrit des pages fort estimées, entre autres des Mémoires sur les fonderies. Aussi, longtemps avant la révolution, le colonel Lamartillière passait-il pour un des meilleurs officiers d'un corps que le grand Frédéric reconnaissait pour le plus instruit et le mieux organisé de l'Europe.

Blessé à Peyrestortes et, le 27 brumaire, à la Montagne Noire, il avait été nommé général de brigade le 12 germinal an II (1er avril 1794).

Un message de Napoléon au Sénat (25 frimaire an X) résume l'éloge de ce glorieux vétéran : « Lamartillière a commandé constamment, pendant « toute la guerre de la liberté, l'artillerie aux différentes armées ; il n'a voulu « se donner aucun repos tant qu'il y a eu des ennemis à combattre. »

tance d'un sol rocailleux, l'épaulement de la batterie de brèche, avec ses 18 embrasures revêtues en sacs à terre ; il donna même à l'épaulemeut une épaisseur plus qu'ordinaire et un surcroît de hauteur qui allait permettre d'élever le niveau des plates-formes un peu au-dessus du sol, afin de découvrir le plus d'escarpe possible. Il entreprit ensuite les terre-pleins, les plates-formes et les magasins à poudre. Enfin, avant la nuit du 12, tout était terminé, sauf l'armement.

Le Génie était chargé d'établir des communications rapides et sûres entre le parc d'artillerie de Palau et la butte où se dressait la batterie de brèche. On se rappelle qu'au début du siége, ces communications avaient été tracées par Andréossy lui-même et exécutées en partie par Fournier-Verrière. Il s'agissait de relever ce qui avait été fait et d'y ajouter plusieurs boyaux de tranchée. Mille hommes furent employés sans relâche à ce travail, qu'on ne put toutefois, faute d'outils libres, commencer avant le 11 au soir. Avons-nous besoin d'ajouter qu'Andréossy y dépensa tout le zèle et l'intelligence d'un auteur pour son œuvre, pour une œuvre longtemps abandonnée, méconnue, mise en suspicion, et dont les chances de succès, encore contestables, laissaient peser sur sa tête une si lourde responsabilité? Aussi, dès le 12 à l'entrée de la nuit, l'artillerie put-elle passer, si bien qu'avant le jour, ses 18 pièces n'avaient plus qu'à entrer en action.

Mais les travaux par nous exécutés depuis deux jours ne se bornaient point à la mise en batterie de ces 18 bouches à feu, car 55 autres étaient prêtes aussi à foudroyer la place.

Ces 55 pièces étaient partagées en neuf batteries.

Les cinq premières (16 mortiers et 4 canons) avaient été construites ou réorganisées dans le but de coopérer directement au succès de la batterie de brèche, qu'elles avoisinaient. Elles formaient un premier groupe.

Les quatre autres (35 bouches à feu) n'étaient pour ainsi dire qu'accidentelles : c'étaient les batteries qui se trouvaient presque achevées et qui allaient contre-battre le front de la ville, lorsque la neige était venue déjouer notre troisième plan d'attaque. La plupart voyaient à dos le front auquel nous

étions revenus, et c'est pour cette raison que nous les avions terminées. C'était un second groupe, distinct du premier.

Voici, au reste, l'énumération de ces neuf batteries, dans l'ordre où elles se présentaient sur le pourtour de la citadelle, abstraction faite de leur plus ou moins de rapprochement de celle-ci :

1° La batterie de Castillon. Elle avait reçu au commencement du siége et avait conservé, outre six pièces pour balayer la rade et que nous ne comptons pas pour le moment, 4 mortiers de 12 pouces, qui concentraient leurs feux sur la citadelle.

2° Une batterie de 4 mortiers de 12 pouces aussi, construite en même temps que la batterie de brèche, et placée sur le flanc droit et à un retour du rideau que celle-ci couronnait.

3° L'ancienne batterie du mas Berges, en arrière de la grande. On avait laissé sur ce point 4 mortiers de 10 pouces.

4° Une batterie de création nouvelle comme la seconde et de même composition que la troisième, située à 120 toises en arrière de la première parallèle.

5° Et en avant de celle-ci, une batterie à ricochet, précédemment construite, d'où 4 pièces de 24 devaient désarmer la face et le flanc gauche du bastion droit du front d'attaque, car c'était à la face droite de son collatéral de gauche et à une portion de la courtine adjacente qu'on prétendait faire brèche. C'était la dernière batterie du premier groupe.

6° La batterie dite de Bleuse, de 6 mortiers (4 de 10 pouces et 2 de 8), antérieurement dressée en avant de la redoute qui terminait le retranchement de la ville.

7° Cette redoute elle-même, qui renfermait 2 pièces de 24 et 1 obusier de 8.

8° La batterie du penchant de la montagne, armée, aux dépens des batteries qui avaient écrasé le Bouton, de 10 canons de 24, de 2 obusiers de 8 pouces et de 4 mortiers.

9° Enfin, la batterie du faubourg, au bord de la plage, derrière les maisons les plus éloignées de la citadelle. On

venait de l'improviser en remplacement des deux batteries de brèche projetées plus en avant, et on lui avait donné les pièces destinées à ces batteries : 8 canons de 24 et 1 obusier de 8 pouces, auxquels on avait ajouté 1 mortier.

Total : 27 mortiers, 3 obusiers et 42 canons.

D'autre part, 4 canons de 24 et 2 obusiers de 8 pouces dans la batterie de Castillon, et, dans l'intérieur ou au pied du fortin, 14 pièces de divers calibres, devaient tenir l'escadre à distance. Là, des forges et des grils étaient disposés pour faire rougir les boulets.

Et il avait suffi de 54 heures pour organiser et pourvoir de cinq jours de munitions ce formidabie armement. Du reste, l'ennemi n'avait pas cherché à troubler nos travaux, même par ses boulets. Il s'était imaginé que la grande batterie dressée contre son front nord, que tous nos préparatifs de ce côté n'étaient qu'une feinte pour l'engager à dégarnir le front de la ville en avant duquel il nous voyait aussi travailler activement, et il avait achevé d'accumuler sur ce dernier front tout ce qui lui restait de moyens de défense. Il allait être bientôt et cruellement désabusé.

LA CITADELLE ÉCRASÉE.—En effet, le 13 pluviôse (1er février), aux premières lueurs du crépuscule, la grande batterie donna le signal aux autres, et soudain la citadelle fut enveloppée dans un tourbillon de feu. Cette malheureuse place ne put répondre que du côté où elle avait concentré ses dernières ressources, c'est-à-dire sur le front qui n'était plus attaqué ; et encore, à peine mêla-t-elle à l'effroyable roulement de nos 93 pièces quelques rares coups de canon. Quant à l'escadre, quoique provoquée par nos boulets rouges, elle resta immobile et muette.

CAPITULATION. — Deux jours et deux nuits, sans relâche, la garnison espagnole reçut à ciel ouvert et en silence cette averse de boulets et de bombes. Enfin, le 15 (3 février), à la pointe du jour, la chamade qu'on entendit battre sur les remparts et le drapeau blanc qu'on y vit arborer en signe de capitulation, nous annoncèrent le terme de ce long siége. Sur-le-champ nos batteries cessèrent de tirer. Alors un parlementaire

vint nous prévenir qu'il ne restait plus dans la place que 540 hommes aux ordres d'un colonel qui s'abandonnait entièrement, lui et les siens, à la générosité française. En effet, le général Yzquierdo, qui ne pouvait prolonger sa glorieuse résistance qu'en laissant écraser homme par homme sa brave garnison, avait profité de la nuit du 2 au 3 pour la sauver. L'embarquement s'était fait avec calme, dans le plus grand ordre, et une fausse alerte, provoquée par la vigilance de l'infatigable général Victor, avait seule éloigné les bateaux désignés pour recevoir l'arrière-garde qui se constituait prisonnière.

Nous fîmes, le jour même, notre entrée dans la citadelle de Roses. Elle présentait un spectacle lamentable : tous ses bâtiments incendiés ou démolis par nos 40,000 projectiles (1); ses rues encombrées de ruines, et le sol de ses places effondré par la chute et l'explosion des bombes, ou hérissé de fosses dont la plupart ne recouvraient plus qu'à demi les tristes dépouilles qu'on leur avait confiées.

Combien de cadavres gisaient là, et quelle était, en définitif, la perte des Espagnols? C'est ce qu'il est d'autant plus difficile de préciser, qu'il y avait eu, entre la place et l'escadre, de continuels échanges d'hommes malades ou hors de combat, contre des sujets valides. Delbrel assure que les assiégés eux-mêmes avouèrent 3,000 morts ou blessés. Ce chiffre, qui comprend sans doute les pertes de l'escadre et les malades, un autre rapport, spécial à la citadelle, le fait descendre à 800. Enfin une troisième évaluation, où ne sont pas compris les hommes qui allèrent se faire panser ou mourir à bord, réduit le nombre des morts à 113, des blessés à 470, et des malades gravement atteints à 1,160. Quant à nous, nous n'avouâmes que 50 soldats tués par le feu de l'ennemi et 150 blessés; mais, des nombreuses victimes du typhus et de nos meurtriers bivouacs, il n'en fut pas officiellement question.

(1) A ces 40,000 projectiles, la citadelle avait répondu par : 13,633 boulets, 1,297 obus et 3,602 bombes, et l'escadre par : 4,773 boulets, 2,493 obus et 2,736 bombes; total : 28,534 projectiles. Et pour tout le siége, de part et d'autre : 71,780.

Nous trouvâmes dans la citadelle de Roses : 90 bouches à feu, 11,814 projectiles (1), 20 milliers de poudre, 14,000 cartouches et 200 fusils hors de service. Il n'y restait qu'un chétif approvisionnement de vivres. Tous les drapeaux avaient disparu.

CONCLUSION. — Tel fut le siége de Roses, un des plus célèbres de nos annales républicaines. Et cependant, à le considérer au point de vue de l'art, que de fautes commises ! La première, nous l'avons dit, fut le siége lui-même ; et cette faute entraîna la nécessité d'une troisième campagne, quand, dans celle qu'on était en train de parcourir avec tant de bonheur et de gloire, il était si facile de tout terminer. On recula devant une entreprise qui, loin d'être aventurée, n'avait de l'audace que les avantages, c'est-à-dire les apparences. Si du moins, en revanche, cet élan de victoire qu'on préférait amortir dans les marais de l'Ampurdan plutôt que de lui donner carrière contre une armée en déroute à laquelle nulle flotte, nul autre abri que la place délabrée de Girone ne pouvait donner asile, si cet enthousiasme révolutionnaire, qui venait de faillir au principe de sa puissance, avait du moins,

(1) Voici le détail de l'artillerie et des projectiles abandonnés par les Espagnols dans la citadelle de Roses :

Bouches à feu.

| | |
|---|---|
| Canons de 24. | 22 |
| — 16. | 14 |
| — 4. | 15 |
| — 8. | 5 |
| — 4. | 8 |
| Républicaines | 2 |
| Obusiers de 8. | 2 |
| — 6. | 4 |
| Pierriers de 16. | 1 |
| — 15. | 1 |
| Mortiers de 12 | 10 |
| — 9 | 6 |
| Total des bouches à feu | 90 |

Projectiles.

| | |
|---|---|
| Boulets de divers calibres | 10,575 |
| Obus | 721 |
| Bombes | 518 |
| Total | 11,814 |

une fois aux prises avec des obstacles matériels sérieusement défendus, fait place au calme réfléchi qui compte avec ces obstacles et à l'esprit de suite qui, seul, peut les surmonter! Mais non, et tardivement téméraires après un excès de prudence, nos chefs, ne sachant point se résigner de prime-abord aux sages lenteurs d'un plan méthodique, devaient se laisser entraîner à une bizarre succession d'attaques discordantes, et perdre, par leur impatience, sous des remparts qu'ils pouvaient réduire en une décade, perdre soixante-huit jours! au bout desquels encore ils n'avaient pas même fait à ces remparts, deux fois renversés par leurs ancêtres, une brèche praticable!

Mais toutes ces fautes disparurent devant l'admirable attitude de l'armée de siége. Ainsi, on ne s'inquièta guère de rechercher si, résistant toujours, comme il l'aurait dû, à l'impatience de son entourage, le général en chef n'avait pas précipité quelques mesures hasardeuses, sur lesquelles il avait été ensuite forcé de revenir : il suffisait qu'on le montrât parcourant, comme le dernier soldat, les meurtrières et fangeuses tranchées de la plaine, ou bien sur un rocher de puig Rom, tranquillement assis devant un obus qui brûlait son manteau, et disparaissant dans l'explosion, pour reparaître après, au milieu de ses officiers couchés ventre à terre, avec un visage aussi calme que si rien ne se fût passé autour de lui. Aux représentants qui voulaient donner l'assaut à un double rempart à peine écrêté par nos boulets, on ne demanda point compte de leurs excitations insensées : on avait vu Delbrel, toujours debout, accourir partout où le danger sévissait, *comme si son état eût fixé là sa place;* on l'avait vu, quand il visitait les batteries, dédaigner les communications détournées et sûres, pour traverser à son pas ordinaire, en grand costume, les passages où sifflait la mitraille, *où la terre fumait sous les balles.* Sans égard pour les leçons des précédents siéges de la place qu'ils attaquaient, les ingénieurs n'avaient pas, en décembre, fait entrer dans leurs calculs les intempéries de l'hiver : mais on oubliait leur imprévoyance pour ne se rappeler que leur

dévouement, lorsque, dans l'eau jusqu'à la ceinture, ils réparaient les désastres de l'inondation, ou qu'en tête des soldats de Victor, ils leur frayaient, dans les neiges perfides de la montagne, *des sentiers bordés de précipices que l'œil ne pouvait soupçonner* (1). Encore moins songea-t-on à reprocher à nos officiers de ligne leur mollesse dans la surveillance des travaux, et à nos soldats leur inertie, leur mauvais vouloir même, dans l'exécution : ce qui préoccupait la renommée, c'était leur ardeur à hisser du canon de 24 sur des rochers inaccessibles, et leur audace à franchir les parapets d'une redoute; c'était le premier cri des blessés, ce cri instinctif que leur arrachait, avant la douleur, *la crainte de ne pas être guéris pour l'assaut*. Les volontaires aussi avaient leur part, et l'on citait ce vieillard des environs de Toulouse, nommé Laplane, qui était accouru au siége avec tous ses enfants, cinq fils, au milieu desquels on le rencontrait toujours à la tranchée, donnant l'exemple des dévouements antiques. Enfin l'artillerie était au-dessus de tous les éloges, et à ces éloges il n'y avait point de restriction (2).

C'est ainsi que le siége de Roses mérita de fixer les regards

(1) Cet hommage fut rendu à l'artillerie et à son digne chef, le jour même de la prise de Roses, par le général Pérignon, dans une lettre qu'il se hâta d'écrire au Comité de salut public. Cette lettre contenait, en outre, les choses les plus flatteuses sur le compte du général Victor qui, non-seulement avait pris aux travaux du siége la part le plus distinguée, mais avait rendu des services non moins méritoires, en entretenant, malgré d'incroyables obstacles, les communications entre notre parc de Palau et le petit port de Selva de Mar, par où arrivait une grande partie de nos munutions. Palau et la Selva sont séparés par d'affreuses montagnes. Enfin Pérignon n'avait pas assez d'éloges pour l'infatigable zèle du représentant Delbrel, qui n'avait cessé de payer de sa personne dans nos tranchées et nos batteries, que pour courir arracher à nos départements méridionaux le pain dont s'étaient nourris nos soldats, pendant les derniers jours du siége; tâche d'autant plus difficile, que ces départements, le Gard, entre autres, d'où partaient les convois, étaient de nouveau en proie à une affreuse anarchie, suite de la réaction de thermidor. Delbrel, de Moissac, était un administrateur de premier ordre, et il l'avait déjà prouvé dans une mission fort bien remplie à l'armée du Nord. C'est lui seul, pour ainsi dire, qui avait fait vivre notre armée de Catalogne, dans la seconde moitié de cette campagne.

(2) Ajoutons que les soldats du 5e bataillon de sapeurs abandonnèrent à l'État (voir *le Moniteur* du 24 ventôse) les gratifications qui leur étaient dues pour les travaux par eux exécutés devant Roses pendant le mois de nivôse. Les officiers y ajoutèrent le quart de leur solde d'un mois.

de toute la France, dont l'admiration resta, pendant trois mois de ce cruel et glorieux hiver, partagée entre deux manifestations bien différentes de son génie guerrier : la rapide et merveilleuse conquête de l'armée qui sillonnait au pas de charge les glaces de la Hollande ou abordait au galop ses vaisseaux captifs, et l'inébranlable patience de ces phalanges immobiles au pied d'une falaise des Pyrénées, et s'acharnant au milieu des tempêtes, en dépit d'une mer en feu, contre quelques pans de muraille.

Ce siége termina dignement, sur cette frontière, l'immortelle campagne de 1794, qu'un grand orateur proclamait, en face de nos plus cruels ennemis, *une campagne sans exemple dans les annales du monde* (1).

(1) Fox, au parlement anglais.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1794.

# CAMPAGNE DE 1795.

# CAMPAGNE DE 1795

## CHAPITRE I.

### DISPOSITIONS DES DEUX PARTIS.

**Dispositions pacifiques de l'Espagne. — Charles IV redoute une propagande républicaine. — On exploite ses craintes. — Négociations entamées. — Elles subissent des alternatives diverses. — Les Espagnols se préparent activement à une nouvelle campagne. — Le gouvernement thermidorien délaisse l'armée de Catalogne. — Triste situation de cette armée. — Les chances tournent en faveur des Espagnols.**

La victoire commençait à légitimer la révolution française, et le vent soufflait à la paix sur les puissances du second ordre. La Hollande, la Prusse, la Toscane, se retiraient de la coalition. Les Bourbons d'Espagne, retenus par une fausse honte, ne voulaient pas montrer trop d'empressement, mais encore moins voulaient-ils être les derniers à déposer les armes. Une raison surtout impressionnait étrangement l'esprit timoré de Charles IV : c'était la crainte d'une propagande républicaine, dont les symptômes lui paraissaient alarmants. La garde civique de Barcelone venait de forcer la garnison à lui céder tous ses postes, et la populace, de massacrer en place publique le gouverneur du Montjouy, pendant qu'il déclamait contre les Français. Des correspondances interceptées annonçaient chaque jour que l'esprit révolutionnaire faisait de nouveaux prosélytes. De toutes parts, dans les provinces du littoral surtout, on découvrait des juntes secrètes. Les plus actives se réunissaient dans les couvents, et les plus ardents clubistes étaient des moines. On y discutait déjà les convenances d'une république ibérienne, une et indivisible, ou d'une fédération. Celle-ci allait mieux, disait-on, aux vues de la

France. A Madrid, sous les yeux mêmes de la cour, le bonnet rouge et les livrées tricolores s'étalaient dans les lieux publics, portés par l'élite de la noblesse des deux sexes. Aussi le saint-office, qui s'était livré à de longues recherches sur la marche des idées françaises, ne discontinuait-il plus ses lamentations, et demandait-il avec instance à *arracher les mauvaises herbes.*

Ces troubles étaient habilement exploités près du roi par un homme qui s'était armé des scrupules de ce prince pour s'emparer, comme chef du parti de la guerre, de la direction de son conseil, et qui voyait le moment arrivé de se faire de la paix un titre nouveau. Aussi venait-on sans cesse sonner l'alarme autour du faible monarque. Tantôt, c'était la puissance des minorités soutenues par les armes étrangères dont on se plaisait à l'entretenir, et l'on remontait, pour l'effrayer, par des exemples, jusqu'à la sainte Ligue des communes de Castille et aux confréries de Valence, sous le plus puissant des souverains espagnols; tantôt on rappelait à l'arrière-petit fils de Philippe d'Anjou le prestige traditionnel des anciennes constitutions aragonaises, et le douloureux, l'ineffaçable souvenir des libertés anéanties par le chef de sa dynastie, en Catalogne, dans cette ardente et inquiète province où triomphait une armée républicaine qui se proclamait libératrice et qui venait, le lendemain de son entrée à Roses, en célébrant l'anniversaire ajourné du 21 janvier, de renouveler ses serments de haine à mort à tous les Bourbons.

La paix fut adoptée en principe, et Pérignon ne tarda pas à recevoir des ouvertures. Cette fois, elles étaient pleines de convenances et de dignité. Mais les représentants à l'armée, encore sous l'impression du gouvernement de la Terreur, dictèrent une réponse sèche et décourageante. Le nouveau Comité blâma ce rude accueil fait à des avances qui lui paraissaient sincères, et il ordonna à ses commissaires de renouer les négociations. Mais les députés conventionnels faisaient leur école en diplomatie, et l'artificieux favori qui dirigeait le cabinet de Charles IV n'était pas encore en mesure de remplir des vues personnelles, plus chères à son

ambition que les interêts de son maître; en sorte que les ruptures et les reprises allaient se succéder pendant cinq mois, morceler toutes les opérations, et coûter encore des flots de sang, qu'il eût été si facile d'épargner.

Cependant ce douteux état de choses semblait inspirer à l'Espagne une inquiétude salutaire, car elle s'épuisait en sacrifices pour se tenir prête à tout événement. Ses finances étaient dans l'état le plus misérable : elle imita les procédés révolutionnaires de ses voisins, créa, sous le nom de *bons royaux*, un véritable papier-monnaie, et frappa des impôts jusque sur les tribunaux ecclésiastiques. L'armée se reformait;. et bientôt 50,000 vieux soldats, 20,000 recrues et 7,000 chevaux furent prêts à marcher. Enfin l'insurrection de la Catalogne organisait 20 bataillons de miquelets, environ 13,000 baïonnettes régulières (1). Ces forces étaient commandées par un nouveau chef sur lequel on fondait les plus belles espérances. Et en effet, ce chef, qui avait commencé au service de la Russie, contre les Turcs, une réputation qu'il avait dignement soutenue, d'abord comme *colonel général* de l'artillerie espagnole, puis comme lieutenant général commandant l'aile gauche de l'armée de Navarre, Urrutia, non moins actif que la Union, non moins entreprenant, se montrait plus sage et plus ferme; car, pour couper court aux intrigues qui avaient désolé l'administration précédente, il venait de faire changer cinq officiers généraux, renouveler son état-major, et placer à la tête de cet important service un homme d'un mérite éminent, le général O-Farril. En un mot, tout annonçait qu'une défense intelligente et vigoureuse allait commencer.

Les Français, au contraire, paraissaient se reposer sur leurs lauriers, ou plutôt, le parti qui gouvernait alors la ré-

(1) C'est alors que les Catalans offrirent de lever 150,000 hommes, et de se charger seuls de la défense de leur territoire. Sans accepter cette étrange proposition, le cabinet de Madrid songea d'abord à la faire tourner à son profit; mais s'étant bientôt aperçu qu'elle n'était qu'une manifestation du violent esprit d'indépendance qui avait toujours *égaré* la Catalogne, il s'appliqua à amortir plutôt qu'à favoriser l'insurrection suspecte de cette incorrigible province.

publique, voulant traiter avec l'Espagne, et, en tout cas, se borner à prendre l'offensive aux Pyrénées occidentales, abandonnait à elle-même l'invasion de la Catalogne. Heureuses encore les Pyrénées orientales, si cet oubli eût été complet! car les mains faibles et violentes des Thermidoriens ne savaient toucher aux armées que pour leur envoyer le trouble et la désorganisation. En vain cette frontière, mieux placée que les autres pour repousser le funeste levain des passions politiques, était-elle restée, depuis un an, pure de tout excès : à la réaction il fallait des victimes, et on les choisit naturellement parmi les plus ardents patriotes, ceux-là mêmes qui, dans les deux dernières campagnes, il faut le dire, s'étaient montrés les plus prodigues de leur sang. Ces lâches vengeances amenèrent un découragement tel, qu'il n'y eut plus bientôt de bruit alarmant, quelque absurde qu'il fût, qui ne trouvât crédit dans l'esprit invinciblement prévenu de nos soldats : la Convention, prétendaient-ils, était vendue; elle allait proclamer un roi! Aussi, l'indiscipline et la désertion firent-ils des progrès effrayants. La désertion surtout était le fléau de l'armée. Se croyant dégagés de leurs serments depuis la délivrance du territoire, les réquisitionnaires de la levée en masse rentraient en foule dans l'intérieur, où ces *absences* étaient en quelque sorte autorisées par l'imprudente latitude accordée aux blessés et aux malades, d'aller se refaire dans leurs familles. En trois mois il y eut 13,000 *absences!* Au reste, les ravages du typhus augmentaient tous les jours, en sorte que, pour tenir la campagne, pour garder nos places fortes, la Cerdagne, et le littoral dont on était alors si vivement préoccupé (car il n'était plus question que de débarquements sur toutes les côtes de France), c'est à peine s'il nous restait 40,000 hommes présents sous les armes, la plupart valétudinaires, et tous en proie aux plus cruels besoins. Le port de Roses, bloqué, ne fournissait plus ni vivres, ni fourrages; nos convois, qui ne pouvaient, dans cette saison, doubler le cap Créu, s'arrêtaient à la Selva; les transports par terre étaient presque interrompus; la gale avait déjà enlevé les quatre cinquièmes des chevaux

de trait et dévorait le reste ; la substitution des entrepreneurs aux commissions ajoutait une nouvelle plaie aux autres ; le discrédit complet du papier-monnaie achevait la situation ; enfin, les projets du gouvernement ôtaient jusqu'à l'espérance, car c'était décidément du côté de l'ouest, par les plaines ouvertes et faciles de la Castille, que le nouveau Comité se proposait d'ouvrir la campagne, et par suite, les Pyrénées orientales devaient être, plus que jamais, abandonnées à elles-mêmes.

Ainsi, pendant que les Espagnols battus, semblaient avoir pris pour exemple l'activité de leurs adversaires au commencement de 1794, les Français, prêts à rouvrir la campagne de 1795, ne paraissaient plus même se souvenir de ce qu'avait coûté aux Espagnols leur funeste apathie de l'année précédente. Mais rien ne put faire sortir le gouvernement thermidorien de son indifférence systématique.

Cependant les armées des deux nations étaient en présence et allaient se mesurer avec des chances qui déjà n'étaient plus pour les vainqueurs de la dernière campagne.

# CHAPITRE II.

## OPÉRATIONS SUR LA FLUVIA.

**Nouveau théâtre d'opérations; bassin de la Fluvia. — Démonstration des Espagnols le lendemain de la prise de Roses. — Nouvelles positions de l'armée française. — Elle pousse une grande reconnaissance sur le camp de Banyolas. — Projet de Pérignon pour envahir la Catalogne. — Plan de campagne du Comité. — Pérignon apprend que le général Schérer est nommé à sa place. — Deux mois d'inaction, dont les Espagnols profitent pour s'installer sur la Fluvia. — Conférences à Figuères pour la paix. — La rupture de ces pourparlers amène les combats de Sistella et de Bascara (16 et 17 floréal). — Nouvelle stagnation de 18 jours. — Fatigue des deux partis. — L'escadre espagnole vient insulter le port de Roses, et cette attaque détermine le combat de Pontos (7 prairial).**

Encore une fois donc abandonnée par le gouvernement révolutionnaire, l'armée des Pyrénées orientales allait, sinon retomber dans les misères et les désastres de 1793, du moins revoir, après les beaux jours qu'elle venait de parcourir, des jours si sombres, que peu s'en fallut que le déclin de cette guerre, semée de tant de péripéties, ne ressemblât à son triste commencement. Aussi, les mêmes soldats auxquels, pour emporter cent redoutes et une forteresse de premier ordre, défendues par 50,000 hommes, il avait suffi d'une semaine, allaient-ils mettre cinq mois, tout le temps qui les séparait de la paix, à disputer et à disputer en vain à l'armée chassée de Figuères, le passage d'un faible cours d'eau que la grande route d'Espagne traverse encore aujourd'hui sans pont, la Fluvia.

NOUVEAU THÉATRE D'OPÉRATIONS. — Le cours de la Fluvia, comme celui de toutes les rivières torrentielles, se compose de trois parties : d'un bassin de réception,

d'un canal d'écoulement et d'un lit de déjection (1).

C'est la grande chaîne pyrénéenne et deux contre-forts adjacents, qui dessinent le vaste entonnoir où s'engouffre la masse des eaux que roule la Fluvia, c'est-à-dire son bassin de réception. C'est donc un pays de hautes montagnes et de déchirures profondes, où les aspérités du sol, d'épaisses forêts, la rareté et le mauvais état des communications, sont, pour la défense, des auxiliaires bien plus utiles que deux bicoques, Olot et Castellfullit, dont les chétives fortifications gênent plutôt qu'elles n'interceptent le parcours du fond de cette âpre gorge.

Le couloir, aux berges abruptes, qui suit le bassin de réception, le canal d'écoulement de la Fluvia, commence vers Bezalu, et c'est à partir de là seulement que ce torrent peut passer pour une ligne de défense ; ligne que constitue, dans cette partie intermédiaire, non le volume des eaux du canal, mais l'escarpement presque continu de ses rives. Celles-ci, néanmoins, se dégagent peu à peu et s'effacent presque entièrement à l'apparition de la plaine, à Bascara.

Ici commencent, avec le lit de déjection, des obstacles d'une autre nature : une masse d'eau plus considérable, des sables mobiles, des gués incertains; car, bien que la Fluvia soit une des fortes rivières de la Catalogne, les gués y sont nombreux, mais ils disparaissent à la moindre averse. Ajoutons que la rive droite, dans cette dernière partie, domine presque constamment la gauche.

Bascara, ancienne place d'armes, est le centre de défense de la Fluvia. C'est là d'abord que la grande route traverse à gué ce torrent, un peu à gauche et au-dessous du village, lequel s'élève en amphithéâtre au penchant inférieur des collines de la rive droite. La route gravit ces collines par des rampes assez roides et monte ainsi jusqu'au col Oriol, position magnifique, où une armée considérable pourrait trouver à se développer, et d'où l'on n'a plus guère qu'à descendre pour arriver à Girone. On peut également, de deux

(1) Voir le 1er volume, pages 114 et 115, puis, aux notes topographiques du 2e volume, *la Vallée de la Fluvia.*

stations de la Fluvia situées l'une en amont, l'autre en aval de Bascara, gagner Girone par deux chemins de traverse. Le premier, qui part de Bezalu, passe par Banyolas, où il rencontre un affluent du Ter qu'il suit jusqu'à Girone; c'est le plus commode. Le second, au contraire, qui débouche de Torruella et aborde le Ter à Verges, présente des difficultés qui l'ont rendu célèbre sous le nom de chemin de la Bisbal. Du reste, toute la région que comprennent, en coulant de l'ouest à l'est, la Fluvia et le Ter, cette zône est hérissée de mille obstacles naturels, de ravins, de collines, et d'une végétation si abondante, qu'on a donné à la campagne qui s'étend au nord de Girone, le nom de Selva. C'est d'ailleurs à cette aspérité du sol en arrière de la Fluvia et à l'état de la plaine qui la précède, à ces marais de l'Ampurdan si étendus en hiver et si meurtriers en été, c'est à ces circonstances réunies que la Fluvia doit, malgré le mince volume de ses eaux, sa réputation d'être la meilleure de toutes les lignes de défense de la Catalogne. C'est aussi l'extrême variété de ces nouveaux champs de bataille, si foulés dans les guerres du XVII^e siècle, c'est l'accumulation, dans un espace de quelques lieues, de tous les accidents de terrain imaginables, qui donnera peut-être aux opérations qu'il nous reste à décrire, l'intérêt que ne suffirait pas à leur assigner l'importance des rencontres auxquelles les bords de la Fluvia allaient servir de théâtre, dans cette troisième et dernière campagne.

SUITES DU SIÉGE DE ROSES. — Le lendemain de la prise de Roses, le 16 pluviôse (4 février), une alerte fit courir aux armes toute notre division de droite. Les Espagnols, en effet, craignant sans doute d'être prochainement attaqués, venaient de pousser sur les avant-postes d'Augereau une forte reconnaissance. Ils furent refoulés par nos chasseurs, mais avec un emportement tel, qu'une vingtaine de ceux-ci tombèrent aux mains des cavaliers qu'ils poursuivaient.

Cependant Pérignon, après avoir recomposé ses deux divisions du centre et de la gauche, porta l'avant-garde de celle-ci à Rimors, village près duquel Sauret allait bientôt s'installer, dans des retranchements projetés en arrière des

marais de Ciurana. La brigade Victor, toujours détachée, continua de surveiller le littoral, depuis Collioure jusqu'à Roses; elle devait en même temps assurer la communication par terre, de cette dernière place au petit port de la Selva de Mar, communication scabreuse, mais importante comme ligne d'approvisionnement, à cause de la difficulté pour les petits bâtiments auxquels nous étions réduits, de doubler le cap Créu en rangeant la côte (1). Le général Beaufort, qui commandait la division du centre, vint camper entre Fortianell et la grande route. La division de droite se trouvait en place : elle n'eut qu'à se resserrer un peu sur elle-même par sa gauche, sans cesser d'appuyer sa première brigade à l'ancien camp espagnol de Vinyonnet. Cette division était d'ailleurs parfaitement couverte par le Manol, ligne à laquelle l'hiver donne une grande valeur. La réserve ne cessa pas d'occuper les retranchements du plateau de Llers, où nous avions laissé le canon des Espagnols. Enfin on renforça le détachement de miquelets qui, de la Magdelaine, observait les abords du haut Manol et les montagnes de l'ouest.

Le soulèvement de la belliqueuse population de ces montagnes prenait des proportions formidables : tout le triangle compris entre Campredon, le col de Bassagoda et Olot, fourmillait d'insurgés ; et c'était pour relier à son armée ces nombreux et chauds partisans, que le général Urrutia avait établi le camp de Banyolas, avec un poste avancé sur la Fluvia même, à Bezalu.

RECONNAISSANCE SUR BANYOLAS. — Bezalu et Banyolas, c'était le chemin de Girone; mais était-ce celui par lequel il convenait que débouchât l'armée française, dans le plan que Pérignon méditait pour envahir la Catalogne? Il n'était bruit que de ce camp de Banyolas où les Espagnols concentraient, disait-on, leurs meilleures troupes. En conséquence, un conseil de généraux fut convoqué à Figuères, et l'on y décida que la division de droite pousserait sur Banyolas une ample reconnaissance. Nos deux autres divisions devaient en même

(1) Ce chemin, réparé par la brigade Victor, nous avait été d'un grand secours pendant le siége de Roses.

temps se porter sur la Fluvia, pour appuyer Augereau qui, dans toute cette campagne, allait constamment remplir le rôle d'un commandant d'avant-garde.

Comme il s'agissait d'abord de s'emparer de Bezalu, Augereau ordonna au général Guillaume de se porter, avec 2,000 baïonnettes, par Llado et Saint-Martin de Sasseras, sur le chemin de Bezalu à Castellfullit, afin d'intercepter les secours que ce dernier poste pourrait envoyer à l'autre; puis aux généraux Beyrand et Robert, qui conduisaient 6,000 hommes, il fut enjoint: au premier, de passer la Fluvia vers Esponella et d'aller barrer le chemin de Banyolas, et au second, de marcher droit sur le point menacé.

Ces trois colonnes se mirent en marche dans la soirée du 10 ventôse (28 février), et le lendemain, avant l'aube du jour, elles avaient ponctuellement exécuté les mouvements qui leur étaient prescrits. Augereau, qui accompagnait la colonne Robert avec une centaine de cavaliers et l'artillerie volante, fit de suite braquer ses pièces sur Bezalu et y envoya un trompette porteur d'une sommation. Ce parlementaire fut reçu, suivant l'habitude catalane, à coups de fusil; mais ce feu cessa bientôt, car Bezalu était évacué. Le tocsin, en effet, sonnait depuis minuit dans la montagne, et les troupes espagnoles s'étaient retirées avec tous les habitants, moins quelques enfants perdus qui n'avaient pas voulu s'enfuir avant de décharger leurs armes sur l'ennemi.

Augereau alors pénétra dans la ville, la fit occuper, réunit sur le chemin de Girone la masse de sa division, et s'avança avec elle jusqu'à moitié chemin de Banyolas, en avant de Serinya, où il prit une bonne position, son front couvert par le lit profondément encaissé d'un gros affluent de la Fluvia, et ses deux ailes appuyées à un bois qui se développait en arc de cercle sur ses derrrères. Il attendit ainsi les Espagnols. Enfin, vers 3 heures de l'après-midi, ils parurent. C'était le chef d'état-major d'Urrutia, accouru en toute hâte du col Oriol, qui s'avançait en bon ordre, à la tête de la division Vives et d'une cavalerie nombreuse.

O-Farril, reconnaissant aussitôt qu'il n'était pas assez

fort pour nous attaquer dans l'excellent poste que nous occupions, chercha à nous attirer à lui, en feignant une retraite précipitée. Mais Augereau n'eut garde de donner dans le piége, et il se contenta de détacher de son aile gauche, pour observer ces prétendus fuyards, le 3e bataillon de chasseurs et les grenadiers du général Guillaume. Les chasseurs, en tirailleurs, suivis des grenadiers en réserve, s'étaient insensiblement éloignés du corps de bataille, quand la cavalerie espagnole, faisant volte-face, fond brusquement sur cette petite troupe. Ce mouvement ne pouvait être aperçu de tous ceux qu'il menaçait, mais il avait frappé un jeune tambour de 15 ans, qui, sans attendre aucun ordre, bat le ralliement sur la réserve et, quelques moments après, la charge sur ces mêmes escadrons qui continuaient à avancer, et qui se retirèrent. Ce brave enfant, dont le nom n'a pas été conservé, eut le principal honneur de cette retraite.

Cependant, comme la nuit tombait, le maréchal de camp Arias, qui commandait l'avant-garde au col Oriol, étant survenu avec 1,500 hommes de renfort, O-Farril reprit l'offensive et fit manœuvrer sa cavalerie comme pour nous couper la retraite. Augereau, néanmoins, garda sa position jusqu'à la pointe du jour; mais, prévenu qu'il n'était plus appuyé du côté de Bascara, il se replia sur Bezalu qu'il évacua non sans quelque précipitation; puis il regagna ses cantonnements par Navata où l'attendait la brigade Rougé, de la division du centre.

Cette division s'était portée, dans la nuit du 10 au 11, en face de Bascara, et, à peu près au moment où Augereau entrait à Bezalu, elle lançait une de ses brigades sur la rive gauche de la Fluvia. Or, entraînée par l'ardeur de son avant-garde qui refoulait quelques avant-postes, cette brigade s'était déjà avancée jusqu'au pied du col Oriol, lorsque deux grosses colonnes, commandées par les généraux la Cuesta et Iturigaray, avaient brusquement débouché des hauteurs, tandis qu'un fort détachement de cavalerie légère, prenant à droite, cherchait à gagner une petite plaine qui touche au gué de la Fluvia. L'imprudente colonne, après avoir un moment ac-

cepté une lutte inégale, n'avait eu que le temps de repasser la rivière, sous la protection de trois bouches à feu précédemment établies aux abords du gué, par les soins de Pérignon, qui était resté sur la rive gauche avec le reste de la division du centre.

C'est alors que le général en chef avait expédié à Navata la brigade Rougé, afin d'assurer la retraite d'Augereau. Il avait en même temps envoyé au pont de San-Pescador, pour fermer à la cavalerie espagnole ce commode débouché, 4 pièces de 4 et 1,200 hommes, tirés de la division Sauret; division qui n'avait pris aucune part au mouvement de ses voisines, et dont Urrutia, sur quelques démonstrations par elle affectées la veille, avait habilement deviné l'inaction du lendemain; ce qui avait permis au général espagnol de concentrer ses forces sur les points menacés.

PLAN DE CAMPAGNE DE PÉRIGNON. — Ce début n'était pas digne de nous. Toutefois, Pérignon savait mieux à quoi s'en tenir sur la force et les positions de l'ennemi, et il arrêta immédiatement son plan de campagne.

Il laissait entre la Fluvia et Perpignan, pour couvrir ses derrières depuis la Méditerranée jusqu'aux montagnes de la Sègre, 10,300 hommes (1); puis, supposant son armée active portée à 50,000 baïonnettes, 4,000 chevaux et six batteries d'artillerie légère, il commençait ses opérations.

De la Cerdagne devaient partir 11,000 hommes : 6,000 qui allaient assiéger la Seu d'Urgel, et 5,000 qui pénétraient dans le Ter. Ces derniers venaient, par Ribas et Campredon, se réunir, vers les sources du Manol, à un détachement de même force lancé d'autre part par la division Augereau. Ces 10,000 hommes, après avoir achevé de dissiper les rassemblements des montagnes insurgées dans le voisinage de notre frontière, s'emparaient de Castellfullit et d'Olot, d'où, gagnant Ripoll, ils descendaient le Ter jusqu'à Vich, au centre d'une petite plaine dont l'occupation est un préliminaire indispensable du siége de Girone.

(1) A Perpignan, 1,000 hommes; à Collioure, 1,500; dans le Vallspire, 1,200; à Mont-Louis, 600; dans la Cerdagne espagnole, 3,000; en Ampurdan, 3,000; total : 10,300.

A l'autre extrémité de notre ligne, la division Sauret, portée à 12,000 hommes, prenait le chemin de la Bisbal, se déployait depuis le Ter inférieur jusqu'à San-Feliu de Quixol, et coupait ainsi les communications entre la côte et la place menacée (1).

En même temps, 22,000 fantassins et 2,000 cavaliers (l'autre moitié de notre cavalerie était partagée entre nos deux ailes), ces 24,000 combattants forçaient le centre de l'armée espagnole, en rejetait les débris sur le Ter, et, laissant 4,000 hommes pour garder la crête du bassin de la Fluvia, couraient investir Girone dont le siége commençait, dès qu'on apprenait que nos flancs étaient bien assurés par le succès de nos opérations de droite et de gauche.

Renfermé dans Girone, Urrutia mettait bas les armes, ou se faisait écraser en cherchant à se faire jour.

Alors on rasait les places conquises, depuis la Seu d'Urgel jusque et y compris Girone ; toute l'armée républicaine se concentrait sous cette forteresse démantelée ; on laissait là et aux communications, 10,000 hommes, et 40,000 marchaient par Hostalrich sur Barcelone.

Restait à s'emparer de cette grande place. « Mais, plus « elle était immense et opulente, moins on éprouverait de « difficultés à s'en rendre maître. En la menaçant d'un bom- « bardement, il pouvait se faire qu'on n'évitât pas d'ouvrir la « tranchée; mais cette menace eût agité les riches, effrayé « les âmes timides, et ces dispositions devaient nécessaire- « ment abréger la durée d'un siége. »

Barcelone emportée, les montagnes soumises, la Catalogne était à nous.

Mais, avant tout, il fallait réunir l'effectif que ce projet d'invasion supposait, c'est-à-dire 60,000 hommes d'infanterie et 4,000 de cavalerie. Or, de Perpignan à la Fluvia et sur une ligne qui s'étendait de la Cerdagne à l'embouchure de l'Aude, nous comptions 40,000 fantassins présents sous les armes : ce n'était donc plus que 20,000

(1) C'était par les ports de Palamos et de Quixol que, depuis la prise de Roses, les Espagnols alimentaient leur armée de Catalogne.

qu'il s'agissait de trouver. Mais on pouvait, sans inconvénient, recruter entre Béziers et les bouches du Rhône, parmi les troupes, beaucoup trop nombreuses, qui gardaient cette partie de notre littoral (1), 10,000 baïonnettes; et comme nous avions déjà la moitié de la cavalerie et les deux tiers de l'artillerie de campagne nécessaires, on se bornait à demander : 10,000 soldats d'infanterie, 2,000 chevaux, et 2 batteries d'artillerie légère, puis de la poudre et la moitié des moyens de transport indispensables. Quant au reste, « habitué à « vivre d'expédients, Pérignon comptait sur l'ennemi et fai- « sait fonds sur la Providence qui veille au salut des armées. »

Ainsi, une invasion qu'on n'avait jamais tentée sans le concours d'une escadre ni avec moins de 80,000 hommes, c'était avec 50,000 et la mer contre nous, qu'on voulait l'entreprendre, alors qu'on avait laissé passer le temps d'accomplir de grandes choses avec de faibles moyens. Mais un autre plan de campagne, dont nous avons déjà dit quelques mots, allait croiser en route celui de Pérignon et le renverser de fond en comble.

PLAN DE CAMPAGNE DU COMITÉ. — En effet, à peine le Comité de salut public avait-il reçu la nouvelle de la prise de Roses, qu'impatient de forcer l'Espagne à la paix, il avait arrêté, pour l'ensemble de cette frontière, un plan général de campagne, bien conçu du reste, dans lequel les Pyrénées occidentales devaient seules prendre l'offensive, et les orientales, se borner à des attaques de front, dans l'unique but de retenir sur la Fluvia les défenseurs de la Catalogne. Pérignon se trouvait donc sacrifié; mais comme il n'était général en chef que par intérim, le gouvernement saisit cette occasion de

(1) Des menaces générales de débarquement avaient engagé le Comité à porter une attention toute spéciale sur nos côtes, et celles qui ressortaient de l'armée des Pyrénées orientales étaient en ce moment l'objet d'une vive sollicitude : on y dirigeait de nombreux renforts. Par suite, la défense du golfe de Lyon, à laquelle on ne cessa dès lors de travailler jusqu'à la paix, finit par recevoir une organisation remarquable, que nous détaillerons dans les notes topographiques qui termineront ce volume. Mais cet armement fut inutile, et le littoral de l'Océan était seul réellement menacé. Pérignon semblait du reste le deviner, car il estimait que 3,000 hommes étaient suffisants pour garder la côte de Béziers à Aigues-Mortes.

procéder à une nomination définitive. En conséquence, par décret de la Convention du 13 ventôse (3 mars), le général Schérer, alors commandant de l'armée d'Italie, fut chargé de remplir en Catalogne, à la place de Pérignon, le rôle secondaire qui aurait pu, craignait-on, blesser l'amour-propre du vainqueur de Roses. Cet étrange procédé avait pourtant un autre motif dont nous parlerons plus tard, et qui tenait à la nature des rapports entre Augereau et Pérignon. Quoi qu'il en soit, la sagesse de celui-ci concilia tout; et bien que Schérer dût se faire attendre pendant trois mois, le général déposé, et dont il n'était pas même question d'utiliser ailleurs les talents et les services, s'appliqua loyalement, à profiter de ces trois mois pour frayer la route à son successeur. Ainsi, le Comité n'en fut pas moins *assailli par cette plaintive correspondance*, par ces perpétuelles demandes de secours, toujours si mal accueillies, que lui apportait, depuis deux ans, chaque courrier des Pyrénées. Mais il fallut, pour se conformer au nouveau plan de campagne, garder la défensive; et, par suite, jusqu'au 16 floréal, jour où nous devions être attaqués, il ne sortit de nos cantonnements qu'une petite colonne, qui alla disperser à Llorona, aux sources du Manol, une bande de Soumatens commandés par le curé Salgueda.

LES ESPAGNOLS S'INSTALLENT SUR LA FLUVIA. — Urrutia profita du repos qu'on lui laissait, pour remettre de l'ordre dans son armée et y ranimer l'esprit militaire encore engourdi par les souvenirs de la dernière campagne. Cependant, quand il crut s'apercevoir qu'il était maître de ses soldats, dans les premiers jours de germinal, il quitta ses cantonnements en arrière du col Oriol, et vint prendre sur la Fluvia les positions suivantes :

Au centre, 5 à 6,000 hommes d'infanterie et 1,200 de cavalerie, sous les ordres de la Romana, occupèrent le col Oriol, et 500 miquelets avec 3 pièces de canon, le village de Bascara. A droite, face à notre gauche, 3,000 baïonnettes et 2,000 chevaux, commandés par le général Iturigaray, furent établis autour de la butte de Ventallo; puis, à l'aile opposée, une partie des troupes de Banyolas, la division Vives s'a-

vança jusqu'à Vilert, pour garder le pont d'Esponella. Enfin la division la Cuesta, placée en arrière d'Oriol, à San-Estevan, se tint prête à marcher. Cette première ligne comptait environ 17,000 combattants.

Des forces au moins égales furent installées en seconde ligne, dans une superbe position qui précède au nord le village de Servia où avait été précédemment fixé et où resta le quartier général. Cette seconde ligne couvrait immédiatement Girone et retenait, jusqu'à ce qu'elles fussent assez exercées pour paraître devant l'ennemi, les troupes qui arrivaient de l'intérieur.

Les malheurs qu'avait entraînés pour les siens, dans le cours de cette guerre, l'abus de la fortification de campagne, avaient vivement frappé Urrutia. « Selon lui, c'est parce qu'ils « s'étaient regardés comme invincibles derrière des retran« chements si longuement, si péniblement élaborés, c'est « parce qu'ensuite ils avaient laissé tout faire à la force de ces « retranchements, que les troupes espagnoles y avaient été « forcées ; et alors, elles n'étaient revenues de leur étonne« ment que pour s'abandonner aux excès de la crainte. » Le nouveau général en chef augurait mieux de la valeur du soldat défendant sa vie en rase campagne ; aussi allait-il adopter un système de défense entièrement opposé à celui de son devancier. Toutefois, le successeur de la Union passa d'un excès à l'autre. Ainsi, c'est à peine s'il fit élever quelques batteries au col Oriol, sur ce point capital qu'il fallait défendre à outrance, et par conséquent, munir de tous les moyens de résistance imaginables. Egalement, ayant fait construire au passage de la Fluvia à Bascara, un pont sur pilotis, il se contenta de couvrir ce débouché capital par quelques postes d'avertissement aventurés sur la rive gauche, sans même leur assurer, dans le village en arrière, un réduit retranché.

Les audacieuses et turbulentes allures des Soumatens devaient aller à Urrutia : il en tira tout le parti possible et essaya de les enrégimenter; il parvint du moins à les grouper, d'une part vers les sources du Manol, dans les trois camps de Nostra-Señora del Monte, de Llorona et de Bassa-

goda, et de l'autre, sur la rive gauche de la Fluvia, autour de Banyolas.

Du reste, tous ces changements dans la ligne de bataille des Espagnols, ne modifièrent dans la nôtre que la position de notre gauche qui, de Rimors, s'avança jusqu'aux marais de Vilamacolum ; puis les deux partis rentrèrent dans une immobilité qui dura jusqu'aux premiers jours de floréal.

Cette nouvelle stagnation d'un mois, à la suite d'un mouvement qui rapprochait d'une lieue au moins les deux armées ennemies, on l'attribua généralement à des conférences pour la paix, qui venaient de s'ouvrir à Figuères, entre notre ancien ministre à Madrid, Bourgoing, et le général espagnol Roquesante. Quoi qu'il en soit, la rupture de ces conférences, qui, ainsi que nous l'expliquerons plus loin, n'étaient sérieuses que de notre part, fut immédiatement suivie de la reprise des hostilités.

Ce fut d'abord une série de démonstrations, d'escarmouches insignifiantes. Ainsi, le 5 floréal (24 avril), une colonne de la division Augereau voulant profiter d'un profond rentrant que la Fluvia décrit vers Orfans, essaye de déboucher sur la rive gauche et ne peut y parvenir. Le 6, un détachement de notre centre s'en va insulter le pont de Bascara, est tourné par un bataillon de chasseurs espagnols, et se hâte de regagner Pontos. Le lendemain, 4,000 Français, pour prendre leur revanche, se présentent de nouveau en face de Bascara et lancent à droite et à gauche deux petites colonnes : la première, qui ne peut forcer le passage de la rivière vers Padrets, la seconde, qui réussit à surprendre le poste mal gardé de Calabuig. Enfin, le 9 et le 10, c'est la cavalerie castillane qui escadronne librement sur la rive gauche de la Fluvia et pousse des reconnaissances dans la plaine, jusque sur les hauteurs d'Armadas ; ce qui détermine Pérignon à rappeler à lui le reste des 1,800 chevaux encore cantonnés dans nos provinces de l'intérieur, et que le printemps pouvait déjà nourrir en Catalogne.

Des scènes du même genre se reproduisaient dans les montagnes, et comme là, nos petits postes, éparpillés, avaient à

soutenir tous les jours des luttes inégales, Pérignon les réunit sous les ordres du général Guillaume, leur adjoignit deux bataillons de chasseurs et quelques compagnies de grenadiers, porta ainsi leur effectif à 1,500 baïonnettes; puis il les envoya camper à Sistella, sur le haut Manol.

Cette position détachée avait quelque analogie avec celle d'Augereau à Saint-Laurent, dans la dernière campagne; aussi, tentés par l'isolement et la faiblesse numérique de ce camp volant, les Espagnols résolurent-ils de le cerner et de l'anéantir.

COMBAT DE SISTELLA (16 floréal). — Le Manol, qui descend des hautes montagnes au-dessus de Llorona et coule vers l'est, reçoit à gauche, au nord de Navata, deux affluents presque parallèles entre eux. Le premier a son origine non loin de Saint-Laurent de la Muga, et c'est sur sa rive gauche que s'élève le village de Sistella, dans le prolongement de la ligne de Llers à Palau-Surroca. Le second est cette gorge de Terradas dont il a été si souvent question dans la campagne de 1794, et qui débouche dans le Manol à Vinyonnet. Sistella est à deux lieues de la Fluvia.

Le 16 floréal (5 mai), trois colonnes espagnoles, fortes ensemble d'environ 16,000 combattants, franchirent la Fluvia par les ponts de San-Pescador, de Bascara et d'Esponella. La première, dirigée par le chef d'état-major O-Farril, s'arrêta à une petite distance de la rivière, en face de notre gauche; la seconde, aux ordres du général la Romana, s'avança dans la plaine, de part et d'autre de la grande route, et, arrivée sur la crête du rideau qui court de Pontos à Armadas, elle s'y déploya; enfin, la troisième, commandée par le général Vives, continua son mouvement vers le nord.

Cet ordre en échelons laissait déjà soupçonner le dessein de l'ennemi, quand, des montagnes de Llorona, déboucha une quatrième colonne, un gros régiment de miquelets, qui, s'étendant de suite à gauche, chercha à gagner les derrières de Sistella. Dès lors, plus de doute : c'était à ce camp isolé qu'en voulaient les Espagnols. Et en effet, le général Guillaume se vit bientôt à demi cerné par 8,000 hommes, et

comme il n'en n'avait que 1,500, il prit la sage détermination de se retirer sur le chemin de Vinyonnet.

Augereau, sur ces entrefaites, avait envoyé à deux bataillons de réserve à Llers, l'ordre de se porter, par Palau-Surroca, contre la gauche des miquelets qui tournaient Sistella; puis, de Vinyonnet, il avait jeté sur la droite de Vives, le général Bon, à la tête de deux bataillons de chasseurs.

Cependant Guillaume se repliait avec lenteur et méthode, observant ses adversaires, que les découpures du terrain et l'extension de leur ligne de bataille avaient singulièrement morcelés. Il observait surtout une partie de la colonne de Llorona, qui, acharnée sur ses pas, avait eu l'imprudence de s'engager isolément entre deux profonds ravins; et il épiait le moment de faire sur elle volte-face, quand une vive fusillade éclate soudain à droite et à gauche, et lui annonce qu'il est secouru. Alors il se retourne, et lance sa troupe sur le détachement qu'il guettait, et qui ne peut recevoir de secours d'aucun côté. La rapidité de ce retour offensif est telle, qu'un jeune tambour a peine à garder son rang : le général l'aperçoit, court à lui, s'empare de sa caisse, et, pour ajouter à l'élan des siens, il bat lui-même la charge. Les miquelets sont rompus et refoulés jusqu'à Estrella, à moitié chemin de Llorona.

Ceux qui s'étaient écartés à gauche pour tourner Sistella, eurent le même sort : les deux bataillons de réserve, le 1er de la Montagne et le 1er des Vengeurs, qui les avaient abordés, achevèrent de les rejeter hors ligne de retraite, et les poursuivirent la baïonnette dans les reins, jusqu'à Terradas. Une panique affreuse s'était emparée des fuyards, au point que, pour échapper à nos soldats, ces malheureux paysans couraient éperdus dans toutes les directions, ou se blottissaient dans les buissons, dans toutes les cavités du sol; on en tua même sur des arbres. Leur colonel, Francisco Blanco, resta sur place.

De son côté, Bon repoussa Vives jusqu'au delà de Navata, et le bataillon de Valence, que le général espagnol sacrifia à Cabanellas pour arrêter nos chasseurs, n'aurait pas suffi à assurer sa retraite, si elle n'avait été naturellement protégée

par la bonne attitude de la Romana, qui, après s'être maintenu longtemps à Pontos, regagna la Fluvia dans un ordre parfait.

La colonne d'O-Farril n'avait point provoqué notre gauche qu'elle était chargée de contenir: élle repassa tranquillement la rivière, dont elle ne s'était guère écartée.

C'était donc au général Guillaume que revenait l'honneur de la journée, et il ne l'avait pas acheté cher, car c'est à peine s'il avait 50 hommes hors de combat, dont 15 morts seulement. Il estima que l'ennemi avait dû perdre, tant tués que blessés, 800 hommes.

COMBAT DE BASCARA (17 floréal).— Le lendemain, Pérignon prit à son tour l'offensive, autant pour ôter aux Espagnols l'envie de nous prévenir une seconde fois, que pour découvrir quels changements survenus dans leurs forces ou dans leurs positions, avaient pu les rendre tout à coup si audacieux. A en juger, en effet, par ses dispositions, le général républicain n'avait en vue qu'une simple reconnaissance; car, au lieu de faire converger ses efforts vers un but quelconque, il allait les disséminer sur tout sa ligne. C'étaient donc trois combats partiels, sans liaison, sans ensemble, que nos trois divisions allaient engager isolément, chacune devant elle.

ATTAQUE DU CENTRE. — La division du centre fournit la colonne principale, qui se composait des brigades Point et Rougé, environ 4,000 combattants, savoir : 3,600 hommes d'infanterie, formant 10 bataillons, 200 hussards conduits par le chef de brigade Bougon, et deux compagnies d'artillerie à cheval. Cette colonne, dont le général en chef se réserva le commandement, suivit la grande route, et, à 5 heures du matin, elle débouchait sur la Fluvia.

La rive droite était surveillée, plutôt que défendue, par un mince cordon de troupes légères, et 250 chevaux qui occupaient une petite plaine en aval de Bascara. Pérignon alors résolut de forcer le passage. En conséquence, il ordonna : à la brigade Point, de se déployer sur la rive gauche pour la garder, et de mettre en batterie, sur son front, quatre obusiers desti-

nés à ébranler la cavalerie espagnole ; puis, à la brigade Rougé, brigade de chasseurs, de former deux colonnes et de franchir la rivière à droite et à gauche de Bascara, de manière à éviter les feux de ce poste ; enfin au colonel Bougon, d'aborder les escadrons ennemis, dès qu'ils commenceraient à flotter sous les obus du général Point.

Les troupes d'avant-garde qui bordaient la rive droite, avaient ordre, à la première attaque sérieuse, de se replier sous le col Oriol. Et en effet, après avoir échangé avec nous quelques coups de fusil, elles obéirent à leurs instructions, sauf quelques tirailleurs attardés, qui se jetèrent dans Bascara. Ce bourg, qui était à peine barricadé, fut aussitôt investi et enlevé par nos chasseurs; et comme notre colonne de gauche, qui avait marché droit sur Calabuig, était également maîtresse de ce village, la brigade Rougé n'eut, pour se former en bataille, qu'à s'étendre entre ces points. Quant au colonel Bougon, entraîné par un excès d'ardeur, il continuait à poursuivre l'ennemi en retraite.

Cette retraite avait été convenue pour nous attirer sous le col Oriol, où le général Urrutia avait massé son centre : l'infanterie sur les crêtes, l'artillerie à mi-côte, et la cavalerie au pied des hauteurs.

Le colonel Bougon donna dans le piége ; car, à force de pousser en avant, il tomba tout à coup sous le feu d'une batterie de six pièces, et en face de cinq à six cents cavaliers qui se précipitent sur lui et le font reculer jusqu'à Bascara. Rougé s'avance pour soutenir nos hussards. Mais l'infanterie du col Oriol vient aussi d'accourir sur le champ de bataille, et, pendant qu'un gros détachement marche sur Calabuig, le régiment des volontaires de la Couronne prend, en dehors et à l'ouest de Bascara, une position menaçante. Alors, voyant ses deux ailes compromises, Pérignon ordonne à son lieutenant de repasser la Fluvia. Devant une nombreuse cavalerie, ce mouvement rétrograde avait ses dangers; cependant, grâce à l'artillerie de la rive gauche, il s'effectua avec assez d'ordre pour que nos chasseurs pussent ramener 30 prisonniers et 30 chevaux qu'ils avaient trouvés à Bascara.

ATTAQUE DE DROITE. — Sur ces entrefaites, Augereau se contentait d'envoyer le général Beyrand, avec 2,000 fantassins, 200 chevaux et une compagnie d'artillerie, garnir les hauteurs de Crespia, comme pour menaccr le pont d'Esponella ; manœuvre à laquelle le général Vives répondait en se déployant sur les crêtes en arrière du pont, et en lançant sa cavalerie sur la rive gauche. Pendant quatre heures, on se borna, de part et d'autre, à des coups de canon perdus et à quelques évolutions de cavalerie. Enfin Beyrand, entraîné par le mouvement rétrograde de Pérignon, se retire dans la direction d'Espinavesa. Il est suivi par la cavalerie espagnole ; mais il s'arrête, et disssimule dans un fourré deux pièces chargées à mitraille, qui calment bientôt l'ardeur de ceux qui le serrent de trop près. Cependant, arrivé au bord du ravin qui le séparait d'Espinavesa, il voit tout à coup la rive opposée se couvrir de baïonnettes ennemies. C'était la Romana qui, du camp de Vilet, à la faveur d'un bois et d'un lacet de la Fluvia, a traversé cette rivière et envahi le village d'Espinavesa, d'où il débouche pour couper la retraite à notre colonne. D'autre part, les troupes espagnoles postées à Bezalu, descendent le long de la Fluvia sur nos derrières; car, à la nouvelle de la retraite de notre centre, toute la gauche des Espagnols s'est mise en mouvement. Beyrand est donc enveloppé et contraint de faire face de tous côtés; mais le péril doublant son audace et ses forces, il s'ouvre un passage et regagne le point d'où il était parti.

ATTAQUE DE GAUCHE. — Notre division de gauche n'avait pas mieux appuyé l'attaque centrale. En effet, à peine la brigade Banel, 2,000 hommes d'infanterie et 260 chevaux, avait-elle traversé la Fluvia à San-Pescador, et s'était-elle emparée d'Armenteras, village assis au débouché du pont dont San-Pescador occupe l'entrée, que deux colonnes de hussards espagnols, 1,000 chevaux environ, avaient sauté, en amont et en aval de San-Pescador, sur la rive gauche et nous avaient ainsi obligés à la regagner bien vite Toutefois, la bonne position que Banel sut prendre sur un terrain accidenté, entre la rivière et Vilamacolum, lui avait

permis de tenir tête à cette cavalerie qui s'obstinait à le suivre. Cependant, à l'arrivée du régiment de la Reine, dont le colonel, un des défenseurs de Roses, se fit tuer là, notre brigade dut céder le terrain, après cinq heures de manœuvres et de charges repoussées.

SUITE DE CES DEUX COMBATS. — « Notre principale intention, dit le rapport général de cette journée, était de con« naître parfaitement quelle position avait l'ennemi, et l'on « s'en était solidement assuré. On avait acquis de plus la « conviction que, malgré l'accroissement de leur effectif, « malgré leur position concentrée, malgré les efforts de leur « chef pour corriger un système de tactique inactive pour un « système agissant, les Espagnols n'en étaient ni plus entre« prenants, ni même plus rassurés. » Nous pouvions constater, en effet, que le général Urrutia, provoqué par des fractions éparses de nos trois divisions, mais paralysé sans doute par le souvenir des échecs de son prédécesseur, n'avait pas su se servir de la masse centrale qu'il avait en main au col Oriol, pour écraser notre gauche, après l'avoir acculée à la mer. Mais c'était là tout ce dont nous avions pu nous assurer solidement; et si la Fluvia n'était pas défendue avec toute la vigueur et l'intelligence qu'eussent déployées un général plus habile et des troupes mieux remises de leurs récentes défaites, il fallait convenir que cette ligne, qui nous arrêtait depuis quatre mois, était encore plus faiblement attaquée. En un mot, si, malgré d'incontestables progrès, on pouvait reconnaître encore les vaincus de la dernière campagne, on n'en reconnaissait plus les vainqueurs. Au reste, de part et d'autre l'ardeur allait en s'éteignant, on sentait que la paix était imminente, « et ce qui préoccupait avant tout les deux armées rivales, c'était d'observer, dans l'initiative des attaques, une sorte de tour chevaleresque. » Or, comme les Espagnols nous avaient prévenus le 16 et que nous les avions devancés le 17, les deux partis rentrèrent, dès le lendemain, dans une inaction qui dura vingt jours, et dont le hasard seul, l'explosion accidentelle d'un magasin à poudre, les fit sortir.

COMBAT DE PONTOS. — Un magasin à poudre de la citadelle de Roses venait, en sautant, de renverser la face et le flanc gauches du bastion qui regarde la ville (1); et cet accident ayant déterminé une division de l'escadre espagnole, en croisière dans ces parages, à s'approcher de la place pour la surprendre, ou sinon, pour couler nos deux frégates, *la Boudeuse* et *la Courageuse*, alors mouillées dans le port, le 6 prairial (25 mai), à six heures du soir, la vigie du Bouton signala une escadrille au pavillon castillan : deux vaisseaux, trois frégates et 18 chaloupes ou bombardes, qui envahirent bientôt la rade et nous saluèrent, en arrivant, de quelques bordées.

Ce fut ce canon, qu'on avait entendu de notre quartier général, qui alluma à terre un violent combat.

Pérignon, en effet, pensant qu'une entreprise de la marine espagnole pouvait être le prélude de quelque attaque combinée avec l'armée de terre, jugea prudent de ravir à Urrutia l'avantage de l'initiative, et mit aussitôt en mouvement ses trois divisions.

Le combat de Sistella lui avait révélé la force de la belle position de Pontos, et l'affaire du lendemain lui suggéra l'idée de s'en faire un champ de bataille, c'est-à-dire d'y attirer les Espagnols, comme eux avaient cherché, le 17 floréal, à nous attirer sous le col Oriol. En conséquence, le général en chef envoya Augereau occuper Pontos, et son centre provoquer l'ennemi en face de Bascara, tandis que la division Sauret recevait l'ordre de menacer isolément, à hauteur de Vilamacolum, les passages de la basse Fluvia, afin de paralyser les troupes qui formaient dans cette partie la droite de l'armée espagnole.

Le canon de Roses, qui reprit à quatre heures du matin, donna le signal de l'engagement, et une batterie de position que nous venions d'établir non loin de la grande route, sur l'éminence de Sainte-Anne, ouvrit le feu contre Calabuig et

(1) Cette brèche, qui n'était pas encore relevée lors du siége de 1808, fut la cause déterminante de notre attaque sur le front correspondant, attaque qui entraîna la prise de la place.

Bascara. Sur-le-champ, pour nous répondre, les Espagnols firent avancer aux abords du gué d'Arenys, un peu en aval de Bascara, plusieurs pièces de gros calibre et quelques bataillons d'abord, puis successivement toute leur avant-garde, aux ordres du général Arias.

Le gué d'Arenys débordait légèrement notre centre. Celui-ci alors, comme s'il craignait d'être tourné, rétrograda, conformément à ses instructions, sur les hauteurs d'Armadas qui font suite à celles de Pontos; en sorte que notre ligne de bataille s'étendit bientôt sur le terrain où Pérignon voulait amener son adversaire. Mais la partie fut acceptée plus franchement que l'on ne comptait.

Par une subite et vigoureuse résolution, en effet, Urrutia lance, d'une part sur Armadas, son avant-garde, sa cavalerie, ses troupes du col Oriol, une partie même de sa droite; et de l'autre sur Pontos, les deux divisions Vives et la Romana. En même temps, trois escadrons de hussards et cinq compagnies d'infanterie légère, traversant la Fluvia sur deux points, au gué de Vilaroban et au-dessous d'Armenteras, allaient faire échec à notre aile gauche et la retenir dans son isolement.

Par cette manœuvre, l'armée française se trouvait coupée en deux, assaillie par des forces supérieures, et en prise à une nombreuse cavalerie qui, pour la première fois, traînait à sa suite de l'artillerie à cheval, tout récemment organisée à l'instar de la nôtre. Aussi fallut-il, pour nous tirer de ce mauvais pas, déployer des efforts inouïs et faire donner jusqu'à nos dernières réserves.

La division Sauret, qui était la plus engagée, rétrograda la première; puis, après trois heures de lutte acharnée, notre retraite continua de gauche à droite; enfin, vers midi, Augereau, après avoir un moment soutenu seul à Pontos l'assaut de plus de 11,000 combattants, se retira le dernier, et dans une attitude qui ôta à l'ennemi l'envie de le reconduire.

Pérignon avait commis deux fautes graves : la faute d'abandonner le terrain accidenté à l'ouest de la grande

route, pour aller, dans une plaine découverte, affronter un ennemi qui avait l'avantage du nombre et surtout d'une arme qui a besoin d'espace pour agir; la seconde faute, la première une fois commise, de n'avoir point rapproché sa troisième division du champ de bataille qu'il avait bien ou mal choisi. Mais Urrutia ne profita qu'à demi de cette double imprudence; car qui sait ce qu'il serait advenu, si, au lieu de perdre son temps à nous débusquer d'une position dont la conquête devait être vigoureusement disputée et n'avait pour lui aucune importance, le général espagnol, se bornant à masquer notre ligne de Pontos à Armadas, eût réservé la masse de ses forces pour accabler notre gauche, la culbuter dans la mer, et se frayer ainsi le chemin de Roses, dont la citadelle était ouverte et, en ce moment même, canonnée par plus de 50 bouches à feu?

En effet, l'escadre qui s'était présentée devant Roses le 6 au soir, après avoir passé la nuit à prendre son ordre de combat, c'est-à-dire à embosser et à ranger ses 18 chaloupes en avant et à gauche de ses cinq bâtiments de haut-bord, l'escadre espagnole avait, dès la pointe du jour, comme nous l'avons dit, recommencé son feu qu'elle avait d'abord concentré sur nos deux frégates. Mais le front de mer de la citadelle et les batteries du Bouton l'avaient bientôt contrainte à diviser tellement ses coups, que, lorsque après une canonnade continue de 16 heures elle leva l'ancre, c'est à peine si *la Boudeuse* avait quelques avaries insignifiantes dans ses agrès, et dans son équipage, un matelot de moins et deux blessés; *la Courageuse* était intacte, et à terre, dans nos batteries, nous n'avions qu'un homme tué (1).

Quant aux pertes des deux partis sur les bords de la Fluvia, celles des Espagnols, disent vaguement nos rapports, étaient grandes, et les nôtres, naturellement, peu considérables.

(1) Cette tentative contre Roses fut renouvelée le 21 messidor, et eut le même sort.

# CHAPITRE III.

## SCHÉRER GÉNÉRAL EN CHEF.

**Lettre du représentant Delbrel au Comité de salut public, touchant la rivalité et le mérite comparé de Pérignon et d'Augereau. — Noble attitude de Pérignon à la nouvelle de son remplacement. — Triste situation de l'armée française. — Elle est vivement agitée par les passions politiques. — Schérer, néanmoins, propose au Comité un plan pour envahir la Catalogne. — Détail de ce plan. — Réponse du Comité. — Un fourrage amène une bataille.**

On se rappelle dans quelles circonstances Pérignon avait été nommé, à titre provisoire, général en chef de l'armée des Pyrénées orientales : c'était au milieu de la bataille du 27 brumaire et au moment de la mort de Dugommier, que le représentant Delbrel avait confié au commandant de la division du centre qu'il avait sous la main, le sort de la lutte encore incertaine qui était engagée. Au reste, le député conventionnel, pour mettre sa responsabilité à couvert, s'était empressé, dès le lendemain, de faire connaître au Comité de salut public les motifs de son choix. Voici en quels termes il s'exprimait :

« Ce qui m'a le plus déterminé à choisir Pérignon, c'est « qu'il était, en ce moment, le plus à portée de diriger et de « soutenir, à l'instant même, toutes les opérations, puisqu'il « était au centre de tout avec des forces considérables.

« Après cette explication, au moment où vous allez fixer « définitivement votre choix, je dois vous faire quelques ob- « servations confidentielles. Il m'a paru que Pérignon n'était « pas bien avec le général Dugommier. Le général Augereau, « qui était au contraire assez d'accord avec Dugommier, ne « paraît pas bien avec Pérignon. Je crois que cette pe- « tite mésintelligence ne nuira pas au succès de l'attaque de

« demain ; mais, pour l'avenir, je craindrais de tenir ces deux « généraux dans la même armée, en donnant le commandement en chef à l'un ou à l'autre. Je n'ai contre eux rien de « positif à dire ; je crois à leur patriotisme et à leur valeur. « Mais nous devons, nous, quand il s'agit de la chose publi- « que, nous prémunir contre tous les froissements qui pour- « raient résulter des petites passions dont si peu d'hommes « sont exempts.

« Augereau, dans sa division, commandant à des hommes « qui sont les plus braves de la république et qui ont con- « fiance en lui, Augereau, soldat et général intrépide, fera « toujours ici des merveilles. Je ne connais pas ses talents « militaires ; s'ils égalent son audace, il est bien fait pour « commander en chef. Mais alors il conviendrait d'envoyer « Pérignon dans une autre armée.

« D'un autre côté, Pérignon a, dit-on, des connaissances « militaires peut-être plus qu'Augereau, pour commander en « chef; mais alors il conviendrait d'employer Augereau ail- « leurs, et c'est ce que je ne conseillerai jamais à raison de « l'importance de la division qu'il commande, et de la con- « fiance que cette division lui a si justement accordée.

« Le meilleur parti serait peut-être d'envoyer d'ailleurs un « bon général pour commander en chef, et de laisser Péri- « gnon et Augereau, chacun dans son grade, commandants « de division. Enfin, je laisse le tout à votre sagesse. »

Il faut dire, à la louange de ces généraux, que, du jour où l'un des deux fut élevé, bien que temporairement, au premier poste, toute apparence de rivalité disparut. Toutefois, des ménagements extrêmes que le chef s'imposait dans la transmission de ses moindres ordres, et de l'excessive rigueur que le subordonné affectait dans l'exécution, il résultait une gêne réciproque, et même, pour le bien du service, un inconvénient assez grave. En effet, le général commandant ne pouvait compter que sur l'exécution littérale de ses instructions; or, comme celles-ci étaient applicables à un théâtre de guerre fort accidenté, où, par suite, surgissaient à chaque pas des obstacles, des accidents imprévus, ces ins-

tructions, qui ne pouvaient être des consignes, se trouvaient souvent en défaut. Néanmoins, dans ces occurrences, le héros des mémorables journées de brumaire, si fécond pourtant en inspirations soudaines, s'abstenait de prendre aucune initiative.

Le Comité avait donc eu parfaitement raison d'appeler au commandement de l'armée des Pyrénées orientales un général étranger à cette frontière. Mais rien n'expliquait le laconisme brutal du décret du 13 ventôse, qui, en nommant Schérer à la place de Pérignon, laissait sans compensation, sans récompense, le général auquel la république devait la conquête de Figuères et de Roses.

Quoi qu'il en soit, l'ingratitude du gouvernement mit cette fois en lumière la candeur d'une noble et belle âme, et éleva plus haut, dans l'estime publique, le général révoqué, que n'eût fait la plus éclatante rémunération décernée aux services qu'on oubliait. Au reste, ce qui en dira plus que nos éloges, c'est Pérignon lui-même, dans une lettre qu'il adressait, le 14 germinal (3 avril), à son ami le représentant Lacombe Saint-Michel, en réponse à des condoléances sur le décret du 13 ventôse : « Comptez sur la solidité des senti-« ments que j'ai voués à la république. J'attends le général « Schérer. Je lui ferai part des connaissances que j'ai pu ac-« quérir dans les localités : je lui parlerai comme à un autre « moi-même. Le Comité n'aurait pas dû me laisser le com-« mandement de l'armée. Il existe un principe qui doit tou-« jours être présent : c'est de ne jamais remplacer un géné-« ral en chef par un général de la même armée. Les raisons « de cela se présentent en foule.

« Il m'est revenu que, dans la nouvelle organisation, on « me destinait l'avant-garde. Ce serait mal vu, parce que cet « arrangement déplacerait le général Augereau; il a servi « avec trop de distinction pour la (*l'avant-garde*) priver de « lui et le priver d'elle. Ce qui me convient, c'est la réserve. « Je puis l'obtenir sans désobliger personne, puisqu'elle n'est « commandée par aucun général de mon grade. Je vous « avoue naïvement que je serais flatté d'être employé là, et

« voici ma raison : j'ai commandé l'avant-garde, le corps de « bataille, l'armée; le bonheur m'a suivi partout, et, si l'oc- « casion s'en présentait, je voudrais me mesurer avec l'en- « nemi à la tête d'une réserve. Au surplus, qu'on ne s'in- « quiète pas de ma personne : à quelque part que je sois « employé, ma place fût-elle la dernière, je serai toujours « content et je m'efforcerai qu'on le soit de moi. » Touchantes et admirables paroles! car elles étaient sincères, et la preuve, c'était la conduite du général pendant les trois mois qu'il avait attendu son successeur.

Schérer, sur lequel le Comité avait laissé tomber son choix, s'était bien conduit à la tête d'une division de l'armée de Sambre-et-Meuse; mais à l'armée d'Italie, comme général en chef, il n'avait pas fait preuve de capacité. Il arriva à Figuères deux jours après le combat de Pontos, le 10 prairial (29 mai), et le 12, il entra en fonction.

C'était pour la quatorzième fois, depuis deux ans, que le commandement changeait de mains aux Pyrénées orientales !

Ces mutations correspondaient assez généralement aux situations les plus affligeantes de l'armée, et la revue par laquelle débuta Schérer fut une nouvelle preuve de cette triste coïncidence; car, aux misères habituelles qu'elle étala, aux plaies qui ne cicatrisaient plus dans ces camps délaissés, à la famine, à la désertion, au typhus, à la peste de retour avec les chaleurs dans les marais de l'Ampurdan, étaient venues se joindre les passions politiques.

Trop éloignée du théâtre de nos discordes civiles, et jusqu'ici d'ailleurs, trop occupée de ses rudes et nobles travaux, l'armée des Pyrénées orientales n'avait pris qu'une bien faible part au mouvement de l'opinion qui avait préparé et accompli les événements du 9 thermidor; en sorte que ses sympathies politiques étaient restées, en 1795, ce qu'étaient celles de nos volontaires méridionaux quand ils partaient pour la frontière, dans les plus sombres jours de 1793. Aussi, avec quelle avidité, quelles surprises, quelles colères, ces anciennes recrues de la levée en masse, mainte-

nant condamnées à un désœuvrement sans gloire, aigries par des souffrances dont elles cherchaient à s'expliquer les causes, dévoraient les journaux, les libelles, les lettres, dont leurs camps étaient inondés ! Car des mains perfides, s'acharnant à irriter des passions plus aveugles que coupables, semaient partout et sous toutes les formes, des écrits subversifs qui commentaient avec une égale frénésie et les récriminations, les cris de détresse des vaincus, et les insultes, les menaces, les violences du parti vainqueur. « Toutes les prisons de la ré« publique, s'écriaient les uns, regorgent de patriotes, de « généreuses victimes qu'il faut sauver ! » — « Ce qu'il faut, « répondaient les autres, c'est exterminer tous ces buveurs de « sang ! » Mais les soupçons, les haines contre le nouvel ordre de choses, dominaient. L'armée manquait-elle de pain, les assignats continuaient-ils à s'avilir ? c'était la Convention, vendue au royalisme, qui se livrait à de secrètes et odieuses manœuvres. Des troubles éclataient-ils à Toulon ? la place était déjà livrée aux Anglais et notre escadre aux flammes. Les généraux, les chefs auxquels on avait voué le plus de respect et d'attachement, étaient, disait-on encore, signalés à la vindicte des réactionnaires, et l'on nommait, ou couvrait d'outrages les prétendus auteurs de ces lâches dénonciations. Les têtes s'échauffaient donc, et déjà des pétitions, des adresses, avant-courrières habituelles de la révolte, se couvraient de signatures.

Le représentant Goupilleau s'efforçait de calmer l'orage prêt à éclater ; « mais il était embarrassant pour lui, écri« vait-il au Comité, de ménager tellement les esprits, qu'en y « laissant la chaleur du civisme, il les guérît d'une fermenta« tion qui nuisait aux effets de cette vertu. » Il ramena toutefois les plus exaltés, et il y parvint, avoue-t-il, « sans coup « d'autorité, par des raisonnements simples, franchise qui « réussit mieux que les raisonnements abstraits et scolas« tiques. »

C'était pourtant à de tels moyens qu'il nous fallait descendre, non pour rétablir la discipline, puisqu'on raisonnait avec elle, mais pour en sauver au moins les apparences. En-

core était-il impossible de comprimer certaines manifestations qui se rattachaient, non-seulement à des regrets dont le temps et la raison allaient faire justice, mais quelquefois, par malheur, à de beaux souvenirs pieusement conservés. Ainsi, rien ne saurait peindre la douloureuse émotion que nos soldats laissèrent éclater quand ils apprirent le sort affreux de l'infortuné Soubrany, porté mourant sur l'échafaud; Soubrany, leur glorieux compagnon de la dernière campagne, Soubrany, qui, partout où l'on s'était battu, avait si libéralement mêlé son sang au leur, ce sang dont les dernières gouttes venaient d'être épuisées par la main du bourreau (1)! C'en était fait: la contre-révolution triomphait, et, des Pyrénées, le 1er prairial apparaissait comme le dernier jour de cette liberté qui avait coûté tant d'héroïques, tant d'inutiles sacrifices!

PROJETS DE SCHÉRER. — Telles étaient, à l'arrivée du nouveau général en chef, les misères et la situation morale de l'armée. Quant à son effectif, c'est à peine si, grâce à quelques mesures sévères remises en vigueur dans les départements qui recrutaient cette frontière, on était parvenu à le maintenir, depuis trois mois, à 35,000 hommes tout compris, le littoral et les garnisons depuis les sources de l'Aude jusqu'aux montagnes de la Sègre. Néanmoins Schérer osa proposer, comme son prédécesseur, l'invasion de la Catalogne. Son plan était, à quelques modifications près, celui de Pérignon.

Il débutait toutefois par une idée qui lui appartenait et qui n'en était pas plus heureuse : l'idée de barrer la plaine de l'Ampurdan par un retranchement qui devait courir sans interruption de Rimors à Alfa, et reprendre de l'autre côté de la route, jusqu'à Vinyonnet. Cette ligne terminée, Schérer consacrait à sa défense 2,000 hommes ; il en laissait autant à Figuères, autant à Roses ou sur la côte espagnole,

(1) « La plaie de Soubrany était au côté droit, et il était tout ensanglanté. Le sang qu'il avait perdu lui avait ôté toutes ses forces ; il était entièrement étendu dans la charrette. Il disait : *Laissez-moi mourir !* On a été obligé de le porter sur l'échafaud. » (*Moniteur* du 4 messidor an III.)

3,000 sur la côte française jusqu'à Aigues-Mortes, 1,000 à Perpignan, 1,600 entre Bellegarde et Pratz de Mollo, enfin 2,000 pour occuper Mont-Louis et la Cerdagne conquise : total, 13,600 hommes à déduire de 35,000. Restaient donc 21,400 combattants disponibles, lesquels étaient partagés en quatre divisions actives : trois en Ampurdan et une en Cerdagne.

Les trois divisions de l'Ampurdan, après avoir achevé la ligne de défense de cette plaine, se retiraient sur les collines qui s'étendent de Figuères à Sistella, pour y respirer un air moins impur que l'air pestilentiel des marais dont elles étaient entourées; puis elles attendaient ainsi les renforts que Schérèr avait demandés pour l'exécution de ses projets ultérieurs.

Ces renforts, c'étaient : 25,000 hommes d'infanterie, 2,000 de cavalerie, le complément de 4 batteries légères, 40 bouches à feu de siége, 10,000 chevaux de trait, enfin 600 milliers de poudre. Ces 27,000 soldats, ajoutés aux 21,000 de nos quatre divisions actives, portaient l'armée expéditionnaire à 48,000 combattants.

Cela posé, 10,000 hommes de la division de Cerdagne, supposée complétée à 12,000, gagnaient les sources du Ter, descendaient cette vallée jusqu'à Ripoll, chassaient les Soumatens de toutes leurs positions, remontaient vers Olot, dispersaient également les bandes qui infestaient ces parages, et venaient alors appuyer à droite les deux divisions du centre.

Ces deux divisions, chacune de 10,000 combattants aussi, débouchaient simultanément, l'une de Bezalu, l'autre de Bascara, sur Banyolas ; puis, ce camp emporté, elles s'avançaient sur Girone. C'est dans ce dernier trajet que la division de Cerdagne opérait sa jonction.

Cependant un corps de 18,000 hommes, dont 3,000 de cavalerie, eût suivi la grande route et manœuvré de manière à acculer les défenseurs du col Oriol sur nos trois divisions en marche pour Girone. Schérer ne doutait pas que l'ennemi ne fût ainsi contraint, ou de livrer une bataille qu'il devait

perdre, ou de battre en retraite jusqu'aux montagnes de l'Aragon.

Alors il attaquait Girone. Cette forteresse emportée, il y laissait 8,000 hommes, et avec les 40,000 autres, il se décidait suivant les circonstances, soit à poursuivre l'armée battue ou dispersée, soit à marcher sur Barcelone. Quoi qu'il en soit, il devait tout faire pour empêcher que les débris de cette armée ne se jetassent dans la grande place dont il convoitait les portes; car le bombardement de Barcelone ne pouvait aboutir, qu'autant que la population de cette riche cité continuerait à dominer la garnison.

Le Comité répondit à Schérer : « Qu'il avait renoncé aux « vastes projets sur cette frontière; que si lui, général, avec « les moyens dont il disposait actuellement, il était sûr de « battre les Espagnols et de les forcer à la paix, il était au- « torisé à engager la partie ; qu'on ne lui prescrivait qu'une « seule chose : ne rien livrer au hasard. »

C'était lui prescrire d'attendre, l'arme au bras, que l'Espagne se décidât à la paix. Mais il fallait vivre en attendant, et le cruel besoin fut plus impérieux que le Comité. En effet, ne voyant plus, pour nourrir ses soldats affamés, d'autres ressources que les blés au milieu desquels les Espagnols, régulièrement alimentés par leurs magasins, campaient sans y toucher, Schérer voulut s'emparer de la riche moisson qui achevait de mûrir sur la rive droite de la basse Fluvia, qu'on appelle le petit Ampurdan, et ce fourrage amena une bataille.

---

# CHAPITRE IV.

## BATAILLE DE LA FLUVIA.

Quatre colonnes françaises prennent position sur la Fluvia, pour effectuer et couvrir un grand fourrage. — Urrutia, croyant à une bataille, met en mouvement toute son armée. — Il pousse sur nos deux ailes une double reconnaissance qui lui inspire une résolution vigoureuse. — Combat d'Espinavesa et beau fait d'armes du général Bon. — Combat de Pontos. — Situation critique de notre colonne du centre et retraite du général Beyrand. — Augereau reprend l'offensive.—Combat d'Armadas.— Les Espagnols se replient, et notre fourrage s'effectue. — Chaque parti s'attribue la victoire. — Détresse de l'armée française; elle est condamnée à l'inaction. — Pour la soustraire à l'air empoisonné de la plaine, Schérer se dispose à l'établir dans les montagnes, en quartiers de rafraîchissement. — Mais il veut d'abord barrer la plaine qu'il abandonne par un long retranchement de campagne, et ces travaux engendrent une épidémie affreuse qui met le comble aux misères de nos soldats.

DISPOSITIONS DES FRANÇAIS. — Pour exécuter un fourrage dans le petit Ampurdan, il fallait forcer l'aile droite de l'armée espagnole : cette tâche fut confiée à notre division du centre qui était passée sous le commandement du général Hacquin. La division de gauche (Sauret était malade) restait en réserve pour appuyer au besoin nos fourrageurs, et Augereau, qui avait toujours les missions périlleuses, devait masquer et contenir, avec la seule division de droite, les deux tiers de la ligne ennemie. Le jour fixé par Schérer était le 26 prairial (15 juin).

En conséquence, dans la soirée du 25, quatre colonnes sortirent de nos cantonnements et se portèrent sur les bords de la Fluvia, où, avant la fin de la nuit, elles occupaient les positions qui leur avaient été assignées d'avance.

La première, la colonne de gauche, spécialement chargée du fourrage, comptait 1,500 fantassins, 300 hussards et 4

bouches à feu, aux ordres du général Rougé. Elle se déploya entre San-Pescador et un bois qui s'étend au-dessus et au nord de Torruella. Le village de San-Pescador, ainsi que le bois de Torruella, furent occupés par des détachements d'élite, et les hussards se formèrent en avant de Vilamacolum, à droite et en arrière du bois.

La seconde colonne était séparée de la première par une distance de deux kilomètres. Son chef, le général Banel, qui conduisait 1,600 fusiliers, 100 chevaux et 4 pièces de 4, vint couronner le plateau en avant de San-Tomas et les hauteurs boisées au nord-ouest de San-Miquel.

Rougé et Banel obéissaient au général divisionnaire Hacquin, qui disposait en outre des brigades Point et Guillot, et de 600 chevaux. Cette réserve, de 4,000 hommes, était rangée sur trois lignes : la première, cinq bataillons, général Point, touchant et débordant à droite Vilamacolum; la troisième, quatre bataillons, général Guillot, à deux portées de fusil en arrière et à gauche de la précédente; enfin la cavalerie, dans l'intervalle. Cette dernière était sous la main du général de division Dugua.

Nos deux autres colonnes, fournies par la division de droite, devaient à elles seules faire face au centre et à la gauche de l'ennemi. C'étaient les deux brigades Beyrand et Bon. Le général Beyrand, qui avait sous ses ordres 1,800 hommes d'infanterie, 100 de cavalerie et 4 pièces d'artillerie légère, prit position sur les hauteurs de Pontos; et Bon, avec 1,000 chasseurs à pied et 100 à cheval, s'établit au puig de las Forcas qui s'élève, entouré de bois, en arrière et à droite d'Espinavesa. Enfin Augereau, avec le reste de sa division campée sous Figuères, se tenait prêt à soutenir ses deux lieutenants.

LES ESPAGNOLS TATENT NOS DEUX AILES. — Surpris et s'imaginant que nous venions l'attaquer avec toutes nos forces, Urrutia mit de suite en mouvement son armée tout entière, et la déploya sur les éminences de la rive droite, depuis Armenteras en face de San-Pescador, jusqu'au delà de Vilert qui regarde Espinavesa; puis il attendit un moment la détermination que nous allions prendre. Mais comme,

étonnés à notre tour d'un déploiement qui annonçait une bataille, nous restions immobiles, le général espagnol, pour s'éclairer, ordonna à ses deux ailes de pousser sur les nôtres une double reconnaissance.

Aussi, vers huit heures du matin, étions-nous brusquement attaqués à droite et à gauche.

A gauche, sous la protection d'une infanterie nombreuse et de plusieurs batteries de position, qui viennent border la rive droite de la Fluvia, 1,000 à 1,200 cavaliers ennemis, accompagnés d'une troupe de voltigeurs, franchissent le torrent en deux colonnes : la première, entre San-Miquel et San-Tomas, à hauteur du général Banel ; la seconde, à 500 mètres en amont de Torruella, face aux hussards du général Rougé.

Banel, qui occupait une position excellente, repoussa facilement quelques escadrons qui ne venaient point engager une lutte sérieuse ; mais il n'en fut pas de même du côté de Torruella.

Sur ce point pourtant, la cavalerie espagnole n'avait pas plutôt pris pied sur la rive gauche, que les voltigeurs qui la flanquaient à son passage s'étaient repliés sur la rive droite ; et cette cavalerie elle-même, qui, à peine formée en bataille, avait été assaillie par la nôtre et fusillée à bout portant par les carabiniers de la 8e légère embusqués dans le bois de Torruella, cette cavalerie se retirait déjà, poursuivie par nos hussards, quand ceux-ci se virent tout à coup chargés en flanc droit par les escadrons que Banel venait de repousser. C'était bien, en effet, la colonne refoulée de San-Miquel, qui, au lieu de chercher un abri derrière la Fluvia, en avait bravement descendu la rive gauche sous le feu du plateau de San-Tomas, et, par une manœuvre d'une rare audace, accourait au secours de la colonne de Torruella. Nos 300 hussards furent culbutés, et sauf l'escadron Pinon, 60 chevaux qui soutinrent la retraite avec un grand sang-froid, les autres se réfugièrent en désordre sous Vilamacolum.

Là, en tête de la réserve, se tenaient les généraux Dugua et Hacquin, qui s'empressent de réparer l'échec de nos hus-

sards : Dugua les rallie et en prend le commandement, car leur chef, le colonel Bougon est blessé; Hacquin appelle à lui les quatre bataillons du général Guillot, en place trois en avant de Vilamacolum, à droite des hussards reformés, et le quatrième à gauche, avec ordre de marcher au pas de charge sur Torruella; et tous ensemble ils allaient reprendre l'offensive, lorsque les cavaliers espagnols, qui n'avaient en vue qu'une simple reconnaissance, la jugeant terminée, repassèrent la Fluvia.

Vives, qui commandait l'aile gauche de l'armée castillane, venait aussi d'achever sa reconnaissance sur notre colonne de droite. Il avait traversé la Fluvia à Vilert et s'était avancé au delà d'Espinavesa, sur la position qu'occupait, à un quart de lieue de la rivière, le général Bon; mais il avait été si rudement accueilli, qu'il s'était imaginé que Bon dissimulait dans les bois qui l'entouraient, la majeure partie de ses forces. Il était donc revenu sur ses pas jusqu'au bord du torrent, y avait massé sa colonne, et s'était hâté de rendre compte à son chef de sa découverte.

PLAN D'ATTAQUE D'URRUTIA.— On vient donc annoncer coup sur coup à Urrutia, que nous avons concentré nos forces à gauche et à droite : à notre gauche, quatre brigades et presque toute notre cavalerie; à droite, nos bataillons de chasseurs dont une partie doit être dissimulée dans les bois d'Espinavesa. Des hauteurs du col Oriol où il est placé, Urrutia n'aperçoit d'ailleurs aucun mouvement parmi les Français qui occupent Pontos. Alors, bien convaincu que nous n'en voulons qu'à ses deux ailes et que notre centre est dégarni, il prend une énergique et grande résolution : il jettera 16 à 17,000 hommes sur Pontos, écrasera ce poste isolé, puis, se rabattant à droite, il tournera et acculera à la Fluvia, à la mer, les quatre brigades de notre gauche, tandis que notre droite aura à lutter contre les 5,000 combattants de la division Vives.

COMBAT D'ESPINAVESA. — Vives fut le premier en mesure d'attaquer; car non-seulement il n'avait pas abandonné la rive gauche, mais il y avait peu à peu concentré toute sa

division. Ses tirailleurs étaient même restés constamment aux prises avec nos avant-postes. Aussi, Urrutia n'avait pas encore fini de grouper ses forces autour de Bascara, que déjà son lieutenant avait repris l'offensive. Il était midi.

Déployé sur la crête d'un versant au pied duquel s'étendait la ligne de bataille de Vives, Bon appuyait sa droite à un large et profond ravin dont son avant-garde, aux ordres de l'adjudant général Rusca, éclairait l'avenue ; sa gauche était imparfaitement couverte par un bois qui ne la joignait pas, mais ce bois était gardé par quelques vigoureuses compagnies du 1er des Vengeurs et par le bataillon de la Drôme où avait servi comme volontaire l'intrépide commandant de la colonne ; enfin sur ses derrières, qu'assurait d'ailleurs un escarpement du ruisseau du Moulin, se tenaient, prêts à charger, deux escadrons de chasseurs à cheval.

Vives commença par tâter les flancs de son adversaire; mais ce fut en vain que sa gauche essaya de forcer le ravin qui défendait notre droite, et sa cavalerie, la trouée qui séparait notre gauche du bois : le brave Rusca d'une part, et de l'autre la troupe d'élite qui gardait la lisière du bois, déjouèrent ces tentatives. Alors le général espagnol fit ouvrir sur son centre un feu régulier de bataillon.

Le général français n'eut garde d'accepter un combat de mousqueterie : ses soldats ne tiraient pas mieux que les Espagnols, et ils étaient cinq fois moins nombreux; mais, en revanche, rien ne résistait aux baïonnettes de ces terribles chasseurs. Bon fait donc sonner la charge, et, sans se former en colonne, manœuvre qui aurait trahi la faiblesse numérique de sa petite troupe, il marche en bataille, s'avance ainsi jusqu'à portée de pistolet, puis, voyant que l'ennemi, impassible, continue tranquillement son feu, il fait croiser la baïonnette et prendre le pas de course. Ce mouvement fut décisif : en un clin d'œil, toute la ligne de Vives, culbutée dans la Fluvia, regagna pêle-mêle l'autre bord, et nos cavaliers, tombant sur les fuyards attardés, « en firent, dit le rapport de Schérer, un massacre épouvantable. » (Voir le *Moniteur* du 11 messidor.)

COMBAT DE PONTOS. — Cependant le général en chef de l'armée espagnole ayant rassemblé, aux abords du pont de Bascara, son centre et sa réserve, lançait à la fois sur Pontos et son avant-garde aux ordres d'Arias et les divisions la Romana et la Cuesta, c'est-à-dire plus de 15,000 hommes d'infanterie, 1,500 au moins de cavalerie et une artillerie formidable.

Devant ces masses qui débouchent et convergent inopinément sur lui, le général Beyrand se resserre en toute hâte sous la butte de l'Ange, au pied de laquelle va se décider le sort de l'armée française.

Emplacement d'un ancien château fort dont il ne reste plus que des pans de muraille, la butte de l'Ange s'élève au milieu d'une enceinte demi-circulaire de collines qui se déploient d'Armadas à Pontos. C'est un rocher isolé, à pic du côté d'Armadas, fort escarpé du côté de Pontos, mais raccordé en pente accessible avec la plaine qui s'incline vers la Fluvia. La plate-forme sur laquelle le château était assis, permet à peine le développement d'une centaine d'hommes. Aussi cette butte n'est-elle pour Beyrand qu'un point d'appui, et c'est à ses pieds, sur les éminences de l'est, qu'il reforme, pour une lutte suprême, ses 1,800 soldats brusquement assaillis par plus de 17,000.

Arias marche au centre, la Cuesta à droite, la Romana à gauche. Arias abordera la butte; la Cuesta culbutera notre ligne de bataille que la cavalerie se chargera d'achever, puis il s'avancera sur Armadas, afin d'intercepter les secours qui ne manqueront pas de nous arriver de ce côté; la Romana s'emparera du village de Pontos, enveloppera la butte de l'Ange du côté de l'ouest, et repoussera tout ce qui pourrait venir de Figuères; enfin la cavalerie, en attendant son tour, gardera les extrémités de ce demi-cercle.

Ce demi-cercle est bientôt formé, Pontos emporté, la butte assaillie. Rien n'arrête les Espagnols; sous la mitraille, à cent pas, ils organisent leurs colonnes d'assaut, et s'avancent pour escalader la butte autour de laquelle notre ligne, refoulée sur elle-même, se presse et s'enroule. En vain Beyrand

interroge du regard l'horizon : rien ne paraît. Sans doute Schérer entend son canon; mais Augereau et Hacquin sont à deux lieues de Pontos; arriveront-ils à temps? Enfin, après trois quarts d'heure d'efforts héroïques et d'attente, voyant la Cuesta envahir la grande route et se porter sur Armadas, le général républicain abandonne la partie : il se glisse derrière la butte dont les défenseurs lui servent d'arrière-garde, et il s'engage ainsi dans un terrain tourmenté qui le préservera un moment de la cavalerie espagnole, mais où il laissera son artillerie que bientôt, d'ailleurs, l'explosion d'un caisson achève de bouleverser. Cette perte allége sa marche, mais s'il sort des ravins, c'est pour tomber sous les sabres de la cavalerie de la Romana qui l'attend à son débouché en plaine. Le malheureux général se trouvait donc dans une situation des plus critiques, quand Augereau, qui toujours flairait le danger des siens, parut pour le tirer d'embarras.

Augereau avait entendu, vers midi, la fusillade reprendre du côté d'Espinavesa. De suite alors il s'était porté, avec un millier d'hommes de sa réserve, au secours du général Bon; et il remontait le ruisseau du Moulin dont Beyrand descendait un affluent de droite, quand, sur sa gauche, le bruit d'un combat plus retentissant, plus acharné que celui qui l'attirait sur la haute Fluvia, l'avait déterminé à changer de direction. Il s'était donc dirigé sur Pontos et avait bientôt rencontré les cavaliers qui poursuivaient notre colonne du centre. Tomber sur eux et les repousser, fut pour l'impétueux général l'affaire d'un moment, et Beyrand, délivré, continua sa retraite vers le nord.

COMBAT D'ARMADAS. — Voyant cette proie leur échapper, Arias et la Romana s'en vont rejoindre la Cuesta sur les hauteurs d'Armadas; puis, leur jonction opérée, ces trois généraux se remettent en marche, traversent et dépassent Armadas, et viennent se former en bataille parallèlement à Beyrand.

Beyrand, en effet, s'était arrêté à une demi-lieue de là, à Boussara, et, appuyant sa droite à ce village, il s'était dé-

veloppé vers l'est ; car il commençait à découvrir, dans cette partie, les têtes de deux colonnes que Schérer avait envoyées à son secours, Point et Banel. Egalement, de côté opposé, le général Duphot qui accourait en toute hâte de Figuères, et Augereau qui revenait sur ses pas, approchaient de Boussara. C'étaient, par suite, 7,000 Français qui allaient se trouver réunis. Mais ils avaient devant eux 16,000 Espagnols. Néanmoins, Augereau décide que les Espagnols seront attaqués sur-le-champ, et que lui et Duphot d'une part, Point et Banel de l'autre, chargeront leurs flancs à la baïonnette, tandis que Beyrand fera face à leur front.

Et en effet, à quatre heures, Beyrand était déployé en avant de Garrigas, à cent toises de la ligne ennemie ; quatre colonnes d'attaque l'encadraient, Augereau et Duphot à droite, Point et Banel à gauche ; et un nouveau combat s'engageait. Malheureusement, les profondes découpures du sol ne permirent pas à nos colonnes de charger ; mais leur attitude menaçante, les positions avancées d'Augereau et de Banel qui d'un moment à l'autre pouvaient fondre sur Bascara, un feu roulant de bataillon exécuté par les défenseurs de Pontos avec la même ardeur qu'eussent fait des troupes fraîches, enfin le désappointement d'un but manqué, déterminèrent les Espagnols, après une heure de résistance, à nous céder le terrain.

Ce mouvement rétrograde se prononçait à peine, que notre colonne de gauche et sa réserve, qui, depuis l'attaque dont elles avaient eu raison le matin, ne s'étaient plus préoccupées que du but spécial qu'elles avaient à remplir ; que les deux brigades Rougé et Guillot forçaient le cordon de troupes qui bordait la rive droite de la Fluvia, et effectuaient, dans le petit Ampurdan, le fourrage qui avait amené cette lutte sanglante.

RÉSULTATS DE LA JOURNÉE. — A la chute du jour, à huit heures, les deux armées rentraient dans leurs camps, l'une avec les épaves de l'artillerie relevée derrière nous dans les ravins de Pontos, l'autre avec 300 voitures de blé et quel-

ques troupeaux : trophées douteux, cher butin d'une victoire que chaque parti s'attribuait.

Chacun du moins avait sa part de gloire. Car si Schérer, pour réparer une imprudence, avait disposé de sa réserve avec habileté et à propos; si Augereau, en prouvant qu'il avait autant de ténacité qu'on lui reconnaissait d'ardente initiative, avait couronné sa réputation; si Bon, culbutant, avec ses 1,000 chasseurs, une ligne de 5,000 hommes, avait accompli le plus brillant fait d'armes de la campagne, les Espagnols aussi pouvaient être fiers de la journée : leur cavalerie s'était surpassée à Torruella; leurs divisions du centre n'avaient jamais donné avec plus de vigueur et d'ensemble; et à leur général en chef, pour que son beau mouvement sur Pontos réussît, il n'avait manqué que d'autres adversaires. Mais par malheur pour lui, Urrutia avait eu affaire à des troupes formées à une école de trois années de privations inouïes et de perpétuels combats, école dont les rudes élèves étaient l'élite future de la plus admirable armée des temps modernes, de l'armée d'Italie (1). Aussi, en fin de compte, 12,000 de ces incomparables soldats avaient-ils fait reculer 25,000 Espagnols, sans qu'il en coutât aux nôtres plus de 85 morts et de 297 blessés, tandis qu'ils avaient blessé ou tué à l'ennemi 1,000 à 1,200 hommes, dont 30 officiers.

Cette rencontre, qui était la dernière sur ce théâtre, résumait assez bien la guerre des Pyrénées orientales : un début timide, une singulière alternative de revers et de succès, de part et d'autre une grande bravoure et des actions d'éclat disséminées, enfin, pour conclusion, le champ de bataille aux Français.

DÉTRESSE DE L'ARMÉE FRANÇAISE. — Au reste, qu'eût fait d'une victoire moins contestable un chef qui, le lendemain, en était réduit à confesser « qu'une demi-étape en avant eût « fait mourir de faim l'armée qu'il commandait? » tant le service des vivres et surtout les transports y étaient désorga-

(1) Napoléon, dans ses Mémoires (campagnes d'Italie) cite à plusieurs reprises, comme ses plus solides, les troupes qui avaient fait la guerre des Pyrénées orientales.

nisés ! Nous avions atteint pourtant la saison qui, d'ordinaire, verse aux armées l'abondance. Néanmoins, telle était la situation que l'armée des Pyrénées orientales allait offrir pendant tout le beau mois qui commençait, dans le cours de messidor et jusqu'à la proclamation de la paix, que, pour retrouver dans le passé de cette guerre une situation semblable, il faudrait se reporter au désastreux hiver de 1793. Mais ne nous fatiguons plus à décrire des misères que nous sommes las de raconter, et laissons le dernier dépositaire d'un commandement qui avait successivement pesé sur dix autres têtes, répéter les lamentations unanimes de ses dix prédécesseurs (1) : « Nous sommes, écrivait Schérer au Co-
« mité, dans la plus affreuse détresse, et deux causes y con-
« tribuent également : le signe numéraire qui, devant opé-
« rer les achats, est refusé presque partout en payement ; et
« l'esprit public dans le Midi, où il ne règne que cupidité,
« insouciance, égoïsme, et souvent malveillance (2). Le mas-
« que de patriotisme dont les autorités se couvrent, n'est
« point une preuve pour moi : les effets contredisent *ces*
« *adresses* dans lesquelles on s'exprime en républicain. Et
« quand même la monnaie révolutionnaire aurait tout le
« cours qu'elle devrait avoir, il resterait encore l'insurmonta-
« ble difficulté de faire arriver les achats, faute de moyens de
« transports. Car, de Mont-Libre à Roses et de Roses à Mont-
« pellier (*sur un développement de* 100 *lieues*), il n'existe
« que 4,751 chevaux. Nous ne pouvons plus même compter
« sur les subsistances entre la Fluvia et le Ter : l'ennemi les
« fait refluer sur ses derrières, il abandonne tous ses villages
« de première ligne, et s'approvisionne par mer ; en sorte
« qu'une victoire même ne servirait plus qu'à faire couler
« beaucoup de sang. La désertion ne cesse pas : elle exténue

(1) La Houlière, Grandpré, Flers, Barbantane, Dagobert, Daoust qui avait fait quatre intérim, Turreau, Doppet, Dugommier et Pérignon.

(2) Ce que dit ici Schérer des habitants du Midi en 1795, n'infirme point les éloges que nous leur avons donnés ailleurs : seulement, il y avait, entre leur dévouement du commencement de cette guerre et leur égoïsme à la fin, la différence que met en général, dans les actions humaines, l'espoir et le découragement.

« l'armée, et nous avons 20,000 fuyards, 2 ou 300 par bataillon. Ils donnent pour prétexte les vexations qu'ils prétendent que leurs parents ou amis éprouvent de la part des contre-révolutionnaires, et la nullité de leur paye qui se réduit à zéro. Ce qui n'empêche pas la république de payer les officiers et sous-officiers de chaque bataillon, comme si leur effectif était au complet; abus d'autant plus préjudiciable à l'État, que, dans l'armée des Pyrénées orientales, il se trouve tel bataillon où l'on compte plus d'officiers ou de sous-officiers que de soldats. Du reste, l'impunité est sans bornes, et tel homme qui déserte dix fois à l'intérieur, va déserter la onzième, puisqu'il n'est pas recherché... »

LIGNES DE L'AMPURDAN. — Dans un tel état de choses, tout ce que pouvait faire le commandant de cette malheureuse armée, c'était de la tirer au plus vite de l'atmosphère pestilentielle de la plaine où elle achevait de dépérir, pour la transporter dans les montagnes, en quartiers de rafraîchissement. Mais, au lieu d'aviser en toute hâte à cette dernière mesure de salut, Schérer eut la déplorable pensée de poursuivre l'exécution de travaux qui allaient ouvrir toutes les sources du mal qu'il s'agissait d'arrêter : avant d'abandonner la plaine, il voulut achever de la barrer par des retranchements qui devaient s'étendre de la mer aux montagnes, à travers les plus pernicieux marécages de l'Ampurdan.

Ces lignes, déjà tracées et même ébauchées sur plusieurs points, commençaient à Rimors, village séparé du golfe de Roses par le marais de Castillon qui comblait ce premier intervalle. De Rimors, elles allaient joindre Fortianell où elles étaient à peine interrompues au passage du ruisseau du Moulin. Elles reprenaient sur la rive gauche de ce cours d'eau qu'elles suivaient jusqu'à la butte d'Alfa, au pied de laquelle elles rencontraient le fangeux Manol qui les continuait jusqu'au delà de Figuères. Ajoutons que six redoutes devaient éclairer le front de ces lignes, et que la butte d'Alfa se transformait en un véritable fort de campagne. Ces travaux constituaient déjà, en projet ou en cours d'exécution, un dévelop-

pement de fossés et de parapets de plus de 3,000 mètres. Et cependant ce n'était pas tout : treize autres redoutes, dont plusieurs, par leurs proportions exagérées, atteignaient tout ce que la Union avait imaginé de plus extravagant, treize grands ouvrages furent tracés en avant de Figuères, comme pour en protéger les remparts.

En résumé, cet entassement de fortifications de campagne sous une forteresse de premier ordre, cette caponnière de quatre lieues qui était censée couvrir la communication de notre quartier général au port de Roses, cet étrange système de défense ne pouvait être comparé qu'aux fameuses lignes de Figuères; encore, celles-ci ne tuaient point ceux qui les construisaient.

Il est vrai que la répugnance et le bon sens de nos soldats firent prompte justice de cette désastreuse et folle entreprise; mais quand Schérer se vit contraint d'y renoncer, le 30 messidor, l'épidémie sévissait au point que, de tous nos généraux, elle n'avait épargné qu'Augereau et le général en chef. Tous les autres étaient atteints plus ou moins gravement, et cinq d'entre eux ne faisaient plus aucun service : Sauret, Bon, Chabert, Menard et Rougé. En vain l'imprudent Schérer (1) recula-t-il jusqu'à Vilanau sa droite qu'il remplaçait à Vinyonnet par son centre; en vain retira-t-il sa gauche jusqu'à Palau, sur la route de Girone : le fléau continua ses ravages. Il semblait d'ailleurs qu'on prît comme à tâche de lui fournir des aliments; car on laissait encore dans cette plaine meurtrière, à la garde des vaines ébauches de retranchements qui ne pouvaient rien pour sa défense, 10 bataillons qu'on relevait

(1) L'obstination de Schérer serait inconcevable, si l'histoire militaire ne fourmillait de semblables fautes d'ignorance; car nous supposons que le général républicain ignorait ce qui s'était passé en Ampurdan dans presque toutes les campagnes de la fin du dix-septième siècle; qu'il ignorait, par exemple, qu'en juin 1693, le duc de Noailles, couvrant le siége de Roses, avait perdu 2,000 hommes en quatre jours, « et que, dans plusieurs villages, il n'était pas resté « un homme pour labourer la terre, pas un enfant pour garder les trou« peaux. » (Mémoires du duc de Noailles.) L'épidémie de 1795 ne fut guère moins meurtrière, et une preuve, c'est qu'immédiatement après, la culture du riz, qui tendait à entretenir l'insalubrité de cette malheureuse plaine, *y fut défendue sous peine de mort.*

tous les 10 jours; en sorte que, chaque décade, c'étaient 4,000 hommes qui venaient ainsi, tour à tour, puiser à sa source le venin qu'ils allaient ensuite couver et propager dans tous nos quartiers. Bientôt donc tous ces quartiers se changèrent en ambulances, et les points désignés pour servir d'hôpitaux, Figuères, Perelada, Vilabertrand, la Jonquère, le Boulou, furent encombrés. Et comme ces refuges provisoires ne parvenaient pas à écouler leur trop-plein par la voie de terre, on envoya requérir à Port-Vendres, à Collioure, à Agde, à Cette, et jusqu'aux Bouches-du-Rhône, tous les bâtiments en commission de port, afin d'embarquer à Roses les malades, et de les transporter sur la plage de Narbonne. Enfin, cette évacuation par mer devenant elle-même insuffisante, il fallut permettre aux convalescents de se rendre à pied, d'hôpitaux en hôpitaux, dans leurs familles, pour y chercher un asile et des soins que l'Etat ne pouvait plus leur donner. Alors on vit un bien triste spectacle : « La route du Pertus couverte « de soldats défaillants, abandonnés à eux-mêmes, qui s'arrê- « taient à chaque pas, tombaient et ne se relevaient qu'avec « les plus grandes difficultés, » et, ce qui était plus triste encore, des officiers valétudinaires mendiant un morceau de pain qu'ils ne pouvaient acheter avec le vil papier de leur solde, d'une solde dérisoire en échange de laquelle ils avaient en vain réclamé, comme une grande faveur, le prêt en nature de leurs soldats. Par surcroît, la guerre civile s'était rallumée dans la Lozère et l'Aveyron, et ce qui restait d'hommes valides dans nos cantonnements, partait tous les jours pour aller « écraser les agitateurs et faire tomber à la fois toutes les « têtes de l'hydre, afin qu'elles perdissent le pouvoir de se « reproduire; » car telle était la teneur des ordres de Schérer, qui, par la violence de son langage, trahissait la détresse de sa situation.

L'armée des Pyrénées orientales était donc dans une dissolution complète, et si les Espagnols n'en profitaient pas encore, c'est qu'ils nous savaient livrés à un ennemi dont les coups étaient plus sûrs que les leurs. Du reste, ils ne s'endormaient point, et en attendant que leurs espions vinssent les

avertir qu'ils n'avaient plus devant eux, sur la rive gauche de la Fluvia, que des spectres pour ainsi dire, ils portaient leur division de réserve sur le seul point où ils nous supposaient des soldats encore en état de soutenir le poids de leurs armes. En un mot, nous ne devions être attaqués dans la plaine de l'Ampurdan, qu'après avoir été chassés des montagnes de la Cerdagne où la guerre allait finir.

# CHAPITRE V.

## SUITE DES HOSTILITÉS EN CERDAGNE.

Retour sur les événements qui s'étaient passés en Cerdagne depuis un an. — Le général Charlet succède à Doppet. — Expédition de Castellard-de-Nuch. — Les hostilités, suspendues pendant trois mois, reprennent en février 1795. — Affaire du pont de Bar. — Le Comité, dans son plan général de campagne, destine à la division de Cerdagne un rôle actif, mais il ne lui fournit aucun moyen d'exécution. — Triste situation de nos troupes dans ces montagnes. — L'insurrection y prend un caractère formidable. — Affaire malheureuse de Sainte-Eugénie. — Nous sommes bloqués dans le cercle de Belver. — Urrutia conçoit un vaste plan d'invasion où la Cerdagne doit jouer le premier rôle. — Commencement d'exécution. — Charlet, abandonné, ne sait prendre aucun parti. — Progrès des Espagnols. — Les insurgés poussent une reconnaissance sous Belver. — Irruption des généraux la Cuesta et Oquendo.

L'importance des événements de la plaine, et leur enchaînement que nous n'avons pas voulu interrompre, nous ont fait perdre de vue, depuis un an, les montagnes que Dagobert avait illustrées. Il ne s'y était produit, du reste, dans cet intervalle, que des incidents secondaires, isolés, et peu dignes, par conséquent, de détourner notre attention du principal théâtre où la guerre poursuivait son cours. Toutefois, comme c'est en Cerdagne que cette guerre allait se terminer par un coup d'éclat qui n'était que le dénouement de la situation antérieure des deux partis en présence sur les bords de la Sègre, il importe de revenir sur nos pas et de reprendre brièvement les choses au point où nous les avons laissées.

On se rappelle qu'à la suite du combat livré le 8 messidor 1794 sous les murs de Belver, Dugommier avait condamné notre division de Cerdagne à garder la défensive, et lui avait enlevé dix bataillons, autant de compagnies de miquelets et son unique escadron de chasseurs à cheval; ce qui avait ra-

mené l'effectif de cette division à ce qu'il était avant l'expédition de Ripoll, c'est-à-dire à environ 5,800 hommes dont le général Charlet n'avait pas tardé à prendre le commandement, à la place de Doppet.

Cependant, harcelé sans cesse par des bandes de miquelets, dont l'audace et le nombre s'accroissaient de jour en jour par l'impunité, Charlet n'avait pu s'en tenir à la lettre de ses instructions, et il avait dû frapper sur ces rassemblements un coup de vigueur qui avait suspendu leurs excursions, et qui mérite d'être rapporté.

EXPÉDITION DE CASTELLARD (octobre 1794). — Les miquelets avaient un camp assez considérable sur le col de Tosas, au pied de la montagne qui s'élève entre le village de ce nom et le bourg de Castellard de Nuch, autre repaire de l'insurrection catalane.

Le 2 brumaire (23 octobre), Charlet, ayant réuni les chasseurs et les grenadiers de sa division, se mit à leur tête et se porta par le pla de la Anella sur le camp de Tosas, pendant qu'à sa gauche, parti comme lui de Puigcerda, l'adjudant général Gilly marchait par Vilaloben et le col de Mayens sur le village de Tòsas, et qu'à sa droite, l'adjudant général Devaux se dirigeait de Belver sur les passages de Jou et de Pendix, où les insurgés avaient aussi des attroupements qui ne cessaient d'inquiéter Belver.

Malheureusement, le camp de Tosas avait été prévenu et, quand nous parûmes, il était évacué. Seulement 200 miquelets ayant pris position sur un rocher voisin, il fallut les déloger, ce qui fut du reste pour nos braves chasseurs l'affaire d'un moment; après quoi Charlet, prenant la crête de la montagne, alla rejoindre Gilly devant Tosas où s'étaient renfermés 300 paysans et une cinquantaine de Suisses, auxquels notre chef de colonne voulait couper la retraite. Mais la précipitation de nos grenadiers empêcha la réussite complète de ce coup de main, et nos soldats *ne purent proclamer le décret de guerre à mort que sur les traînards*. Gilly alors fit un détachement sur Doria, et se réunit de sa personne, avec le reste de sa troupe, à son général divisionnaire.

Charlet avait été suivi par les miquelets qu'il venait de débusquer au-dessus du camp de Tosas : c'étaient des habitants de Castellard, qui, évidemment, cherchaient à nous attirer sur leur bourg, sorte de petite place de guerre en grande réputation dans ces montagnes, depuis que le duc de Noailles jadis, et tout récemment Doppet, avaient échoué sous ses murs.

« Les habitants de Castellard de Nuch, dit Charlet, avaient « sept retranchements les uns derrière les autres, et formés par « des lignes de rochers que la nature semblait avoir arrangés « en parapets. Un bois très-touffu était derrière eux et assu- « rait leur retraite. Le village est divisé en deux portions sé- « parées par une rivière assez grosse. Les maisons de l'exté- « rieur, en ligne circulaire, étaient crénelées, et les entrées « du lieu rendues très-difficiles par des murs qu'ils avaient « construits. La réputation que s'étaient acquise ces monta- « gnards, leur avait mérité du tyran de Castille un drapeau « blanc aux armoiries d'Espagne, et fait obtenir cent hommes « de garnison à sa solde, pour protéger les villages voisins. »

Charlet, néanmoins, accepta la provocation des habitants de Castellard, et les suivit, tambours battants, jusqu'au pied des retranchements qui leur donnaient tant de confiance; puis, après avoir recommandé à ses soldats « de ne pas tirailler avec des gens qui ajustaient mieux qu'eux, » il donna le signal de l'assaut.

Cet assaut dura une heure, pendant laquelle chaque rocher, chaque pan de muraille, chaque maison, furent disputés pied à pied. Le pavillon blanc du Roi flottait successivement à tous les points de résistance; enfin il disparut dans les bois, où ses défenseurs coururent sauver, avec l'emblême de leur vaillance héréditaire, leur vie et leur liberté. Le fameux bourg fut livré au pillage et aux flammes.

Sur ces entrefaites, l'adjudant général Devaux avait refoulé sur Baga les attroupements des cols de Jou et de Pendix.

Cette courte et énergique expédition déconcerta les insurgés, et rendit le calme à la Cerdagne jusqu'au commencement de l'année suivante. Mais, vers le milieu de février, de nou-

veaux rassemblements s'étant formés sur la Sègre, Charlet, pour ne pas leur laisser le temps de prendre consistance, brava la rigueur de la saison, et eut ainsi l'honneur d'ouvrir, dans ces régions glacées et à 1,200 mètres au-dessus de la mer, la campagne de 1795 qu'un hiver exceptionnel fermait encore sur les bords de la Méditerranée.

AFFAIRE DU PONT DE BAR. — L'ennemi occupait en force, à hauteur du pont de Bar, quatre villages qui se présentent presque sur la même ligne et perpendiculairement au cours de la vallée : Estunya, Bexech, Bar et Aristot. Ce dernier seul appartient à la rive droite.

Le 30 pluviôse (18 février), Charlet, après avoir marché toute la nuit, tomba avant le jour, en quatre colonnes, sur les trois villages de la rive gauche et sur le pont de Bar qui devait nous ouvrir le chemin d'Aristot.

Estunya fut emporté du premier coup, mais les trois autres points firent meilleure contenance. En effet, le poste de Bexech, secouru à temps, repoussa jusqu'au bord de la rivière la colonne qui l'avait abordé; ceux de Bar, abandonnant ce village, prirent en arrière une bonne position où ils tinrent leurs agresseurs en échec; enfin les défenseurs du pont brisèrent pendant cinq heures tous les efforts de la colonne qui menaçait Aristot. A la fin pourtant, Charlet ayant réuni la colonne d'Estunya à celle de Bexech et ordonné à une partie de cette troupe de gagner à la nage la rive que le pont de Bar tardait tant à nous ouvrir, ce mouvement audacieux décida les Espagnols à se retirer sur Arsègre; mais ils n'en restèrent pas moins maîtres du champ de bataille, car le général Charlet profita de la nuit pour se replier sous Belver.

LA DIVISION DE CERDAGNE ABANDONNÉE. — Nous reculions donc devant des paysans insurgés, et, pour un début de campagne, cette retraite était d'un fâcheux augure. Mais d'autre part, des instructions qui venaient d'arriver de la capitale étaient de nature à relever notre situation en Cerdagne. En effet, le plan d'ensemble tout récemment arrêté par le gouvernement pour la frontière d'Espagne, avait assigné à

la division qui occupait la ligne de la Sègre, un rôle actif et d'une certaine importance : celui d'appuyer à gauche la pointe qu'allaient pousser en Aragon, sur Barbastro, nos troupes du val d'Aran, lesquelles venaient d'être incorporées à l'armée des Pyrénées occidentales et devaient naturellement en suivre le mouvement offensif. Mais, comme presque toujours, le Comité se borna à donner des ordres, sans fournir aucun moyen d'exécution. Bien plus, dès que les hostilités furent reprises sur les bords de la Fluvia, Charlet, au lieu des renforts qu'il était en droit d'attendre, cessa même de recevoir les chétifs secours qu'il arrachait de temps en temps à l'armée de la plaine, pour subvenir aux plus stricts besoins des troupes qui lui restaient.

Cependant nos soldats qu'on oubliait dans un pays sans ressources, ne pouvant croire à tant d'incurie, s'imaginèrent d'abord qu'ils allaient évacuer la Cerdagne, et tout en se livrant à l'insouciance et au flottement si ordinaires à des troupes qui vont quitter un pays ennemi, ils allongèrent leur patience. Mais lorsqu'ils se virent définitivement abandonnés dans les neiges de ces montagnes où la saison est si longtemps rigoureuse ; lorsque, privés de distributions régulières, leurs vêtements en lambeaux, sans souliers, ne pouvant même obtenir des sabots, ils eurent perdu jusqu'à l'espérance de soulager leurs misères aux dépens de l'ennemi qu'on n'osait plus leur laisser affronter ; alors, pour se soustraire aux intolérables tourments du froid et de la faim, ils désertèrent, non plus isolément et dans l'ombre, mais en masse, par bataillon et en plein jour. C'est ainsi qu'en trois mois, sur un effectif de 5,841 hommes, il en disparut 2,620 ; en sorte que, de Belver à Villefranche, Charlet ne compta plus bientôt que 3,221 combattants, si l'on pouvait encore appeler de ce nom les tristes lambeaux de nos cadres. Enfin les choses en arrivèrent à ce point, que nos officiers au désespoir, après s'être épuisés tout le jour à lutter contre l'abattement universel, allaient la nuit, cachés sous l'uniforme de simple volontaire et un fusil au bras, monter la garde aux avant-postes.

INSURRECTION GÉNÉRALE DANS LES MONTAGNES. — Rien de cette déplorable situation n'échappait à un ennemi qui nous couvait des yeux. Aussi le soulèvement des montagnes prenait-il des proportions effrayantes. Ce n'était plus seulement les adultes dans la vigueur de l'âge qui couraient aux armes : les adolescents qui avaient atteint leur quinzième année, les vieillards qui n'avaient pas dépassé 70 ans, tout marchait, sauf les femmes, les petits enfants et les infirmes, auxquels était confié le soin de replier les troupeaux dans les solitudes de Caragou, en arrière de la Seu d'Urgel. Le tocsin dans les vallées, des feux sur toutes les montagnes, des vedettes qui correspondaient à coups de fusil et des bergers à son de trompe, éventaient nos moindres mouvements. Quiconque parmi eux montrait de la tiédeur, était pendu; chaque Suisse était gardé par quatre paysans, et les Parrots fusillaient ceux-ci à la première faiblesse, au moindre soupçon. Les Soumatens n'étaient plus chargés de défendre leurs paroisses; ils eussent pu, pour épargner leurs toits, composer avec l'ennemi : on les dépaysait. Enfin, les prêtres couraient au martyre, et les moines distribuaient des exorcismes contre les balles des républicains, « *de ces odieux impies qui profanaient les églises, violaient les femmes, égorgeaient les vieillards et mangeaient les enfants.* »

Tant d'exaltation et de fanatisme devait éclater avant le signal. Et en effet, c'étaient nuit et jour et sur tous les points, des attaques incessantes : tantôt le fameux chanoine Martin Cuffi qui surprenait, aux sources du Tech, notre camp du Corall; tantôt nos postes autour de Belver, Riu, Nefol, Ollia, Nas ou Doria, qui étaient résolument assaillis à la baïonnette, et quelquefois emportés. Enfin un honteux échec en rase campagne vint nous ôter bientôt jusqu'à la ressource de nous éclairer par des patrouilles, et nous bloquer, pour ainsi dire, sous le canon de Belver.

Le 29 prairial (17 juin), le général Despinoy, ayant avec lui 210 hommes du 29e régiment, avait poussé une reconnaissance en aval de Belver, sur Pi et Ollia : 60 fusiliers s'étaient portés sur Ollia, et 150 chasseurs, que le général

conduisait en personne, sur le village de Pi. Les Rouges de Girone, au nombre de 3 à 400, étaient rangés en bataille devant Sainte-Eugénie, au bord de la Sègre. Ils s'avancent sur Ollia, culbutent notre détachement et reviennent sur leurs pas. Despinoy accourt, réoccupe Ollia, mais, aux abords de Sainte-Eugénie, sa troupe se débande. Il la rallie cependant, et parvient à la ramener aux Espagnols. Ceux-ci, qui s'étaient déjà repliés au-dessus du Martinet, se disposaient à nous recevoir, et Despinoy allait les charger, quand, intimidés par une avalanche de paysans qui, des crêtes, descendait avec fracas sur la Sègre, nos faibles chasseurs, aux premières balles qu'ils entendent siffler, s'enfuient une seconde fois et ne s'arrêtent plus que pour piller Ollia et Sainte-Eugénie. Quelques-uns pourtant, plus accessibles à la honte que leurs indignes camarades, se groupent sous Monteilla, d'où, renforcés bientôt par 200 grenadiers accourus de Belver, ils s'avancent jusqu'au Martinet et y soutiennent pendant trois quarts d'heure le feu de l'ennemi; après quoi, ils exécutent leur retraite en assez bon ordre.

PROJETS D'URRUTIA. — Ce fut à la suite de cette triste journée que le général espagnol qui commandait sur les bords de la Fluvia, conçut le projet de nous chasser de la Cerdagne, pendant que l'armée qu'il avait devant lui achèverait de se consumer dans les marais de l'Ampurdan. Voici, au reste, quel était le plan d'Urrutia, plan qui ne tendait à rien moins qu'à envahir notre frontière sur quatre points à la fois.

Vingt mille hommes reprenaient Puigcerda, Belver, toute la Cerdagne espagnole; puis, de concert avec les rassemblements qui s'étaient amassés aux sources du Ter et qui devaient pénétrer dans le Conflans par le col de Mantet, ce corps d'armée cernait Mont-Louis et envahissait l'Ariége par le Puig-Moren. Une brigade abordait le Tech, comme en 1793, par Saint-Laurent de Cerda; en même temps, une division de 5 à 6,000 hommes débarquait sur la plage d'Argelès; et ces deux colonnes, réunies au Boulou, allaient investir Bellegarde. Alors on achevait d'anéantir notre armée de Catalogne. Le projet de débarquement était l'œuvre des émigrés

qui avaient décidément la fureur des invasions maritimes et ne devaient s'en guérir que sur la plage de Quiberon.

Urrutia confia le commandement de l'expédition de Cerdagne à un général auquel ces montagnes étaient familières, à la Cuesta, qui commença aussitôt à diriger sa division sur Olot et Ribas. Le commandant de la Seu d'Urgel, le maréchal de camp Oquendo, reçut en même temps l'ordre de se tenir prêt à remonter la Sègre.

SITUATION DE CHARLET. — Il transpira quelque chose de ces projets, et Charlet en fut instruit; du moins, les espions qui nous servaient, pour donner plus de prix aux renseignements qu'ils vendaient aux Espagnols, prévinrent le général que des troupes nombreuses remontaient par tous les affluents du Ter, et que, dans le bas de la vallée de la Sègre, on travaillait avec ardeur à réparer le pont de Bar et le chemin de la Seu d'Urgel. Charlet voyait donc la Cerdagne sur le point de lui échapper et notre frontière en péril. Mais c'est en vain qu'il appelait au secours de tous côtés: Schérer lui répondait, ce qui était vrai, qu'il ne pouvait lui envoyer un seul homme, et à Schérer qui transmettait au Comité les doléances de son lieutenant, le Comité ne répondait rien.

Cet abandon autorisait Charlet à prendre sur lui une résolution extrême, la seule qui pût le sauver, celle de replier sur Puigcerda, sinon sur Mont-Louis, tous ses petits postes épars en Cerdagne. La pensée lui en vint, et même, sur sa demande expresse, il fut autorisé à évacuer Belver; mais tout ce qui l'entourait, généraux, représentants, ne cessait de lui objecter les fâcheuses conséquences d'un pas en arrière, et il finit par ne rien changer à ses positions, qui, au nombre près de leurs défenseurs, étaient celles que lui avait léguées son inhabile devancier.

Mont-Louis, dont l'approvisionnement ne dépassait pas 15 jours, avait pour garnison un bataillon de 379 recrues et 300 paysans réquisitionnaires, tous consignés à la citadelle, crainte de désertion. Puigcerda était défendu par 400 hommes dont la moitié n'avait jamais vu le feu, et qui composaient le 1er bataillon du 29e. Le reste de ce malheureux

régiment, auquel le Comité venait d'infliger un blâme sévère pour sa conduite devant Sainte-Eugénie, le 2e bataillon était disséminé sur dix points différents, depuis Alp jusqu'à l'Hospitalet. Belver, où commandait le général Martin, était occupé par 2,000 hommes qui, outre le camp de Montarros, gardaient la redoute de Tailletendre, Ella, Olopta, et, sur la montagne de Torrellas, entre le village de ce nom et Riu, un poste retranché qui surveillait le défilé de Valtarga ou d'Isvol.

Ainsi dispersés, tous ces petits postes devaient succomber infailliblement; réunis sous les murs de Mont-Louis, ils eussent été invincibles et toujours à même de profiter d'un retour de fortune pour reprendre la Cerdagne espagnole. Mais Charlet sacrifia à un faux point d'honneur et n'osa prévenir une défaite certaine par une retraite exécutée à propos. Il donna simplement à ses postes isolés l'ordre de se replier, en cas d'attaque générale, les uns sur Belver, les autres sur Puigcerda.

Cependant l'orage grondait : la Cuesta défilait dans les montagnes, entraînant sur son passage les populations insurgées, et il ne nous revenait de toutes parts que des menaces et des avertissements sinistres.

Comme l'année précédente, l'approche de la Cuesta fut annoncée par une grande et tumultueuse reconnaissance. Le 30 messidor (18 juillet), en effet, une découverte qui était sortie de Belver avant le jour, effrayée de ses nombreuses rencontres, venait de rentrer dans la place, quand, vers sept heures et demie, les crêtes des montagnes se couvrirent tout à coup de bandes de Soumatens qui, remplissant l'air de cris sauvages et du son de leurs cornets, se précipitent dans le fond de la vallée. Un premier groupe, d'environ 1,800 combattants, s'avance sur notre camp de Montarros, et le reste, une masse désordonnée dont on ne peut évaluer le nombre, aborde et cerne notre poste de Tailletendre.

Sans se déconcerter, le général Despinoy, qui commandait à Montarros, rassemble 800 hommes d'élite, les forme en colonne, place au centre une pièce chargée à mitraille que

nos canonniers traînent à bras, puis il marche fièrement à l'ennemi, la baïonnette croisée et au pas de charge. A portée de l'ennemi, la colonne s'ouvre, vomit sa mitraille, se referme et continue, sans tirer un coup de fusil. Alors, saisies d'épouvante, ces bandes confuses, qui n'avaient été lancées sur nous que comme essai, se dispersent et entraînent dans leur fuite l'essaim qui s'était jeté sur Tailletendre.

Nous restâmes, pendant les six jours qui suivirent cette alerte, dans l'attente de la Saint-Jacques pour laquelle on nous prédisait une grande attaque, mais le 25 juillet à la tombante, l'ennemi n'avait pas encore paru. Cependant, nous ne nous trompions que de quelques heures; car, le jour même de la fête du patron de l'Espagne, Oquendo sortait de la Seu d'Urgel, et la Cuesta traversait les cols de Mayens et de Tosas. Ces passages étaient pourtant surveillés, mais leurs abords étaient, ici découpés par des torrents alors gonflés par des pluies d'orage, et là couverts de bois touffus; en sorte que nos postes n'éventèrent pas même la marche des colonnes ennemies. L'artillerie passa par Mayens, les petites pièces sur leurs affûts, et les grosses sur des traîneaux.

La Cuesta avait profité de l'expérience malheureuse faite par lui l'année précédente; car, plus habile cette fois, c'était sur Puigcerda, dont la chute entraînait celle de Belver, qu'il dirigeait la masse de ses forces, 17 à 18,000 hommes. Il laissait au général commandant à la Seu d'Urgel le soin d'investir Belver et d'en recevoir la capitulation.

# CHAPITRE VI.

## REPRISE DE LA CERDAGNE.

Description de Puigcerda et organisation de sa défense. — Attaque des Espagnols. — Ils commencent par enlever le petit camp qui couvrait la ville. — Ils adressent ensuite à Charlet deux sommations qui sont repoussées avec chaleur. — Alors ils attaquent la place. — Défense et prise de l'hôpital. — Puigcerda est emporté d'assaut. — Gloire de ce désastre. — Nos positions autour de Belver. — Investissement. — Le petit détachement de Tailletendre résiste pendant cinq heures. — Belle retraite du poste de Torrellas. — Le camp de Montarros se replie. — Belver capitule. — La Cerdagne reconquise par les Espagnols. — Notre frontière menacée.

### REPRISE DE PUIGCERDA.

SITUATION DE LA PLACE. — La petite ville de Puigcerda, qui alors comptait à peine 250 feux, s'élève au centre du plus ample élargissement de la vallée de la Sègre, sur la pente méridionale d'un mamelon isolé, dont le sommet, terminé par un plateau, était jadis couronné par une citadelle pentagonale. Emportée, en 1678, par les soldats de Louis XIV après quatre assauts meurtriers, cette citadelle fut démolie de fond en comble, et le traité de Nimègue stipula formellement qu'elle ne serait jamais relevée. Elle ne l'a pas été en effet ; en sorte que Puigcerda, qui, sans l'occupation du plateau, n'est pas sérieusement défendable, n'avait en 1795, pour toute fortification, qu'une méchante muraille en terre ou pisée, de deux pieds d'épaisseur, laquelle encore n'enveloppait qu'une partie de la ville, le reste de l'enceinte étant tout simplement formé par la ligne continue des maisons qui bordaient la campagne (1).

(1) Les choses ont peu changé depuis.

Presque tous les points d'un pareil corps de place pouvaient être attaqués avec succès, mais deux entre autres : la porte de France et l'hôpital. La porte de France se présentait, il est vrai, précédée d'un amphithéâtre de jardins enclos par des murs qu'on avait eu la précaution de créneler; mais elle était la seule issue par où nous pouvions tenter de nous faire jour, en sorte que l'ennemi avait le plus grand intérêt à nous aborder par cette ouverture, facile du reste à enfoncer. Quant à l'hôpital, alors encombré de malades, c'était un bâtiment assez vaste, fermé seulement par une cour, et isolé à une demi-portée de fusil de la ville, dont la faible enceinte n'était nulle part aussi délabrée que dans cette partie. Néanmoins, c'est à peine si, pour donner quelque consistance à ce second point d'attaque, nous avions enveloppé d'un tambour en charpente la barrière de la ville qui donnait sur l'hôpital, et pratiqué devant la porte de la cour de celui-ci, une chétive coupure et l'emplacement d'une pièce de canon.

La garnison répondait, par l'exiguité de son effectif, à la débilité de la place; elle ne comptait pas plus de 450 hommes : une vingtaine de dragons montés, une demi-compagnie d'artillerie volante, et le 1er bataillon du 29e de ligne. Le 2e bataillon et quelques compagnies de chasseurs-éclaireurs, qui cantonnaient au-dehors, conservaient encore six postes détachés : Alp, Osseja et Err sur la rive gauche de la Sègre, et sur la droite, le mas d'Arbaud, le village de Carol et l'Hospitalet. Les postes voisins de Puigcerda avaient ordre de s'y réfugier, à la première attaque sérieuse.

IRRUPTION DES ESPAGNOLS. — Prévenu, dans la soirée du 7 (25 juillet), que des mouvements étranges se manifestaient sur le revers de la grande chaîne, Charlet, pour s'éclairer et porter à ses détachements l'ordre de se rallier à lui, mit en campagne un de ses aides de camp et une poignée de miquelets; mais ce fut en vain qu'il passa la nuit à attendre le retour de cette patrouille et les détachements qu'elle devait ramener : rien ne rentra dans la place, et le général républicain put en conclure que l'ennemi, qu'on lui annonçait depuis si longtemps, était à ses portes. En effet, la Cuesta

venait de descendre des montagnes, amenant avec lui : le régiment de la Couronne, de 3,000 hommes ; un régiment de milice d'Estramadure, de 3,000 baïonnettes aussi ; 2,500 Portugais, 500 volontaires de Gironė, une centaine d'émigrés, 400 cavaliers, et 8 à 9,000 Soumatens des vallées de la Sègre, du Ter et du Llobregat ; en un mot, 17 à 18,000 combattants.

Ce corps d'armée qui, depuis la veille au soir, se groupait en arrière de Vilaloben, déboucha, vers 5 heures du matin, dans la plaine, et se partagea immédiatement en trois colonnes qui se dirigèrent : la première sur Osseja et Err, pour enlever ces deux postes et couper le chemin de Mont-Louis ; la seconde, sur le pont de Soler, pour gagner par Boluir l'entrée du val de Carol ; la troisième, sur les Guinguettes, aujourd'hui Bourg-Madame. Cette dernière, de 7 à 8,000 hommes, était la colonne qui devait attaquer Puigcerda. Des Guinguettes où elle se reformait, elle n'avait plus qu'une montée de 200 toises à parcourir pour atteindre notre camp, et elle ne tarda pas à l'aborder.

NOTRE CAMP EST REFOULÉ. — L'adjudant général Gilly, qui commandait ce petit camp, avait rangé ses 400 hommes sur une ligne, son artillerie au centre. Celle-ci commença le feu, mais elle ne le soutint pas, sans qu'on sût pourquoi. Alors la cavalerie espagnole fondit sur nos deux ailes et, après plusieurs charges répétées, les enfonça. Une déroute générale s'ensuivit. Cependant, grâce à l'intervention de Charlet et de Despinoy, qui accoururent fort à propos sur les lieux à la tête de l'état-major et d'une vingtaine de dragons lancés au grand trot, les fuyards purent se réfugier dans la place, en abandonnant toutefois sur le terrain, avec quelques morts dont plusieurs cavaliers, leur malheureux chef qui avait la cuisse fracassée.

Sur ces entrefaites, notre détachement d'Alp, de 54 hommes, avait été cerné et pris ; nos postes d'Osseja et d'Err, qui comptaient ensemble environ 300 combattants, avaient réussi, après de violents efforts pour s'ouvrir le chemin de Puigcerda, à battre en retraite jusqu'à Mont-Louis ; et ceux de

Carol s'étaient repliés sur l'Hospitalet : en sorte qu'il n'était rentré dans la place investie que les 150 chasseurs-éclaireurs cantonnés au mas d'Arbaud.

C'était, pour cette place aux abois, un bien mince renfort; car que pouvaient, contre 18,000 assaillants, ces 600 défenseurs d'une enceinte qui allait être entamée à coups de baïonnettes? Charlet, néanmoins, se prépare à résister un contre trente. Il fait fermer la barrière, garnit de son mieux les échafaudages du pourtour de ses murailles, répand ses chasseurs dans les jardins en avant de la porte de France qu'il confie au général Despinoy, établit sa compagnie de grenadiers à l'hôpital avec une pièce de 4 à l'entrée de la cour, laisse en réserve, sur la place centrale de la ville, quelques hommes d'élite, et attend ainsi les Espagnols.

SOMMATIONS. — A 9 heures, un capitaine des volontaires de la Couronne vient remettre à Charlet la sommation suivante: « Le général commandant les troupes victorieuses d'Espa-« gne qui se trouve devant Puigcerda, me charge d'intimer « la reddition de cette place au général commandant les « troupes françaises qui l'occupent, en l'avertissant que, s'il « ne l'exécute dans une demi-heure, il ne doit pas espérer « de quartier. » Charlet convoque à la hâte un conseil de défense: on y constate que Puigcerda a des vivres pour quatre jours, tout le conseil est d'avis *de se battre jusqu'à la dernière extrémité en tout genre,* et « le général commandant les « troupes de la république française répond à la sommation « du général commandant les troupes espagnoles, qu'il a « des bras, des munitions de guerre et de bouche, et que « l'honneur des armes françaises lui défend d'entendre à ses « propositions. » Cette énergique résolution, nos soldats

(1) Le conseil était ainsi composé : Charlet, général commandant la division; Despinoy, général de brigade, accidentellement dans la place; Reigasse, capitaine de grenadiers du 29e; Abel, capitaine commandant le 4e bataillon des chasseurs-éclaireurs; Thomas, lieutenant commandant un détachement du 15e régiment de dragons; Folliasson, capitaine commandant l'artillerie; Caudieu, officier du génie; Piet, capitaine commandant la place; Pelleuk, adjudant général, chef provisoire de l'état-major; et Baron, commissaire des guerres en chef de la division.

l'accueillent par des serments passionnés de vaincre ou de mourir, par des cris d'enthousiasme qui arrivent jusqu'aux Espagnols et semblent émouvoir leur chef. La Cuesta, en effet, renouvelle immédiatement sa démarche et envoie son chef d'état-major en personne, offrir à cette poignée de braves tous les honneurs qui pourraient adoucir l'amertume du sacrifice volontaire de leur liberté. Mais le major-général espagnol ne peut même se faire écouter, et il se retire au milieu d'une nouvelle explosion de cris de guerre et de chants patriotiques, car c'est en chantant que la garnison française se prépare à la lutte à mort qui va commencer.

PRISE DE L'HÔPITAL. — Elle commença un peu avant dix heures à la porte de France, et, quelques instants après, à l'hôpital où l'ennemi venait de porter brusquement une grande partie de ses forces, lesquelles du reste s'accroissaient à vue d'œil. Pendant trois quarts d'heure, ces deux points d'attaque firent la meilleure contenance, la porte de France surtout, où Charlet s'était transporté ; mais l'hôpital fléchit tout à coup et au signal encore des canónniers. Ils défendaient, avec leur pièce de 4, l'entrée de la cour, et un d'eux ayant été blessé, les autres s'enfuient, entraînant une partie de nos grenadiers. Charlet se présente, ranime les artilleurs, s'avance à leur tête jusqu'à la pièce abandonnée, et pendant qu'il s'acharne à disputer le passage du fossé de la cour, il reçoit une balle à la tête et tombe baigné dans son sang. Les soldats qui l'entourent, le croient mort, et à peine l'ont-ils vu emporter du champ de bataille, qu'ils lâchent pied de nouveau. Il était 11 heures. Despinoy accourt remplacer Charlet. Il trouve les artilleurs en déroute, les grenadiers débandés et la cour envahie : il ordonne aux 15 dragons qui le suivent, de charger, espérant ramener ainsi les défenseurs de l'hôpital qui déjà se pressent à la seconde barrière pour se réfugier dans la ville. Mais les Espagnols viennent de forcer l'hôpital, ils sont aux fenêtres de tous les étages, la cour est embrasée de leurs feux, et les dragons hésitent. Alors Despinoy, qui n'a plus autour de lui un seul fantassin, se retire sur la seconde barrière où, avec une cin-

quantaine d'hommes qui s'y étaient amassés, il rétablit le combat et le soutient jusque vers midi.

LA VILLE EMPORTÉE D'ASSAUT. — La porte de France, où nos chasseurs se battaient en désespérés, continuait à se maintenir, et tout n'était pas encore perdu, si l'on parvenait à reprendre l'hôpital. C'est ce que va tenter Despinoy. Il envoie donc chercher, par son chef d'état-major Pelleuk, sa modique réserve qui est encore intacte; elle arrive, il la met en tête du peu de monde qui lui reste, puis il fait ouvrir la barrière et battre la charge. Mais le feu que l'hôpital vomit par toutes ses ouvertures, arrête les plus déterminés, personne n'avance et la barrière se referme. Nos soldats, toutefois, s'y défendent encore, en s'abritant derrière le tambour en charpente.

A une heure, les Espagnols débouchent de l'hôpital : ils se portent à droite et à gauche de la barrière, enveloppent tout le front d'attaque, et, à coups de piques et de baïonnettes, ils se creusent, dans ces misérables remparts, des gradins, des créneaux, d'où ils plongent dans l'intérieur de la place. Pris ainsi à revers et ne pouvant plus être secourus, les défenseurs de la barrière flottent de celle-ci à la ville; deux fois même ils abandonnent en masse ce malheureux poste, et deux fois ils y sont ramenés par Pelleuk et Despinoy. Despinoy a encore quelque part une pièce de 2, il la fait venir : fatalité! à peine a-t-elle tiré un coup, que son caisson éclate et foudroie huit des nôtres. Enfin, une autre explosion qui vient d'ébranler la place, va l'ouvrir à l'ennemi : une grande maison qui fait partie de l'enceinte, qui flanque la barrière et enfile une des principales rues de la ville, la maison de l'état-major est enfoncée par la mine, et, hissé bientôt sur ses décombres, le canon que l'ennemi nous a enlevé à l'hôpital, balaye de sa mitraille la rue aboutissante, et hache la barrière qui tombe.

Il était bien tard pour capituler ; mais, à tout hasard, Despinoy décide un trompette de dragons à s'avancer en parlementaire au milieu du feu. Le dragon, après des efforts inouïs pour se faire entendre, ramène à la barrière un offi-

cier espagnol. Celui-ci s'abouche avec Despinoy, retourne vers les siens et ne tarde pas à reparaître : il est convenu que le feu cessera de part et d'autre pendant la conférence entamée; et de suite Despinoy et l'Espagnol se rendent près de Charlet qui, par intervalle, recouvrait ses sens. Mais, dans le trajet, les deux officiers sont assaillis par une décharge, le général français a le bras traversé, et son compagnon l'abandonne. Néanmoins Despinoy continue, et arrivé en présence de Charlet, il dicte et fait partir à l'adresse de la Cuesta, une demande « de conditions dignes de la belle défense des Français. » Mais quelle n'est pas la douleur de ces deux infortunés chefs dont les blessures étaient le moindre souci, lorsqu'après quelques moments d'attente, ils voient entrer dans la chambre où ils gisaient côte à côte, un émissaire de l'ennemi rapportant leur lettre cachetée et, pour toute réponse, ces cruelles paroles : « La place est prise « d'assaut, il n'est plus question de capituler ! »

En effet, Puigcerda était envahi de toutes parts, et les assaillants, exaspérés par une lutte de 11 heures où ils avaient perdu plus de 2,000 hommes, et qui se prolongeait encore dans les rues, sur les places, dans chaque maison pour ainsi dire, les assaillants passaient par les armes tout ce qui leur tombait sous la main. Les blessés mêmes, les malades de l'hôpital, les officiers de santé, furent égorgés sans quartier. Le commandant de place et le capitaine des canonniers eurent le même sort. Hâtons-nous toutefois de rendre aux officiers espagnols cette justice, qu'ils mirent tout en œuvre pour arrêter le massacre et parvinrent à sauver, non-seulement Charlet, Despinoy et d'autres blessés de marque, comme le commissaire ordonnateur en chef et le commandant du 29e, mais la moitié de la garnison, 300 soldats tout couverts aussi de sang et de blessures, qui, sur les instances de ces officiers et sur la parole de leur chef, se rendirent à discrétion. Les 300 autres avaient tenu rigoureusement parole : comme ils l'avaient juré le matin, ils étaient morts à leur poste.

A part quelques traits de faiblesse que nous n'avons fait ressortir que pour laisser à notre récit ce cachet de sincérité

qu'entament toujours des éloges sans exception, on peut assurément dire que nos soldats avaient remporté, dans le cours de cette guerre, plus d'une victoire qui leur faisait moins d'honneur que ce glorieux désastre de Puigcerda. Car n'oublions pas qu'ils avaient été en quelque sorte livrés à l'ennemi par un abandon absolu; abandon qui leur avait fait souffrir pendant six mois tous les tourments imaginables, dont ils avaient prévu et hautement prédit les funestes conséquences, et contre lequel ils avaient en vain épuisé toutes les formes de la protestation. Ajoutons qu'ils savaient que la paix était imminente; elle était signée depuis quatre jours! Néanmoins, ils ne s'étaient pas cru dispensés de mourir pour retarder de quelques heures la chute d'une bicoque dont la république se souciait si peu, et la générosité seule de l'ennemi les avait empêchés d'accomplir tous jusqu'au bout leur héroïque sacrifice. Jamais donc, il faut en convenir, gouvernement plus ingrat n'avait rencontré des serviteurs plus fidèles : dévouement d'autant plus méritoire, spectacle d'autant plus beau, que le théâtre était plus obscur et plus retiré. Convenons également que, lorsqu'elle élève à cette hauteur la première de nos vertus sociales, le sentiment du devoir, la guerre, si elle a souvent, comme disait Dugommier, *des excès qui font souffrir l'humanité*, la guerre, en revanche, donne quelquefois à cette humanité souffrante ou amollie par la paix, de bien légitimes sujets d'orgueil, ou de bien grandes et de bien salutaires leçons.

Voyons maintenant quelle avait été l'attitude de Belver, pendant que son sort se décidait sous les murs de Puigcerda.

---

## REPRISE DE BELVER.

SITUATION DE BELVER. — Le combat du 8 messidor 1794 nous a fait connaître Belver et son camp retranché. (*Voir ci-dessus* p. 126.) Le général Martin, qui en avait toujours le commandement, ne disposait plus que d'environ 1,500

hommes. Il avait achevé de replier tous les détachements que nous avions répandus en aval de Belver, et n'avait conservé en amont que deux petits postes destinés à assurer, de part et d'autre du défilé d'Isvol, sa communication avec Puigcerda : Torrellas et Olopta. Le poste de Torrellas se composait de 200 hommes établis dans une redoute à double enceinte, au sommet de la montagne de Torrellas, laquelle est séparée de la Sègre par le vallon et la serre de Valtarga, bande de rochers dont le revers septentrional, qui tombe presque à pic sur la rivière, forme la paroi de gauche du défilé d'Isvol. Du côté opposé, cet étranglement de la Sègre était gardé par 178 fusiliers campés au-dessous d'Olopta, et chargés en même temps d'observer le village de Maranges d'où l'on gagne assez facilement le val de Carol et l'Ariége. Enfin, un autre chemin de Maranges était intercepté, à hauteur de Belver, par 150 hommes qui occupaient le réduit retranché de Tailletendre, dont on se rappelle peut-être la belle défense dans le combat cité tout à l'heure.

INVESTISSEMENT. — Réglant ses mouvements sur ceux de la Cuesta, le maréchal de camp Oquendo sortit de la Seu d'Urgel le 7 (25 juillet) dans la soirée, et le lendemain avant le jour, il débouchait dans le bassin de Belver, à la tête de 4 à 5,000 combattants partagés en deux colonnes qui remontaient les deux rives de la Sègre. La colonne de gauche, qui suivait la rive droite, était composée de 300 Suisses du régiment de Savoie et de 12 compagnies de miquelets. Elle marchait sur Tailletendre qu'elle atteignit et attaqua vers 4 heures. La colonne de droite, qui s'était rassemblée à Monteilla, comprenait 16 pelotons de miquelets, 250 Rouges de Girone, 54 chevaux et 6 bouches à feu. Elle longeait à mi-côte la berge de la vallée, et quand elle eut dépassé Belver, elle se répandit, un peu au delà de Taillo, sur la crête de séparation de deux ravins perpendiculaires à la Sègre, s'y forma en bataille, y déploya ses tentes, en un mot, y installa un véritable camp dont elle allait faire sa base d'opération, et qui fut immédiatement baptisé du nom de *Saint-Augustin*.

Ce camp, où Oquendo commandait en personne, barrait

ainsi le chemin direct de Belver à la montagne de Torrellas qui fut bientôt attaquée par cinq compagnies de miquelets. L'engagement commença à 5 heures, et à 8, nos 200 défenseurs résistaient encore; mais, à l'immobilité du camp de Montarros, à la force de la ligne ennemie qui les en séparait, jugeant qu'ils n'avaient rien à attendre que d'eux-mêmes, ils résolurent de se faire jour et de regagner Belver.

C'était une résolution à peu près désespérée; car, pour rentrer à Belver en évitant les Espagnols qu'évidemment ils ne pouvaient affronter, les défenseurs de Torrellas devaient se laisser glisser à corps perdus le long de l'escarpement septentrional de la montagne qu'ils occupaient, escarpement tel, que l'ennemi avait cru inutile d'exercer sur ce point la moindre surveillance; traverser à découvert le vallon de Valtarga, pour remonter sur le massif de rochers qui les séparait encore de la Sègre; puis, de la crête de cette sorte de falaise, se précipiter dans le torrent, le franchir, et en descendre la rive droite sous le feu de la rive gauche, jusqu'au pont de Belver : ce qui constituait un trajet de 1,550 toises environ.

Mais nos intrépides soldats sont depuis longtemps familiarisés avec les précipices. S'abandonnant donc à l'escarpement de la montagne qu'ils ne peuvent plus défendre, ils tombent meurtris à ses pieds, et cherchent à gagner au pas de course les hauteurs de Valtarga. Les miquelets aussitôt s'élancent à leur poursuite et vont les atteindre. Par surcroît, la cavalerie du camp de Saint-Augustin accourt pour les sabrer. Mais, par un bonheur singulier, c'est cette charge même qui les sauve, car elle met en déroute les miquelets qui prennent les cavaliers espagnols pour des Français. Cette étrange panique cesse bientôt, il est vrai, à l'apparition de deux pelotons du régiment de Savoie et de l'uniforme rouge des grenadiers de Girone; mais nos soldats ont profité de ce répit pour gravir la crête du second escarpement, et là, favorisés par le feu d'une pièce que le camp de Montarros détache sur sa gauche pour les soutenir, ils se laissent rouler dans la Sègre qu'ils traversent pour remonter sur le chemin de Belver. Enfin ils atteignent les murs de la

ville, mais non sans laisser derrière eux une longue traînée de morts et de mourants.

Les 150 défenseurs de Tailletendre n'eurent pas la ressource de ceux de Torellas, parce que la roche isolée qu'on leur disputait avait été tout d'abord entièrement cernée; en sorte qu'après cinq heures de la résistance la plus opiniâtre, blessés la plupart, affaiblis d'une vingtaine de morts et sans espoir d'être secourus, ils venaient de mettre bas les armes.

Le tour du camp de Montarros était donc venu, et il s'agissait de le refouler dans la place qu'il couvrait. En conséquence, les troupes du camp de Saint-Augustin viennent occuper Taillo, élèvent rapidement, à droite et à gauche de ce village, des murs en pierres sèches; puis, derrière cette espèce de parallèle, elles déploient quatre pelotons de miquelets, qui, relevés d'heure en heure, font jusqu'au soir un feu tellement nourri, que nos soldats, accablés, finissent par chercher un abri dans l'enceinte de Belver.

CAPITULATION. — Sur-le-champ, le général Oquendo nous envoie une sommation; mais apprenant que son parlementaire est reçu à coups de fusil, il fait aussitôt descendre sur la Sègre, en amont de la place, 14 compagnies de miquelets et une trentaine de chevaux, qui achèvent de nous ôter toute chance d'évasion.

Le lendemain matin 9 (27 juillet), l'arrivée du régiment de la Couronne et de 4 bouches à feu qui entrent immédiatement en action, annonce aux assiégés le sort de Puigcerda et le leur. Le général Martin essaya néanmoins d'obtenir la liberté de sa garnison, mais comme il n'avait plus même pour un jour de vivres, il dut en passer par toutes les exigences des vainqueurs, et, à cinq heures du soir, il signa la capitulation de Belver qui le constituait, lui et les siens, prisonniers de guerre.

NOTRE FRONTIÈRE MENACÉE. — La fortune souriait aux Espagnols. Mont-Louis, dont la triste garnison n'était plus approvisionnée que pour une décade, depuis qu'elle avait recueilli les postes échappés au désastre de Puygcerda, Mont-Louis était déjà à moitié investi; car, tandis que la Cuesta

déployait son armée de Livia à Sainte-Léocadie et envoyait ses miquelets occuper le Puig-Moren et l'Hospitalet, une tête de colonne qui paraissait au-dessus de Mantet, allait fermer les gorges du Conflans. Un peu plus loin, la brigade destinée à envahir le Tech gagnait Saint-Laurent de Cerda, et l'escadre qui portait une division de débarquement se montrait en vue des côtes du Roussillon. Enfin, pour tenir tête à toutes ces forces, pour garder Mont-Louis, Villefranche, Perpignan, Collioure, Bellegarde, Fort-les-Bains et Pratz de Mollo, en un mot, pour défendre notre frontière menacée sur quatre points à la fois, c'est à peine si nous pouvions disposer de 4,300 hommes !

Les choses en étaient donc arrivées au point que jamais, depuis le 17 avril 1793, premier jour de cette guerre, notre situation n'avait semblé plus alarmante, quand on annonça la paix.

---

# CHAPITRE VII.

## PAIX AVEC L'ESPAGNE.

**Phases diverses éprouvées par les négociations et leur influence sur les opérations de la campagne. — Godoy cherche à gagner du temps pour écarter un membre du conseil qui a pris, dans la question de la paix, une initiative que le futur prince de la Paix se réservait. — Autres motifs, plus avouables, de ces retards calculés. — La paix est signée à Bâle le 4 thermidor (22 juillet). — La nouvelle en arrive à Figuères le 12. — Conclusion.**

Les négociations qui avaient précédé la paix, avaient eu, sur la marche des opérations de cette campagne, une influence telle, que nous ne pouvons nous dispenser de revenir en quelques mots sur ces préliminaires.

NÉGOCIATIONS. — Aussitôt après le siége de Roses, la paix avait été adoptée en principe de part et d'autre des Pyrénées, et le cabinet de Madrid, qui devait faire les avances, avait chargé son général Urrutia d'entrer en pourparlers avec nous, c'est-à-dire avec nos représentants du peuple en mission à l'armée de Catalogne. Mais les conventionnels étaient les hommes du monde les moins propres à remplir des fonctions diplomatiques : roides, obstinés, rougissant presque d'agir en conciliateurs, ils auraient rebuté les meilleures dispositions. Aussi avaient-ils fait échouer ces premières ouvertures, qu'avec un peu d'adresse pourtant, il eût été si facile de mener à bonne fin, avant la reprise des hostilités. Après, il n'en fut plus de même, et l'Espagne chercha à temporiser.

On s'imagina d'abord, et les représentants les premiers, que les Espagnols, encouragés par l'élan belliqueux de leurs populations du nord, voulaient attendre encore les chances de la coalition. Mais il s'agissait bien à Madrid de la lutte européenne ! un intérêt plus grave était en jeu : il s'agissait de

savoir comment l'ancien chef du parti de la guerre, le ministre favori de la Cour, passerait, sans compromettre son crédit, à la tête du parti de la paix. Car, dans le nouveau rôle qu'il allait prendre, Godoy venait d'être devancé par un autre membre du conseil, le ministre de la marine Valdes. Or, il fallait, avant tout, prendre le temps d'écarter cet audacieux rival. Alors on recommença, pour retarder la paix, ce qui avait si bien réussi pour précipiter la guerre : on exploita l'attachement du roi à sa malheureuse famille, et dans les conférences de Figuères, le général Roquesante dut revenir à tout propos sur la tendresse de son maître pour les deux enfants de Louis XVI; car on savait bien que le Comité ne transigerait pas sur cette question, malgré son sincère et vif désir de traiter le plus tôt possible, et malgré les ardents efforts de Tallien qui venait d'épouser la célèbre fille d'un riche banquier espagnol.

De là, la marche tortueuse des préliminaires, ces ruptures, ces reprises de conférences, et, par contre-coup, l'intermittence des hostilités.

Ces lenteurs produisirent leur effet : elles exaspérèrent Valdes au point qu'il se perdit lui-même par son emportement et fut exilé. Maître alors du terrain, le duc d'Alcudia s'apprêta à négocier franchement. Mais il fallait au futur prince de la Paix une action toute personnelle dans l'affaire qui devait couronner sa fortune. En conséquence, il prescrivit à un de ses chargés d'affaires résidant en Allemagne, à D. Domingo Yriarte, de s'entendre avec notre ambassadeur près des Cantons helvétiques, François Barthélemy, qui venait de traiter avec la Prusse. Mais Don Yriarte voyageait alors en Pologne, ce qui amena des retards et fit soupçonner la bonne foi de l'Espagne, intéressée alors à prolonger une lutte dont les chances, aux Pyrénées orientales du moins, tournaient en sa faveur. Sommé par le gouvernement républicain de dissiper ces soupçons, Godoy chargea, pour la forme, le marquis d'Yranda de s'aboucher avec le général Servan qui venait d'être envoyé à Bayonne sous le vain titre d'inspecteur. Mais ces semblants de conférences commen-

çaient à peine, que le diplomate voyageur s'était retrouvé et concluait la paix aux bords du Rhin.

TRAITÉ DE BALE. — La mort du fils de Louis XVI était venue lever à propos une difficulté d'autant plus sérieuse, qu'en réalité, dans cette guerre déplorable, Charles IV avait constamment sacrifié les intérêts de la politique à ses affections de famille : mérite d'une honnête conscience, qu'il ne serait pas généreux de contester à un roi dont la mémoire a rencontré si peu de flatteurs. Ajoutons encore, et ceci, moins dans le but de réhabiliter un nom sacrifié, que par respect pour cette opinion consolante, qu'il n'est pas d'aspiration si égoïste de l'ambition humaine où n'intervienne forcément quelque recherche du bien public, ajoutons que Godoy, dans ses dernières tergiversations surtout, ne fut pas uniquement poussé par le honteux mobile que ses contemporains ont prêté à sa conduite, mais qu'il cherchait en même temps à échapper, et à l'intervention de nos représentants avec lesquels on n'eût jamais rien terminé, et à la surveillance de l'Angleterre qui, prévenue de ce qui se passait, aurait pu replonger l'Espagne dans de nouveaux malheurs.

Ce fut le 12 thermidor (30 juillet) qu'un courrier français, se rendant à Madrid par Figuères, remit au représentant Clausel une lettre de Barthélemy en date du 4 (22), annonçant que, le soir de ce même jour, « il avait signé un traité « de paix et d'amitié entre la République française et le roi « d'Espagne. »

Schérer envoya sur-le-champ cette nouvelle à Urrutia qui s'en rapporta loyalement à la parole de son adversaire et répondit « qu'en attendant un ordre de sa cour, l'humanité lui « faisait un devoir de prendre sur lui la suppression de toute « hostilité. » Au reste, 48 heures s'étaient à peine écoulées, que les deux généraux avaient reçu, chacun de son gouvernement, un avis direct, et bien que l'Espagne désirât garder le secret jusqu'à l'échange des ratifications, on peut dire que dès ce jour, 14 thermidor (1er août), la paix fut proclamée.

Elle fut proclamée aux acclamations de la France et de

l'Espagne (1). Les officiers espagnols, seuls, laissèrent éclater des regrets qui faisaient plus d'honneur à leur bravoure qu'à leur sagacité; car, malgré les apparences du moment, le résultat final pouvait-il être douteux? Mais il nous convenait de donner à l'Europe effrayée de nos victoires, un gage de modération, et la France, cédant toutes ses conquêtes, refusant même de réclamer quelques vaisseaux pris à Toulon, la France ne demanda à l'Espagne que sa moitié de Saint-Domingue, qui déjà n'appartenait plus à personne.

CONCLUSION. — Cette triste indemnité de Saint-Domingue ne semblait guère répondre aux griefs des vainqueurs, non plus qu'aux réparations qu'ils étaient en droit et en pouvoir d'exiger. Car, autant il était difficile à l'Espagne de justifier sa malencontreuse intervention dans nos discordes intestines, l'Espagne qui n'aurait fait que s'affaiblir en acceptant la moindre part de la curée générale à laquelle l'Europe l'avait conviée, l'Espagne qui, garantie par son isolement et son état social, de nos secousses révolutionnaires qu'elle brave encore aujourd'hui, n'avait pas même l'excuse de ses alarmes; autant il nous était facile d'obtenir les réparations si légitimement dues à de tels griefs. En effet, qui pouvait mettre un frein à nos exigences, quand un regard du Comité de salut public vers les Pyrénées orientales, quelques secours envoyés sur les bords de la Fluvia, eussent suffi pour faire tomber la place d'armes du royaume entamé, la chancelante Catalogne; et quand l'armée de Navarre n'avait plus qu'à franchir les plaines ouvertes de la Castille, pour frapper aux portes de Madrid? Et les biens de la noblesse et du clergé espagnols! les dépouilles de cette aristocratie qui nous avait mis au ban des nations, qui avaient soulevé contre nous les fureurs d'un autre âge; ces immenses richesses ne s'offraient-elles pas à la république épuisée par ses victoires, et pour

(1) Voir le *Moniteur* du 16 thermidor an III, séance du 10. Ce numéro contient le traité de paix. Dans la séance du 13, ce traité fut ratifié par la Convention; et un représentant, Vallée, ayant proposé de réclamer les vaisseaux et frégates enlevés à Toulon par l'escadre espagnole, l'assemblée en masse demanda la clôture de la discussion et adopta le traité à l'unanimité.

relever son crédit en détresse, et pour changer en abondance les misères de ses soldats, et pour se créer peut-être au delà des monts, par le partage *d'autres biens nationaux,* d'innombrables partisans? Car enfin, pourquoi cette république, qu'on disait si altérée de propagande, n'aurait-elle pas caressé l'espoir de révolutionner un grand peuple, tout en se donnant la joie de précipiter du trône un autre Bourbon?

Mais, au rebours de la règle commune, ce furent précisément les sacrifices que le traité de Bâle épargna aux vaincus, qui firent sa gloire : car ce traité inaugurait dans la politique républicaine une ère nouvelle, celle de la véritable force, l'ère de la modération.

Une conduite aussi sage devait avoir les conséquences les plus heureuses. Aussi, dans les douze années qui suivirent, fut-il permis de croire à une conquête plus digne, que ce funeste Saint-Domingue, du prix de tant de sang répandu : à l'alliance intelligente de deux grands peuples, cette alliance que la nature leur impose.

Le monde sait le cruel démenti qui fut donné à de si belles espérances. Les Espagnols surtout s'en souviennent : c'est leur droit et leur orgueil. Seulement, quand ils racontent avec tant d'amertume la terrible tempête où périt le traité de Bâle, ils devraient, remontant aux souvenirs que ce traité rappelle, se demander qui, en 1793, violait, de ce côté-ci des Pyrénées, les principes de l'indépendance des nations, et à qui, le 4 juillet 1795, la France outragée et triomphante épargnait les humiliations de la mauvaise cause désarmée.

Mais nous-mêmes, n'avions-nous pas oublié le premier acte de notre dernière lutte avec l'Espagne, pour ne nous rappeler que les scènes lugubres du dénouement? Oui, une guerre où nous n'avons recueilli que des haines, une guerre fatale dont la date marque le commencement de nos malheurs, nous a fait oublier les irréprochables et féconds travaux d'une armée qui, sans dépasser le seuil de la Péninsule, l'avait reconquise au pacte de famille, avait mis à notre discrétion les trésors, les escadres, les vaillants soldats d'une ardente alliée.

C'est pour ressusciter ces purs et nobles souvenirs, qu'ont été écrites les pages que nous terminons. Puissent-elles donc, en acquittant une dette de reconnaissance nationale, faire revivre, sur l'éternelle barrière des Pyrénées, les exemples de patriotisme et d'abnégation qu'y prodiguait, il y a 60 ans, la plus modeste, la plus rudement éprouvée, mais non point, à coup sûr, la moins glorieuse des quatorze armées qui sauvaient alors et immortalisaient nos frontières!

**FIN DE LA CAMPAGNE DE 1795.**

# ÉTATS DE SITUATION

## de l'Armée des Pyrénées orientales

### AUX DIFFÉRENTES ÉPOQUES DES CAMPAGNES

### DE 1794 ET 1795.

#### CAMPAGNE DE 1794

#### 15 NIVOSE (4 janvier).

TROUPES DISPONIBLES.

| | | |
|---|---|---|
| Avant-garde | 8,714 | |
| Division de droite | 5,858 | |
| Division de gauche | 10,513 | |
| Cavalerie | 1,958 | |
| *Total des troupes disponibles.* | 27,043 | 27,043 |

TROUPES CANTONNÉES OU DÉTACHÉES.

| | | |
|---|---|---|
| Saint-Laurent de la Salanque | 1,060 | |
| Pezilla | 1,860 | |
| Torrelles | 1,000 | |
| Saint-Estève et Cornelia | 387 | |
| Quillan | 164 | |
| *A reporter.* | 4,471 | 27,043 |

| | | |
|---|---|---|
| *Report.* | 4,471 | 27,043 |
| Col Ternère | 1,549 | |
| Cerdagne | 1,817 | |
| Vallée d'Aran | 2,950 | |
| L'Aveyron | 1,242 | |
| *Total des troupes cantonnées ou détachées.* | 12,029 | 12,029 |

GARNISONS.

| | | |
|---|---|---|
| Perpignan | 5,039 | |
| Salces | 880 | |
| Leucate | 533 | |
| Narbonne | 1,080 | |
| Beziers | 960 | |
| Villefranche | 656 | |
| Mont-Libre | 920 | |
| Puigcerda | 1,871 | |
| Belver | 406 | |
| *Total des garnisons.* | 12,345 | 12,345 |
| TOTAL GÉNÉRAL | | 51,417 |

---

15 GERMINAL (4 avril).

| | |
|---|---|
| Disponibles | 37,405 |
| Garnisons | 25,879 |
| Cavalerie | 2,446 |
| *Total général.* | 65,730 |

## 11 FLORÉAL (30 avril).

(Effectif en ligne pour la bataille du Boulou seulement).

| | | Infanterie. | | Cavalerie. | Artill^e^. |
|---|---|---|---|---|---|
| *Division de gauche* (SAURET). | | | | | |
| Sauret............. | 4,695 | 7,364 | » | 100 | » |
| Brigade Victor...... | 2,669 | | | | |
| *Division du centre* (PÉRIGNON). | | | | | |
| Brigade Martin..... | 3,091 | 14,898 | » | » | » |
| — Chabert.... | 2,648 | | | | |
| — Point...... | 2,774 | | | | |
| Brigade détachée de la gauche... | 1,994 | | | | |
| — Lemoine... | 3,257 | | | | |
| — Despinoy... | 1,074 | | | | |
| — Labarre ............ | | | 1,357 | 1,907 | |
| Détachement Quesnel........ | | | 550 | | |
| Artillerie.................. | | | | | 150 |
| *Division de droite* (AUGEREAU). | | | | | |
| Brigade Mirabel.... | 2,039 | 6,401 | | 80 | |
| — Guieux..... | 4,127 | | | | |
| Détachement Gilly.. | 235 | | | | |
| *Totaux partiels.* | | 28,663 | | 2,087 | 150 |

*Total général en 1^re^ ligne.* 30,900

*en 2^e^.* 7,978

*Effectif des deux lignes.* 38,878

## 15 FLORÉAL (4 mai).

| | |
|---|---|
| Troupes disponibles | 48,532 |
| Garnisons | 21,198 |
| Cavalerie | 2,555 |
| *Total général.* | 72,285 |

Ces forces comprenaient 17 compagnies d'artillerie volante et 14 compagnies d'artillerie de ligne.

## 30 PRAIRIAL (18 juin).

TROUPES DISPONIBLES.

| | | |
|---|---|---|
| Division de gauche | 9,475 | |
| — du centre | 13,222 | |
| — de droite | 10,656 | |
| — de Cerdagne | 12,886 | |
| Mont-Libre | 3,985 | |
| Cavalerie | 3,227 | |
| *Total des troupes disponibles.* | 53,452 | 53,452 |

GARNISONS.

| | | |
|---|---|---|
| De Port-Vendres à Agde | 5,335 | |
| Perpignan | 1,112 | |
| De Narbonne à Toulouse | 3,000 | |
| Dans l'Aveyron | 1,977 | |
| Avignon | 583 | |
| Disponibles | 8,190 | |
| *Total des garnisons.* | 20,197 | 20,197 |
| TOTAL GÉNÉRAL. | | 73,649 |

## 15 FRUCTIDOR (1er septembre).

| | |
|---|---|
| Infanterie de ligne | 47,353 |
| Chasseurs | 9,650 |
| Cavalerie | 3,236 |
| Artillerie de ligne | 2,440 |
| — légère | 219 |
| *Total.* | 62,903 |

*Nota.* Dans cet effectif sont compris 30,000 hommes répandus dans les garnisons, sur les côtes, en arrière dans les dépôts de recrues, aux hôpitaux, etc.

---

## 1er BRUMAIRE (22 octobre).

| | |
|---|---|
| Division n° 1 (Augereau) | 12,000 h. |
| 2 (Pérignon) | 12,750 |
| 3 (Sauret) | 6,500 |
| 4 (brigade Victor) | 3,000 |
| 5 (de Mont-Libre) | 13,500 |
| 6 (de Narbonne) | 1,150 |
| 7 (des Côtes) | 3,450 |
| Camp de l'Union, sous Perpignan | 700 |
| *Total de l'infanterie disponible.* | 53,050 h. |
| Cavalerie | 3,000 |
| *Total de l'effectif disponible.* | 56,050 h. |
| Non-valeurs | 29,950 |
| *Total porté à l'effectif général.* | 86,000 h. |

ARTILLERIE (matériel).

| | | |
|---|---|---|
| Pièces au-dessous du calibre de 4. | Républicaines | 38 |
| | Suédoises | 2 |
| | Pièces de 2 | 2 |
| | *A reporter.* | 42 |

| | | |
|---|---|---|
| | *Report.* | 42 |
| Pièces de 4 | .................. | 91 |
| — 8 | .................. | 55 |
| — 12 | .................. | 10 |
| — 16 | .................. | 6 |
| — 24 | .................. | 18 |
| Obusiers de 6 pouces | .................. | 23 |
| — 8 — | .................. | 5 |
| Mortiers de 8 — | .................. | 4 |
| — 10 — | .................. | 2 |
| — 12 — | .................. | 5 |
| | *Total des bouches à feu.* | 261 |

*Nota.* Les trois états précédents ne sont pas évidemment calculés sur les mêmes bases.

---

## 27 BRUMAIRE (17 novembre).

### (Bataille des lignes de Figuères, 1re journée).

1re LIGNE.

| | | | |
|---|---|---|---|
| DIVISION DE DROITE n° 1 (AUGEREAU). | Brigade Davin...... | 2,509 | 8,971 |
| | — Duphot..... | 2,581 | |
| | — Beaufort.... | 3,881 | |
| DIVISION DU CENTRE n° 2 (PÉRIGNON). | — Rougé...... | 2,620 | 8,487 |
| | — Banel....... | 2,174 | |
| | — Martin...... | 1,667 | |
| | Cavalerie du général Dugua.......... | 1,812 | |
| | Artillerie légère du général Guillaume. | 414 | |
| DIVISION DE GAUCHE n° 3 (SAURET). | Brigade Guillot (chasseurs)...... | 1,211 | 4,244 |
| | — Causse...... | 1,378 | |
| | — Motte....... | 1,655 | |
| | | *A reporter.* | 21,702 |

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | *Report.* | 21,702 |
| EXTRÊME GAUCHE. | Brigade détachée du général Victor.... | | 2,316 |
| | *Total des troupes en 1re ligne.* | | 24,018 |

2e LIGNE.

| | | |
|---|---|---|
| A Darnius........................... | 2,387 | 7,751 |
| A la Jonquère............................ | 4,449 | |
| Au camp Céret.......................... | 915 | |
| *Total disponible sur le champ de bataille.* | | 31,769 |

3e LIGNE.

| | | |
|---|---|---|
| A la garde des côtes avoisinantes......... | 1,012 | 4,423 |
| A la garde du Vallspire et de sa frontière.. | 3,411 | |
| *Total général.* | | 36,192 |

---

## 30 BRUMAIRE (20 novembre.)

(Bataille des lignes de Figuères, 2e journée).

1re LIGNE.

| | | | |
|---|---|---|---|
| DIVISION DE DROITE (AUGEREAU). | Brigade Davin (en observation)... | 2,442 | 11,442 |
| | Avant-garde (gal Bon). | 2,049 | |
| | Brigade Guieux (réserve........ | 3,257 | |
| | — Guillot...... | 1,714 | |
| | — Chabert..... | 1,980 | |
| DIVISION DU CENTRE (BEAUFORT). | — Banel....... | 2,133 | 6,120 |
| | — Rougé...... | 2,420 | |
| | — Martin...... | 1,567 | |
| DIVISION DE GAUCHE (SAURET). | — Causse...... | 1,577 | 5,606 |
| | — Motte....... | 1,723 | |
| | — Victor....... | 2,306 | |
| | *Total de la 1re ligne.* | | 23,168 |

*D'autre part.* 23,168

2e LIGNE.

| | | |
|---|---|---|
| A Darnius | 2,387 | 6,398 |
| A La Jonquère | 3,109 | |
| Au camp Céret | 902 | |
| *Total sur le champ de bataille.* | | 29,566 |

3e LIGNE.

| | |
|---|---|
| Même effectif que le 27 | 4,423 |
| *Total général.* | 33,989 |

---

10 FRIMAIRE (30 novembre).

| | |
|---|---|
| De Roses à Figuères | 11,822 |
| Devant Figuères | 11,000 |
| Camp du Castillet | 2,855 |
| A Bellegarde, au col Portell | 1,297 |
| A Collioure et à Port-Vendres | 1,317 |
| Dans le Vallspire | 4,689 |
| De Villefranche à la vallée d'Aran | 9,768 |
| A Perpignan | 2,413 |
| A la garde des côtes et dans l'Aveyron | 4,092 |
| Non-valeurs | 14,138 |

*Total général.* 63,361, dont 2,090 cavaliers et 2,048 artilleurs.

---

SIÉGE DE ROSES. — ARMÉE DE SIÉGE.

(15 frimaire).

*Division Sauret.*

| | |
|---|---|
| Brigade Victor | 2,455 |
| — Martin | 1,747 |
| *A reporter.* | 4,202 |

| | | |
|---|---|---|
| *Report.* | 4,302 | |
| Brigade Motte ...................... | 1,799 | |
| — Causse ...................... | 1,403 | |
| — Chabert ...................... | 2,118 | |
| — Guillot ...................... | 1,019 | 123 caval. |
| *Division Beaufort.* | | |
| A droite de Castillon .. .......... ... | 2,586 | 211 |
| *Total de l'armée de siège.* | 13,327 | 339 caval. |

ARMÉE D'OBSERVATION.

| | | |
|---|---|---|
| Fort de Figuères ...................... | 1,439 | |
| Camp du mas de Serre ............... | 2,634 | |
| Palau ............................. | 1,953 | |
| Vinyonnet, Llers, Pont-des-Moulins.... | 2,032 | |
| La Magdelaine ...................... | 1,793 | |
| Cavalerie ............................ | » | 927 |
| A la garde du Vallspire et de sa frontière ............................ | 3,364 | |
| *Total de l'armée d'observation.* | 19,215 | 927 caval. |
| TOTAL GÉNÉRAL. | 27,808 | |

---

CAMPAGNE DE 1795.

Nous ne possédons, pour cette campagne, qu'un seul état de situation. En ventôse, notre effectif était d'environ 40,000 hommes d'infanterie, de 1,800 de cavalerie, plus 4 batteries d'artillerie légère; en messidor, de 33,000 d'infanterie, 2,000 de cavalerie, et, sauf une diminution dans le nombre des canonniers et des chevaux, même artillerie de campagne; enfin, en thermidor, époque à laquelle nous

avions 20,000 déserteurs, notre situation résulte du tableau suivant :

### 3 THERMIDOR.

#### 1re DIVISION.

| | |
|---|---|
| *Augereau.* — Guieux, Chabert, Guillaume, Bon, occupant les hauteurs de Vilanau, Llers, etc. | 7,766 |
| **2e DIVISION.** | |
| *Hacquin.* — Banel et Victor, de Vinyonnet à Alfa. | 5,311 |
| **3e DIVISION.** | |
| *Sauret.* — Menard et Guillot, dans les camps de l'Egalité et de l'Union | 3,446 |
| **RÉSERVE.** | |
| *Pérignon* (en congé). — Camp du mas Féret | 1,863 |
| **5e DIVISION.** | |
| *Charlet.* — Despinoy, dans les deux Cerdagnes | 3,221 |
| **BRIGADE DE FLANC DROIT.** | |
| — Davin, dans le Vallspire | 1,941 |
| **BRIGADE DE FLANC GAUCHE.** | |
| — Souleyrac, de Roses à Collioure | 1,977 |
| Cavalerie, en Ampurdan | 2,280 |
| Artillerie, dans toute l'armée | 1,199 |
| Garnisons de l'Ampurdan | 2,046 |
| — de l'intérieur | 1,649 |
| *Total.* | 36,491 |

GÉNÉRAUX EN CHEF.

Dugommier. — Pérignon. — Schérer.

ÉTAT-MAJOR.

Lamer, chef. — Cosson, Grézieux, Jomard, Caffarelli.

GÉNÉRAUX DE DIVISION.

Augereau. — Charlet. — Dagobert. — Doppet. — Dugommier. — Dugua. — Hacquin. — Labarre. — Lamer. — Marbot. — Pérignon. — Sauret. — Schérer. — Vouland.

GÉNÉRAUX DE BRIGADE.

Banel. — Beaufort. — Bellon. — Beyrand. — Bon. — Bonnet. — Boutarel. — Causse. — Chabert. — Chrétien. — Coste. — David. — Davin. — Despinoy. — Fustemberg. — Guillaume. — Guieux. — Guillot. — Lasalcette. — Legrand. — Lemoine. — La Martillière. — Martin. — Menard. — Micas. — Mirabel. — Motte. — Pelletier. — Perrier. — Perrin (Victor). — Point. — Quesnel. — Robert. — Sol. — Tisson.

ADJUDANTS GÉNÉRAUX CHEFS DE BRIGADE.

Aussenac. — Beaupoil. — Boislignard. — Boissière. — Caffarelli. — Clausel. — Clément. — Cosson. — Dastier. — Destaing. — Desvaux. — Duphot. — Eberté. — Frère. — Garin. — Gilly (vieux). — Gilly (jeune). — Grézieux. — Labarrière. — Lagrange. — Lamarque. — Lannes. — Porte. — Presvot. — Rusca. — Soulié. — Vauchot. — Verdier.

ADJUDANTS GÉNÉRAUX CHEFS DE BATAILLON.

Barthe. — Boyer. — Bréda. — Compans. — Dallemagne. — Doyen. — Dufour. — Dugommier. — Gaspard. — Geoffroy. — Hubert. — Lapenne. — Pelleuk. — Pornain. — Poux. — Raman. — Rondel. — Rousseau. — Sicard. — Sizanne. — Spelle. — Stabeurath.

---

# DÉNOMBREMENT

## des corps qui composaient l'armée des Pyrénées orientales en 1793, 1794 et 1795.

### VOLONTAIRES

(PAR DÉPARTEMENTS.)

| Départements. | Nombre des bataillons. | Numéros. |
|---|---|---|
| Alpes (Basses)..... | 1 | 1. |
| Alpes (Hautes)..... | 1 | 1. |
| Ardèche........... | 5 | 2, 3, 4, 5 et 6. |
| Ariége............ | 7 | 1 à 7. |
| Aude............. | 9 | 1 à 9. |
| Bouches-du-Rhône. | 2 | 1 et 2 de grenadiers, plus un escadron de dragons. |
| Cantal............ | 1 | 1. |
| Corrèze............ | 1 | 1. |
| Corse............. | 1 | 4. |
| Dordogne.......... | 2 | 6 et 8. |
| Drôme............ | 2 | 3 et 9. |
| Gard.............. | 8 | 1 et 2 de grenadiers, et le reste de fusiliers. (Ces bataillons étaient les plus nombreux de l'armée.) |
| Garonne (Haute)... | 9 | 2 à 10. |
| Gers.............. | 2 | 1 et 2. |
| Gironde........... | 3 | 5 (1er du Bec-d'Ambez), 6 et 8 (2e du Bec d'Ambez). |

| Départements. | Bataillons. | Numéros. |
|---|---|---|
| Hérault........... | 8 | 1, 2 et 3 de Montpellier; 1 et 2 de Béziers; 1 et 2 de Saint-Pons; 1 de Lodève; plus une trentaine de dragons. |
| Loire (Haute)...... | 1 | 3. |
| Loire-Inférieure.... | 1 | Le bataillon de Nantais. |
| Lot............... | 3 | 3, 4 et 5. |
| Mont-Blanc........ | 5 | 1 à 5, formant la légion des Allobroges. |
| Moselle............ | 1 | Un bataillon de chasseurs. |
| Pyrénées (Hautes).. | 2 | 1 et 2. |
| Pyrénées-Orientales. | 5 | 1, 2, 3 et 4, formant la légion des Pyrénées orientales et le bataillon des Corbières; plus 150 miquelets de Collioure et 340 cavaliers. |
| Seine ............. | 1 | 3. |
| Tarn.............. | 3 | 1, 3 et 4; plus 240 chevaux. |
| Vaucluse .......... | 2 | 1 de chasseurs et 5 de fusiliers. |
| Vienne (Haute)..... | 2 | 3 et 5. |

CORPS IRRÉGULIERS.

| | | |
|---|---|---|
| Volontaires des côtes maritimes ....... | 7 | 1, 2, 3, 4, 6, 7 et 13. |
| Légion de la Montagne............. | 7 | 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 10. |
| Vengeurs.......... | 1 | 1. |
| Braconniers montagnards.......... | 1 | 1. |
| Chasseurs flanq<sup>rs</sup>... | 1 | 1. |

*Nota.* De ces corps irréguliers et des chasseurs départementaux, on forma d'abord 6, puis 12 bataillons de chasseurs qui devinrent l'élite de l'armée.

## TROUPES DE LIGNE.

### INFANTERIE LÉGÈRE.

Trois régiments : nos 1, 8 et 29.

### INFANTERIE DE LIGNE.

Dix-neuf régiments ou demi-brigades : nos 3, 5, 6, 7 (Champagne), 10, 17, 20, 27, 28 (du Rhin), 35, 39, 53, 61 (Vermandois), 70, 79, 86, 122, 130 et 147.

Six compagnies de vétérans, de moins de 50 hommes chaque: nos 5, 15, 17, 34, 37 et 77.

### CAVALERIE.

Sept régiments : 1er hussards (Berchini) ; 14e, 19e et 22e chasseurs ; 14e et 15e dragons, et 27e régiment de ligne.

Gendarmerie de Versailles, du Gard, etc.

### ARTILLERIE.

Batteries détachées des régiments, nos 2, 4 et 5.

### GÉNIE.

5e bataillon de sapeurs.

# NOTES TOPOGRAPHIQUES

POUR SERVIR

## A l'intelligence des campagnes de la révolution française

DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES.

---

1793-1794-1795.

Nota. — On se rappelle que nous avons donné, à la suite de notre 1er volume, la description : 1° de la crête des Pyrénées orientales; 2° de son versant septentrional. Il nous reste à décrire le versant méridional, et c'est ce que nous allons faire. Du reste, cette troisième et dernière partie ne pouvait venir qu'après les deux campagnes qui ont eu pour théâtre le terrain sur lequel ce travail complémentaire a pour but de jeter un nouveau jour.

Ajoutons, ou plutôt répétons que toutes ces notes ne doivent être considérées que comme des tableaux d'assemblage destinés à coordonner, en les complétant toutefois, les descriptions topographiques éparses dans notre texte.

---

# DESCRIPTION DU VERSANT MÉRIDIONAL.

## § Ier.

### DIVISION.

Nous suivrons, pour ce versant, la même marche que pour celui du nord : nous le décrirons par vallée successive.

La même division alors se reproduira, car il y a symétrie entre les vallées qui s'adossent sur les deux versants des Pyrénées orientales. De part et d'autre, en effet, les vallées qui se rapprochent du centre de la grande chaîne pyrénéenne courent perpendiculairement à celle-ci, et les vallées qui sont plus voisines de la mer ont une tendance plus ou moins prononcée au parallélisme; c'est, ensuite, sur chaque revers, le plus considérable de ses contre-forts qui trace la ligne de démarcation de chaque système, et ces deux lignes de partage, les Corbières au nord (1er vol. p. 283), et au sud le contre-fort dont la rive gauche de la Sègre dessine le pied, ces deux lignes se détachent des deux extrémités du même chaînon, du crochet de Mont-Louis (1er vol., p. 275); enfin, l'une de ces lignes enveloppe le Roussillon, comme l'autre, une partie de la Catalogne.

Nous diviserons donc le versant méridional en deux régions qui se présentent séparées par l'énorme et long contre-fort dont la rive gauche de la Sègre borde le pied jusqu'à son embouchure dans l'Èbre : 1° la région des vallées transversales; 2° la région des vallées latérales.

La première comprend les vallées de Venasque ou de l'Essera, de la Nuguera-Riva-Gorzana, de la Nuguera-Pallaresa, d'Andorro ou de la Baliro, et leur commun déversoir, la vallée de la Sègre. Toutefois, comme les quatre premières n'ont, par elles-mêmes et par les événements auxquels nous les rattachons, qu'une assez médiocre importance, nous n'insisterons que sur la cinquième, cette vallée de la Sègre si éminemment stratégique, et qui a joué un rôle si brillant dans la guerre que nous racontons.

La région des vallées latérales comprend le Llobregat, le Ter, la Fluvia et la Muga, qui ont vers l'est une tendance progressive, et portent directement leurs eaux à la Méditerranée. Ce second groupe, si nettement encadré par les Pyrénées orientales, la Sègre, l'Ebre et la mer, nous l'appellerons *le grand bassin de la Catalogne;* car, topographiquement, et surtout au point de vue militaire, la Catalogne proprement dite est tout entière dans ce carré, bien que le territoire de la province déborde assez largement la Sègre et l'Ebre. C'est, ainsi qu'on l'a dit avec raison, *la place d'armes* de la Péninsule. Mais comme nous avons déjà fait connaître l'ensemble de cet échiquier renommé (2e vol., p. 89-99), nous n'aurons plus qu'à en décrire quelques cases, c'est-à-dire les vallées ou portions de vallées qui ont servi de théâtre aux trois campagnes à l'intelligence desquelles ces notes sont destinées.

---

## § II.

## VALLÉES TRANSVERSALES.

VALLÉE DE VENASQUE OU DE L'ESSERA. — On l'aborde en remontant les vallées de Bagnères-de-Luchon et d'Aran (1er vol., p. 267), et l'on descend à Venasque où commence un chemin qui longe l'Essera, affluent de la Cinca. Ces deux rivières se rencontrent à 4 lieues au-dessus de Barbastro d'où l'on peut se porter sur Saragosse soit par la route de Huesca, soit par la traverse qui commence à Mouzon sur la Cinca. C'est par la vallée de Venasque que nos troupes du val d'Aran devaient opérer en 1795, pour appuyer l'invasion de l'armée des Pyrénées occidentales.

VALLÉE DE LA NUGUERA-RIVA-GORZANA. — On pénètre dans cette vallée par les ports de Caldas et de Pallas, qui appartiennent à la vallée d'Aran (1er vol., p. 267), et l'on descend dans le val de Bibilla d'une part, et dans le val de Boy de l'autre. Ces deux gorges se réunissent un peu au-dessous de Castell de Tor où commence le chemin de la vallée. La Riva-Gorzana se jette dans la Sègre entre Balaguer et Lérida.

VALLÉE DE LA NUGUERA-PALLARESA. — Cette vallée prend naissance dans un rentrant formé par le val d'Aran d'une part et la pointe d'Auzat de l'autre. On y pénètre donc, à l'ouest par les sources

de la Garonne, et à l'est par les affluents supérieurs du Salat et de l'Ariége, c'est-à-dire par les sept cols de Pallas, de Mongarry, d'Aula, de Salau, d'Aulus, de Tabascani et de Boët (1er vol., p. 267, 268 et 281). Ces passages versent dans les gorges d'Arreu, de Tabascani et de Cadros, lesquelles forment le bassin de réception de la Pallaresa.

Son canal commence à Llavorsi, et se compose d'une succession de défilés et d'élargissements. On remarque, parmi ces derniers, le Pallas et la conque de Tremps. La petite plaine de Pallas est un relais obligé entre la vallée d'Aran et la Seu d'Urgel dont elle a toujours partagé le sort. Cette traversée était autrefois défendue par le fort de Castellbo. (*Voir* la vallée d'Aran, 1er vol., p. 266-271.)

VALLÉE D'ANDORRE OU DE LA BALIRE. — Qu'on imagine un triangle de 10 lieues de base sur 12 de hauteur, la base suivant la crête des Pyrénées depuis les monts Rialp jusqu'au Puig Moren, et le sommet à la Seu d'Urgel : c'est dans ce triangle que se trouve circonscrite la vallée d'Andorre. Les deux cours d'eau qui la sillonnent figurent un Y, l'Ordino à gauche, la Balire à droite, et le bourg d'Andorre au point d'intersection. Ce point marque à peu près le milieu du cours de la Balire qui va se jeter dans la Sègre au centre de la conque d'Urgel, après avoir arrosé trois lieues environ de territoire espagnol.

Du territoire français, on peut pénétrer dans l'Andorre par 12 passages (1er vol., p. 281), mais un seul est fréquenté, celui de Méringue ou de Saldeou que l'on gagne soit du pied, soit du sommet du Puig Moren : de son pied, en quittant l'Ariége au pont de Cerda et en gravissant la Soulane; de son sommet, en se dirigeant sur la *mine de fer* par un plateau qui s'étend à l'ouest. L'ascension est de 4 à 5 heures.

Rien de sévère, de calme, d'imposant comme le spectacle que l'on a sous les yeux quand, du col de Saldeou, on plane sur le berceau de la Balire.

C'est d'abord un immense entonnoir béant vers le ciel et couronné de neiges, car les neiges n'abandonnent ces hautes régions que dans les premiers jours de l'automne. Leurs fontes glacées suintent de toutes parts et filtrent en silence, à travers une pelouse uniforme et sombre, vers le goulot du canal d'écoulement, où le bruit et la vallée commencent.

Mais cette vallée n'est encore qu'une étroite crevasse au fond de laquelle bouillonne une masse d'eau qui grossit à chaque cascade. Deux berges abruptes ou ensevelies sous des monceaux de décombres, se dressent de part et d'autre de l'informe canal, et deux crêtes

de roc déchiquettent en lignes heurtées, sur un horizon généralement nébuleux, les longs bords de cette espèce de gouffre.

Cependant la gorge ne tarde pas à s'élargir et, peu à peu, ses versants perdent de leur âpreté. La végétation s'anime : le pin envahit les hauteurs, le sapin s'étend au-dessous, puis vient l'étage des hêtres, suivi de vastes pacages que borde la zône des champs cultivés. Le torrent, dont le lit n'est plus encaissé, dépose, ses rives prennent de l'ampleur, et de belles prairies, des vergers, des jardins se disputent ses alluvions. Le noyer, le châtaignier prospèrent, le tremble accompagne les canaux d'arrosage, et d'épaisses haies de buis festonnent le réseau des sentiers. Parfois même le paysage rivalise avec tout ce que les montagnes peuvent offrir de plus pittoresque. Tel est le délicieux village de l'Escaldas, avec son cirque de rochers, ses eaux chaudes jaillissant en voûte au-dessus du chemin, et ses nuages de vapeur qui flottent en écharpes au milieu de la riche végétation qu'attire la fraîcheur des lieux.

Le chemin de la vallée commence à une heure et demie du col, au hameau de Saldeou, et à Escaldas, il se partage en deux branches qui serpentent sur chaque rive du torrent et se rejoignent à Saint-Julien de Loria, dernier village du pays andorran. La plus courte comme la plus commode de ces deux branches n'est pas celle de droite qui passe à Andorre, c'est celle de gauche.

La vallée de l'Ordino commence au Serrat, hameau où viennent se réunir toutes les eaux et tous les sentiers qui descendent de la frontière. Un chemin, mieux entretenu que celui de la haute Balire (à cause de l'exploitation de quelques mines de fer), suit le torrent et, au sortir de l'affreux défilé de Grella, débouche à Andorre.

Ce bourg, qui est la capitale de la vallée, en marque le centre; car il faut à peu près le même temps, 3 à 4 heures, pour se porter d'Andorre, soit au Serrat, soit à Saldeou, soit à Saint-Julien où la Balire entre sur le territoire espagnol.

Inaccessible du côté de France, pour des troupes du moins, l'Ordino n'a aucune importance militaire; mais il n'en est pas de même de la Balire qui pourrait être abordée et parcourue par de l'infanterie, traînât-elle à sa suite quelques pièces d'artillerie de campagne.

Que s'il nous fallait défendre ce couloir qui met la Seu d'Urgel en communication directe avec le Puig Moren, nous n'aurions que le choix des positions, En Camp et Escaldas par exemple. Néanmoins, il n'est pas d'obstacle que ne puissent tourner des troupes qui, du Puig Moren, auraient à descendre par Andorre sur la Seu d'Urgel.

L'histoire, au reste, n'a enregistré qu'une entreprise de ce genre,

faite par Louis le Débonnaire dans une expédition contre les Maures d'Espagne. Le fils de Charlemagne venait de battre les Sarrazins dans le val de Carol, et il se disposait à aller assiéger Urgel, quand plusieurs milliers d'Andorrans, qui étaient venus le rejoindre, le déterminèrent à emprunter la gorge de la Balire pour se porter plus commodément sur le point qu'il menaçait; car sans doute l'ennemi occupait en force le défilé de la Sègre en avant d'Urgel. Cette place fut reprise, et c'est alors que, voulant récompenser les bons services des braves montagnards de l'Andorre, Louis I$^{er}$ affranchit leur vallée. Or, depuis cette époque, c'est-à-dire depuis plus de dix siècles, la guerre s'est tenue éloignée des paisibles bords de la Balire; et, comme si elles se fussent entendues pour conserver intact un dernier monument de leurs communes victoires sur la terrible invasion qui avait failli asservir au Croissant la France et l'Espagne, les armées de ces deux grandes puissances ont invariablement respecté l'indépendance de la petite république d'Andorre (1). Il faut avouer cependant

(1) On sait que la vallée d'Andorre, dont la population est à peine de 6,000 âmes, forme, depuis plus de mille ans, une petite république indépendante, qui est restée ainsi pendant dix siècles dans une paix profonde, fidèle à ses mœurs, à ses institutions et à ses lois, car elle n'a encore d'autres lois écrites que les Capitulaires de Charlemagne.

Charlemagne! c'est le seul nom de l'histoire que les Andorrans connaissent, c'est l'unique sujet des traditions et des légendes merveilleuses de la contrée. Ainsi on montre encore, sur le chemin de la Balire, à quatre mètres au-dessus du sol, un creux de rocher qui servit de mangeoire au cheval qui portait le *grand empereur*, quand il traversa l'Andorre pour aller pourfendre les Maures d'Espagne. Même on a vu plus d'une fois, dans la vallée de l'Ordino, sous la croix qui couronne la tour de la Mèque, apparaître l'ombre du héros qui venait contempler la dernière parcelle intacte de l'empire d'Occident.

Il est fort douteux, néanmoins, que Charlemagne ait jamais passé par là, et il est certain au contraire que ce n'est pas à lui, comme le prétend la tradition, mais, comme nous l'avons rapporté, à son fils, qu'est dû l'acte d'affranchissement de l'Andorre, qui, à cette époque, était assez peuplée pour mettre sous les armes plusieurs milliers d'hommes; car un grand nombre de chrétiens de la Péninsule y avaient trouvé un abri contre la domination musulmane. Ajoutons que Louis le Débonnaire abandonna à l'évêque d'Urgel ses droits de suzerain; droits dont la moitié ayant été plus tard aliénée au profit des comtes de Foix qui la transmirent aux rois de Navarre, revint par Henri IV à la couronne de France.

C'est ce qui explique pourquoi la république d'Andorre a deux chefs, l'un Andorran, agréé par l'évêque d'Urgel, et l'autre Français. Celui-ci toutefois n'est qu'honoraire et le premier seul gouverne.

Ces chefs, appelés Viguiers, sont nommés pour trois ans par un conseil général de 24 consuls qui représentent les six paroisses dans lesquelles se partagent les 6,000 habitants de la vallée. Ces consuls sont élus pour une année et au nombre de 12 seulement; mais, pour la nomination des Viguiers, les 12 derniers consuls déposés ont voix délibérative. L'élection se fait à Andorre, et,

que les Espagnols ne se sont pas fait toujours grand scrupule d'effleurer ce territoire neutre, mais dans leurs querelles intestines seulement; car chaque fois que, dans leurs guerres avec nous, ils ont remonté la Balire jusqu'au delà de leur frontière, ce n'a été que pour se procurer du bétail dont le pays abonde. C'est ce qu'ils ont fait, par exemple, en 1794, si bien qu'en représaille de ces excursions, le général Charlet crut devoir envoyer un de ses bataillons occuper Andorre; mais ayant obtenu prompte satisfaction des Andorrans qui, tous les jours d'ailleurs, favorisaient l'évasion de nos prisonniers, le chef de la division de Cerdagne se hâta de retirer ses troupes.

La route du Puig Moren, qui est en construction, ne peut qu'ajouter à l'importance de la ligne de la Balire.

VALLÉE DE LA HAUTE SÈGRE. — Nous connaissons déjà ce théâtre d'un des plus remarquables épisodes des campagnes de la révolution; car les six chapitres (X, XVII de 93, IV et XIV de 94, V et VI de 95) que nous avons exclusivement consacrés à la relation de cette guerre de montagnes, renferment la plupart des détails topographiques qui peuvent trouver place ici. Il ne nous reste donc plus qu'à les coordonner et à les compléter.

*Thalweg.* — La Sègre coule d'abord perpendiculairement au cro-

comme l'élection papale, en conclave, dans une humble maison qu'on décore du nom de palais, bien qu'en temps ordinaire, elle ne soit habitée que par les animaux domestiques destinés à fournir aux deux repas de l'élection future. La salle du conclave est ornée de fresques assez curieuses.

Le Viguier titulaire cumule la justice, l'administration et le commandement de la force armée.

Il est seul et souverain juge dans les affaires criminelles, mais des siècles s'écoulent sans qu'il ait à user de ce droit de vie et de mort. Pour les affaires contentieuses, les parties évoquent à volonté la législation française ou l'espagnole, et c'est à Foix ou à Urgel qu'elles appellent en dernier ressort. Mais les procès civils sont rares aussi dans un pays où l'organisation de la propriété est d'une simplicité toute primitive. En effet, le territoire appartient exclusivement à un petit nombre de familles qui reconnaissent dans l'aîné un héritier universel, et tiennent si fort à honneur de ne rien ajouter ni retrancher aux biens qui leur ont été transmis par leurs ancêtres, que certains patrimoines sont restés, jusqu'à ce jour, ce qu'ils étaient au IXe siècle; ce qu'on offrait de nous prouver par les titres authentiques. Le reste des habitants, depuis les frères des héritiers jusqu'à leurs plus humbles serviteurs, accoutumés à une pauvreté héréditaire, vivent à l'ombre des possesseurs du sol, exempts des tourments de l'envie comme du fardeau de la reconnaissance, car ils sont traités en égaux et payent du travail de leurs mains les maîtres qui les nourrissent.

Tout propriétaire est soldat et doit avoir un fusil de calibre et des munitions. Les six paroisses forment six compagnies commandées par un capitaine et deux sous-officiers. On prend les armes une fois l'an, le lendemain de la Pentecôte.

L'impôt est de 1,871 francs. C'est une redevance annuelle que la vallée

chet de Mont-Louis (1er vol., p. 273 et 275), c'est-à-dire du nord-est au sud-ouest; puis, un peu au-dessous de la Seu d'Urgel, elle incline légèrement vers le sud, arrose Balaguer et Lérida, et se jette avec la Cinca dans l'Ebre, sous les murs mêmes de Mequinenza.

La gorge qu'elle parcourt présente le caractère particulier et bien net d'une *vallée en chapelet*, c'est-à-dire qu'elle se compose d'une succession continue d'évasements et de défilés. Ainsi d'abord, l'amphithéâtre de montagnes qui forme le bassin de réception de la Sègre, le demi-cercle que déterminent le puig Peyric, le col de la Perche et le puig Mal, cet entonnoir débouche, non comme à l'ordinaire, dans un goulot étranglé, mais dans une plaine de 4 à 5,000 mètres de largeur et de 12 à 13,000 de développement. Puis, après cette plaine dont Puigcerda occupe le centre, vient le défilé d'Isvol auquel succède, au bout d'un kilomètre, l'évasement de Belver. Celui-ci, moins ample que le précédent, se termine un peu au-dessus du Martinet où recommence un second défilé qui ne s'ouvre plus qu'à six lieues de là, dans la conque d'Urgel. La fameuse gorge d'Organya et l'arrondissement de San-Pons continuent cette alternance qu'il serait facile de suivre plus loin encore. Mais nous devons nous arrêter à la Seu d'Urgel.

paye moitié à la France, moitié à l'évêque d'Urgel, pour acheter le droit de tirer en franchise des deux pays, le blé nécessaire à sa consommation, car il ne vient, dans ces hautes gorges, que de l'orge et du seigle.

La production la plus importante est le bétail. On élève aussi en liberté, et presque à l'état sauvage, des mulets et d'assez bons chevaux.

Six forges en roulement sur l'Ordino sont loin de représenter les richesses minérales de ces montagnes, car les Cortals d'En Camp renferment du plomb argentifère d'autant plus facile à exploiter que le bois, si rare dans les Pyrénées orientales, abonde dans cette partie. Mais les prudents pasteurs de l'Andorre se gardent bien d'entrer dans une voie où ils risqueraient leur indépendance. « Les Espagnols, qui sont souvent en guerre, nous demanderaient notre plomb, « et vous, peut-être, ne dédaigneriez-vous pas notre argent, » nous disait le Viguier qui nous a donné l'hospitalité.

Les Andorrans reconnaissent donc que leur seule garantie d'indépendance est la pauvreté, et c'est pourquoi ils relèguent sur la frontière d'Espagne, à Saint-Julien, et excluent des fonctions publiques tous ceux d'entre eux qui s'occupent d'échange et de commerce, en un mot, tous ceux qui cherchent à s'enrichir.

Leur caractère est tout imprégné du sentiment de leur faiblesse : Catalans de mœurs et de langage, ils diffèrent de ceux-ci par leur finesse et leur patience. Ils sont curieux, parleurs même, mais subitement muets et ignorants, quand ils croient leurs intérêts en jeu. Aussi, faire le niais pour éviter ou tendre un piége, cela s'appelle-t-il, dans les vallées voisines, *faire l'Andorran*. Du reste, c'est surtout vis-à-vis des Espagnols qu'ils usent de réserve et de méfiance, et ils ont beaucoup moins d'inclination pour le pays qui reçoit toutes les eaux de leur vallée, que pour celui qui est séparé du leur par un désert de montagnes.

Du col de la Perche à Puigcerda, il y a deux chemins praticables aux voitures. Le plus fréquenté est celui de Saillagouse; l'autre passe par Livia, point où il a été question d'opposer un fort à Mont-Louis.

De Puigcerda à Belver, il y a aussi deux chemins carrossables qui suivent chaque rive de la Sègre. Celui de droite traverse la rivière de Carol au pont San-Martin, va ensuite par Boluir s'engager dans le défilé d'Isvol au sortir duquel il passe à gué le dangereux torrent de Valltorta, puis il gagne Belver dont la plaine ne se développe que sur la rive gauche. Le chemin qui suit cette dernière rive l'aborde au pont de Soler, poursuit par Alp, Das et Pratz, traverse, à la hauteur du défilé d'Isvol, le col del Faitg ou de Valltarga (2e vol., p. 333), puis débouche directement dans la plaine de Belver. Mais cette voie n'est pas la plus fréquentée. Toutefois, dans les temps secs, le plus court chemin de Puigcerda à Belver, c'est celui qui passe la Sègre à gué au-dessous du pont de Soler, et va par Sanabastra droit sur Valltarga.

De Belver à la Seu d'Urgel il n'y a qu'un chemin, bien que jusqu'au pont de Bar et même jusqu'à Arsègre, un piéton en puisse trouver d'autres. Quoi qu'il en soit, le chemin muletier, que nous n'osons dire paraticable au canon, ce chemin suit la rive droite de la Sègre jusqu'au Martinet où le défilé commence. Là, en vue de Monteilla, sorte de poste militaire, on gagne, par une passerelle en bois, la rive gauche, pour reprendre au pont de Bar la rive opposée à laquelle, passé Arsègre, on est fixé invariablement, jusqu'à ce que les deux murailles de rochers entre lesquelles on défile, et qui ne s'entr'ouvrent que pour le torrent et le chemin, viennent déboucher dans la conque dont la Seu d'Urgel occupe le milieu.

Cette conque est un riant petit bassin de forme circulaire, abondamment arrosé et d'une fertilité admirable. Mais nous avons décrit ailleurs (2e vol., p. 24) cet intéressant bassin, et la petite ville d'Urgel à laquelle une ancienne basilique a ajouté son nom de Seu, et la position de ses trois forts élevés sur les trois gradins de la crête du banc de roc isolé qui longe, au centre de la conque, la rive droite de la Balire (1).

(1) La crête, ou l'arête supérieure de cette sorte de prisme tronqué, a 1,500 mètres environ de développement, et monte en sens contraire de la vallée. Par suite, c'est son gradin inférieur qui est le plus rapproché de la ville (900 mètres).

Sur ce gradin s'élève une tour surmontée d'une plate-forme à canons, et entourée d'un chemin couvert à glacis coupés. Cette tour, dite de Salsona, surveille le débouché du val d'Andorre.

Examinons maintenant les berges de la vallée, les affluents qui les sillonnent, leurs communications, les passages de leurs crêtes, et commençons par la berge droite.

*Berge droite.* — Ne parlons pas des courtes et sauvages anfractuosités de l'impénétrable massif aggloméré autour du puig Peyric, et arrivons immédiatement au val de Carol.

Cette gorge, qui descend du Puig Moren, a quatre lieues d'étendue sur une largeur qui varie de 500 à 3,000 mètres. Elle n'offre aucune difficulté à la circulation « et n'a, dit Vauban, aucune station militaire ; « en sorte qu'une fortification n'y servirait de rien, quand même elle « barrait la vallée tout entière, d'autant que les partis y pourraient « toujours descendre du haut des montagnes. » Toutefois, si l'on voulait étendre l'action de Mont-Louis sur le val de Carol, il serait bon d'occuper les gorges qui s'ouvrent entre Estavar et Callastres. Mais le meilleur moyen pour nous de garder le Carol, sera toujours d'occuper Puigcerda.

Vient ensuite la Valltorta, qui est, à droite, la seule issue du bassin de Belver. Par là on gagne : soit la tête du val de Carol, par le col de Llosa et la gorge de Ca'n Cardos qui débouche à Porta, au pied du Puig Moren ; soit les sources de la Balire, en laissant à gauche les montagnes de la Mène.

Le défilé d'Urgel n'a aussi à droite qu'une seule issue latérale, la gorge de la Llosa. Encore cette gorge n'est-elle qu'une affreuse déchirure qui force le chemin à abandonner la rive correspondante. Les

Une double caponnière, flanquée de deux places d'armes, conduit de ce premier fort au second, qui est appelé le Castillet.

Le Castillet est une fortification irrégulière, dont le terrain a tracé la forme. On peut évaluer son enceinte à quatre fronts, dont un seul, celui qui regarde la tour de Salsona, est bastionné et pourvu d'une demi-lune avec chemin couvert. Les bâtiments de l'intérieur sont disposés de manière à servir au besoin de réduit à la défense. Ajoutons qu'une pièce triangulaire, de l'espèce que les Espagnols nomment *langue de serpent*, occupe, sous les murs du Castillet, une saillie de l'escarpement de la Balire, et que cet ouvrage avancé bat ainsi le pont qui conduit de la ville d'Urgel à ses forts.

Du Castillet, on descend au bourg de Castell-Ciudad pour remonter à la citadelle, qui couronne le gradin le plus élevé du banc de roc. Ce troisième fort est tout simplement un ouvrage à cornes, dont le front a 100 mètres de côté extérieur et les branches 180. Le front est précédé d'une demi-lune et d'un chemin couvert de la pointe duquel s'élance une flèche en terre. La gorge de l'ouvrage est fermée par un mur en crémaillère, qu'appuie intérieurement une grosse tour basse.

La tête de cet ouvrage à cornes est évidemment le point d'attaque du système, et sa chute entraîne le reste, comme il est arrivé en 1719.

Il pourrait arriver aussi qu'un bombardement suffît pour réduire ces trois forts dans lesquels on n'a ménagé aucun abri à l'épreuve des feux courbes.

branches supérieures de la Llosa permettent néanmoins de gagner, soit le Puig Moren par le col de la Llosa, soit la vallée de la Balire un peu au-dessus d'Andorre. On vient aboutir, dans cette vallée, au mas Diumenge d'en Gordany où Louis le Débonnaire fit les préparatifs du siége d'Urgel. Peut-être même est-ce par là que, ne pouvant forcer la gorge de la Sègre qui commence à la Llosa, le fondateur de la république d'Andorre reflua sur la Balire.

Du reste, à part l'accident des gorges de la Llosa, la berge que nous considérons est d'un parcours assez facile, et même, lorsqu'un gros orage ou la fonte des neiges de l'hiver gonflent les torrents qui débouchent sur le chemin du fond de la vallée, le meilleur moyen pour aller de Puigcerda à la Seu d'Urgel, c'est de longer à mi-côte cette berge droite. Voici alors l'itinéraire que l'on doit suivre.

On quitte à Boluir le chemin habituel de Belver, et l'on se porte par Gé sur Marange, d'où, la Valltorta franchie, on arrive à Tailletendre. On descend ensuite à Prullans, où commence le chemin de Noailles, ainsi appelé du nom d'un duc de Noailles qui le fit ouvrir en 1691. Ce chemin, après avoir tourné, par Ardovol et la Bastide, un des trois affluents supérieurs de la Llosa, traverse les deux autres à Coborriu et à Viella, redescend au village de la Llosa, remonte au-dessus d'Arensa, et se rapproche ensuite d'Aristot qu'il laisse à gauche, puis, abordant par le col de Busqueran le bassin de la Balire, il va tomber sur cette rivière entre Arcavall et Calvinya. Le duc de Noailles et, 18 ans après lui, en 1719, le maréchal de Berwick, firent passer par là le canon qui leur servit à forcer la Seu d'Urgel. Charlet, quand il prit le même chemin en 1794 (2e vol., p. 25), n'avait point d'artillerie. C'est une marche de 13 heures, de Prullans à Calvinya.

*Berge gauche.* — Les affluents de gauche de la Sègre ont moins d'étendue, mais plus d'importance que ceux de droite, car leurs sources correspondent à des passages qui versent dans l'intérieur de la Catalogne.

Les quatre premiers descendent du massif qui a pour noyau le puig Mal et pour contre-fort septentrional le Cambredasse : ce sont les cours d'eau qui arrosent les belles vallées d'Eyne, de Saillagouse, d'Err et d'Osseja. Le torrent de la Moline, qui vient ensuite et fait face à celui de Carol, est déjà moins développé; puis on ne rencontre plus que des ravins qui ne méritent d'être remarqués que parce qu'ils tracent à peu près la direction des rampes par lesquelles on monte aux cols qui versent en Catalogne. Or, comme c'est à ces cols que la berge gauche doit tout son intérêt, puisqu'elle n'a pas même une

communication longitudinale, et qu'à la hauteur du pont de Bar on est forcément ramené dans le thalweg, voire même bientôt sur la rive droite, il ne nous reste qu'à faire connaître ces passages qui sont au nombre de 11.

Les 6 premiers correspondent à Puigcerda, les 7e et 8e à Belver les 9e et 10e à Monteilla, et le dernier à la Seu d'Urgel.

1° COL D'EYNE. — Il s'ouvre à l'est du puig Mal, dans le contrefort qui relie ce massif au col de la Perche, dans le Cambredasse. Il est à 5 heures de Puigcerda. On monte par Eyne et l'on descend à Nuria sur le Freiser, et de là à Ribas.

2° COL DE FENESTRELL. — Encore à l'est, mais tout près du puig Mal. A 5 heures également de Puigcerda par Eyne ou par Saillagouse. Il est plus rude que celui d'Eyne. On descend de même à Nuria.

3° COL DE LA CROIX DE MAYENS. — Ne diffère pour ainsi dire pas du suivant.

4. COL DE MAYENS. — A l'ouest du puig Mal. On monte par Palau, Osseja et Valsevollera. A la même distance de Puigcerda que les précédents. On descend à Doria sur le Ripart, autre branche de la vallée de Ribas. Les abords de ce col sont boisés et s'encombrent de neige pendant l'hiver, mais l'été, c'est le chemin ordinaire de Ribas (2e vol., p. 324).

5° COL DU PLA DES SALINES. — C'est un plateau d'une étendue assez considérable, qu'on traverse dans tous les sens. On le gagne de Puigcerda en 4 heures 1/2, par Alp et la Moline; on le parcourt ensuite dans le sens de sa longueur et l'on va tomber à Doria.

6° COL DE TOSAS. — C'est le plus commode, le plus épargné par les neiges, le seul fréquenté en hiver, et l'on peut y faire passer du canon (1er vol., p. 179). On l'aborde comme le précédent, de la Moline, qui est à 3 petites heures de Puigcerda. On en compte 7 de ce dernier point au village de Tosas. Si jamais la route projetée entre Toulouse et Barcelone s'achève, c'est par ce col qu'elle devra passer, si elle traverse la chaîne à ciel ouvert.

7° COL DE JOU. — On y arrive de Belver par Riu, ou de Puigcerda par Das. Ce dernier chemin, qui est le plus long, ne demande que 4 heures de marche. Les deux rampes se réunissent à la tour de Serra, au pied du passage. Ce col est plus élevé et plus rude que les précédents (2e vol., p. 316 et 317). Il descend à Baga, dans le bassin du Llobregat.

8° COL DE PENDIX. — Il fait face à Belver (2e vol., p. 23). Ses abords sont boisés. Il descend aussi à Baga.

9° COL DE TRANCA-LA-PUERTA. — Etroite brèche entr'ouverte dans l'énorme massif des montagnes de Cadix. On y monte de Belver par Nefol, ou de Monteilla par Nas, et l'on descend à Pedra-Sorca, aux sources du Cardoner, affluent du Llobregat.

10° COL DE CREU. — On part soit de Monteilla, soit de Bar, on passe alors ou par San-Bartomeu, ou par Estunya, et, le col franchi, on tombe encore à Pedra-Sorca.

11° COL DE PORT. — Il met la Seu d'Urgel en communication avec Cardone, encore par Pedra-Sorca. On pourrait rendre ce passage praticable à l'artillerie.

*Résumé.* Nous venons de parcourir successivement le thalweg et les deux berges de la haute Sègre.

Pour le thalweg, nous avons vu que, sans compter les obstacles accumulés en aval d'Urgel, comme le redoutable défilé d'Organya et les remparts de Balaguer, de Lérida et de Mequinenza, nous avons vu, disons-nous, que, de Mont-Louis seulement jusqu'à la Seu d'Urgel, la gorge de la Sègre, à peu près impraticable au canon, est parsemée d'accidents divers qui, tous, viennent en aide à la défense. Concluons donc que, quoique le plus court chemin de la partie franchissable des Pyrénées orientales à la vallée de l'Ebre, la ligne de la Sègre est trop longue, trop resserrée, trop difficile à parcourir et trop facile à défendre, pour servir avantageusement de ligne d'opération principale.

En ce qui concerne la berge droite, nous avons constaté que, jusqu'à l'extrémité inférieure du bassin de Belver, on peut, par cette berge et par plusieurs chemins, se porter aux sources de l'Ariége; d'où il suit que la meilleure manière de mettre la vallée de l'Ariége à l'abri des entreprises de la Sègre, c'est d'occuper entièrement la Cerdagne jusqu'à l'entrée du défilé d'Urgel.

Enfin, nous avons reconnu que la berge gauche conduit à 11 passages, lesquels ouvrent presque tous les affluents supérieurs de deux des cinq grandes vallées qui composent le bassin de la Catalogne; nous allons voir, d'ailleurs, que ces deux vallées forment la partie essentiellement résistante de la province. D'où il résulte que l'occupation du couloir qui s'étend de Mont-Louis à la Seu d'Urgel et son libre parcours, *sont nécessaires* à qui veut maîtriser la haute Catalogne, toujours si rebelle aux invasions de la partie basse. La Sègre alors ne sera plus qu'un chemin de ronde au pied d'une crête dont l'occupation est indispensable pour dominer les berceaux des vallées qui en descendent et que nous allons parcourir.

## § III.

## VALLÉES LATÉRALES AU GRAND BASSIN DE LA CATALOGNE.

VALLÉE DU HAUT LLOBREGAT. — La guerre défensive de 1793 à 1795 n'a fait qu'effleurer ce bassin. Nous n'entreprendrons donc pas de le décrire dans toute son étendue; mais nous allons en aborder la partie la plus intéressante, c'est-à-dire signaler les rapports qu'il a par la Sègre avec notre frontière, les passages par lesquels on peut l'atteindre, ses voies essentielles et ses principaux nœuds de communication.

Ce bassin a pour encadrement, d'une part la chaîne qui borde la rive gauche de la Sègre jusqu'à son embouchure dans l'Ebre, et de l'autre un puissant contre-fort qui, un peu à l'ouest du col de Tosas, se détache de cette chaîne et se dirige sur Barcelone où le Llobregat se jette dans la mer (à 7 kilomètres au sud de cette place), en imprimant à la côte, par ses alluvions, une saillie prononcée.

Cette dernière circonstance est toujours, dans les pays de montagnes, un témoignage de la puissance du relief des bassins où s'alimentent les torrents. Le Llobregat en offre une nouvelle preuve; car son bassin est un entassement perpétuel de hautes montagnes qui ne s'effacent que sur la côte. Aussi ce bassin du Llobregat est-il le centre de résistance, le réduit de la haute Catalogne.

Cherchons comment il faut attaquer ce réduit. Evidemment, on ne peut l'aborder avec avantage que par le côté d'amont. Or, toutes les vallées qui composent le bassin de réception du Llobregat, prennent naissance sur le revers méridional de la portion de chaîne comprise entre le col de Port à la hauteur d'Urgel, et les montagnes de Tosas en face de Puigcerda; portion de chaîne dans laquelle, comme nous l'avons vu en parlant de la vallée de la Sègre, s'ouvrent les cols de Port, de Creu, de Tanca-la-Puerta, de Pendix et de Jou. Suivons donc les rampes qui, de ces cinq cols, descendent dans le bassin du Llobregat.

Le col de Port, qui vient le premier à l'ouest, conduit en 9 heures de la Seu d'Urgel à Pedra-Sorca, hameau qui s'élève aux sources du Cardoner, principal affluent du Lobregat. On descend le Cardoner jusqu'à Cardone, *ce réduit pour les temps de malheur*, comme l'appellent les Catalans. C'est une ville de 600 feux, entourée de murailles, dominée par un château fort qui se relie à son enceinte, et soutenue en outre par deux pièces détachées : une tour romaine appelée

la Minoña, et le réduit de Bolcera. Cette place, qui marque le centre de la Catalogne, est un nœud remarquable de communications. De là en effet on peut se porter : 1° au nord, sur Berga que nous allons retrouver tout à l'heure; 2° à l'ouest, sur la Seu d'Urgel, par un chemin beaucoup plus commode que celui de Port, par Salsona, Orlina et la Sègre; 3° au sud-est, sur Manresa d'où l'on gagne, soit Lérida, soit Barcelone, soit Girone par Vich.

Les passages de Creu et de Tanca-la-Puerta ont le même débouché que le col de Port : Pedra-Sorca.

Les cols de Jou et de Pendix ont aussi un même point d'arrivée, Baga aux sources du Llobregat et à 4 lieues de la frontière. Ce bourg, de 250 feux, est fermé par un mur. De là on peut descendre à Berga, autre poste militaire, ou bien remonter par la Pobla de Llillet et gagner le col du pla de la Anella qui débouche à Tosas, dans l'une des branches de la vallée de Ribas.

Ce col d'Anella, qui s'ouvre entre le Llobregat et le Ter, est beaucoup plus facile que les passages qui versent dans la Sègre; tellement que, quand, de cette dernière vallée, on veut passer dans le Llobregat, il y a avantage à franchir d'abord le col de Tosas pour prendre à Tosas même le chemin du plateau d'Anella. D'où il suit que la position de Tosas, qui menace à la fois le Llobregat et le Ter, est une des plus importantes de ces montagnes. Le fameux bourg de Castellard de Nuch (2e vol., p. 316) surveille le chemin de la Pobla à Baga.

A ces trois derniers noms qu'on ajoute Pedra-Sorca, et l'on aura la liste des premiers postes où, dans une guerre défensive comme dans une entreprise contre la haute Catalogne, il convient de prévenir l'ennemi, soit pour mettre la Sègre à l'abri du Llobregat, soit pour s'avancer sur Berga, Cardone et Salsona, seconde série de points essentiels à occuper, quand on veut agir offensivement dans le bassin que nous venons de parcourir.

VALLÉE DE HAUT TER. — Encaissé, depuis ses sources jusqu'à son embouchure, par deux longs contreforts de la chaîne pyrénéenne, le Ter coule d'abord du nord au sud, puis, à 5 myriamètres environ de la frontière, il se retourne à l'est et va se jeter dans la mer, un peu au-delà du golfe de Roses. Il présente donc successivement une ligne d'attaque et une ligne de défense (2e vol., p. 94). Nous ne nous occuperons que de la première, et même, nous nous arrêterons, comme l'invasion française en 1794, à Ripoll, qui marque précisément la limite du bassin de réception de la vallée du Ter.

Ce bassin est ainsi formé :

Des flancs du Puig Mal d'une part, et du pic de Costabone de l'autre, descendent quatre torrents : le Ripart, le Freiser, le Ter proprement dit, et le Riutort. Le Ripart et le Freiser se réunissent à Ribas, le Ter et le Riutort à Campredon ; et les eaux de Ribas et de Campredon vont se confondre à Ripoll, où commence le canal d'écoulement de la vallée.

Tous les cols qui s'ouvrent sur la grande chaîne dans la portion que sous-tendent ces quatre branches, sont donc autant de passages qui permettent de se porter du versant septentrional des Pyrénées, c'est-à-dire de la Sègre, de la Tet et du Tech, dans la vallée du Ter.

Ces passages, nous les connaissons, et ils sont au nombre de 13 : les cols de Tosas, du Pla des Salines, de Mayens, de la Croix de Mayens, de Fenestrell et d'Eyne, qui correspondent à la Sègre (2e vol., p. 369) ; les cols de Naufonds, de Jegane, de Mantet et de Prégund, dont l'entrée donne sur la Tet ; et les cols des Aires, de Vernadell et de Malrem, que l'on gagne du haut Tech (1er vol., p. 282 et 283). Les rampes qui descendent de ces 13 passages se groupent comme les affluents supérieurs du Ter : elles convergent vers quatre points situés en tête des quatre gorges qui versent leurs eaux dans les vallées de Ribas et de Compredon. Ces nœuds : Doria et Nuria d'une part (à 3 h. 1/2 et 4 h. 1/2 de Ribas), les Sept-Cases et Mollo de l'autre (à 5 et 4 h. de Campredon), sont donc les clefs du haut Ter. Le général Dagobert regardait Mollo *comme la clef de la haute Catalogne*.

Mais les expéditions de Ribas, de Campredon et de Ripoll, nous ont fait suffisamment connaître cette ramification de vallées, ainsi que les chemins qui les suivent (1er vol., p. 178-181, et 2e vol., p. 115 et 125). Quant aux chemins qui les traversent, ceux qui abordent directement le bassin du Llobregat, nous les avons signalés plus haut (voir le Llobregat), et ceux qui pénètrent dans la Fluvia et dans la Muga, nous en parlerons en décrivant ces deux vallées. Nous ajouterons seulement que ces communications latérales ne sont pas interrompues par l'énorme éperon de la grande chaîne qui sépare les vallées de Ribas et de Campredon, et que l'on trouve, pour franchir cet obstacle, trois traverses : la première, entre Nuria et les Sept-Cases ; la seconde, entre Ribas et Campredon, par Perdinya ; et la troisième, entre Bruguera en aval de Ribas, et San-Juan de las Abadessas. Les deux dernières ne sont pas impraticables à l'artillerie, et le général Doppet, en 1794, a fait passer son canon par Perdinyas (2e vol., p. 118).

Nous ne reviendrons pas non plus sur les propriétés stratégiques du Ter, et nous nous contenterons de rappeler que cette vallée tourne

toutes les défenses qui précèdent Girone, cette porte de la Catalogne inférieure (1).

VALLÉE DE LA FLUVIA. — De tous les torrents qui sillonnent le revers méridional des Pyrénées, aucun n'accuse plus nettement que la Fluvia les trois parties dans lesquelles se décomposent la plupart des vallées de ces hautes régions. Mais déjà la campagne de 1795, qui a eu pour principal théâtre les bords de la Fluvia, nous a fait connaître deux de ces trois parties : le canal d'écoulement qui a son goulot vers Bezalu, et le lit de déjection qui commence à Bascara. Il ne nous reste plus donc qu'à décrire la charpente compliquée de son bassin de réception, bassin qui a pour nous d'autant plus d'intérêt, qu'il est le point d'attaque de la meilleure des lignes de défense de la haute Catalogne.

Ce bassin se présente sous la forme d'une sorte de quadrilataire qui a pour périmètre les quatre lignes ou courbes suivantes :

1° Le chaînon des Pyrénées compris entre les deux points de la chaîne qui correspondent, par rapport à la vallée du Tech, aux hauteurs du Corall et de Saint-Laurent-de-Cerda. Ce tronçon de la grande chaîne a la forme d'un arc de cercle dont la concavité regarde le sud.

2° Le contre-fort qui, de l'extrémité gauche du chaînon ci-dessus, s'élance au sud et marche ainsi l'espace de 7 à 8 lieues, en encaissant d'autre part la rive gauche du Ter.

3° La branche que ce contre-fort détache vers l'est, pour accompagner le Ter dans la seconde moitié de son cours. Cette branche décrit une demi-circonférence ouverte au sud et dont le sommet vient planer au-dessus de Bezalu.

4° Le contre-fort qui part de la grande chaîne entre le col de Villaroja et la source de la Muga, qui serpente ensuite vers le sud, a pour jalons les pics de Bassagoda et de Nostra Señora del Monte, et vient, par Maya, expirer sur la Fluvia, en face de Bezalu.

(1) Girone est le point de la Catalogne d'où rayonne le plus grand nombre de voies de communication, et, pour en donner une idée, nous nommerons les principales :

*Routes* : de Barcelone et de France. — *Chemins à charrettes* (carrateras) : de San-Feliu de Guixols, Santa-Caloma de Farnès ; de Tayala et Bascano ; de Torruella de Montgri, la Bisbal et les villages de la Marine ; de Bezalu et d'Olot ; de Castella, Fornells et Camdura. — *Chemins muletiers* : de l'ermitage de los Angeles pour la Bisbal ; de l'ermitage de San-Miguel pour les villages de San-Medir et San-Gregorio ; de la ville d'Amer, en partant de Sarria ; le chemin de la rive droite du Ter à la naissance du canal des Moulins, d'où part un sentier pour Olot.

Girone est à 19 heures de Barcelone, 7 d'Hostalrich, 7 de Figuères et 7 de Roses.

L'ensemble de ces quatre courbes figure les trois quarts d'un cirque ouvert à l'est.

Une multitude de gorges déchirent les parois de cet entonnoir. Les principales sont :

1° La gorge d'Olot. — Elle s'ouvre dans l'angle formé par le contre-fort occidental et la branche qui accompagne le Ter dans son inflexion vers l'est. Elle court donc ainsi du sud au nord, et, laissant Olot à gauche, elle va tomber dans le fond de l'entonnoir à 2 kilomètres en amont de Castellfullit.

2° La gorge de San-Salvador. — Elle se dirige perpendiculairement à la précédente, de l'ouest à l'est, dans le sens du canal de la Fluvia dont cet affluent supérieur est le véritable berceau. L'origine de celui-ci correspond, sur le Ter, à la hauteur de la Real, à une lieue au-dessous de Campredon.

3° La gorge de San-Miquel d'Oix. — Elle descend du revers oriental de la montagne de San-Antonio, dont le versant opposé regarde Campredon; elle trace ensuite deux grands lacets, puis elle débouche dans le thalweg de la Fluvia, à une lieue au-dessous de Castellfullit.

4° La gorge de Bajet. — Elle prend naissance dans l'angle formé par le contre-fort occidental et la grande chaîne, longe le pied de celle-ci depuis Bajet jusqu'en face de Bassagoda, puis là se retourne au nord pour se confondre bientôt avec la gorge précédente.

5° La gorge de Monteyas. — Elle commence sur le revers méridional du massif de Bassagoda et finit un peu au-dessus de Bezalu. Son embouchure marque l'extrémité inférieure du bassin de réception de la Fluvia.

Ces gorges sont autant de rampes pour aborder le bassin qu'elles alimentent. Parcourons ces voies de communication.

De Vich, par un chemin qui n'est pas impraticable à l'artillerie, on gagne à Grau, au-dessus de San-Estevan, la crête de partage des bassins du Ter et de la Fluvia, et l'on descend à Olot, poste militaire qui occupe le centre d'une petite plaine industrieuse, fertile en blé, et dont la guerre peut tirer quelques ressources. Ainsi, en 1690, le duc de Noailles ayant pris ses quartiers de rafraîchissements dans cette plaine d'Olot, y entretint pendant 26 jours, « et sans être obligé de fourrager à plus d'une lieue et demie de son camp, » 14 bataillons d'infanterie et 26 escadrons. Ces troupes gagnèrent ensuite directement San Juan de las Abadessas. La Cuesta, en 1794, suivit la même voie. (2e vol., p. 122.)

Au-dessus de San-Juan, vers les ruines de l'ancien château-fort de la Marinière, on retrouve une ancienne voie romaine qui, franchis-

sant un chaînon déprimé de la berge gauche du Ter (2e vol., p. 129), vient tomber dans la gorge de San-Salvador, laquelle débouche à Castellfullit. Ce poste et celui de la Marinière, qui gardaient les deux extrémités de la voie, ont été démantelés en 1694.

Il reste toutefois à Castellfullit un château-fort, mais en assez mauvais état.

Continuons à remonter le Ter, pour prendre à leur origine les rampes qui de là pénètrent dans le bassin de la Fluvia.

Nous arrivons à Campredon, d'où partent vers l'est deux chemins : l'un pour Olot, qui redescend à Castellfullit ; l'autre qui tourne ces deux petites places. Ce dernier traverse le faîte des deux vallées au col de San-Feliu ; il longe ensuite la berge droite du val d'Oix, puis il rencontre, à égale distance de Castellfullit et de Bezalu, le chemin de la vallée qui, en ce point, commence à être carrossable. Il l'était jadis à partir de Castellfullit ; car, en 1694, il fut ouvert sur une largeur de 2 toises et sur un développement de 6,000, par 10 bataillons français « qui firent ainsi passer du canon par où des chèvres « n'avaient jamais passé. »

Viennent ensuite les rampes qui descendent de la frontière par les cols de Malrem, de Collit, de Falgur et de Villaroja, lesquels mettent le Tech en communication avec la haute Fluvia. Ces rampes tombent toutes dans le val de Bajet, d'où l'on gagne la gorge de Monteya, qui rencontre la Fluvia un peu en amont de Bezalu. Mais telle est l'âpreté de ces communications directes, que, lorsque, du Vallspire, on veut se porter dans le bassin de la Fluvia, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de passer par le col des Aires et par Campredon.

C'est à Bezalu que commence le canal d'écoulement de la Fluvia. Ses berges, dès lors, perdent peu à peu leur aspect sauvage et les épaisses forêts dont leurs parties supérieures sont hérissées. Le chemin du thalweg continue sur la rive gauche qui domine la droite. Celle-ci, néanmoins, quoique plus escarpée, n'oppose plus d'obstacle à la circulation. Mais nous connaissons cette seconde partie du cours de la Fluvia.

Nous en dirons autant de la troisième, du lit de déjection qui commence à Bascara et se perd dans les marais d'Ampurias.

VALLÉE DE LA MUGA OU BASSIN DE L'AMPURDAN. — La campagne de 1794 nous a déjà fait connaître les détails de ce vaste bassin, en sorte qu'il ne nous reste plus qu'à rassembler nos descriptions partielles dans un tableau d'ensemble que nous allons esquisser à grands traits et dans l'ordre suivant :

1° L'encadrement du bassin et les passages qui franchissent cette enceinte.

2° Les cours d'eau et les lignes faîtières qui les séparent.

*Encadrement du bassin.* — Cet encadrement est formé :

1° Au nord, par les Pyrénées, depuis la source de la Muga jusqu'au pic Sallfore.

2° A l'ouest, par la branche que le Sallfore lance vers Roses, branche qui n'est autre que la continuation de la grande chaîne, laquelle remplit de ses derniers rameaux le cap que termine la pointe de Creu. (1er vol., p. 279.)

3° A l'est, par le contre-fort qui, de la source de la Muga, se dirige sur Nostra-Señora del Monte.

4° Enfin au sud, par un appendice du massif de Nostra-Señora del Monte, lequel, de Beuda-Sagaro, va, par les hauteurs au-dessus et au nord d'Esponella, tomber dans la plaine vers Pontos, d'où une nervure, qui se prolonge le long de la rive gauche de la Fluvia, le continue jusqu'aux marais de San-Pedro Pescador.

*Passages.* — Les passages ou cols par lesquels on franchit cette enceinte sont au nombre de 47. Parcourons-les successivement, en allant du sud au nord.

Les deux premiers appartiennent à la dernière branche de l'encadrement ci-dessus ; ce sont :

Le col de Pedrinya, auquel on monte de Bezalu par Dosques. On gagne ensuite Cabanellas et Navata, d'où Figuières. Le passage de l'Alga, vers Casamor, est le seul mauvais pas de cette traversée (2e vol., p. 125) ;

Le col de Beuda-Saguro, que l'on prend un peu au-dessus de Bezalu. On tourne les sources de l'Alga, on traverse San-Martin de Sasseras et Llado, et l'on rejoint à Navata le chemin de Figuères.

Les deux cols suivants s'ouvrent dans le contre-fort oriental (n° 3); ce sont :

Le col de Nostra-Señora del Monte. On part de Monteya sur la haute Fluvia et l'on descend à Llado ;

Le col de Bassagoda. Il a pour point de départ le village de Bassagoda, et pour point d'arrivée Llorona, aux sources du Manol (2e vol., p. 144 et 145).

Ces quatre passages tournent Figuères.

Les 39 suivants sont des cols de la grande chaîne, que nous avons détaillés dans les notes topographiques de notre 1er volume, p. 283 et 285. Rappelons-les succinctement.

Deux versent à Saint-Laurent de la Muga : les cols de Villaroja et des Orts ;

Trois à Massanet ;

Six entre La Bajol et Agouillane ;

Huit à La Jonquère ;

Cinq à Recasens ;

Treize à Espolla ;

Deux à Padret, au nord des marais de Castillon.

Enfin, quatre rampes, qui partent de Colera, de Llança, de la Selva et de Cadaques, franchissent le crochet méridional de la grande chaîne (nº 2) et aboutissent, les deux premières à Garrigollas et les deux autres à Roses.

Ces 47 passages donnent naissance à une infinité de chemins et de sentiers qui se croisent en tous sens dans le bassin de la Muga. Mais une carte seule peut servir de guide dans ce dédale de communications, qui, toutefois, suivent généralement les cours d'eau que nous allons décrire.

*Cours d'eau.*—Tous ne sont pas, à la rigueur, tributaires de la Muga, car l'Alga et le Manol se déchargent directement dans les marais de la côte. Mais comme, à la moindre inondation, ces marais envahissent la côte tout entière, ils peuvent être considérés comme l'épanouissement de l'embouchure de la Muga, et celle-ci, par suite, comme le déversoir définitif de l'Alga et du Manol.

Quoi qu'il en soit, pour en finir de suite avec ces deux cours d'eau, les seuls que l'on rencontre sur la rive gauche de la Muga, rappelons que l'Alga descend du massif de Nostra-Señora del Monte et aboutit aux Marais de Ciurana, derrière lesquels nous avions pris position en 1795; et que le Manol, dont il a été si souvent question, vient des hauteurs de Llorona, reçoit à gauche les torrents de Sistella et de Terradas, passe au sud de Figuères et va étaler ses eaux bourbeuses dans les marais de Castillon (2e vol., p. 275 et 311).

Reste donc à parler de la Muga et ses affluents de gauche.

Nous avons vu (1er vol., p. 277) qu'une portion de la grande chaîne, qui correspond à Pratz de Mollo, est couronnée par un large plateau d'un myriamètre environ de longueur. C'est vers l'origine de ce plateau que la Muga prend naissance. Elle parcourt dans toute son étendue cette crête aplatie, et trace ainsi la ligne-frontière jusqu'à ce que, rencontrant le relèvement des Orts, elle se précipite brusquement sur le territoire espagnol. Là, torrent impétueux et roulant au fond d'une gorge qui ressemble à un long précipice, elle contourne d'abord les rochers d'Albanya et la croupe de la Magdelaine, puis, arrivée de-

vant la fonderie de Saint-Laurent, elle prend une direction définitive vers le sud-est. Elle débouche en plaine au Pont-des-Moulins, coule à pleins bords sur un lit vaseux et se perd enfin dans les marais de Castillon (2e vol., p. 101).

Si l'on fait abstraction d'une multitude de ravins insignifiants qui déchirent l'étroite crevasse où est emprisonnée la Muga depuis sa chute sur le territoire espagnol jusqu'à Pont-des-Moulins, les affluents de droite de cette rivière se réduisent à deux : le Llobregat et le torrent de Padret.

Celui-ci, qui longe le pied du dernier chaînon de la grande chaîne, du chaînon qui sert de base au cap de Creu, le torrent de Padret n'a qu'une médiocre importance, et il suffira de le nommer, en sorte que le Llobregat résume à lui seul tous les affluents de la Muga.

Le Llobregat, en effet, recueille toutes les eaux du revers méridional des Pyrénées, depuis les montagnes à l'est de Saint-Laurent jusqu'au Sallfore. Il descend du Pertus, suit à gauche la grande route qu'il traverse au pont de Camany, puis, entraîné vers le sud-est par son principal affluent de droite, le Ricardell, il se dirige sur Perelada où la chute de plusieurs torrents qui se précipitent ensemble du nord sur sa rive gauche, lui rend sa première orientation vers le sud. Alors il va se jeter dans la Muga, au milieu de la plaine.

Parcourons maintenant les affluents du Llobregat en suivant la crête de la grande chaîne.

Dans l'angle que celle-ci décrit au-dessus de Massanet, nous voyons se déployer un large éventail de ravins : ce sont autant de torrents qui se réunissent bientôt pour donner naissance au Ricardell. Le Ricardell coule d'abord parallèlement à la Muga, reçoit à gauche le ruisseau de Darnius, s'enfonce dans la gorge de Bioure, en débouche pour couper la route, et se jette presque immédiatement dans le Llobregat.

Le reste de la grande chaîne jusqu'au Pertus, n'envoie plus ses eaux au Llobregat que par une série de petits affluents parmi lesquels le torrent d'Angouillane, qui descend du massif des Salines, mérite seul d'être remarqué.

Viennent ensuite les eaux des Albères. Elles sont toutes tributaires de la rive gauche de Llobregat, et les gorges de Camany et de Cantallops s'y déchargent d'abord séparément, puis toutes les autres à la fois, par un seul et même canal où elles ont commencé par se réunir, un peu au-dessus de leur commune embouchure.

*Lignes faîtières.* — Ces lignes, dont les cours d'eau que nous venons de parcourir ne sont en quelque sorte que les entre-axes, cons-

tituent la charpente intérieure du bassin de la Muga, c'est-à-dire la partie de ce bassin qui, après son enceinte extérieure que nous venons de tracer, nous importe le plus de connaître. Mais cette charpente intérieure, nous l'avons détaillée dans le cours de nos deux campagnes de Catalogne, et il ne nous reste plus qu'à rappeler les pages de notre texte où le lecteur trouvera les matériaux d'un travail qu'il serait oiseux de reproduire.

Entre l'Alga et le Manol. — Cette bande de terrain présente trois positions remarquables : Nostra-Señora-del-Monte (2e vol., p. 282), Llado (p. 251) et Navata (p. 278).

Entre le Manol et la Muga. — Ce chaînon, qui se rattache aux hauteurs de Llorona, s'affaisse devant Saint-Laurent de la Muga, se relève à la Magdelaine et se termine au plateau de Llers ; ce chaînon a servi de théâtre à trois batailles et à deux combats qui le font suffisamment connaître. (*Voir* les batailles de Saint-Laurent et des lignes de Figuères (1re et 2e journées), et les combats de la Fonderie et de Sistella.)

Entre la Muga et le Ricardell. — Etroite bande de rochers qui descend de Nostra-Señora-del-Fau et se termine au plateau de Roure (1er vol., p. 102 et 147).

Entre le Ricardell et le ruisseau de Darnius. — Autre bande de rochers qui descend du massif des Salines et s'arrête à la rencontre des deux torrents qu'il sépare, à la Roca Malera (2e vol., p. 158).

Entre les ruisseaux de Darnius et d'Agouillane. — Contre-fort des Salines qui s'affaisse et se divise à hauteur d'Agouillane et qui se termine par le relèvement de la Montagne-Noire (2e vol., p. 159, 164 et 179).

Le versant des Albères. — Nous avons vu que ses contre-forts, tous transversaux, courts et abrupts, sont continués par des enchaînements irréguliers de collines, parmi lesquelles on rencontre çà et là quelques petites plaines, comme celles de Vilarnadal, de Mollet, et le quadrilataire compris entre Espolla, Saint-Clément, Massarach et l'Orlina (2e vol., p. 139, 151 et 177).

LA COTE. — Supposons que, du pic qui termine à l'est la chaîne des Albères, du Sallfore, on tire sur Roses une ligne droite, et que l'on considère l'espace compris entre cette ligne et le rivage : tout cet espace est rempli par un entassement de montagnes et de rochers qui forment la croupe de Pyrénées orientales. Seulement, la mer laisse courir çà et là, entre elle et le pied de ces rochers, une étroite zône de terre qui compose le bassin côtier dont il nous reste à parler (1er vol., p. 279).

Cette côte, toute dentelée, présente une multitude de criques, mais fort peu de mouillages où des bâtiments de guerre puissent trouver un abri un peu sûr. On y distingue cependant trois points de relâche qui ne manquent pas d'une certaine importance : Llança et la Selva de Mar, entre la pointe de Cerbère où commence le territoire espagnol, et le cap Creu où les Pyrénées finissent ; et, de l'autre côté du promontoire, le petit port de Cadaques.

La rade de Llança est largement ouverte aux vents les plus dangereux de ces parages, aux vents de l'est ; elle est en outre précédée d'un îlot et de plusieurs récifs. Aussi est-elle tristement renommée.

La Selva, qui s'ouvre en plein nord, est mieux abritée de l'est. Son port est d'une bonne tenue et peut recevoir de grands bâtiments. Quand le cabotage ne peut doubler le cap Creu, ce qui arrive fréquemment en hiver, c'est à la Selva qu'il relâche.

Cadaques, qui regarde le sud-est, et dont l'entrée est assez rétrécie, peut abriter 10 vaisseaux de haut bord.

Les communications par terre de ce bassin côtier avec le territoire français et même avec la plaine de l'Ampurdan, sont des plus pénibles.

On y pénètre, de notre territoire, par les cols de Sourou, de los Frayles ou Frares, et de Belistre (1er vol., p. 285). On descend à Colera, qui a figuré dans nos campagnes révolutionnaires, et notamment dans la bataille du 26 thermidor 1794 (1er vol., p. 191 et 193 et 2e vol., p. 152). De là, un mauvais chemin conduit par Llança à la Selva où s'arrête définitivement la circulation le long de la côte. Une seconde traverse va de Colera, par Vilamaniscle, aboutir à Perelada que l'on peut aussi gagner de Llança, en passant par Garrigollas et la tour de Mala-Veyna. Egalement, de la Selva, on peut gagner l'entrée de la plaine par Palau-Saverda, et ce chemin, tout mauvais qu'il est, nous a été fort utile pour le transport de nos munitons devant Roses, quand nous avons assiégé cette place (2e vol., p. 275). Cadaques a aussi avec Roses une communication, mais si mauvaise, que les Espagnols la regardent comme équivalente à 25 lieues de route en plaine.

Dans les campagnes de 1794 et 1795, la brigade Victor était chargée de veiller sur cette côte depuis Roses jusqu'au cap Cerbère, tandis que la division Marbot gardait notre littoral jusqu'aux Bouches-du-Rhône. Mais cette défense ne reçut une organisation complète qu'au printemps de l'année suivante, lorsqu'on crut un moment que toutes nos frontières maritimes étaient menacées. Ces menaces aboutirent à Quiberon, et les escadres espagnoles se bornèrent, pour

leur part, à deux démonstrations sur Roses, lesquelles furent repoussées sans peine (2e vol., p. 290 et 292) (3).

Nous avons décrit (2e vol., p. 230 et 231) le golfe de Roses et le port qui a remplacé celui d'Ampurias, dont on peut aujourd'hui re-

(1) Voici quelle était, en 1795, l'organisation de cette défense.

COTE FRANÇAISE.

(V. la description de cette côte, 1er vol., p. 298 et 299.)

Sur le petit Rhône, à Silvereal, entrepôt de tout ce qui arrivait par le fleuve à l'armée des Pyrénées orientales — une redoute et 150 hommes.

Au Grau du Roy qui dégorge l'étang de Repausset, et à la Jasse de Candillargues, entre l'étang ci-dessus et celui de Mauguio — deux postes fournis par la garnison d'Aiguesmortes, et du canon de campagne.

Sur la montagne de Cette — 1,500 hommes 2 compagnies d'artillerie.

Du pont des Onglous au-dessus de l'étang de Thau, jusqu'au Grau d'Agde — les garnisons d'Agde et du fort Brescou, renforcées de 7 pièces de bataille avec leurs servants.

Du Grau d'Agde à l'embouchure de l'Obe (Grau de Sérignan) — 300 hommes et 3 canons, établis à Vias et à Portiragues. En arrière, à Béziers, rassemblement des gardes nationaux du pays.

De l'embouchure de l'Obe à celle de l'Aude (Grau de Vendres) — troupes mobiles rayonnant de Vendres.

Au cap Saint-Pierre, roc isolé au milieu d'une plage de sable — une batterie dite des Sans-Culottes.

Les défilés d'Armissan et de Gruissan, qui débouchent sur Narbonne, étaient gardés.

A la Nouvelle — 4 pièces de 24.

A la Palme — 100 hommes et 2 canons.

De l'étang de la Palme à la montagne de Leucate — ancien retranchement portant, à chacune de ses extrémités, 3 pièces de 24.

La plage entre l'embouchure de l'Aude et Leucate était gardée en outre par 8 tours en maçonnerie.

La butte appelée la montagne de Leucate était organisée de la manière suivante :

Sur la plage à gauche, devant le mouillage de la haute Franqui — batterie dite de Dugommier, de 6 pièces de gros calibre;

Sur la plage à droite, devant la basse Franqui — les trois batteries Marbot reliées par des murs en pierres sèches, chacune de 2 pièces;

Dans l'intervalle et à mi-côte — 5 pièces de 8 et 1 de 24, qui composaient l'armement des batteries Soubrany et Milhaud ;

Enfin au sommet de la butte, à 15 metres au-dessus de la mer, le réduit de la Matte.

De l'étang de Leucate à l'embouchure de la Tet — trois redoutes : 1° sur l'emplacement de l'ancien château Saint-Ange, 2° à Saint-Laurent de la Salanque, 3° à Sainte-Marie. Chacune portait 2 pièces de 24.

De la Tet au Tech — une batterie armée dite des Cabanes de Canet, et quatre épaulements non garnis, 1° aux Basses de Canet, 2° à la Coulle de Llança, 3° à Saint-Cyprien, 4° au Pillon. Ces épaulements avaient été dressés pour recevoir l'artillerie volante des troupes mobiles qui gardaient l'arrondissement de Perpignan, depuis Saint-Laurent jusqu'à Argeles.

Ces troupes se composaient de 2,500 fantassins, 250 cavaliers et 21 pièces de

trouver encore, à l'embouchure de la Fluvia, des traces remarquables.

A l'embouchure du Ter, les rochers reparaissent jusqu'aux îles de las Medas, où commence une alternance de sables et de falaises qui se continue jusqu'à Barcelone.

campagne servies par trois compagnies de canonniers gardes-côtes. Elles étaient ainsi distribuées :

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| A Saint-Laurent de la Salanque. | 400 | baïonnettes | 6 | pièces | | |
| A Sainte-Marie . . . . . . . . . . | 300 | » | 2 | » | | |
| A Villalongue . . . . . . . . . . . | 300 | » | » | » | | |
| Dans la Salanque . . . . . . . . | » | » | » | » | 100 | chevaux. |
| A Canet . . . . . . . . . . . . . . | 400 | » | 2 | » | » | |
| A Saint-Nazaire . . . . . . . . . | 300 | » | 2 | » | » | |
| A Saint-Cyprien. . . . . . . . . | 400 | » | 4 | » | 50 | |
| A Argeles . . . . . . . . . . . . . | 400 | » | 5 | » | 100 | |

Ces forces mobiles correspondaient entre elles par les vigies de Sainte-Marie, de Saint-Nazaire, de Saint-Cyprien, du moulin d'en Souret et de Saint-Elme.

De l'embouchure du Tech à Collioure — batterie de Siné, de 2 pièces de 24.

Dans la sphère d'action de Collioure, le Moulin, la Justice, le Miradoux, le Château, Saint-Elme, la batterie de la Raison (entre Collioure et Port-Vendres), réunissaient 46 pièces.

Port-Vendres n'en avait que 7 : 1 de 12 au Fanal; 1 *id.* à la Presqu'Ile; 2 de 24 à Mailly ; 3 *id.* à Béarn.

Aux anses Pollies — 2 canons de 24 au fond de la Calle, et autant, plus un mortier, à la pointe d'Oullustrell.

A Banyuls-sur-Mer — 2 pièces de 24 à gauche du port, et 1 à droite.

Enfin, au cap Cerbère — 2 pièces de 24 complétaient l'armement de la côte française.

Total pour cet armement : 150 bouches à feu. Quant au nombre des défenseurs, il serait difficile de le préciser (2<sup></sup>e vol., p. 280), mais on peut, en moyenne, l'évaluer à 8,000 hommes.

COTE ESPAGNOLE.

Moins importante que la nôtre, la côte du pays conquis ne comptait en tout que 15 pièces.

| | | |
|---|---|---|
| Dans l'ilot en avant de Llança. . . . . . . . . . . . . . . | 5 | canons de 24. |
| A la Selva. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 3 | » |
| A Cadaques. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 3 | » |
| A la pointe de Nofeo. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 2 | » |
| » de Falco. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 2 | » |

Des vigies organisées au cap Creu, à San-Salvador, au Bouton de Roses et à Castillon, transmettaient à Figuères les nouvelles de cette côte.

## CARTES A CONSULTER.

En attendant l'atlas que nous avons dressé et que nous espérons publier bientôt, le lecteur pourra consulter les cartes suivantes :

Pour l'ensemble, la carte de WOERL.

Pour la partie française, en attendant la carte de l'état-major, la carte de CASSINI.

Pour la partie espagnole, l'ancienne carte (dédiée à Philippe V) de ROUSSEL.

# LISTE

## des principaux documents où l'auteur a puisé.

1° Documents officiels du Dépôt de la guerre, comprenant : la correspondance des généraux avec les ministres de la guerre, le Comité de salut public, les officiers en sous-ordre, les administrations civiles et militaires, les commissaires des guerres, ingénieurs, inspecteurs ; la correspondance des représentants du peuple, le journal de leurs arrêtés, etc.

2° L'extrait de ces documents, qui a été rédigé au Dépôt.

3° Le journal manuscrit du capitaine du génie Pontet, attaché à l'état-major général, et interprète de l'armée des Pyrénées orientales.

4° Le journal manuscrit de Jules Baudard, adjoint aux adjudants généraux de la même armée.

5° Les archives des places de la frontière.

6° Les archives de la préfecture de Perpignan.

7° Des notes manuscrites conservées à la bibliothèque de Toulouse.

8° Le *Moniteur* officiel.

9° Le *Diario*, journal de l'époque qui se publiait à Barcelone ; et diverses pièces recueillies dans cette ville par M. Gautier d'Arc, ancien consul général.

10° Les mémoires manuscrits du représentant Cassanyes.

11° La correspondance privée du représentant Lacombe-Saint-Michel.

12° Les papiers, registres d'ordre et de correspondance du général Lamer, chef d'état-major de Dugommier.

13° Les mémoires des généraux Puget de Barbantane, Daoust, Doppet, du ministre à Madrid Bourgoing, du prince de la Paix, etc., la biographie de Ricardos par le marquis d'Hervas, et tout ce qui a été imprimé en France sur la guerre des Pyrénées orientales.

14° Des notes manuscrites et coupures des journaux du temps, rédigées ou rassemblées, depuis 1792 jusque vers la fin de la révolution, par un habitant de Perpignan.

15° Les récits et les affirmations concordantes de plus de 50 témoins oculaires.

# TABLE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

### CAMPAGNE DE 1794.

#### PREMIÈRE PARTIE. — L'INVASION REPOUSSÉE.

DEUXIÈME PARTIE. — INVASION DE LA CATALOGNE.

## CAMPAGNE DE 1795.

NOTES TOPOGRAPHIQUES.



FIN DE LA TABLE.

# ERRATA.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Page | 52, | ligne | 20, | et parer, *lisez* : et de parer. |
| — | » | — | 21, | et fait, *lisez* : et avait fait. |
| — | 153, | — | 37, | ou avoir, *lisez* : ou d'avoir. |
| — | 162, | — | 34, | Michaud, *lisez* : Milhaud. |
| — | 197, | — | 8, | inhumé, dans, *lisez* : inhumé dans. |
| — | 268, | — | 15, | pour l'effrayer, par, *lisez* : pour l'effrayer par. |
| — | 279, | — | 9, | en rejetait, *lisez* : en rejetaient. |
| — | 285, | — | 27, | hors ligne, *lisez* : hors de leur ligne. |
| — | 339, | — | 30, | suppression, *lisez* : suspension. |
| — | 341, | — | 26, | juillet, *lisez* : thermidor. |

1 vol et atlas
fig

a - 1 vol et atlas




3 2044 020 600 961

